1791

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande'
Scansia N 8 Palchetto
N.° d'ord. 13

Palat. XXXVIII-51 (8

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

MARS.

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

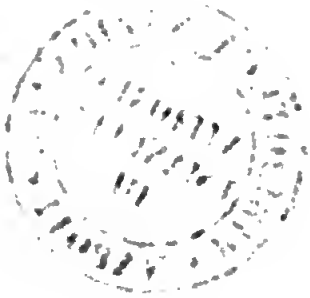
DERNIERE ÉDITION.

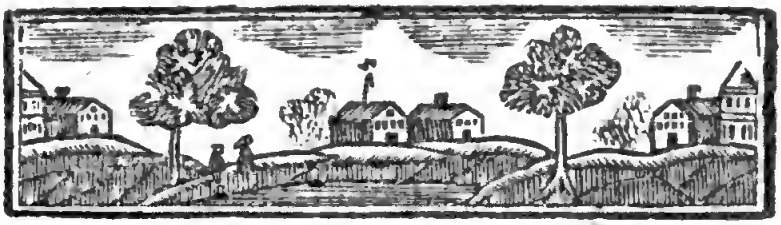
MARS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.





EXERCICES DE PIÉTÉ, POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

MARS.

PREMIER JOUR.

SAINTE EUDOCIE, PÉNITENTE ET MARTYRE.

VERS le commencement du second siecle, sous le regne de l'Empereur Trajan, une fameuse courtisane, nommé Eudocie, originaire de Samarie, vint s'établir à Héliopolis, ne s'éloignant sans doute de son pays que pour vivre avec plus de liberté dans le désordre.

Elle passoit pour la plus belle personne de son temps. La magnificence avec laquelle elle étoit parée relevoit encore sa beauté; elle avoit un esprit vif, brillant et enjoué, des manieres libres et séduisantes; ses yeux portoient le poison jusqu'au cœur; peu de gens qui ne donnassent dans ses pieges.

Jamais courtisane ne fit tant de bruit, et nulle ne fit jamais tant de mal. Les plus grands Seigneurs attirés par ses charmes lui faisoient la cour. Elle ne paroissoit jamais en public qu'avec un étalage de parures et de bijoux qui éblouissoient ; le luxe le plus recherché brilloit jusque dans ses appartemens, et il étoit constant qu'elle avoit amassé des richesses immenses.

Eudocie vivoit dans ces scandaleux déréglemens, lorsque le Seigneur, qui se plaît de renouveler de temps en temps les plus grands miracles de sa miséricorde, vint chercher cette pauvre brebis, et voulut découvrir à cette seconde Samaritaine la source des eaux vives de la grace.

Un saint Moine, nommé Germain, retournant à sa solitude, passa par Héliopolis, et vint loger chez un Chrétien de ses amis, dont la maison touchoit celle d'Eudocie. Ce saint homme après avoir pris deux ou trois heures de repos, se leve sur le minuit, et se met à chanter les Pseaumes selon sa coutume ; après quoi prenant un livre de piété qu'il portoit toujours avec lui, il le lut tout haut pour s'empêcher de dormir, et le sujet de la lecture fut de la rigueur extrême des peines éternelles auxquelles les pécheurs seront condamnés, tandis que les Saints auront en partage une éternité bienheureuse.

La chambre où étoit ce saint Religieux n'étoit séparée de l'appartement d'Eudocie que par une muraille fort mince ; de sorte qu'ayant été éveillée par ce chant, elle eut la curiosité d'écouter ce qu'on lisoit, et elle en fut effrayée.

A peine fut-il jour, qu'elle envoya prier cet étranger de la venir voir. Elle l'interroge d'abord sur sa Religion, sur son état, et sur le sujet de son voyage ; et ensuite le prie de lui expliquer

ce qu'elle lui avoit entendu lire durant la nuit. Le saint homme qui étoit pénétré lui-même de ces terribles vérités, lui en fit une peinture fort vive. Eudocie ne pouvant plus dissimuler sa frayeur, ni retenir ses larmes : Mon Pere, s'écrie-t-elle en pleurant, c'en est donc fait de moi, je serai damnée.

Le serviteur de Dieu profitant de ces heureuses dispositions : Permettez-moi, Madame, lui dit-il, de vous demander à mon tour, qui vous êtes, et quelle est votre Religion ? Je suis de Samarie, répond Eudocie, de la secte des Samaritains, ou, pour mieux dire, je n'ai point de Religion ; aussi me suis-je livrée à toutes sortes de crimes ! jugez, s'il est possible, que j'évite ces supplices éternels.

Très-possible, repart le bienheureux Germain, pourvu que vous vouliez vous convertir et faire pénitence, car Jesus-Christ notre Sauveur ne rejette jamais les pécheurs pénitens. Hé, je vous prie, dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse, réplique Eudocie ? Cessez de pécher, répond le serviteur de Dieu, et appelez incessamment un Prêtre de l'Eglise Chrétienne, qui vous ayant instruite vous donne le Baptême, sans lequel il n'y a point de salut.

Eudocie appelle un de ses domestiques, lui ordonne d'aller appeler incessamment le Prêtre des Chrétiens, et sans lui dire de la part de qui, de lui faire entendre que la chose presse. Le Prêtre arrive, mais il est extrêmement surpris de voir Eudocie. Elle le comprit, et fondant en larmes se jette à ses pieds, et le conjure par l'amour du Sauveur de tous les hommes, de ne la pas rebuter. Je suis, disoit-elle, la plus grande pécheresse qui ait jamais été ; mais j'ai appris que la miséricorde de votre Dieu est encore plus grande : je veux être Chrétienne, donnez-moi le Baptême, et avec le Baptême

tel réglement de vie qu'il vous plaira, je le garderai.

Le Prêtre bénissant Dieu d'une si étonnante conversion, dont le Moine Germain venoit de lui raconter l'histoire, lui conseille de quitter toutes ces parures et tous ces habits précieux, lui ordonne de s'habiller modestement, et de passer sept jours dans une chambre en jeûnes et en prieres, sans voir personne. Elle le fit; après lesquels le saint Moine qu'elle avoit prié de s'arrêter, l'étant venu voir, eut peine à la reconnoître, tant son visage étoit livide et exténué. De si loin qu'elle l'apperçut : Remerciez Dieu, mon Pere, s'écria-t-elle des graces qu'il lui a plu me faire, quelque indigne que j'en sois. J'ai passé les six premiers jours de ma retraite à pleurer mes péchés, et à m'acquitter, avec ponctualité, de tous les pieux exercices que vous m'aviez prescrits. Le septieme jour, étant prosternée la face contre terre, je me suis vue entourée tout-à-coup d'une grande lumiere qui m'éblouissoit. J'ai apperçu en même temps un jeune homme habillé de blanc, d'un air sévere, qui me prenant par la main, m'a enlevée jusqu'au Ciel, où il m'a semblé de voir une foule de gens habillés comme lui, qui témoignant une joie extrême de me voir, me félicitoient de ce qu'un jour j'aurois part à la même gloire. Tandis que j'étois toute occupée de ma vision, j'ai apperçu un monstre affreux qui se plaignoit à Dieu avec d'horribles hurlemens, de ce qu'il lui enlevoit une proie qui lui appartenoit par tant de titres, lorsqu'une voix venue du Ciel l'a mis en fuite, disant qu'il plaît à la bonté infinie de Dieu d'avoir pitié des pécheurs qui se repentent; et la même voix me faisant espérer une protection particuliere le reste de ma vie, a ordonné à mon conducteur, que j'ai appris être

l'Archange saint Michel, de me remettre dans le lieu où je suis. C'est maintenant à vous, mon Pere, à me dire ce que je dois faire pour répondre à de si grands bienfaits.

Le bienheureux Germain admirant les miséricordes du Seigneur, donna à Eudocie toutes les instructions salutaires dont elle avoit besoin, lui ordonna de recevoir au plutôt le Baptême; et prenant congé d'elle : J'espere, ma fille, lui dit-il, de vous revoir bientôt pour vous apprendre à quoi Dieu vous destine. Le départ du serviteur de Dieu coûta bien des larmes à Eudocie, mais il n'affoiblit point sa ferveur.

Cependant l'Evêque Théodore qui avoit été instruit du changement de la courtisane, attendoit avec impatience les preuves de la sincérité de cette conversion, lorsqu'on lui vint dire qu'Eudocie habillée en pénitente demandoit à lui parler. Dès qu'elle vit le saint Prélat elle se jeta à ses pieds, et fondant en larmes elle le prie de ne lui pas différer le Baptême. L'Evêque la voyant dans de si Saintes dispositions, et la trouvant suffisamment instruite, lui accorda volontiers ce qu'elle demandoit.

Eudocie se voyant Chrétienne, appelle toutes ses esclaves, les met en liberté, et les exhorte à suivre son exemple. Ensuite ayant congédié tous ses domestiques, après leur avoir fait à tous de grandes largesses, elle fait une donation de tous ses biens aux pauvres, et prie l'Evêque Théodore de vouloir bien se charger d'en faire la distribution.

Une résolution si généreuse et si chrétienne étonna le Prélat; mais il fut bien plus surpris, quand il vit la quantité surprenante de fonds de terres, de meubles précieux, et de riches bijoux dont la nouvelle pénitente faisoit un sacrifice.

Sa vie devint dès-lors un modele des plus éclatantes vertus. Elle se livra toute aux plus

grandes austérités. Son jeûne austere fut continuel. Elle ne quitta plus l'habit des Néophytes. Elle ne parut plus en public que dans l'Eglise et au pied des Autels.

Cependant le Moine Germain étant arrivé, trouva Eudocie dans un bien plus haut degré de perfection qu'il ne l'avoit laissée. Il lui proposa de s'aller renfermer dans un lieu de retraite, pour y passer en pénitence le reste de ses jours; ce parti fut bientôt accepté, et dès-lors la vie d'Eudocie ne fut plus qu'austérités et prieres continuelles.

Une conversion si éclatante et une vertu si extraordinaire ne pouvoient pas manquer d'irriter tout l'Enfer. Ceux qui avoient aimé Eudocie pécheresse ne purent pas la souffrir pénitente. Un jeune libertin, plus hardi que les autres, résolut de l'enlever : il s'habille en Moine, et vient se jeter aux pieds de Germain, pour le prier de le recevoir dans sa solitude. Germain touché de la demande du jeune homme, lui représente qu'il est trop jeune, trop délicat, pour mener une vie si austere. Je l'avoue, répond ce fourbe; mais après ce que vient de faire la courtisane Eudocie, aujourd'hui pénitente, j'aurois honte de n'en pouvoir pas faire autant, et pourvu que par votre moyen je puisse la voir et lui parler quelques momens, j'espere qu'elle m'inspirera tant de courage et de ferveur, que je ne trouverai rien de trop austere. Germain le crut, et ordonna qu'on le fît parler à Eudocie. La Sainte que Dieu avoit instruite n'eut pas plutôt apperçu ce libertin travesti, que sans lui laisser achever le discours insolent qu'il avoit commencé, elle lui parla d'un ton si effrayant et si vif, qu'elle le vit tomber roide mort à ses pieds.

On la conjure, au nom de Dieu, d'avoir pitié de l'ame de ce malheureux. La Sainte se

met en prieres, et par un nouveau miracle ressuscite le mort, et lui ordonne d'aller faire pénitence.

Cet artifice n'ayant pas réussi, le démon en suscite un nouveau. On représente à Aurélien, Gouverneur de la Province, qu'Eudocie s'étant fait Chrétienne a emporté dans sa retraite des trésors infinis, et qu'il est de l'honneur du Gouverneur et de l'intérêt du public d'enlever ses richesses.

Aurélien envoie un Officier avec trois cents soldats pour tout enlever. Dieu le fit connoître à la Sainte, en l'assurant qu'il auroit soin d'elle et de sa maison. En effet, une main invisible arrêta les soldats, jusqu'à ce qu'un dragon énorme les dévora tous; trois seulement furent épargnés pour en porter la nouvelle. Le fils du Gouverneur irrité par cet affront, part avec beaucoup plus de troupes, mais dès le premier soir il fut frappé d'un coup de pied de cheval qui l'étendit roide mort par terre. Le pere voyant arriver le corps de son fils entra dans une étrange fureur, et vouloit aller lui-même tuer de sa main Eudocie; mais un Seigneur nommé Philostrate l'arrêta, et lui conseilla d'avoir plutôt recours aux prieres toutes-puissantes d'Eudocie, qu'à des menaces. Aurélien lui écrivit pour la prier de rendre la vie à son fils. La Sainte répondit à sa Lettre, et marqua trois croix à la place du cachet. Le Gouverneur impatient va au-devant du porteur, ayant fait porter le corps de son fils, sur lequel il n'eut pas plutôt mis la Lettre de la Sainte, que le mort ressuscita. Le miracle étoit trop évident pour n'avoir pas son effet: Aurélien se convertit à la Foi avec toute sa famille, et mourut peu après saintement.

Enfin, la persécution contre les Chrétiens sous l'Empereur Trajan s'étant rallumée, sainte Eudocie y trouva la couronne qu'elle souhaitoit.

Le nouveau Gouverneur nommé Vincent, ayant appris les merveilles que faisoit la Sainte, crut qu'il falloit s'en défaire à petit bruit; craignant quelque soulevement du peuple, il lui fit couper la tête. Son Martyre arriva le premier de Mars, vers l'an 114 de Notre-Seigneur Jesus-Christ, dont la grace a si bien triomphé dans cette sainte Martyre.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe ordinaire des Martyres non Vierges.

OREMUS, qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez rendu victorieux dans les tourmens du martyre le sexe même le plus foible, faites-nous la grace qu'en suivant l'exemple de votre Martyre sainte Eudocie, dont nous célébrons la fête, nous puissions aller à vous. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 4.

FRATRES: Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu. De cætero, Fratres, quæcumquæ sunt vera, pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumquæ bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. Quæ et didicistis, et accepistis, et audistis, et vidistis in me, hæc agite: et Deus pacis erit vobiscum.

MES Freres: Que la Paix de Dieu, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, soit la défense de vos cœurs et de vos esprits en Jesus-Christ. Du reste, mes Freres, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de saint, tout ce qu'il y a d'aimable, tout ce qui fait une bonne réputation, tout ce qu'il y a de vertu, tout ce qu'il y a de louable en fait de discipline, que ce soit là ce qui occupe vos pensées. Ce qu'on vous a enseigné, ce que vous avez appris, ce que vous avez entendu dire, ce que vous avez vu en moi, mettez-le en pratique, et le Dieu de la paix sera avec vous.

Saint Paul ayant reçu durant sa prison à Rome les aumônes que les Fidelles de Philippe en Macédoine lui avoient envoyées par Epaphrodite leur Evêque, il leur écrivit cette admirable Lettre, qui est pleine des marques de sa tendresse, de sa reconnoissance et des témoignages de son zele pour leur salut; et après leur avoir donné diverses regles pour se conserver dans l'innocence, il les exhorte à fuir toute dispute, et tout ce qui a l'air et l'esprit de parti.

RÉFLEXIONS.

La paix de Dieu, c'est la paix que Dieu donne, c'est la paix d'une bonne conscience, qui n'est contente qu'autant que Dieu l'est sur son compte; c'est la paix dont jouissent les ames pures sur la terre, et qui est l'apanage des Saints dans le Ciel. Qui peut comprendre les douceurs indicibles de ce don de l'Esprit-Saint? C'est la paix du cœur; le cœur seul peut s'en faire une juste idée : *Gustate et videte* (a) : Goûtez et voyez.

Toute cette science, pour ainsi dire, est dans le goût. La fausse paix du monde ne se trouve que dans la bouche de l'impie : elle ne sauroit pénétrer jusque dans son cœur : *Pax, pax, et non erat pax* (b); et comment pourroit-elle se trouver cette paix, dans une ame où tout est dans le trouble et dans la confusion, où la révolte des sens et des passions regne? Accumulez trésors sur trésors; soyez l'idole des flatteurs et des courtisans; soyez enivré de plaisirs et de bonnes fortunes : votre cœur ne sauroit goûter un moment les douceurs d'une paix pleine et pure. On est assoupi, étourdi, enivré; le sentiment intérieur est émoussé pour quelques momens; l'ame est comme interdite par le

(a) *Psal.* 33. (b) *Jer.* 5.

tumulte. Courts et vains intervalles d'assoupissemens, vous êtes toute la paix dont se font honneur les libertins et les impies : quand auront-ils un intervalle de religion, ou de raison, pour sentir leur malheur, et pour découvrir leurs égaremens?

Quelle plus délicieuse tranquillité, quel plaisir plus plein, plus exquis, quel plus doux calme, ô mon Dieu, que celui que goûte à votre service une conscience pure, une ame sainte! Que cette douceur intérieure fait trouver fade et insipide toute autre douceur; qu'elle dégoûte efficacement de tout autre plaisir; qu'elle est propre à conserver un cœur dans l'innocence! Elle le défend aisément de toute surprise; il n'y a que des cœurs neufs et inexpérimentés qui se laissent éblouir ou débaucher par les vaines promesses du monde. Quand on a goûté les délices de cette paix, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser ou dire, on est peu tenté par toutes ces vaines lueurs.

Le beau, mais le juste portrait, que fait saint Paul d'une ame vraiment chrétienne! et qu'il seroit à souhaiter que nous l'eussions souvent devant les yeux pour le copier! La vérité n'est que dans la Religion Chrétienne; elle n'est proprement que dans l'Eglise, hors de laquelle on ne trouve qu'erreur et qu'illusion. La pureté des mœurs, la sainteté, la justice sont comme le caractere de la véritable Religion : partout ailleurs ce n'est que dissimulation, que libertinage masqué, que mauvaise foi, qu'hypocrisie. On peut avoir assez d'esprit pour contrefaire le vrai Chrétien : c'est une scene étudiée qu'on donne au public; mais si le cœur le dément, ce prétendu dévot ne l'est tout au plus que durant la scene. Rien n'est plus méprisable, rien n'est plus impie que la momerie en fait de Religion.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 5.

IN illo tempore : Dixit Jesus Judæis : Sicut Pater suscitat mortuos et vivificat : sic et Filius, quos vult, vivificat. Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio, ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem : qui non honorificat Filium, non honorificat Patrem, qui misit illum.

EN ce temps-là : Jesus dit aux Juifs : Comme le Pere ressuscite les morts et leur donne la vie, de même le Fils donne la vie à qui il veut. Aussi le Pere ne juge personne : mais il a donné au Fils le pouvoir de tout juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Pere qui l'a envoyé.

MÉDITATION.

Des sentimens des Justes et des pécheurs au jour du Jugement.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle sera la différence des sentimens des justes et des pécheurs au jour terrible du dernier jugement : quelle diversité d'idées, de passions, de pensées !

Quand on entendra le son de la trompette qui appellera les morts pour comparoître devant le tribunal de Dieu, les uns se presseront de sortir de leurs tombeaux pour aller recevoir leur libérateur ; les autres crieront aux montagnes de tomber sur leurs têtes, pour leur ôter la vue de leur Juge. Bon dieu ! quels sentimens d'amour et de joie dans ceux-là ; quelle haine, quelle confusion, quelle rage dans ceux-ci ! Desquels serai-je en ce jour terrible ?

Quel honneur, quelle joie pour les gens de bien de se voir démêlés d'avec la foule, et de se trouver à la droite du Rédempteur! Qu'on se saura bon gré alors de l'avoir aimé et d'avoir suivi ses maximes; mais quelle honte, quelle rage et quelle désespoir de se voir dans la foule des réprouvés, de se trouver à la gauche du Juge! quel dépit, quel regret alors de l'avoir méprisé, de l'avoir si maltraité durant la vie; quel chagrin de l'avoir si grièvement offensé!

En quelle posture et en quel rang seront en cette assemblée générale des Anges et des hommes, les grands du monde qui auront été peu Chrétiens; les libertins qui plaisantent des plus terribles vérités de la Religion; ces femmes mondaines, nourries dans la molesse et dans la vanité; ces prétendus heureux du siecle, confondus avec le rebut du genre-humain, et destinés avec le reste des scélérats aux flammes éternelles? Que pensera-t-on alors, et que penserai-je moi-même? Tous ceux qui auront fait cette méditation, seront-ils tous à la droite de Jesus-Christ; s'applaudiront-ils tous d'avoir pris le bon parti, et d'avoir été assez avisés, assez sages pour n'avoir pas donné dans les piéges? Combien y en aura-t-il peut-être qui seront au désespoir de n'avoir point tiré du fruit de ces réflexions, de n'avoir point voulu profiter de la grace? Ne serai-je point moi-même de ce nombre?

Ne vous verrai-je jamais, ô doux Jesus, que pour vous craindre et pour vous haïr; ne vous verrai-je jamais dans votre gloire que pour m'affliger de mon sort? O mon unique espérance, au jour de la tribulation, ne devenez pas un objet de terreur pour moi!

SECOND POINT.

Considérez quel effet produira dans le cœur

et dans l'esprit des justes et des réprouvés le dernier arrêt de leur éternelle destinée !

Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, posséder le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde (c). Que ce commandement fait de plaisir ! *Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses Anges.* Que cet arrêt est désespérant, qu'il est effroyable ! comprenez-en toute la rigueur. Ces feux éternels préparés pour les Anges rebelles, n'avoient donc pas été allumés pour moi, et je me les suis procurés par ma pure malice ; ma damnation est mon ouvrage. Quel plus cruel regret !

De quel œil les bienheureux regarderont-ils ces réprouvés, autrefois si honorés, si opulens, si fiers de leur sort, si enivrés de leur prétendue fortune ? Les voilà devenus l'opprobre de tout l'Univers, et les tristes victimes de la fureur d'un Dieu en colere.

De quel œil les malheureux réprouvés regarderont-ils ces élus de Dieu, autrefois si pauvres, si vils et si méprisés, passant les jours dans les pleurs et dans l'obscurité, et alors devenus les fortunés habitans de la céleste Cité, princes du Ciel, héritiers de Dieu même, et de son éternelle félicité ? Bon Dieu, quel changement de scene !

Venez, bénis de mon Pere, vous êtes sauvés : *Allez, maudits, dans le feu éternel*, vous êtes damnés. C'est un Dieu qui parle, et c'est à des hommes que cet arrêt est porté ; duquel des deux serai-je moi-même l'objet ? Consultons les mœurs et la conduite.

Ah ! que ce sera bien avec raison que les réprouvés voyant les bienheureux s'élever vers le Ciel, s'écrieront, mais trop tard : *Nos insensati* (d) ; insensés que nous étions, leur vie nous

(c) *Matth.* 25. (d) *Sap.* 5.

paroissoit une folie, et leur mort honteuse : et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints. Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité ; mais sera-t-il temps alors de le connoître ? Qu'il est horrible de n'avouer qu'on s'est égaré, que quand on est dans le précipice ! on avoit été averti, et l'on n'a pas voulu croire qu'on s'égaroit. Quelle douleur ! quelle rage !

Hé ! mon doux Jesus, vous ne m'avez pas racheté pour me perdre; ne permettez donc pas que ce malheur m'arrive. Je puis encore, avec le secours de votre grace, prévenir cet aveu et ces funestes sentimens. C'est à quoi, Seigneur, je suis bien résolu de m'appliquer dès cette heure. Quel regret, quel désespoir un jour, ô mon Dieu, quelle rage, si ces réflexions ne servoient qu'à me rendre plus criminel !

Aspirations dévotes durant le jour.

Peccator videbit et irascetur : dentibus suis fremet et tabescet. Psal. III.

Le pécheur la verra cette gloire du juste, et il en aura de la douleur ; il en frémira de rage, et il en séchera de dépit.

Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum. Psal. 49.

Comprenez bien ce qui se passera au jour terrible du jugement, vous qui oubliez Dieu !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *SI nous nous jugions nous-mêmes* (e), dit l'Apôtre, *sans doute nous ne serions pas jugés ; mais en même temps que nous sommes ainsi jugés, le Seigneur nous châtie, afin que nous ne soyons point condamnés avec ce monde.* La condition est bien aisée : on nous donne le choix, ou de nous juger

(e) 1. *Cor.* 1.

nous-mêmes sans pitié, et Dieu veut bien s'en tenir à notre jugement; ou d'être jugés par le souverain Juge, avec toute la rigueur et sans miséricorde. Il faut indispensablement passer par un des deux Tribunaux: observez et déterminez par-devant qui vous voulez que votre cause soit jugée. Le croiroit-on? la plupart se récusent eux-mêmes: est-ce par vertu ou par un excès de confiance en Dieu qu'on préfere le jugement d'un Dieu? Nullement; car on ne craint rien tant que de l'avoir pour juge. C'est qu'on ne veut pas se donner la peine de se juger soi-même durant la vie: c'est qu'on néglige les pratiques de dévotion les plus aisées, et les actes de Religion les plus ordinaires; c'est qu'on regarde les examens de conscience comme une dévotion de novice: pour vous, regardez-les comme des moyens surs de devenir parfaits. Il y a plusieurs examens de conscience tous très-utiles; n'en négligez aucun, regardez-les tous comme des jugemens où Dieu veut bien que vous soyez partie et juge dans votre propre cause; voyez si vous n'y devez pas aller de bonne foi, et si vous devez avoir trop d'indulgence. L'examen pour la confession doit être exact, severe et précis; le souvenir de chaque nouvelle faute doit être accompagné d'un nouveau repentir. Ne faites point de ces examens secs et décharnés, qui ne sont proprement que de purs calculs. Faites qu'un cœur contrit y ait autant de part que la mémoire: on pense aux fautes, sans penser à les détester. C'est un défaut ordinaire à bien des gens, évitez cette faute.

2.° L'intervalle d'une confession à l'autre doit régler la longueur ou la briéveté du temps qu'on doit mettre à s'examiner. Il y a des examens trop courts pour des confessions qui ont besoin d'être assez longues; il y en a qui sont fort longs, et qui ne produisent rien,

parce qu'ils sont ou peu sinceres, ou trop négligés. Voulez-vous éviter ces défauts : faites que vos examens soient des jugemens. Jugez-vous vous-même dans toute la rigueur, si vous voulez que votre conscience n'en appelle pas à un autre Tribunal où vous serez jugé sans miséricorde. Gardez-vous bien de renvoyer au zele et à la pénétration d'un Confesseur la discussion des faits et des circonstances : il y a même des cas dont il est très-à-propos de prévenir le jugement du Confesseur : comme sont les restitutions, les réconciliations, les habitudes criminelles et les occasions prochaines. Faites si bien votre devoir en tous ces chefs, avant même que de vous présenter au sacré Tribunal, que vous puissiez dire au Confesseur : Mon Pere, j'ai déjà commencé de restituer ce bien mal acquis; j'ai vu cette personne qui m'a si fort désobligé, je lui ai parlé, la réconciliation est faite; j'ai déjà passé tant de jours sans retomber dans ce péché; ce commerce est rompu; je me suis éloigné de cet écueil, l'occasion est ôtée, ou du moins elle n'est plus prochaine. Quand on se confesse dans ces saintes dispositions, notre examen a été un vrai jugement; un Confesseur absout sans délibérer, et Dieu confirme toujours la sentence. Il est bon de s'examiner la veille de la Confession; et de ne pas attendre qu'on soit au pied du Tribunal pour instruire le Procès.

SECOND JOUR.

SAINT SIMPLICE, PAPE.

SAINT Simplice étoit Italien, natif de Tibur, aujourd'hui Tivoli dans la Campagne de Rome. Son pere nommé Castin étoit d'une famille dans laquelle la probité la plus exacte et le zele le plus ardent pour la Religion sembloient héréditaires. Simplice fut élevé avec soin dans la crainte de Dieu et dans les sciences. La solidité de son esprit, la douceur de son naturel, son penchant pour la vertu, son amour pour les Sciences, dit l'auteur Vénitien de la vie des Papes, firent honneur à son éducation, le rendirent le jeune homme le plus accompli de son temps, et l'ornement du Clergé de l'Eglise de Rome.

Il y fut reçu avec un applaudissement universel. Distingué déjà par la régularité de ses mœurs et par sa haute piété, il s'y distingua bientôt par son savoir. Simplice ne devint pas seulement l'admiration de tout le Clergé, il en fut bientôt une des plus éclatantes lumieres. On ne parloit dans Rome, que du rare mérite de notre Saint, lorsque le Saint Siege vint à vaquer par la mort de saint Hilaire. On délibéra peu sur le choix du Successeur. Simplice fut élevé à cette suprême dignité d'une commune voix; il fut sacré le cinq de Mars de l'an quatre cent soixante-sept; et toute la Chrétienté sut bientôt qu'on ne pouvoit pas choisir un Souverain Pontife qui méritât davantage de l'être.

A la vérité, si jamais l'Eglise eut besoin d'un Pasteur vigilant et zélé, d'un Pape saint et savant, d'un chef visible, capable de s'opposer

avec vigueur à tous les plus formidables efforts de l'hérésie, ce fut dans ce temps de calamité, où l'erreur soutenue de la puissance séculiere, sembloit avoir innondé comme un torrent impétueux tout le monde Chrétien, et ne laissoit plus voir de Princes Catholiques.

Odoacre, qui s'étoit rendu le maître de l'Italie, étoit Arien. Les Vandales qui régnoient dans l'Afrique, et les Goths en Espagne et dans les Gaules, étoient plongés dans les mêmes erreurs. Les Princes François et les Anglois étoient encore dans les ténebres du Paganisme. L'Empereur Zenon, et le Tyran Basilique en Orient favorisoient ouvertement les Eutychiens, et l'ambition des Patriarches y faisoit encore plus de mal que l'hérésie. Tel étoit le pitoyable état de l'église par tout l'Univers lorsque saint Simplice monta sur le Saint Siege.

Ses premiers soins furent de faire refleurir la pureté des mœurs dans le Clergé, de faire une guerre éternelle à l'erreur, et de réprimer la tumultueuse ambition de ceux qui troubloient l'Eglise.

Acace, Patriarche de Constantinople, voulant élever son Siege sur celui d'Alexandrie et d'Antioche, trouva dans notre Saint une fermeté qui lui fit bien voir que sous un tel Pontife il ne falloit pas penser de jamais rien entreprendre contre les anciens Canons.

Timothée Elure, auteur de la mort du saint Patriarche Protere, et usurpateur de son Siege, eut beau employer la ruse, la sollicitation et la force, il trouva toujours dans le saint Pape un mur inébranlable pour la maison de Dieu.

Pierre le Foulon, autre hérétique intrus dans le Siege d'Antioche, éprouva la vigoureuse fermeté de notre Saint les deux fois qu'il tenta d'usurper le Siege Patriarcal.

Pierre Mongue, c'est-à-dire, Begue, appuyé

du crédit d'Acace, et d'une cabale d'Evêques hérétiques, se fit ordonner Evêque d'Alexandrie. Saint Simplice voyant que l'Empereur Zenon soutenoit ce schismatique intrus, lui écrivit avec beaucoup de respect, à la vérité, mais avec beaucoup de vigueur, et soutint jusqu'au bout l'élection canonique de Jean de Tebennes, homme très-orthodoxe et de bonnes mœurs.

On ne peut dire avec quelle attention, avec quel zele le saint Pasteur veilloit sur tout le troupeau. Les ennemis de l'Eglise en Orient ne furent pas les seuls qui éprouverent la force toujours victorieuse du zele de notre Saint. Peu d'Eglises particulieres dans l'Afrique et dans l'Occident qui échapassent à ses soins et à sa vigilance pastorale.

Comme l'Arianisme régnoit presque par-tout, par-tout le saint Pontife fortifioit les vrais Fidelles par ses instructions, les assistoit par ses charités, les consoloit par ses lettres; et ce qui est surprenant, dans cette universalité de soins apostoliques et de travaux, le saint Pape descendoit dans un si grand détail de conduite et de réforme touchant la Discipline Ecclésiastique et les mœurs, qu'on eût dit qu'il n'étoit chargé que du soin pastorale des Fidelles de Rome.

L'austérité de sa vie répondoit à sa haute sainteté. Peu de Religieux dans les Cloîtres, peu de Solitaires dans les déserts qui exerçassent sur soi avec plus de dureté les rigueurs de la pénitence.

Cependant ayant appris que plusieurs Prélats d'Orient favorisoient l'Eutychisme, il assembla un Concile à Rome, où il prononça anatheme à Eutychès, à Dioscore d'Alexandrie, et à Timothée Elure. Il obligea l'Empereur Zenon de casser tous les Edits faits par Basilique contre

la Foi orthodoxe, de chasser d'Antioche Pierre le Foulon, et sept ou huit autres Prélats Euthychiens qui troubloient le repos de l'Eglise.

Saint Simplice toujours plus attentif aux besoins du troupeau, écrivit une belle Lettre à l'Empereur Basilique, l'exhortant de suivre les exemples des Empereurs Marcien et Léon, sous lesquels il avoit été élevé, et de maintenir comme eux le Concile de Chalcedoine.

Outre ces Lettres, le saint Pontife écrivit encore à Zenon Evêque de Seville. Par sa Lettre notre Saint, informé du zele infatigable et généreux de ce vertueux Prélat, le fait son Vicaire en Espagne, pour qu'il veille à l'observation des saints Canons. Il en écrivit une autre à Jean Evêque de Ravenne l'an 482. Il le réprend sévérement de ce que par envie il avoit ordonné Evêque un nommé Grégoire, avec violence, et malgré lui. Celui qui abuse de sa puissance, dit-il, mérite de perdre son privilege; au reste, nous vous déclarons que si à l'avenir vous entreprenez d'ordonner un Evêque, un Prêtre ou un Diacre malgré eux, vous serez privé des Ordinations de l'Eglise de Ravenne, ou de la Province d'Emilie.

Nous avons une autre Lettre du Pape saint Simplice de l'an 475, et adressée à Florentius et à Sévere Evêque. Nous avons appris, dit notre Saint, par votre relation que Gaudence, Evêque d'Anfinium, a fait des Ordinations illicites; c'est pourquoi nous lui ôtons entiérement la puissance d'ordonner : nous avons écrit à notre frere l'Evêque Sévere d'exercer à sa place cette fonction dans cette Eglise, s'il en est besoin; en sorte que ceux que Gaudence a ordonnés contre les regles soient privés du ministere Ecclésiastique. Il aura seulement continue-t-il, la quatrieme partie des revenus de l'Eglise, et des oblations des Fidelles, dont il ne sait pas user; deux portions seront employées aux répa-

rations et à l'entretien des étrangers et des pauvres, et administrées par le Prêtre Onagre, sous peine de déposition s'il en abuse. La derniere partie sera distribuée aux Clercs selon leur mérite. Les vases sacrés qui ont été aliénés seront rétablis par la diligence de Sévere, qui fera aussi rendre les trois parts du revenu que Gaudence s'est approprié pendant trois ans. Rien ne démontre mieux la vaste étendue du zele et de la sollicitude pastorale de notre Saint que le détail de discipline qui paroît dans ses Lettres.

Tant de soins et de travaux apostoliques userent enfin sa santé. Saint Simplice comblé de mérites et de gloire par la victoire qu'il avoit remportée sur tant d'hérésies, mourut à Rome le dixieme de Février de l'an quatre cent quatre-vingt-trois, après avoir saintement gouverné l'Eglise pendant près de douze ans. Il fit divers réglemens très-utiles, entre autres, le partage des revenus et biens de l'Eglise en quatre portions : la premiere pour l'Evêque, la seconde pour les Clercs, la troisieme pour les bâtimens, la quatrieme pour les pauvres et l'établissement des Prêtres Semainiers pour administrer le Baptême et la Pénitence dans les Eglises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent. Saint Simplice fut enseveli le deuxieme de Mars, auquel jour le Martyrologe marque sa fête. On garde ses Reliques à Tivoli, avec beaucoup de vénération, et les peuples ressentent tous les jours les effets du crédit qu'a auprès de Dieu ce saint Pontife.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe pour la rémission des péchés.

DEUS, qui nullum respuis, sed quantumvis peccantibus per pœniten-

O DIEU, qui ne rejetez personne, mais qui, par votre pieuse miséricorde, êtes

tiam piâ miseratione placaris : respice propitius ad preces humilitatis nostræ, et illumina corda nostra : ut tua valeamus implere præcepta. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

appaisé par la pénitence des plus grands pécheurs : daignez écouter favorablement nos très-humbles prieres, et éclairez si bien, par votre grace, nos cœurs, que nous puissions accomplir vos commandemens. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Hébreux. Chap. 12.

FRATRES : Nondùm enim usque ad sanguinem restitistis, adversùs peccatum repugnantes : et obliti estis consolationis, quæ vobis tanquam filiis loquitur, dicens : Fili mi, noli negligere disciplinam Domini : neque fatigeris dum ab eo argueris. Quem enim diligit Dominus, castigat : flagellat autem omnem filium quem recipit. In disciplina perseverate. Tanquam filiis vobis offert se Deus : quis enim filius, quem non corripit pater ? Quòd si extra disciplinam estis, cujus participes facti sunt omnes : ergo adulteri, et non filii estis.

MES Freres : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché, et vous avez oublié la parole consolante qui s'adresse à vous en ces termes, comme à des enfans : Mon fils, gardez-vous bien de mépriser la correction du Seigneur, et ne perdez pas courage lorsqu'il vous reprend ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime ; et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. Soutenez constamment la correction. Dieu en use avec vous comme avec ses enfans. Aussi quel est l'enfant que son pere ne corrige point ? Que si vous n'éprouvez point la correction à laquelle tous les autres ont eu part, vous êtes donc des illégitimes, et non des enfans.

Comme l'Apôtre saint Paul n'avoit rien tant à cœur que d'instruire les Juifs convertis, et de leur donner une haute idée de la loi de grace et de sa vertu, il prévient, pour ainsi dire, dans ce douzieme chapître, la plainte que l'esprit malin, ou même l'esprit humain pourroit leur inspirer. Si

La nouvelle loi est la seule que Dieu veut désormais qu'on garde, pourquoi châtie-t-il si rigoureusement les sectateurs de cette loi? On a déjà dit que c'est de Rome que saint Paul écrivit cette Lettre l'an de Notre-Seigneur 63.

RÉFLEXIONS.

Les afflictions dans cette vie sont les apanages des enfans de Dieu. Jesus-Christ le Pere des Croyans, ayant le choix, a préféré la Croix à toutes les joies du monde. Il a voulu être appelé l'homme de douleurs; tous ses enfans doivent avoir part à ce héritage. Un Chrétien qui n'auroit point de croix, point d'adversités sur la terre, seroit un enfant déshérité. Le serviteur doit porter la livrée du Maître qu'il sert. Souffriroit-on long-temps à son service un domestique qui voudroit porter la livrée étrangere? Mon Dieu, reconnoîtrez-vous pour vos serviteurs des gens à la livrée du monde, qui ne suivent que ses maximes, et qui n'ont du goût que pour les plaisirs?

Mon fils, gardez-vous bien de mépriser la correction du Seigneur. Nous ne devons pas regarder les afflictions sous un autre titre. On laisse à l'engrais dans les prairies, dit saint Grégoire, les bœufs qu'on veut bientôt égorger, tandis qu'on nourrit maigrement et qu'on fait travailler ceux qu'on conserve. On regarde comme de pures disgraces les adversités; on murmure même contre la Providence; on porte envie aux heureux du siecle: on a tort, c'est se plaindre d'être traité en enfant et non pas en étranger: *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans.* Le berger jette des pierres contre les brebis qui s'égarent; il les frappe même de son bâton pour les faire rentrer dans la bergerie;

ces traitemens si durs ne sont point l'effet de sa haine, mais du soin qu'il en prend. Mon Dieu! que cette vérité est peu goûtée aujourd'hui dans notre siecle! cependant votre bonté éclate principalement dans vos châtimens, comme votre colere dans les prospérités des impies. Les adversités, dit le Prophete (*a*), sont très-propres pour faire avancer dans les voies du salut. Vous gémissez, vous déplorez votre sort dans ces accidens fâcheux, dans ces tristes revers de fortune; et Dieu en use avec vous comme avec son enfant: Etes-vous bien à plaindre (*b*)? *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, disoit l'Ange à Tobie, *il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.* Il a fallu que Jesus-Christ souffrît et entrât par-là dans sa gloire. Plaignez-vous après cela de votre sort, justes affligés. Quelle erreur de regarder les croix comme des disgraces? Souvenez-vous *que si vous n'éprouvez point la correction à laquelle tous les autres ont eu part, vous êtes des illégitimes et non des enfans.* Que cette vérité est consolante! doit-on se plaindre après cela des croix et des adversités qui sont des preuves de la tendresse du meilleur de tous les peres? Ne doit-on pas respecter sa providence, et aimer jusqu'à sa sévérité?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis hanc parabolam: Hominis cujusdam divitis uberes fructus ager attulit: et cogitabat intra se dicens: Quid faciam, quia non habeo quò congregem, fruc-

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Un homme riche avoit une terre qui lui rapporta beaucoup, et il disoit en lui-même: Que ferai-je? car je n'ai point où serrer ma récolte. Il dit donc: Voici ce que je ferai,

(a) *Psal.* 15. (b) *Tob.* 12.

tus

s meos? Et dixit: Hoc
ciam: Destruam hor-
a mea, et majora faciam:
illuc congregabo omnia
æ nata sunt mihi, et
na mea. Et dicam animæ
æ: Anima, habes multa
na posita in annos pluri-
s; requiesce, comede,
e, epulare. Dixit autem
Deus: Stulte, hâc
cte animam tuam repe-
nt à te: quæ autem pa-
sti, cujus erunt? Sic est
sibi thesaurisat, et non
in Deum dives.

j'abattrai mes greniers, et j'en ferai de plus grands, où je mettrai tout ce que j'ai recueilli et tous mes biens, et je me dirai à moi-même: Tu as des biens en abondance pour plusieurs années; prends du repos, mange, bois, fais grande chére. Mais Dieu lui dit: Insensé, cette nuit même on va te redemander ton ame; et ce que tu as mis en réserve, pour qui sera-ce? Tel est l'homme qui s'amasse des richesses, et qui n'est point riche selon Dieu.

MÉDITATION.

mbien il y a peu à compter sur les biens de ce monde.

PREMIER POINT.

ONSIDÉREZ que les biens de ce monde, st-à-dire, les honneurs, les plaisirs, les riches-, n'ont de vrai et de solide que les regrets dont sont la cause, et les soins et les fatigues nt ils sont le prix. Ils coûtent beaucoup de urs et de chagrins, et dans le fond, après bien travaux, qu'a-t-on acheté? Un nom, une bre, un faux brillant, une figure qui passe, is rien de solide; on pourroit même dire, n de réel.

Quoi de plus inconstant, quoi de plus capri-ux que ce qu'on appelle fortune! ces subites spérités sont des éclairs; elles disparoissent sque au moment qu'elles brillent. Combien n d'enfans aisés d'un pere riche! Il ne faut un accident imprévu, qu'un naufrage, pour

engloutir, pour fondre des trésors immenses. combien de gens ne sont riches qu'en papiers ?

Les fortunes circulent ; il y a du haut et du bas dans la vie des plus puissans, des plus heureux du siecle ; avec cette différence que le haut menace toujours ruine. On est moins exposé quand on est bien bas.

Quelles fleurs dans le monde sans épines ? les fleurs ne sont que d'une saison, et encore combien sont-elles tôt fanées ? Les épines restent, elles sont toujours vertes et de toutes les saisons.

Peut-on compter sur les honneurs qu'on nous rend ? Hélas ! pas un qui ne soit forcé ; c'est un tribut, et quelquefois même un impot qu'on ne paye qu'à contre-cœur. A la premiere maladie, au moindre danger de mort, au plus petit soupçon de disgrace, bon Dieu, que de courtisans écartés ! que de flatteurs devenus muets ! Y a-t-il beaucoup à compter sur l'amitié, ou sur le nombre des amis dans le monde ? Y a-t-il même un véritable ami ?

Les plaisirs dans le monde, la plupart si amers et si chers, tous si vides, si courts, si bizarres ; ces plaisirs qui, à proprement parler, n'en ont que le nom, sont-ils un fonds sur lequel on puisse solidement compter ; fonds de repos et de joie ; fonds de rassasiement et de complaisance ? Consultons ceux qui en ont fait une plus longue expérience : Je n'ai rien refusé à mon cœur ni à mes sens, dit Salomon, et je n'en ai été que plus à plaindre. Plaisirs, honneurs, biens apparens de cette vie, vous n'êtes qu'un fonds inépuisable de chagrins et d'inquiétudes, et une source intarissable de regrets et de repentirs. Vanités des vanités, dit le Sage, je n'ai trouvé dans tout ce qu'on appelle biens sur la terre, que miseres, qu'affliction d'esprit, que vanité. Mon Dieu, nous ne pensons pas autrement ; quand parlerons-nous le même langage ?

SECOND POINT.

Considérez que quand même les prétendus biens de ce monde seroient moins frivoles, moins superficiels, leur instabilité, leur peu de durée suffiroient pour les rendre méprisables. On tue, on se morfond pour faire fortune; et à peine la récolte est serrée, qu'on meurt.

Que sert d'avoir des biens en abondance pour plusieurs années, si l'on n'a pas plusieurs années pour jouir de ces biens? L'un fait bâtir une maison, l'autre achete une charge; et la mort renverse en un moment et ensevelit tous nos projets.

Combien de gens sont portés au tombeau avant que de loger dans la maison qu'ils bâtissent! les maladies arrivent avec les héritages; les emplois, les honneurs entrent dans les familles lorsqu'on en sort.

Les plus grandes prospérités sur la terre sont semblables à ces grandes bonaces, surs présages d'une tempête. Prenez toutes les mesures qu'il vous plaira, ayez de forts appuis, suivez les voies les plus sures; nos vues sont toujours trop courtes, notre sagesse défectueuse; toutes nos prévoyances ne servent qu'à nous faire mieux sentir le vide des biens de cette vie, leur inconstance, et combien nous y devons peu compter. Les plus longues prospérités ont-elles jamais rendu un homme heureux? à moins qu'on ne s'en soit servi pour la matiere d'un sacrifice, laissent-elles nous accompagner jusqu'à la mort, de quoi nous servent-elles un instant après cette vie? Les biens, les prospérités de ce monde ne sont des biens qu'à l'égard de ceux qui les mérisent pour l'amour du Seigneur.

Mon Dieu, quelle erreur! quelle plus déplorable folie! on fait consister son bonheur dans l'affluence des biens, dans l'abondance. Quelle

joie de se voir obligé d'agrandir ses greniers, de n'avoir pas assez de logemens pour serrer sa récolte! Combien de gens se disent à eux-mêmes: Tu as des biens en abondance, prends du repos, et fais grande chere? à qui Dieu dit: Insensé, dans un an, dans six mois, demain, cette nuit même on va te redemander ton ame, et ce que tu as mis en réserve, pour qui sera-ce? Mon Dieu, que le saint Pape, dont on fait mémoire en ce jour, que les Saints, de quelque condition qu'ils ayent été, ont bien su profiter de cette admirable leçon! Mais quel fruit en tirerai-je moi-même?

Un très-grand, mon Sauveur, avec le secours de votre grace. Désabusé plus que jamais de ces vaines idées de félicité, de ces biens apparens qui séduisent, de ces faux brillans qui enchantent, je ne veux plus compter que sur les biens célestes; nulle fortune n'aura plus d'attraits pour moi que celle de l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum: vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Quid habet amplius homo de universo labore suo? Eccl. 1.

Vanité des vanités: oui, mon Dieu, vanité des vanités, et tout est vanité; et certes quel autre fruit de tout ce qu'on fait pour le monde?

Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum. Psal. 51.

Le voilà donc ce riche, cet heureux du siecle, cet homme qui ne s'est confié qu'en ses grandes richesses, et qui a cru n'avoir pas besoin du secours du Ciel, qu'est-il devenu?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étonnant que depuis le temps qu'on éprouve la caducité et le vide des biens de ce monde, on ne laisse pas de compter sur de si foibles appuis! Quelle estime ne fait-on pas de la faveur des Grands, du nombre et du pouvoir de ses amis, de la grandeur de ses richesses! l'éclat, le mérite, la félicité même sur la terre ne portent guere que sur cela. Cependant quoi de plus caduc que la faveur des Grands! elle dépend de l'humeur, de la passion, du caprice, et de cent autres ressorts tous plus minces. Quoi de moins vrai, quoi de moins sûr que l'amitié des hommes! elle n'est plus guere qu'un commerce d'intérêt, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. Quoi de moins rassasiant, quoi de moins solide que ces richesses qui nous échappent par leur propre fragilité, qui nous deviennent inutiles dans le plus grand besoin, qui passent à d'autres avant même qu'on en jouisse? Malheur à qui y met sa confiance! On est bien à plaindre quand on n'a d'autre mérite que celui de son argent. Examinez-vous sur tous ces chefs, et ayez cette salutaire pratique, savoir, de ne faire jamais attention sur ces riches héritages que vous possédez, sur ces meubles précieux, sur ces grands biens que vous avez, sans faire réflexion en même temps sur leur caducité et leur insuffisance. Pensez en entrant dans ces appartemens, que dans moins de quatre-vingts ans ils seront habités par d'autres maîtres. Etes-vous dans la faveur; occupez-vous une place de distinction; avez-vous une charge honorable? Considérez quel rang vous tiendrez parmi les morts, et demandez-vous quelle sera dans le tombeau votre place. Ce sont là de ces industries spirituelles toutes propres

à nous détacher des faux biens de ce monde, et lesquelles, dans cette universelle contagion du siecle, servent de contre-poison.

2.° Celui qui suit Jesus-Christ doit renoncer à tout (*c*). Quiconque ne renonce à tout ce qu'il possede, dit le Sauveur du monde, ne peut être mon Disciple. La proposition est universelle. Si le renoncement n'est point effectif, il doit du moins être véritablement dans le cœur. C'est un précepte de Jesus-Christ que la plupart des gens négligent. Inutilement même se seroit-on dépouillé de tout, si le cœur tient encore à bien des choses. Ne négligez pas plus long-temps l'observation d'un commandement si positif; et pour cela gardez cette pratique : 1.° Dès qu'il vous arrive quelque avantage temporel, un notable profit, un héritage, ne vous contentez pas d'en remercier Dieu et de faire des largesses aux pauvres, comme une redevance que vous devez au Souverain Seigneur; mais prosterné à ses pieds, protestez-lui par une courte, mais fervente priere, que vous ne voulez point avoir d'attache pour aucun bien terrestre, et que vous renoncez à tout sentiment de cupidité.

Je reconnois trop bien, Seigneur, le vide et le néant de ces biens périssables, pour y attacher un cœur qui n'est fait que pour vous posséder. Je vous remercie de ceux que vous me donnez; je ne les reçois que comme un prêt, ou un dépôt qu'il faut rendre. Je renonce à toute attache, à toute affection peu chrétienne; et comme mon trésor n'est que dans le Ciel, ce n'est aussi que dans le Ciel qu'est mon cœur.

2.° Dites tous les matins à la fin de votre priere ces belles paroles de Job, si propres à nous détacher des biens de la terre (*d*) : *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* : Je suis sorti nu du ventre de ma mere, et j'y

(*c*) *Luc.* 14. (*d*) *Job.* 1.

etournerai nu. Quelques-uns font tous les jours cette priere de Salomon (*e*) : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantùm victui meo necessaria* : Ne me donnez, Seigneur, ni la pauvreté ni les richesses ; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre. Enfin, n'oubliez jamais ce que dit le Prophete (*f*) : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* : Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous bien d'y attacher votre cœur.

TROISIEME JOUR.

SAINTE CUNEGONDE, IMPÉRATRICE, VEUVE ET VIERGE.

SAINTE Cunegonde, fille de Sifroy, ou Sigefroy, Seigneur Palatin du Rhin, et premier Comte de Luxembourg et de Heswige, d'une des plus nobles familles d'Allemagne, vint au monde sur la fin du dixieme siecle. Son éducation répondit, et à la noblesse de sa naissance, et à la piété de ses parens. Les belles qualités dont le Ciel l'avoit douée, brillerent dès le berceau. Sa rare beauté et la vivacité de son esprit ne servirent qu'à donner un plus grand éclat à sa modestie. Elle suça avec le lait une dévotion tendre envers la sainte Vierge, et avec cette dévotion l'amour ardent qu'elle eut toute sa vie pour la chasteté.

Cunegonde étoit trop universellement estimée pour n'être pas recherchée par les plus grands Seigneurs. Elle fut enfin accordée en mariage au Duc de Baviere saint Henri, qui après la mort d'Othon III, fut élu et proclamé Roi des Romains, et couronné à Mayence le 6 de Juin de l'an 1002, et deux mois après sainte Cunegonde

(*e*) *Prov.* 30. (*f*) *Ps.* 61.

fut couronnée Reine à Paderborn, dont elle enrichit les Eglises par ses libéralités.

Jamais mariage ne fut mieux assorti; nul aussi ne fut jamais plus heureux; et l'on peut dire qu'on ne vit jamais une plus insigne vertu dans le mariage. Ces deux chastes époux prévenus de ces graces extraordinaires qui font les plus grands Saints, convinrent le premier jour des noces de garder une chasteté perpétuelle, en consacrant à Dieu leur virginité. Une vertu si rare et si héroïque charma tout le Ciel. Le Seigneur répandit ses plus grandes faveurs sur ces ames privilégiées. Il est aisé de comprendre quels furent les progrès merveilleux qu'elles firent dès-lors dans les voies de la perfection, et quelle dut être leur Cour sous de tels Princes.

L'Empereur Henri allant à Rome pour recevoir la Couronne Impériale des mains du Pape Benoît VIII, voulut que sainte Cunegonde l'accompagnât, et qu'elle reçût la Couronne d'Impératrice. On ne peut dire les grands exemples de vertus que donnerent par-tout ces deux modeles de la perfection chrétienne.

Deux ames si pures, et si fort élevées au-dessus des foiblesses de la condition humaine, n'employoient leur amour conjugal que pour s'entr'exciter mutuellement à la piété et à l'exercice des bonnes œuvres selon leur état. Cunegonde étoit la mere des pauvres; et comme elle s'étoit interdit tous les vains amusemens, et tout cet enchaînement de plaisirs qui font toute l'occupation des gens de Cour, elle se livroit toute aux œuvres de miséricorde.

Saint Henri et sainte Cunegonde vivoient depuis plusieurs années dans cette parfaite union que la charité forme, que la conformité de sentimens et de volontés nourrit, et que la piété perfectionne. L'esprit de Dieu qui les animoit également, faisoit sur eux les mêmes impressions;

c'étoit la même inclination pour le bien, même aversion pour le mal, même goût pour les pratiques de piété, même zele, lorsque l'ennemi commun du salut des hommes, ne pouvant plus soutfrir une vertu si rare et si éclatante au milieu de la Cour, employa tous ses artifices ou pour la détruire, ou pour l'obscurcir.

L'esprit de la médisance et de la calomnie cherchant à diviser deux cœurs si étroitement unis, trouva le moyen de donner à l'Empereur quelque ombrage touchant la fidélité et la vertu de l'Impératrice. Dieu permit que ce Prince se laissât prévenir. L'amour que sainte Cunegonde avoit pour les humiliations, la porta d'abord à accepter avec joie celle que lui procuroit une si noire calomnie. Son silence et sa résignation confirmoient déjà le soupçon, lorsqu'on lui représenta l'obligation qu'elle avoit de se garantir du scandale des peuples à qui elle devoit l'exemple d'une vie irréprochable. Pleine de confiance en celui qui étoit le témoin et le protecteur de sa virginité, elle offre de se justifier, et de se servir de l'épreuve du feu, selon les lois et l'usage alors du pays, pour prouver son innocence.

Dieu qui n'avoit mis sa servante dans une si rude épreuve que pour épurer sa vertu, et pour rendre public un si rare exemple de virginité, que l'humilité des deux Saints tenoit caché, déclara l'innocence de l'Impératrice par un miracle. Sainte Cunegonde marcha nus pieds sur des socs de charrue rougis au feu, sans en recevoir aucun dommage. Tout le monde connut alors le mérite de sa pureté; et l'Empereur condamnant sa trop grande crédulité, n'oublia rien pour réparer l'injure que sa facilité, ou sa délicatesse trop scrupuleuse avoient faite à l'honneur d'une si chaste épouse. Cette épreuve ne servit qu'à serrer davantage le nœud qui les unissoit. Ils bâtirent

ensemble, et ornerent avec beaucoup de magnificence l'Eglise Cathédrale de Bamberg. L'Impératrice y fonda un célebre Monastere de Bénédictins, en l'honneur de saint Michel; et peu après, un second en l'honneur de saint Etienne. Peu de villes en Allemagne où elle ne laissa des monumens de sa piété.

Relevée d'une fort grande maladie, elle fonda un nouveau Monastere de Bénédictines, sous le titre de Sainte-Croix, qu'elle enrichit et qu'elle dota avec une magnificence digne d'une si grande Princesse.

La mort du saint Empereur arrivée l'an 1024, fit sentir à la Sainte la plus vive douleur; elle eut besoin de toute sa vertu pour n'en être pas accablée. N'ayant plus rien qui pût l'attacher sur la terre, elle ne soupira plus que pour la retraite.

Le jour anniversaire de la mort de son bienheureux époux, elle assembla un grand nombre de Prélats dans son monastere favori de Kaffungen pour faire la Dédicace de l'Eglise qu'elle y avoit bâtie. Elle assista à la cérémonie habillée magnifiquement et parée de tous les ornemens impériaux; elle offrit en cet état sur le grand autel un morceau de la vraie croix, enchâssé dans un Reliquaire de grand prix; et d'abord après l'Evangile de la Messe, elle se dépouilla de la pourpre, et se revêtit d'une robe fort simple de couleur brune, qui étoit l'habit de Religieuse qu'elle avoit fait de ses mains, et que les Evêques avoient béni. Elle se fit couper les cheveux, qu'on a gardés comme une précieuse Relique dans ce Monastere: ensuite l'Evêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête, et lui donna l'anneau pour gage de sa parfaite consécration au divin Epoux, et la cérémonie de la profession religieuse étant achevée, cette illustre Vierge, à la vue des Grands de la Cour, et d'un peuple infini qui fondoit en larmes, entra dans le Monastere où

lle passa les quinze dernieres années de sa vie ans l'exercice des plus éminentes vertus.

Elle y vécut toujours en simple Religieuse, oumise à toutes ses Sœurs, qu'elle regardoit outes comme ses supérieures. On ne vit jamais ne humilité plus profonde et plus sincere, jamais une obéisssance plus parfaite et plus simple. Quelque peine qu'on eût de voir une si grande Princesse ne trouver point de plus grand plaisir que dans les exercices les plus pénibles de la Réligion, il fallut céder cependant aux pressanes sollicitations de son humilité, et lui accorder la permission de n'être occupée que dans es plus bas offices.

Elle donnoit à la priere ou au soin des malades ous les momens qui n'étoient point destinés à les devoirs plus essentiels. Sa douceur inaltéraole, sa dévotion, sa modestie rallumoient la erveur dans toutes ses Sœurs. Sa mortification étoit extrême; elle ne vivoit presque plus que ar miracle; il fallut enfin céder à la foiblesse où ses excessives austérités et ses veilles continuelles l'avoient réduite; elle reçut les derniers Sacremens avec cette douce dévotion et ces consolations intérieures qui sont l'apanage des Epouses de JESUS-CHRIST. A la vue du danger de perdre un si grand trésor, non-seulement tout le Monastere, mais encore toute la ville de Cassel étoit dans une accablante désolation; tout étoit dans le deuil: nul qui ne fît des vœux au Ciel pour la santé de la Sainte; mais il étoit temps qu'elle allât recevoir dans le Ciel la récompense de ses grandes vertus, et ce haut degré de gloire où sont élevées les vierges. Quelques momens avant que de rendre son bienheureux esprit, elle s'apperçut qu'on préparoit un drap mortuaire brodé d'or pour mettre sur son corps; elle fut si affligée de voir qu'on la voulût traiter encore comme Impératrice, elle qui mou-

roit, comme elle avoit vécu, en pauvre Religieuse, que son visage changea tout-à-coup; et il ne reprit sa premiere sérenité qu'après qu'on lui eut promis qu'elle seroit ensevelie comme une simple Religieuse. Elle mourut le troisieme jour de Mars de l'an 1040; son corps fut porté à Bamberg. Dieu l'honora d'abord de la gloire des miracles après sa mort, comme il avoit fait durant sa vie. Elle fut canonisée dans les formes régulieres, par le Pape Innocent III, l'an 1200, cent et soixante ans après sa mort.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qui se trouve dans les Actes anciens de la vie de sainte Cunegonde.

DEUS, qui inter cætera mirabilia opera tua sanctam Cunegondam virginem, in omni statu præcellenti decore virtutum redimitam in tantum sublimasti, ut in matrimonio florem virgineæ castitatis non amitteret, et in viduitate habitu religionis assumpto, per sanctimoniam vitæ nobis exemplar totius sanctitatis reluceret: concede propitius, ut quam dignè laudare, cupimus, suis intercedentibus meritis ad imitandum vitæ ejus exempla, pro nostra infirmitate roboremur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui entre tant d'autres merveilles que vous opérez tous les jours, avez orné de tant de vertus la bienheureuse Cunegonde dans tous les états, qu'ayant conservé la fleur précieuse de la virginité dans le mariage, et ayant reçu l'habit de religion dans son veuvage, elle est devenue, par la sainteté de sa vie, un modele parfait des plus grandes vertus: daignez nous accorder par votre miséricorde le courage et la force d'imiter les exemples de celle dont nous louons si fort les vertus. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 7.

FRATRES : Volo omnes vos esse sicut meipsum : sed unusquisque proprium donum habet ex Deo : et alius quidem sic, alius verò sic. Dico autem non nuptis et viduis : Bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. Quòd si non se continent, nubant. Melius est enim nubere, quàm uri. Iis autem, qui matrimonio juncti sunt, præcipio non ego, sed Dominus, uxorem à viro non discedere. Quòd si discesserit, manere innuptam, aut viro suo reconciliari. Et vir uxorem non dimittat.

MES Freres : Ce que je souhaite, c'est que vous soyez tous comme moi. Mais chacun a reçu de Dieu la grace qui lui est propre ; l'un d'une façon, et l'autre d'une autre. A l'égard des personnes qui n'ont point été mariées, ou qui sont dans l'état de viduité, je leur dis qu'il leur est avantageux de demeurer dans leur état, comme moi-même je demeure dans le mien. Que s'ils ne savent pas garder la continence, qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que brûler. Pour ceux qui sont engagés dans le mariage, ce que je leur ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, c'est que la femme ne quitte point son mari : et si elle le quitte, qu'elle demeure sans prendre de mari, ou qu'elle se reconcilie bien avec le sien ; que le mari ne quitte point non plus sa femme.

Saint Paul avoit demeuré un an et demi à Corinthe, une des principales villes de la Grece, et elle lui devoit sa conversion à la foi. Etant allé à Ephese, il apprit les divisions qui se mettoient parmi les Fidelles ; ce qui l'obligea de leur écrire cette premiere lettre pour les reprendre, l'an de Jesus-Christ 56.

RÉFLEXIONS.

La virginité est un don de Dieu bien précieux. Combien de gens ignorent le prix et le mérite de ce don ! et combien peu qui en comprennent tous les avantages ! L'état des Vierges a toujours été

regardé avec vénération dans l'Eglise ; en est-il un plus parfait et plus saint ? Le haut degré de gloire qui leur est destiné dans le ciel ; l'honneur de suivre de plus près l'Agneau ; l'auguste qualité d'Epouses de J. C. singuliérement attachée à l'état de Vierge, en donnent une assez haute idée à qui a le cœur pur et l'esprit chrétien (*f*). Mais l'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu. L'on peut dire que le goût de la plus sublime spiritualité, l'expérience des plus pures douceurs, l'intelligence des plus grands Mysteres, sont comme l'apanage de ces ames privilégiées. Quelle plus douce tranquillité ! quel ciel plus serein ! quel plus grand calme ! Une vie pure est toujours bien douce et bienheureuse à qui ne s'étudie qu'à plaire au divin Epoux (*g*). Mais tous ne comprennent pas cela. Et quel malheur à qui, par ses infidélités, s'est rendu indigne de le comprendre ! La virginité n'est que de conseil, comme étant plus parfaite ; mais la pureté est de précepte pour tous les états, comme indispensablement nécessaire à tous les Chrétiens. Saint Paul souhaitoit que tout le monde fût chaste comme lui ; mais il faut comme lui châtier son corps, et le réduire en servitude. Cette précieuse fleur ne se conserve guere qu'au milieu des épines, le grand hâle et le moindre souffle la fanent ; la pureté ne sauroit subsister sans la mortification ; peu de mariages heureux, parce qu'il y en a peu de saints. Que de motifs peu chrétiens, que de dispositions peu louables pour embrasser un état si pénible et si plein de dangers du salut ! Quand saint Pierre appelle les Fidelles une race choisie, une nation sainte (*h*) ; quand saint Paul dit que JESUS-CHRIST a voulu se donner une Eglise qui n'eût ni tache, ni ride, ils y comprennent les gens mariés. Comme

(f) 1. *Cor.* 2. (g) *Matth.* 19. (h) *Ephes.* 4.

Eglise est soumise à JESUS-CHRIST, dit l'Apô-
e, de même aussi les femmes doivent l'être en
utes choses à leurs maris. Maris, aimez vos
mmes comme JESUS-CHRIST a aimé l'Eglise.
ue ces comparaisons renferment de grands
ns, et sont une leçon qui doit condamner bien
s gens dans le siecle! Que signifient ces mé-
ntelligences, ces antipathies de naturels, ces
compatibilités d'humeurs, ces contrariétés
inclinations qui allument des aversions, des
uerres même parmi des gens dont les cœurs
oivent être si étroitement unis? Que signifient ces
parations aujourd'hui si fréquentes parmi des
ersonnes que Dieu a joint? Et l'on s'étonne après
ela des malheurs qui inondent les familles; on
étonne de voir des enfans si mal nés; on est
rpris qu'il y ait si peu de gens sauvés dans le
onde! Certainement avec des mœurs si peu
rétiennes, il seroit bien plus surprenant que
contraire arrivât.

L'EVANGILE.

a suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. II.

N illo tempore: Dicebat Jesus ad turbas: A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Omnes enim Prophetæ et Lex, usque ad Joannem prophetaverunt. Et si vultis recipere, ipse est Elias, qui venturus est. Qui habet aures audiendi, audiat.

EN ce temps-là: Jesus disoit au peuple: Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent le Royaume des Cieux se prend par force, et ceux qui emploient la force le ravissent; car tous les Prophetes et la Loi, jusqu'à Jean, ont prédit ce qui devoit arriver: et si vous voulez le reconnoître, lui-même est l'Elie qui doit venir. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

MÉDITATION.

De la violence que chacun doit se faire pour être sauvé.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Sauveur du monde n'exagere point, qu'il n'outre point la morale, quand il assure que le Royaume des Cieux ne se prend que par force, et qu'il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Les difficultés du salut sont réelles; le chemin qui mene à la vie est étroit; tout est plein d'ennemis; presque tout est obstacle; et s'il a fallu que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, qui peut raisonnablement se promettre d'y arriver sans souffrir?

Que signifient ces figures si marquées dont le Sauveur se sert pour nous donner une juste idée de la difficulté du salut? Tantôt c'est un festin auquel il invite tout le monde; mais il faut tout quitter pour s'y trouver; il n'y a point d'affaires, point de bienséances, point de plaisirs qui puissent servir d'excuses. Tantôt c'est une guerre; mais bon Dieu! que de combats à livrer, que d'attaques à soutenir, que de travaux à essuyer pour vaincre! C'est un bâtiment solide, mais qu'il faut élever à grands frais. C'est un palais dont le Fils de Dieu est la pierre angulaire et le fondement; mais quelles dépenses et quelles fatigues pour l'achever; et avec quel soin, avec quelle justesse toutes les pierres doivent être taillées, polies, cizelees. Si c'est la dragme perdue, il faut remuer et renverser toute la maison pour la trouver; si c'est une ferme, on demande un compte exact et sévere au fermier; si c'est une pierre précieuse, il faut tout vendre pour l'acheter; si c'est un héritage

que Jesus-Christ donne à ses Elus, on n'y entre que par la croix; enfin, si ce sont des vierges qui attendent l'Epoux, quelle vigilance, bon Dieu! quelle prévoyance pour n'être pas rejetées! quelle pureté de corps et de cœur, quelle soumission d'esprit, quelle mortification continuelle des passions et des sens, quelle abnégation de soi-même! Voilà la loi et la religion; voilà la seule voie qui mene au Ciel. Non-seulement il n'y a point de religion où l'homme puisse se sauver que celle de Jesus-Christ; mais en celle de Jesus-Christ, il n'y a point d'autre voie pour aller au Ciel, que la voie qu'il a bien voulu nous marquer lui-même. La morale que je suis, la voie par où je marche, les maximes que je garde sont-elles celles de Jesus-Christ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a qu'à savoir notre Religion et à connoître le cœur humain pour comprendre combien il faut donner de combats, et ce que doit coûter la victoire en fait du salut. Notre propre expérience ne nous en apprend que trop. Quand est-ce que sur des principes si connus, nous raisonnerons en gens sages?

L'affaire du salut est épineuse, difficile, délicate: quel temps, quelle application y donnons-nous? Tout est danger pour le salut; tout concourt à nous tendre des pieges; peu d'abris, nulle sureté; le calme même y est à craindre. Nous sommes nous-mêmes nos plus dangereux tentateurs; notre propre cœur nous trahit, et c'est dans notre propre fonds que naissent les plus grands orages. Les mauvais exemples grossissent en torrens; la corruption n'alarme presque plus personne. Que conclure de tout cela, sinon qu'il faut avoir sans cesse les armes à la main, qu'il faut se faire une violence con-

tinuelle. Se la fait-on cette violence, quand on ne refuse rien à ses désirs, ni à ses sens? La mollesse, la débauche, la licence des mœurs, noms inconnus aux premiers Fidelles, regnent aujourd'hui parmi les Chrétiens; et ces Chrétiens ont la même Foi, suivent le même Evangile que les premiers Fidelles.

On ne regarde les croix que comme de fâcheuses adversités; quelle vigueur ont donc encore parmi les mondains les indispensables lois de la pénitence? La pureté des mœurs regne-t-elle dans tous les âges et dans tous les états? Que fait-on pour entrer dans le Ciel, quels efforts, quelle violence! Quelle merveille, bon Dieu, si en menant une vie si contraire à toutes vos maximes, on étoit sauvé!

Considérez la conduite de tous les Saints; considérez comme a vécu dans l'état du mariage, et au milieu d'une éclatante Cour sainte Cunegonde. Si ces grandes ames ne sont pas toujours des modeles pour tous, ce sont du moins des exemples qui confondent les vains prétextes de bien des gens, et qui condamnent l'indévotion et la mollesse de la plupart des gens du monde. Nul des Saints qui ne se soit fait une violence continuelle: concluez si vous serez Saint.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je rende inutiles des réflexions si pressantes: je comprends, je sens même qu'il faut faire les derniers efforts pour entrer dans le Ciel, que le chemin est peu fréquenté, que la porte est étroite. Mais fallût-il tout sacrifier, fallût-il employer encore plus de force, je compte si fort sur le secours de votre grace, que je suis résolu à tout souffrir, à tout faire pour mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm angusta porta; et arcta via est quæ ducit ad vitam! Matth. 7.

Qu'étroite est la porte, Seigneur, et étroit le emin qui mene à la vie!

Confige timore tuo carnes meas: à judiciis enim s timui. Psal. 118.

Pénétrez, Seigneur, mon ame, et même tout on corps de votre crainte, afin que je prévienne, r la rigueur de la pénitence, la rigueur terrible vos jugemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

CHACUN l'avoue; l'affaire du salut est ficile; et cependant chacun vit comme si e étoit très-aisée. Il en coûte pour aller dans Ciel; nul des Saints qui n'ait marché par le emin étroit; nul qui n'ait porté sa croix; nul i n'ait mortifié ses passions, et qui n'ait mérité Ciel par la pénitence. On sent la vérité de ıtes ces propositions; mais ceux qui passent ırs jours dans la mollesse et l'oisiveté; ces rsonnes qui ne se nourrissent que de plaisirs, que le seul nom de jeûne, d'abstinence et de ortification alarme, feront-elles leur salut? Le ez-vous vous-même, en vivant comme vous ez? Voilà ce qu'il faut examiner aujourd'hui ıne maniere, non pas purement spéculative, ais pratique. Le chemin qui conduit à la vie t étroit; celui où vous marchez n'est-il pas op large? contrariez-vous beaucoup vos inclitions? et résistez-vous au penchant que vous ez pour le plaisir? quelle victoire remportez-us sur votre naturel, sur vos passions? Faites-us le Carême avec beaucoup de régularité? bservez-vous fort religieusement les regles de bstinence et du jeûne? Les vains prétextes délicatesse et de foiblesse de santé, ne vous nt-ils point éluder la loi? N'avez vous rien à former dans votre luxe, dans vos divertisse-ens, dans vos mœurs? Le mauvais exemple ne

QUATRIEME JOUR.

SAINT CASIMIR, FILS DU ROI DE POLOGNE, CONFESSEUR.

SAINT Casimir étoit fils de Casimir III Roi e Pologne et Grand-Duc de Lithuanie, et d'Eli-ıbeth d'Autriche, fille de l'Empereur Albert II oi de Hongrie et de Boheme. Il vint au monde Cracovie le cinquieme jour d'Octobre de l'an 458, et fut formé dès le berceau à la vertu et à piété par les soins particuliers de la Reine sa ere, une des plus religieuses Princesses de son eclè. L'heureux naturel de Casimir ne laissa resque rien à faire à l'éducation, et son esprit f, pénétrant et délicat lui fit faire en très-peu e temps de merveilleux progrès dans les scien-es.

Il en fit de plus prompts et de plus surprenans ıcore dans la vertu. Il est difficile d'imaginer us d'innocence, plus de modestie et de dévo-on, plus de mérite dans un jeune Prince. Pré-enu dès le berceau des plus douces bénédictions ı Seigneur, il ignora toute sa vie le nom même ı vice. L'éclat d'une des plus illustres familles e l'Europe ne put jamais arrêter un moment s regards, bien-loin d'en être ébloui. Fils de oi, frere de Roi, élu lui-même Roi de Hon-ie, il n'estima jamais que l'auguste qualité de itoyen du Ciel; c'étoit le titre qu'il prenoit lui-ıême.

Ennemi des plus ordinaires et des plus honnê-s divertissemens il n'en trouvoit point de plus ux, ni qui fut plus de son goût, que de ısser plusieurs heures au pied des Autels à faire cour à Jesus-Christ; et quand ses Gouverneurs

lui représentoient qu'il avoit besoin de se divertir, il répondoit agréablement qu'il trouvoit dans l'Eglise aux pieds de J. C. les divertissemens de la promenade, du jeu et de la chasse.

La dévotion particuliere qu'il avoit pour le Mystere de la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ étoit si tendre, que lorsqu'il entendoit parler des douleurs et des tourmens que le Sauveur a soufferts dans le Jardin des Oliviers et sur le Calvaire, ou qu'il réfléchissoit sur l'excès de cet amour qui l'avoit rendu la victime de nos péchés, à la seule vue même d'un crucifix, on lui voyoit les yeux baignés de larmes, et il tomboit souvent dans un ravissement que l'on prenoit pour une véritable défaillance.

Nul prédestiné qui n'ait une grande dévotion à la très-sainte Vierge. La dévotion qu'eut toute sa vie saint Casimir pour cette Reine des Elus, fut extraordinaire. Il ne l'appeloit que sa bonne Mere; et n'en parloit qu'avec les excès de tendresse et les termes les plus énergiques pour exprimer son respect et son ardent amour.

Pour satisfaire sa tendre dévotion à la sainte Vierge, outre plusieurs pratiques de piété qui lui étoient familieres, il composa en son honneur, étant encore fort jeune, une prose rimée, pleine des plus tendres sentimens de son cœur, telle qu'on la rapporte ici.

Omni die dic Mariæ mea laudes anima;
Ejus festa, ejus gesta cole splendidissima.
Contemplare, et mirare ejus celsitudinem;
Dic felicem Genitricem, dic beatam Virginem;
Ipsam cole, ut de mole criminum te liberet.
Hanc appella, ne procella vitiorum superet...
Quamvis sciam quòd Mariam nemo dignè prædicet,
Tamen vanus et insanus est qui eam reticet...

Hæc amanda et laudanda cunctis specialiter,
Venerari, et precari decet illam jugiter....
O cunctarum fœminarum decus, atque gloria,
Quam probatam et elatam scimus super omnia,
Clemens, audi, tuæ laudi quos instantes conspicis,
Munda reos, et fac eos bonis dignos cœlicis...
Virgo salve, per quam valvæ cœli patent miseris,
Quam non flexit, nec allexit fraus serpentis veteris.
Reparatrix, consolatrix desperantis animæ,
A pressura quæ ventura malis est, nos redime;
Pro me pete, ut quiete sempiternâ perfruar,
Ne tormentis comburentis stagni miser obruar,
Ut sim castus, et modestus, dulcis, blandus, sobrius,
Pius, rectus, circumspectus, simulatis nescius...
Fac me mitem, pelle litem, compelle lasciviam;
Contra crimen da munimen, et mentis constantiam, etc.

NE passe aucun jour, mon ame, sans rendre es hommages à Marie; solennise avec dévotion es fêtes; célèbre toutes ses éclatantes vertus.

Admire sa grandeur et son élévation sur toutes es créatures, et ne cesse de publier le bonheur u'elle a d'être Mere de Dieu, sans cesser d'être ierge.

Honore-la comme ta Souveraine, afin qu'elle obtienne le pardon de tous tes péchés; invoue-la comme ta bonne Mere, et elle ne permettra pas que tu sois entraînée par le torrent e tes passions.

Quoique je n'ignore pas que Marie est au-essus de toutes nos louanges, c'est cependant npiété, c'est folie de ne pas la louer.

Elle doit être singuliérement aimée et exaltée ar tous les hommes, et nous ne devons jamais esser de l'honorer et de la prier.

Vierge sainte, l'ornement et la gloire de votre sexe, vous que toute la terre révere et qui êtes si élevée dans le Ciel !

Daignez exaucer les vœux de ceux qui se font un devoir de chanter vos louanges; obtenez-nous le pardon de nos crimes, et rendez-nous dignes du bonheur éternel.

Je vous salue, Vierge sainte, c'est par vous que le Ciel est ouvert aux malheureux, vous que l'ancien serpent n'a jamais pu séduire.

La part que vous avez à notre rédemption, fait qu'après Dieu nous mettons en vous toute notre confiance; et nous espérons que par votre puissante intercession nous n'aurons pas le sort des réprouvés.

Préservez-moi de cet étang de feu où tous les tourmens se trouvent; et faites par vos prieres que j'aie une place dans le séjour des Bienheureux.

Obtenez-moi une pureté inaltérable, une modestie édifiante, une douceur universelle, une piété persévérante, une vraie sagesse, un cœur sans dissimulation, un esprit droit.

Eloignez de mon cœur tout sentiment de froideur ou d'aversion; allumez-y une charité parfaite, éteignez-y tout sentiment de plaisir criminel et de mollesse; obtenez-moi la persévérance finale, et que je trouve en vous tous les secours dont j'ai besoin contre les ennemis de mon salut.

On voit dans cette noble simplicité de style et d'expressions les tendres et respectueux sentimens qu'avoit pour la Mere de Dieu le saint Prince. Non content de réciter tous les jours cette Hymne en forme d'Oraison, il voulut encore être enterré avec elle, et on la trouva six-vingts ans après sa mort sous sa tête dans son tombeau.

Son

Son zele pour la Religion répondoit à sa haute été. Il porta le Roi son pere à ôter aux héréques les Eglises dont ils s'étoient emparés, et ù ils faisoient leurs assemblées. Il empêcha ı'on ne rendît aux schismatiques celles qu'on ur avoit ôtées.

Ce zele ardent pour la Religion étoit accomagné d'une charité aussi ardente pour les paures, dont il étoit le pere. On eut beau lui repréenter bien souvent qu'il sembloit ravaler son ıng et sa personne, en se livrant tout et sans istinction à ces œuvres de charité. Rien ne fait lus d'honneur aux Grands, répondoit-il, rien 'est plus digne du haut rang que tiennent les 'rinces, que de servir Jesus-Christ dans la peronne des Pauvres; pour moi, ajoutoit-il, je nets toute ma gloire à servir le pauvre le plus bject.

Uladislas son frere aîné ayant été élu Roi de Bohême, toute la Pologne s'applaudissoit déjà l'avoir un jour saint Casimir pour Roi, lorsqu'on ppprit qu'il avoit été élu Roi de Hongrie par toute a Noblesse et par tous les Etats du Royaume ui venoient de chasser leur Roi Matthias Hugade, dont ils ne pouvoient plus supporter les nœurs et le gouvernement. Quelque résistance ue fît le jeune Prince, il fallut se soumettre. l partit; mais sa répugnance pour les grandeurs le la terre, jointe à la lenteur de sa marche, ui en étoit l'effet, donnerent le loisir à Matthias le regagner les cœurs des Principaux de la Noblesse Hongroise, et de lever une armée considérable pour s'opposer au nouveau Roi qui n'avoit garde d'acheter par le sang de ses sujets une couronne qu'il n'avoit acceptée que contre son gré. Il bénit le Seigneur de cet événement qui favorisoit si fort son inclination; et plein de joie ils s'en retourna en Pologne.

Il employa les douze années qu'il vécut depuis

à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, et singuliérement par l'exercice d'une vie très-austere. Quoique nourri dans la délicatesse de la Cour, il portoit un rude cilice sur la chair; son jeûne n'étoit guere interrompu; il couchoit sur la dure au pied d'un bon lit, passant d'ordinaire la plus grande partie de la nuit en prieres.

Jeune, bienfait, élevé au milieu des délices de la Cour, il conserva jusqu'à la mort sa premiere innocence. Il fit vœu de chasteté perpétuelle, dès qu'il fut en âge de connoître le prix et le mérite de cette héroïque vertu. On eut beau le presser; nulle raison d'état, de famille ou de santé qui pût ébranler sa constance, et il préfera la perte de sa vie à celle de sa virginité.

Le saint Prince étoit trop mûr pour le Ciel. La terre ne devoit pas posséder plus long-temps un trésor dont le monde n'étoit pas digne. Une fievre lente lui donna tout le loisir de se disposer à la mort. Il s'y prépara par un redoublement de dévotion et de ferveur, et par la réception des derniers sacremens avec une piété extraordinaire. Enfin le 14 de Mars de l'année 1484, âgé seulement de vingt-trois ans et cinq mois, il mourut de la mort des Justes à Wilna, Capitale du grand Duché de Lithuanie dont il portoit le titre.

Le Seigneur fit d'abord éclater la sainteté de son serviteur par un nombre prodigieux de miracles. Leon X termina les procédures de sa canonisation avec une extraordinaire solennité, et dès-lors il fut reconnu pour le singulier protecteur de la Lithuanie et de la Pologne.

Son corps fut trouvé tout entier et sans corruption l'an 1604, c'est-à-dire, six-vingts ans après sa mort : et l'acte authentique de cette merveille, que l'Evêque de Wilna en fit dresser en présence de son Chapitre et des Principaux de la Ville, porte que les riches étoffes avec

squelles ce saint corps avoit été enseveli, oient aussi entieres et aussi neuves que si elles ussent été employées le jour même, quoique umidité de la cave eût gâté les pierres de la ûte et les environs du tombeau; et il ajoute 'une odeur admirable embauma toute l'Eglise rant trois jours, et qu'on trouva sous la tête Saint la Prose ou Hymne en l'honneur de sainte Vierge, écrite de sa main, et qu'on rde encore comme une précieuse Relique.

On invoque saint Casimir, dit l'ancien Auteur sa vie, singuliérement pour obtenir de Dieu don de chasteté, pour être préservé de la ntagion, et contre les incursions des Infidelles.

a Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EUS, qui inter regales delicias et mundi ecebras sanctum Casimirum virtute constantiæ rorasti: quæsumus, ut us intercessione Fideles i terrena despiciant, et i cælestia semper aspirent. er Dominum, etc.

O DIEU, qui, au milieu des délices de la Cour et des plus séduisans attraits du monde, avez fortifié saint Casimir par une constance inébranlable; faites, s'il vous plaît, par son intercession, que vos Fidelles méprisent les biens de la terre, et aspirent ns cesse à ceux du ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

EATUS vir, qui inventus est sine macula: qui post aurum non biit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est ic, et laudabimus eum? ecit enim mirabilia in vita ua. Qui probatus est in lo, et perfectus est, erit

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi

illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit : ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle ; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et il ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur ; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Jesus, mon aïeul, dit le fidelle Traducteur de ce Livre dans son Prologue, *après s'être appliqué avec grand soin à la lecture de la Loi et des Prophetes, et des autres Livres que nos Peres nous ont laissés, a voulu lui-même écrire de ce qui regarde la doctrine et la sagesse, afin que ceux qui désirent d'apprendre s'étant instruits par ce Livre, s'appliquent de plus en plus à la considération de leurs devoirs, et s'affermissent dans une vie conforme à la Loi de Dieu. L'Epître de la Messe de ce jour fait voir combien ce Livre est instructif et utile.*

RÉFLEXIONS.

Il est étonnant que depuis le temps qu'on expérimente combien il y a peu à compter sur les biens de ce monde, on en soit tous les jours plus affamé. L'avidité des richesses croît avec l'âge, on peut même ajouter avec l'abondance ; l'avarice n'est guere le vice des pauvres. Il semble que plus on a de biens, plus on sent son indigence. Tel étoit content dans une médiocre fortune, qui n'a ni repos, ni satisfaction, ni sécurité dans une plus grande. On est à l'abri de bien des tempêtes au pied des montagnes, les hauteurs sont toujours orageuses, la tête tourne pour l'ordinaire quand on monte trop haut. Que tout cela prouve bien le vide et l'insuffisance des richesses ! Quelle folie d'en faire son idole ! et quelle pitoyable imbécillité de mettre sa confiance dans ses trésors ! Imbécillité

ependant, folie si universelle, que le Sage ose ien regarder comme un prodige celui qui ne ourt pas après les richesses, et qui ne me t oint son espérance dans son argent. On a beau ire qu'on en connoît trop bien la caducité our y mettre sa confiance : que signifient ces oins infinis, cette avidité insatiable, ces inquiéudes, ces craintes, ces désespoirs, si l'on ompte peu sur ces biens qu'on veut acquérir, u qu'on vient de perdre ? Heureux celui qui st trouvé sans tache, et qui ne court point près l'or. Quand goûtera-t-on cette morale ? uand sera-t-on persuadé que le grand trésor, 'est la pureté des mœurs, c'est l'innocence ? es véritables richesses consistent dans la vertu; outes les autres sont des illusions, ou tout au lus des épines fleuries, à la vérité, mais qui iquent; on en voit les fleurs, mais on en sent es pointes : et voilà la véritable cause de ces hagrins, de ces inquiétudes continuelles, de es anxiétés qui accompagnent par-tout les iches. On est heureux, on est véritablement iche quand on est juste aux yeux de Dieu. Que cela est consolant, et que cette consolation st solide ! On a beau accumuler trésors sur résors ; on accumule chagrins sur chagrins; ouveaux déplaisirs,fruits des précédentes inquiéudes. Sert-on Dieu avec fidélité, est-on verueux, vit-on dans l'innocence : tous les jours ouveau contentement intérieur, tous les jours ouvelle tranquillité, nouveau goût spirituel, ouvelle confiance. Mon Dieu, pourquoi ne pas enser, ne pas raisonner toujours comme cela ! Pourquoi soupirer après une autre fortune ! En st-il qui rassasie plus nos désirs; peut-il y en avoir de plus réelle, de plus solide ! Nul de ceux qui liront ceci qui ne convienne de ces vérités chrétiennes. Quel malheur pour ceux qui se contenteront d'en convenir !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis : ut, cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent : je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne penserez pas, le Fils de l'homme viendra.

MÉDITATION.

Du soin que Dieu prend de ceux qui le servent avec fidélité.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ de quels termes et de quelles figures Dieu se sert pour nous faire comprendre le soin qu'il prend de ceux qui le servent avec

lélité et avec zele ; rien n'est plus tendre, en n'est plus expressif.

Le Maître en arrivant a-t-il trouvé des serviurs qui veillent pour l'attendre : avec quelle onté ne récompense-t-il pas sur l'heure même ur vigilance ? Il ne se contente pas de les uer, il les traite comme ses enfans ; il les omble de nouveaux bienfaits, il retrousse sa be à sa ceinture pour être plus en état de s servir ; il les fait asseoir, il les sert lui-même table. Quelle figure plus expressive des soins, our ainsi dire, que le Sauveur se donne pour s serviteurs !

Ce n'est pas encore assez : une mere peut-le oublier son enfant, dit le Seigneur par le rophete (*a*) ? peut-elle n'être point touchée e compassion et ne prendre aucun soin du fils u'elle a porté dans ses entrailles ? Que cette omparaison est touchante ! mais quand même, joute-t-il, elle l'oublieroit, pour moi je ne ous oublierai jamais. Mon Dieu, que cela est onsolant ! et après cela nous ne servirons Dieu u'avec tiédeur, qu'avec indifférence ?

Et ne croyez pas que ce ne soit qu'une attenon passagere ; je vous porte gravés sur ma ain. Mon Dieu, que ces expressions font bien ntir la continuité de vos soins et de votre ndresse ! *Muri tui coram oculis meis semper.* es haies, ces remparts, ces défenses que j'ai ises autour de vous, sont continuellement evant mes yeux, tant je suis attentif à empêcher ue vos ennemis ne fassent quelque breche. Ne raignez ni leur nombre, ni leur malice, ni urs efforts ; persévérez à mon service ; je ferai ême servir à votre salut et à ma gloire les rtifices malins dont ils se serviront contre vous. rouve-t-on sur la terre un Maître si bienfai-

(a) *Isaï.* 49.

saut ? Trouve-t-on un tel Maître ? Et cependant ce bon Maître est très-mal servi ; tandis qu'on se livre, qu'on se dévoue, qu'on s'use au service de tout autre maître. Sert-on Dieu comme on sert le monde ? Servons-nous Dieu comme nous voulons être servis ? Quel fond de réflexions et de reproches !

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas seulement par les Prophetes que Dieu nous a exprimé ses sentimens de tendresse, ses soins et ses empressemens à nous faire du bien ; il a parlé d'une maniere encore plus sensible et plus efficace par son propre Fils. Voyez l'ardeur et le zele de Jesus-Christ pour notre salut. Voyez quelle est l'attention qu'il a aux besoins de ceux qui le suivent. Et avec quelle bonté, par quels miracles même il y pourvoit !

J'ai pitié de ce monde-là (*a*), dit-il à ses Apôtres, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne me quittent point, et ils n'ont rien à manger. Mon Dieu, que cette bonté, que cette charité prévenante ranime ma confiance, et qu'elle confond ma défiance et ma lâcheté ! Jesus-Christ pense plus aux besoins temporels de ceux qui le suivent, qu'ils n'y pensent eux-mêmes. Non (*b*), Seigneur, s'écrie le Prophete, nul de ceux qui attendent votre secours ne sera confondu. Je n'ai qu'à garder vos commandemens avec fidélité, dit-il ailleurs (*c*), et je n'ai rien à craindre. Ayons la même persévérance, et nous sentirons le même secours.

Les Apôtres ont beau représenter à Jesus-Christ que dans un lieu aussi désert il n'est pas possible de trouver du pain pour rassasier tant de monde. Le Fils de Dieu ne manque jamais de ressource pour assister ceux qui le suivent ;

(a) *Marc.* 8. (b) *Psal.* 24. (c) *Psal.* 118.

trouve dans ses mains l'abondance. Il sert ujours plus ses serviteurs qu'ils ne le servent ux-mêmes ; on ne sauroit manquer d'être heu- ux, quand on ne le quitte point. Que nous mmes à plaindre, quand nous ne servons ieu que par intervalles ! et qu'il y auroit peu malheureux s'il y avoit beaucoup de vérita- les serviteurs de Dieu !

Nous servons Dieu par humeur, avec dégoût, ouvent même par force ; et nous osons nous laindre, quand nous ne sommes pas exaucés ! e maître nous trouve-t-il toujours veillans uand il arrive ? Ne s'endort-on point à son ervice ? Et on trouve après cela étrange qu'il e nous fasse mettre à sa table ! On le sert al, et l'on veut qu'il nous comble de biens !

Servons Dieu, comme l'a servi saint Casimir, t nous goûterons la douceur de la plus tendre évotion jusque sur le trône. Servons Dieu avec utant de zele et de ferveur qu'un saint François Xavier, et nous tressaillerons de joie, et nous xpérimenterons les soins continuels de la pro- idence au milieu des déserts et des sables rûlans du Japon.

Rappelez ici toutes les marques de patience, le protection et de bonté que vous avez reçues le votre Dieu durant toute votre vie ; et jugez i vous devez délibérer un seul moment de ous dévouer tout entier au service de Dieu.

Non, Mon Dieu, je ne délibere plus ; daignez eulement ne pas rejeter un serviteur paresseux, ngrat, lâche à votre service, mais qui est ien résolu, avec le secours de votre grace, le changer et de devenir un serviteur fidelle. Redoublez, Seigneur, vos libéralités, donnez- noi votre grace, et je vais commencer sur 'heure même de vous aimer et de vous servir vec ferveur et avec fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israël. Psal. 120.

Oui, le Seigneur veille continuellement sur ses serviteurs; et rien ne sauroit interrompre sa vigilance.

Dominus custodit te ab omni malo. Custodiat animam tuam Dominus. Psal. 120.

Servons Dieu, et il écartera avec soin tout ce qui pourroit nous nuire. Servons Dieu, et il veillera sans cesse à notre conservation.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SI les soins que Dieu prend de notre conservation et de notre vie sont admirables, les secours spirituels qu'il nous fait trouver dans la protection singuliere des Saints ne méritent pas moins de reconnoissance et d'admiration. Quel cas ne devons-nous pas faire de ces pratiques de dévotion, de ces pieuses industries que l'Esprit-Saint fait naître de temps en temps dans l'Église, pour nous rendre le chemin du Ciel plus court et plus aisé. Celle qui est singuliérement affectée à ce temps, et que la dévotion des peuples rend universelle, c'est la Neuvaine de saint François-Xavier, qui commence en ce jour. Les grandes graces que Dieu a attachées à cette pratique de piété, et les bienfaits extraordinaires et abondans qu'on reçoit par la puissante intercession de ce grand Saint durant cette Neuvaine, l'ont rendue célebre dans tout le monde. Ne soyez pas le seul qui n'ayez point de part à de si grandes faveurs célestes, en négligeant cette pratique de piété. Le discours que vous trouverez à la tête du jour suivant, vous en apprendra toute l'histoire; et l'on a cru rendre un service au public d'en

nner ici chaque jour la pratique, courte à la rité, et aisée, mais propre à nous faire tenir de Dieu par l'intercession de ce grand int les secours spirituels et temporels qui us sont nécessaires, et singuliérement la grace nt nous croyons avoir le plus besoin.

Commencez aujourd'hui cette Neuvaine, avec s dispositions dans lesquelles il faut être pour btenir du Pere des miséricordes ce qu'on lui mande par l'intercession des Saints; c'est-à-re, avec un vif et sincere repentir de vous re rendu indigne de ses graces par vos péchés, ec une ferme confiance en la bonté infinie Dieu, et aux mérites et en la protection de grand Saint, avec une pureté d'intention qui téresse la divine Miséricorde : on en manque ordinaire, quand on demande quelque bien mporel. Mais quelque pur que soit le motif e nos vœux, remettons-nous-en toujours à Dieu, vec un plein abandon à sa bonté et à sa sagesse. ien ne sollicite plus fortement en notre faveur uprès de Dieu; rien n'accélere tant le fruit de os prieres que cette pieuse disposition. Enfin, uoi qu'on demande, ne nous rebutons point, i nous ne sommes pas si-tôt exaucés. Dieu veut tre prié, pour nous apprendre que tout dé-end de lui, et pour éprouver votre foi, il veut tre prié avec persévérance. Souvent le Seigneur n refusant ce qu'on lui demande nous accorde lus que nous ne lui demandions.

Assistez assidument, s'il se peut, aux exer-ices de piété qui se font publiquement tous es jours de cette Neuvaine, dans l'Fglise des Peres de la Compagnie de Jesus. Les prieres ubliques sont d'ordinaire plus efficaces. On eut dire que chaque particulier profite alors u mérite de tous ceux qui prient avec lui. Que si vous ne pouvez pas assister à ces exercices publics, tâchez de visiter, du moins une fois

chaque jour, la chapelle du Saint; et faites régulièrement en votre particulier les prieres que vous vous serez prescrites.

La dévotion particuliere qu'avoit saint François-Xavier à la très-sainte Trinité, aux cinq plaies de Jesus-Christ, à la Mere de Dieu, et aux neuf Chœurs des Anges, a inspiré plusieurs pratiques de piété durant ces neuf jours. Les uns disent chaque jour trois fois le Pseaume *Laudate Dominum omnes gentes*, avec l'oraison du Saint; d'autres, cinq fois le *Pater* et cinq fois l'*Ave*, en l'honneur des cinq plaies; quelques-uns en disent dix, et autant de fois le *Gloria Patri*, en actions de graces de toutes les faveurs dont Dieu a comblé le Saint durant les dix années de son Apostolat; plusieurs, les Litanies de la sainte Vierge, avec une priere en l'honneur de ce grand Saint: ce sont ici de ces petites pratiques de dévotion dont le fruit fait sentir le mérite et prouve la solidité.

2.° La pratique qu'on donne ici pour chaque jour est la plus simple; c'est une courte priere qu'on fait à Dieu par rapport à une des principales vertus du Saint, avec laquelle on lui demande la faveur dont on croit avoir le plus de besoin, et pour laquelle on fait en partie cette Neuvaine.

La Foi est comme l'ame de toutes les vertus; c'est de la Foi que vit le Juste. Il est aisé de comprendre quelle a été la Foi du grand Apôtre des Indes, par les merveilles qu'il a opérées, et par le nombre des peuples qu'il a éclairés des lumieres de la Foi.

PRIERE

Pour le premier jour de la Neuvaine.

MON Sauveur Jesus-Christ, qui avez enseigné la Foi par votre parole, et qui l'établissez et la conservez dans nos cœurs par votre grace, accordez-moi par votre miséricorde et par l'intercession du grand saint François-Xavier une foi vive et féconde en bonnes œuvres; que je croie avec fermeté tout ce que je dois croire, et que je vive conformément aux grandes vérités que je crois; et daignez m'accorder avec cette vertu la grace particuliere que je vous demande durant cette Neuvaine, si c'est pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

PRIERE

En l'honneur de SAINT FRANÇOIS-XAVIER, *pour tous les jours de la Neuvaine.*

GLORIEUX saint François-Xavier, grand Apôtre du Japon et des Indes, qui avez toujours eu si à cœur le salut des ames, ayez le même zele pour la mienne. Votre immense charité ne s'est pas éteinte à votre mort, et votre pouvoir auprès de Dieu est encore plus grand dans le Ciel qu'il ne l'étoit quand vous étiez encore sur la terre. Daignez me faire sentir les doux effets de l'un et de l'autre. Vous savez quelle est la faveur particuliere que je demande durant cette Neuvaine: obtenez-la moi, je vous en supplie, si c'est pour la plus grande gloire de Dieu et pour mon salut. Ma confiance en votre sainte protection demande bien que vous écoutiez mes vœux et ma très-humble priere; obtenez-la moi cette grace, que je crois m'être si nécessaire et avec elle toutes celles que vous jugerez devoir contribuer à mon salut, et singuliérement la grace finale. Ainsi soit-il.

CINQUIEME JOUR.

DES EXERCICES DE PIÉTÉ qu'on pratique durant ces neuf jours en l'honneur de S. FRANÇOIS-XAVIER.

DE tous les Saints que l'Eglise honore, un de ceux en qui les Fidelles paroissent avoir aujourd'hui plus de confiance, c'est saint François-Xavier. L'ardeur et l'immensité de son zele, l'éclat extraordinaire de ses vertus, le nombre prodigieux et l'authenticité de ses miracles, font qu'on compte beaucoup sur sa puissante protection; et les faveurs singulieres qu'on reçoit tous les jours par son intercession auprès de Dieu, prouvent sensiblement combien cette confiance est bien fondée. Peu de Royaumes dans l'Univers, peu de Provinces où le nom de Xavier ne soit connu, où ce nom même ne soit en singuliere vénération, où l'on ait une dévotion pleine de confiance à l'Apôtre des Indes.

Les Héretiques même, quoiqu'ennemis déclarés de la Religion Catholique, et de ceux qui en font profession, ont été contraints par la force de la vérité de rendre un témoignage bien authentique et peu suspect de l'éminente sainteté, et de la puissance miraculeuse de ce nouvel Apôtre.

Baldeus dans son Histoire des Indes, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, ajoute : *Que les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de Ministre et d'Ambassadeur de Jesus-Christ, étoient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer;* et quelques lignes après, sans faire réflexion qu'il apportoit un argument bien concluant contre sa secte :

à Dieu, s'écrie-t-il, adressant la parole au
t même : *Plût à Dieu qu'ayant été si celebre votre ministere, notre Religion nous permît de s adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas ous renoncer.*

)n sait jusqu'où est allé la vénération même Païens pour ce grand Saint, jusqu'à vouloir dresser des Autels, jusqu'à vouloir lui bâtir Temples. Ils ne l'appeloient que l'ami du Ciel, Maître de la nature et des élémens, l'homme prodiges. A la vérité, vingt-cinq morts ressuscités, les uns sur le point d'être ensevelis, les res déjà enterrés, quelques-uns même plurs jours après leur sépulture ; toutes sortes malades guéris ; des armées de Barbares mises fuite au seul signe de la Croix ; son corps eveli après sa mort dans la chaux vive durant s de deux mois, aussi entier, frais et palpable ès quatre-vingts ans, que le jour même qu'il dit l'ame ; une continuité de graces et de ufaits en faveur de tous ceux qui l'ont invoé : Doit-on être surpris après cela que les delles ayent tant de dévotion à ce grand Saint, que dans leurs besoins, ils implorent sa protion avec confiance ?

C'est cette dévotion, cette confiance des delles qui a inspiré tant de pieuses pratiques ur mériter son intercession auprès du Seieur ; telles que la dévotion qu'on nomme des x Vendredis, qui consiste à se confesser et à mmunier chaque Vendredi, si le Confesseur le ge à propos, et à pratiquer quelque œuvre de été, faire quelque priere ou quelque aumône l'honneur du Saint pour l'engager à employer n crédit auprès de Dieu en notre faveur, et à emander la grace qu'on souhaite. Après la comunion, on a coutume de réciter dix fois le *ater*, l'*Ave*, et le *Gloria Patri*; et cette pieuse ratique se peut faire en tout temps.

Mais de toutes les pratiques de piété en l'honneur de saint François-Xavier, nulle n'est plus autorisée, plus universellement reçue, ni accompagnée de plus grandes bénédictions du Seigneur, que la Neuvaine qui commence le quatrieme du mois de Mars, et finit le douze. Les Indulgences que le Pape Alexandre VII a accordées à ceux qui la feroient à Lisbonne dans l'Eglise des Peres de la Compagnie de Jesus, et l'Indulgence pléniere que notre saint Pere le Pape Clément XI a accordée à quelques autres Eglises de la même Compagnie, pour ceux qui y communieront le douzieme de Mars, qui est le jour de la canonisation du Saint, et le dernier de la Neuvaine, font voir l'estime qu'on doit faire de cette pratique de dévotion, dont voici quelle a été l'origine.

Sur la fin de l'an 1633, le Pere Marcel Mastrilli, fils du Marquis de Saint-Marsan, d'une des meilleures maisons de Naples, illustre par sa naissance, et encore plus par son mérite et par sa rare piété, fut prié par le Vice-Roi, qui vouloit faire célébrer la fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, avec une magnificence extraordinaire, de prendre soin de la décoration de l'Eglise où la fête se célébroit. Un jour que ce Pere étoit occupé à ordonner quelques préparatifs pour cette grande célébrité, un marteau du poids de deux livres lui tomba sur la tête, de plus de cent pieds de haut, et le frappa si rudement, qu'il fut renversé presque mort par terre. Une grande fievre survenant à la suite du coup qu'il avoit reçu, avec des douleurs très-aiguës, un transport au cerveau, des contractions de nerfs, un engourdissement universel de tout le corps, et plusieurs autres symptômes tous plus mortels, firent juger qu'il ne lui restoit plus que quelques momens de vie; et on ne pensa plus qu'à lui donner les derniers Sacre-

ens, le voyant réduit à l'extrémité. Ses fréquens
missemens, et un violent serremment de dents
e lui permettant pas de recevoir le Viatique,
i lui donna l'Extrême-Onction. Sa chambre
oit pleine de monde, et l'on n'attendoit plus
ue le moment qu'il expirât, lorsque saint Fran-
ois-Xavier, à qui il avoit toujours été fort dévot,
qu'il invoquoit sans cesse durant sa maladie,
ui apparut, tenant le bourdon à la main, ayant
ur l'habit de Jesuite le mantelet de pélerin,
le visage rayonnant de gloire. Il ordonna au
alade d'appliquer sur sa blessure un reliquaire
ù il y avoit un morceau du précieux bois de
vraie Croix, que le malade portoit sur soi;
ui fit faire vœu d'aller au Japon, pour y rece-
oir la couronne du Martyre, que le Ciel lui
estinoit; lui donna plusieurs avis salutaires pour
a propre perfection, et l'assura que tous ceux
ui durant l'espace de neuf jours, à commencer
e quatrieme jour de Mars, jusques au douze,
nploreroient chaque jour son intercession auprès
e Dieu, et se confesseroient et communieroient
n des jours de cette Neuvaine, ressentiroient
nfailliblement les effets de sa protection et de
on crédit, et obtiendroient de Dieu tout ce
u'ils demanderoient pour leur salut et pour sa
loire.

Quoique ceux qui étoient présens ne vissent
as le Saint, tout le monde s'apperçut qu'il se
assoit quelque chose d'extraordinaire à l'égard
u malade. Une sérénité répandue tout-à-coup
ur son visage, un air doux et riant, des yeux
ubitement ouverts et respectueusement attachés
ur quelque objet à côté de son lit; des mots à
emi-voix, accompagnés de plusieurs larmes de
évotion; certains pieux élans vers la personne
ui sembloit lui parler; l'action par laquelle il
ortoit son reliquaire sur sa blessure; tout cela
it bien juger que le malade avoit quelque vision,

et qu'on alloit voir bientôt quelque merveille. On ne fut pas long-temps à être éclairci. Le malade se met sur son séant, et levant les mains et les yeux vers le Ciel, se tournant ensuite vers l'assemblée : Mes Peres, s'écrie-t-il, je suis guéri ; et c'est à saint François-Xavier que je dois ce miracle. Qu'on me donne mes habits pour me lever incessamment, et aller avec vous à l'Eglise chanter le *Te Deum* en action de graces.

Un événement si merveilleux, un miracle si public, si circonstancié, si visible, étourdit toute l'assemblée ; mais on ne fut pas long-temps interdit. La joie succédant à l'admiration, tout le monde crie au miracle. Le bruit s'en répand bientôt par-tout : on vient de toutes parts en foule à la maison pour voir cet homme ressuscité ; le Vice-Roi, la Noblesse, les Religieux, les Ecclésiastiques, les Prélats qui l'avoient vu mourant il n'y avoit qu'un jour, viennent l'admirer à l'Autel, où, en présence du peuple, de la Noblesse, des Magistrats, il voulut dire le lendemain la Messe. La maison ne se désemplit point durant plusieurs jours, tant on avoit d'empressement à venir voir un homme que saint Xavier n'avoit sauvé de la mort que pour lui procurer le bonheur de donner sa vie pour Jesus-Christ dans les Indes.

En effet, ce Pere partit incessamment pour sa chere mission. Passant par Rome et par Madrid, il raconta lui-même au Pape Urbain VIII et au Roi Philippe IV, à la Reine et à toute la Cour ce miracle, dont le bruit s'étoit déjà répandu par-tout, et dont il étoit lui-même le sujet et la preuve. A peine fut-il arrivé au Japon, qu'il fut arrêté et condamné comme Chrétien au tourment de la fosse, où ayant demeuré quatre jours suspendu, il eut enfin la tête tranchée le dix-septieme d'Octobre de l'an-

e 1638, quatre ans après qu'il eut été mira-
leusement guéri par l'Apôtre des Indes.
Ce fut d'abord après sa guérison miraculeuse
e le Pere Mastrilli publia à Naples la promesse
e saint François-Xavier lui avoit faite en
veur de tous ceux qui feroient cette Neuvaine,
ır obtenant de Jesus-Christ par son interces-
ın tout ce qu'ils lui demanderoient pour leur
ut. Le bruit de cette promesse, joint au mira-
e qui venoit d'arriver, rendit d'abord com-
ıne cette pratique de dévotion, et les faveurs
ıgulieres qu'on reçut durant ces neuf jours la
ndirent bientôt célebre. S'étant répandue de
aples dans toute l'Italie, elle passa dans la
talogne, et dans les Royaumes de Valence
d'Aragon. Les conversions étonnantes, les
térisons miraculeuses, les graces extraordi-
ires et toutes sortes de bénédictions qui étoient
fruit ordinaire de cette pratique de piété, la
ent établir en Espagne, dans le Portugal, en
ance, dans les Pays-Bas, en Pologne et en
llemagne. Peu de Villes où elle ne soit célé-
ée avec des fruits infinis; la dévotion est par-
ut si éclatante, le concours est si universel, la
ınfiance est si générale, que cet empressement
s peuples paroît avoir quelque chose de mer-
eilleux.
Peu de personnes qui ne puissent profiter de
puissant secours. Le zele du salut des ames
it tellement le caractere de saint François-
avier, que même après sa mort il a voulu,
ar le moyen de cette dévotion, s'engager;
our ainsi dire, à nous faire du bien, à rendre
tile à tous les peuples le grand crédit qu'il a
près de Dieu, et à rendre par-là efficace
t éternel son zele ardent pour le salut des ames.
Cette Neuvaine commence le quatrieme de
lars, comme on a déjà dit, et finit le dou-
ieme, qui fut le jour de la canonisation de ce

Saint ; ayant voulu être singuliérement invoqué dans cette circonstance du temps, auquel l'Eglise, en le mettant au rang des Saints, commença de l'exposer publiquement aux vœux et à la vénération des Fidelles.

Comme le fruit des pratiques de dévotion dépend beaucoup des dispositions intérieures avec lesquelles on les fait, il est nécessaire que ceux qui font cette Neuvaine ayent soin de la commencer en état de grace, Dieu n'exauçant jamais les pécheurs : *Iniquitatem si aspexi in corde meo*, dit le Prophete, *non exaudivit Dominus* : Si mon cœur est souillé de quelque péché mortel, il ne faut pas s'attendre que Dieu m'exauce. Le favori d'un Prince qui seroit prié de lui demander quelque grace pour un sujet rebelle, écouteroit-il de telles prieres, tant que ce sujet persisteroit dans sa rebellion ? n'attendroit-il pas qu'il fût rentré, ou du moins qu'il voulût rentrer dans son devoir, et que par sa soumission et son repentir, il eût appaisé la colere du Prince ? Prenons cet exemple pour regle.

La Foi et la confiance sollicitent toujours pour ceux qui prient ; une Foi foible, une confiance chancelante gâtent tout : *Credite quia accipietis* (a) : Tout ce que vous demandez dans vos prieres, croyez que vous le recevrez, et vous l'aurez en effet. *Petitis*, dit l'Apôtre saint Jacques, *et non accipitis : eò quòd male petatis, ut in concupiscentiis vestris insumatis* (*b*) : Vous demandez, et vous n'êtes pas exaucés, parce que vous demandez mal, et que vous ne suivez dans vos demandes que vos convoitises. Que la gloire de Dieu, que notre salut entrent toujours dans le motif de nos prieres, et elles seront exaucées. Ce que nous demandons à Dieu par l'intercession des Saints, nous seroit quelquefois si nuisible que le plus grand service que les Saints

(a) *Marc.* (b) *Jac.* 4.

e nous invoquons puissent nous rendre, c'est empêcher que nous ne soyons exaucés.

Quoique cette Neuvaine puisse être d'un aussi and mérite devant Dieu et aussi agréable au int en particulier qu'en public, sur-tout quand i est retenu au logis par quelque infirmité rporelle, et qu'il suffise alors de faire régurement chaque jour ses exercices de piété vant l'image du Saint, on conseille néanmoins, ceux qui n'ont point d'empêchement, de siter tous les jours l'Eglise où il y a une Chalie ou un Autel consacrés à Dieu sous le nom i Saint. L'affluence extraordinaire qu'on voit ır-tout dans ces Eglises, durant cette Neuıine, est comme une regle que la plupart croient evoir suivre. Il y a des lieux où il semble que s Saints veulent être plus particuliérement onorés.

'Oraison qu'on dit à la Messe, en l'honneur de saint François-Xavier, est celle qui suit.

DEUS, qui Indiarum gentes, beati Francisci prædicatione et miraculis ecclesiæ tuæ aggregare voluisti; concede propitius, ut cujus gloriosa merita veneramur, virtutum quoque immitemur exempla. Per Dominum, etc.

GRAND Dieu, qui avez voulu que les nations des Indes fussent agrégées au corps de votre Eglise, par la prédication et par les miracles de saint François-Xavier, accordez-nous, s'il vous plaît, la grace d'imiter les vertus de celui dont nous révérons le mérite et la gloire. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 5.

IN diebus illis: Per manus autem Apostolorum fiebant signa et prodigia multa in plebe. Et erant unanimiter omnes in porticu

EN ces jours-là, il se faisoit par ses Apôtres beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple. Et tous animés d'un même esprit, ils

Salomonis. Cæterorum autem nemo audebat se conjungere illis : sed magnificabat eos populus. Magis autem augebatur credentium in Domino multitudo virorum, ac mulierum. Ita ut in plateas ejicerent infirmos, et ponerent in lectulis ac grabatis, ut, veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, et liberarentur ab infirmitatibus suis. Concurrebat autem et multitudo vicinarum civitatum Jerusalem, afferentes ægros, et vexatos à spiritibus immundis : qui curabantur omnes.

s'assembloient au portique de Salomon, sans que nul des autres osât se joindre à eux : le peuple pourtant les lonoit hautement. Et le nombre de ceux qui croyoient au Seigneur, taut hommes que femmes, s'augmentoit de plus en plus : jusques-là qu'on exposoit les malades dans les rues, et qu'on les mettoit sur des lits et sur des couchettes, afin que quand Pierre viendroit à passer, son ombre du moins touchât quelqu'nn d'eux, et qu'ils fussent délivrés de leurs infirmités. On venoit aussi en foule à Jérusalem des villes voisines, et on apportoit les malades avec ceux qui étoient tourmentés par les esprits immondes ; et ils recouvroient la santé.

Il est certain que saint Luc, qui a écrit l'Evangile qui porte son nom, a écrit l'histoire des Actes des Apôtres ; c'est le même esprit qui lui a dicté l'un et l'autre ouvrage. Le livre des Actes est en quelque maniere une suite de l'histoire Evangélique, et les faits qui y sont rapportés, apprennent en même temps et le dogme, et l'histoire, et la morale de notre sainte Religion.

RÉFLEXIONS.

Il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la véritable Religion ; on doit les regarder comme le langage de Dieu ; ce sont les signes dont il n'y a que Dieu qui puisse se servir pour autoriser les vérités qu'il veut nous apprendre ; et ce langage est intelligible à tous ceux qui cherchent sincérement la vérité.

Quel homme sage peut révoquer en doute des miracles qui ont eu pour témoins et pour panégy-

tes les ennemis même de ceux qui les faisoient, dont le fruit a été la conversion de tout un onde ? On peut dire que l'Eglise seule de Jesus-ırist n'a jamais été sans quelque miracle ; et 'il n'y a de vrais miracles que dans la véri-ble Eglise de Jesus-Christ : peu de Saints qui en ayent fait. Qui peut sans la derniere témérité er tous les miracles ; et quel homme de bon ns oseroit douter de ceux par lesquels saint 'ançois-Xavier a converti une grande partie de Orient ? Quel miracle trouve-t-on chez les otestans ? Nul autre, pour ainsi dire, que ur incrédulité, qui est certainement aussi onnante que les plus grands miracles. Nulle cte qui ne soit l'ouvrage de quelque passion. naissance, ses progrès, sa persévérance, ut y est naturel, tout y porte un caractere foiblesse et de limitation où tout l'homme roît, et où il ne paroît que l'homme : les iracles montrent la Religion tout autrement. Quelle pitié de voir certains petits génies ıi croient se donner du relief, en ne voulant oire aucun miracle ; qui pour éviter la confu-on d'être trompés en croyant trop aisément, nsent que le secret est de ne rien croire ; ne yant pas que s'il y a de la simplicité à croire qui n'est pas suffisamment prouvé, il y a ssi de la foiblesse à ne pas croire ce qui est oposé avec de suffisantes preuves. Un esprit ıi se défie de la probité de presque tous les ecles passés, et qui se roidit contre le té-oignage des peuples entiers, et des personnes s plus respectables, montre bien son insuffi-nce, et fait preuve d'imbécillité. Toute l'Eglise puis plus de dix-sept siecles, reconnoît la rité de tous les miracles que les Apôtres ont its. Saint Augustin, cet esprit merveilleux, saint Evêque, raconte des guérisons miracu-uses arrivées dans son Eglise Cathédrale

d'Hippone en sa présence, à la vue d'une foule innombrable de peuple ; il nomme les personnes, spécifie les circonstances ; il fait des sermons sur ce sujet ; il fait ressouvenir ses auditeurs de ce qu'ils ont vu eux-mêmes ; il en publie l'histoire dans ses ouvrages ; il les fait lire dans son Eglise les jours de fêtes, et cite ceux même qui l'écoutent pour témoins de ces faits.

Saint Paulin, cet homme admirable, si loué par les quatre plus célebres Docteurs, rapporte des faits merveilleux qu'il a vus de ses propres yeux dans l'Eglise de Saint-Felix de Nole.

Saint Grégoire, ce grand Pape et ce grand Saint, un des plus beaux génies de son siecle, publie ses ouvrages dans Rome. Il y raconte des miracles prodigieux, avec toutes les circonstances particulieres. Il nomme les personnes, il spécifie les temps et les lieux ; il appelle à témoin de ce qu'il avance, des Magistrats, des Evêques, des gens de la premiere qualité, des villes et des Royaumes entiers.

Saint Bernard, ce prodige de son siecle, a pour témoins de ses miracles plus de six mille personnes, des Schismatiques, des Hérétiques même, qui ne peuvent s'empêcher de publier ce qu'ils ont vu.

Saint Dominique, cet illustre fondateur d'un des plus augustes et des plus saints Ordres Religieux de l'Eglise, ressuscite des morts en présence des plus grands Prélats, des Cardinaux, au milieu de Rome, aux yeux de tout un peuple. L'incomparable saint François d'Assise, est lui-même un miracle vivant.

Enfin, saint François-Xavier, cet homme si extraordinaire, remplit de prodiges inouïs toutes les Indes. Il prédit l'avenir par des prophéties les mieux circonstanciées ; il parle vingt langues à la fois ; il décide par une seule réponse dix ou douze questions différentes ; il rend la

vue

ue aux aveugles, la parole aux muets, et ouïe aux sourds; il ressuscite vingt-cinq morts, dont l'un étoit expiré depuis trois jours; t tout cela aux yeux de plus de six cents émoins, qui étant ensuite juridiquement interogés, déclarent tous ces faits merveilleux, et es confirment avec serment; les Souverains 'ontifes les publient: et un jeune libertin osera ier des faits si publics, racontés par de si delles témoins! et un de ces prétendus esprits-orts, dont la foiblesse se déclare par tant d'enroits, osera les révoquer en doute! Rien ne rouve tant la foiblesse et la malignité de l'esprit t du cœur humain, que cette incrédulité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 14.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Non creditis, quia ego in Patre, et Pater in me est? Verba quæ ego loquor vobis, à me ipso non loquor. Pater autem in me manens, ipse facit opera. Non creditis, quia ego in Patre, et Pater in me est? Alioquin propter opera ipsa credite. Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Quoi, vous ne croyez point que je suis dans le Pere, et que le Pere est dans moi? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même: et pour ce que je fais, le Pere qui demeure en moi, c'est lui qui le fait. Vous ne croyez point que je suis dans le Pere, et que le Pere est dans moi? Si cela est, croyez-le pour les œuvres mêmes. En vérité, je vous le dis: Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes.

MÉDITATION.

De l'invocation des Saints.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que si les Saints ont été si fort chéris de Dieu sur la terre, ils ne lui sont pas moins chers dans le Ciel. Elevés dans la gloire, quels pouvoirs n'ont-ils pas auprès du Seigneur, dont ils sont les favoris? S'ils ont pu, étant encore dans leur exil, appaiser la colere de Dieu et désarmer sa justice; s'ils ont pu ouvrir, pour ainsi dire, les trésors de la miséricorde en faveur des hommes; si à leur considération le Seigneur a offert de pardonner à cinq villes criminelles, que ne pourront pas ces illustres habitans de la céleste Jérusalem, ces intimes amis de Dieu, ces favoris du Très-Haut assis au pied de son trône!

Quel pouvoir n'ont pas auprès de Dieu tous les Saints durant leur vie! pensons-nous qu'ils en ayent moins après leur mort? Quelles merveilles n'opéroit pas l'ombre seule de saint Pierre encore sur la terre; que ne fera pas son intercession auprès de Dieu dans le Ciel!

Dieu ne veut pardonner à Abimelech qu'à la priere d'Abraham. Les amis de Job n'obtiennent le pardon qu'à la priere de ce saint homme. Combien de fois Jesus-Christ a voulu être prié par ses Apôtres, pour accorder les miracles qu'on lui demandoit! Un corps mort qui a été mis par hasard dans le sépulcre d'Elisée, ressuscite aussi-tôt qu'il a touché le corps de ce Prophete. Si les reliques des Saints, si les cendres des Saints ont tant de vertu, que ne pourront pas leurs pressantes sollicitations et leurs ardentes prieres! Et si l'Eglise toujours animée,

ujours conduite par le Saint-Esprit, a eu de grands égards et tant de déférence pour les ieres des saints Confesseurs, jusqu'à remettre ıx plus grands pécheurs la plus grande partie e leurs pénitences, à la seule recommandation es Martyrs, que ne doit pas faire le Dieu de onté et de miséricorde dès que ces grands ints s'intéressent pour nous, qu'ils sont sensiles à nos besoins, qu'ils prient pour ceux qui s invoquent ! Que nous sommes heureux avoir tant d'avocats et de si puissans protecurs auprès de notre Dieu; quelle confiance ne evons-nous pas avoir en leurs prieres ! On estime heureux d'avoir pour protecteur quelue grand Seigneur de la Cour, quelqu'un de eux qui approchent la personne du Prince; omprenons-nous notre bonheur, connoissonsous quel avantage c'est d'avoir la protection es Saints, et de pouvoir nous adresser à eux vec confiance ? C'est une nouvelle preuve de otre bonté infinie, ô mon Dieu, de nous avoir onné un si grand nombre d'intercesseurs auprès de vous. Que vous souhaitez, divin Saueur, de nous faire du bien, et que vous nous ıggérez des moyens de vous engager à nous ire miséricorde !

SECOND POINT.

Considérez que si le pouvoir des Saints est and auprès de Dieu, leur charité pour nous est pas moins grande. Leur zele dans le Ciel our être devenu plus pur, n'en est pas devenu oins ardent ! Ils ont été doux, charitables, mpatissans, attentifs à nos besoins, touchés nos malheurs, empressés à nous rendre serce sur la terre; oserions-nous les croire oins zélés, moins charitables, moins prompts nous secourir, depuis qu'ils sont dans le Ciel ? Ils n'ignorent pas nos besoins, l'état même

de notre ame leur est découvert, et ils sont mieux instruits que nous-mêmes de ce qui nous est nécessaire. Doutons-nous que notre salut ne leur soit à cœur ? Et ces héros Chrétiens qui se sont dépouillés de leurs biens pour assister les malheureux, qui ont traversé les mers pour aller chercher une ame et la gagner à Jesus-Christ dans les extrémités de la terre, n'auront-ils que de l'indifférence pour ceux qui sont nés dans le sein de l'Eglise, et qui implorent leur crédit ?

Si charitables pour des étrangers, ne le seront-ils que médiocrement pour leurs freres ? Ils ont la gloire de leur Dieu trop à cœur dans un séjour où l'amour de Dieu est si épuré ; ils entrent trop dans les vues et dans les sentimens du Sauveur même, pour ne se pas attendrir sur nos besoins, pour ne pas souhaiter notre salut, pour n'être pas sensibles à nos peines ; et s'il y a tant de joie dans le Ciel pour un pécheur qui fait pénitence, faut-il douter que les Saints ne s'intéressent pour les pénitens, et n'obtiennent le secours de la grace de Dieu dont ils ont besoin, lorsqu'ils les en prient ?

Quelles actions de graces ne devons-nous pas à la miséricorde de notre Dieu, de nous avoir donné un moyen si aisé et si efficace ! L'intercession des Saints nous vaut beaucoup, et nous coûte peu. Quelle consolation de savoir que les plus grands amis de notre Dieu, ses plus chers favoris s'intéressent pour nous ; qu'ils peuvent nous assister, et qu'ils le veulent ! mais quelle perte et quelle faute de n'avoir pas beaucoup de confiance en l'intercession des Saints ! Et l'ennemi du salut pouvoit-il employer un artifice plus malin, une ruse plus pernicieuse, que de nous faire perdre cette confiance, ou d'affoiblir du moins la dévotion des Fidelles pour les Saints ?

Elle se réveille aujourd'hui en moi, Seigneur, cette dévotion ; et à la vue de tant de puissans protecteurs, je reprends un nouveau courage. Oui, mon Dieu, j'attends tout de votre miséricorde, malgré mon ingratitude et le nombre infini de mes iniquités ; j'espere tous les secours nécessaires dans mes besoins spirituels et temporels, avec l'intercession des Anges, des Saints, et sur-tout de la Reine des Saints et des Anges ! Avec une telle protection, qui peut manquer de confiance, et avec une telle confiance que ne doit-on pas attendre de la protection des Saints ?

Aspirations dévotes durant le jour.

Neque auferas misericordiam tuam à nobis, propter Abraham dilectum tuum, et Isaac servum tuum, et Israël sanctum tuum. Dan. 3.

Ne retirez pas de nous votre miséricorde, ô mon Dieu, à cause d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur, et d'Israël votre saint !

Particeps ego sum omnium timentium te. Psal. 118.

Quelle douce consolation pour moi, ô mon Dieu, d'avoir part aux prieres de vos plus fideles serviteurs, et de tous ceux qui vous craignent !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUOIQUE Jesus-Christ soit le seul Médiateur par lequel nous pouvons avoir accès auprès de Dieu, parce qu'il nous a rachetés, nous nous adressons aux Saints comme à de puissans intercesseurs auprès de Jesus-Christ même. On prie Dieu de nous accorder nos besoins ; on prie les Saints de les demander à Dieu pour nous, et avec nous par Jesus-Christ qui est la source de toutes les graces. Le Centenier dont le Sauveur loue la foi et la confiance, s'adresse à

Jesus-Christ, par le moyen de ceux qui étoient les plus estimables parmi les Juifs. Saint Jacques dit que la priere que les Justes font les uns pour les autres, est très-puissante auprès de Dieu; saint Paul se recommande aux prieres des Fidelles, Dieu même ordonne à Job de prier pour ses amis; l'Ecriture Sainte dit que les Anges et les Saints présentent nos prieres devant le Trône de Dieu, et qu'Onias et Jérémie prient après leur mort pour le peuple. Quelle dévotion ne devons-nous pas avoir aux Saints ! quels besoins n'avons-nous pas de leurs intercessions ! quelle confiance ne devons-nous pas avoir en leurs prieres ? Pécheurs comme nous sommes, rebelles à la loi de Dieu, comptables à sa justice, objets peut-être de sa colere, quels secours ne trouvons-nous pas dans la protection de la très-sainte Vierge, et dans l'intercession des Anges et Saints ? Ranimez aujourd'hui votre dévotion pour ces favoris du Seigneur; ayez leur image à votre oratoire; qu'on la trouve dans tous les appartemens de votre maison. Quel scandale de ne voir dans les salles et dans les chambres des Chrétiens que des portraits profanes ! Corrigez chez vous ce désordre. Choisissez tous les ans un Saint pour votre Protecteur particulier; prenez-en même un chaque mois pour votre Patron, à qui vous ferez tous les jours une priere particuliere. Vous pourrez faire celle qui suit.

PRIERE

En l'honneur du Saint ou de la Sainte qu'on a choisis pour Protecteurs durant le mois.

O Dieu, qui étiez prêt à pardonner aux plus infames pécheurs à la considération d'un petit nombre de Justes, daignez m'accorder par l'intercession, et à la vue des mérites de votre

delle serviteur saint N. mon Patron, ou de otre fidelle servante sainte N. ma Patronne, ous les secours et toutes le graces dont j'ai esoin dans cette vallée de larmes, et singuliéement la vertu qui fait son caractere, et toutes elles dont j'ai besoin pour faire mon salut. Ainsi soit-il.

GLORIEUX saint N. *ou* glorieuse sainte N. ue j'ai pour mon Protecteur particulier, *ou* our ma Protectrice particuliere, durant ce mois, t en qui j'aurai une singuliere confiance toute na vie; faites que je sente les doux effets de otre puissante intercession auprès de mon Dieu. Je vous remets tous mes intérêts; vous connoisez mes besoins, ayez à cœur le salut de mon me, et obtenez-moi de mon Sauveur Jesus-Christ toutes les graces qui me sont nécessaires our être sauvé. Ainsi soit-il.

L'espérance chrétienne a toujours animé le ourage et la ferveur de tous les Saints. Nul ui n'ait attendu de Dieu, avec une ferme confiance les biens que sa bonté infinie nous a romis et que Jesus-Christ nous a mérités; nul ui n'ait trouvé au milieu même de la désolation n nouveau secours, un nouveau renfort dans on espérance. Ce fut aussi une des principales ertus de saint François-Xavier. Tempêtes, naufrages, soulevement de peuples, obstacles nvincibles, persécutions, dangers, tout l'enfer même soulevé contre lui, rien n'est capable d'ébranler sa confiance; elle croissoit avec les obstacles. Je ne crains que Dieu seul, écrivoit-il à un de ses amis; et sa seule crainte éteint dans moi celle de toutes les créatures ensemble. Cette vertu triomphe toujours par la persévérance : Dieu est peu libéral dès que notre confiance s'affoiblit.

PRIERE

Pour le second jour de la Neuvaine.

GRAND Apôtre des Indes, glorieux saint François-Xavier, dont l'espérance a toujours été inébranlable à la vue des plus grands obstacles, et au milieu des plus grands dangers, et dans l'abandon même de toutes choses, obtenez-moi, je vous en supplie, cette consolante vertu. Faites par votre intercession, que ma confiance en Dieu soit toujours plus parfaite, et que celle que j'ai en votre protection m'obtienne sans cesse de nouveaux secours, et en particulier la faveur que je vous demande dans cette Neuvaine, si c'est pour la gloire de Dieu, et pour mon salut. Ainsi soit-il.

SIXIEME JOUR.

LA BIENHEUREUSE COLETTE, VIERGE.

LA Bienheureuse Colette, Réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, naquit à Corbie en Picardie l'an 1380. Ses parens étoient d'une condition assez obscure, mais respectables par leur probité : n'ayant que cette fille, ils n'oublierent rien pour la bien élever. Leurs soins furent d'autant plus efficaces, qu'ils trouverent un cœur né pour la vertu, et une ame prévenue dès le berceau des plus douces impressions de la grace.

Dès l'âge de quatre ans elle connut Dieu : elle l'aima dès-lors si tendrement et avec une fidélité si constante, qu'il n'y eut personne qui ne trouvât dans une dévotion si prématurée des indices certains d'une très-éminente sainteté. Elle

ignora les plus ordinaires amusemens des enfans, aussi-bien que leurs défauts. La priere faisoit tout son plaisir, et elle n'aimoit que la retraite.

Elle conçut dès le bas âge un amour si extraordinaire des humiliations et des austérités, qu'on ne pouvoit pas lui faire plus de plaisir que de la mortifier et de la reprendre. Elle fit profession d'une chasteté si exacte et si scrupuleuse, qu'ayant ouï faire l'éloge de sa beauté, elle travailla par toutes sortes de mortifications et par cent industries à la détruire; elle y réussit parfaitement. Une abstinence des plus rigoureuses, un jeûne presque continuel, des macérations du corps excessives amortirent si fort la vivacité de son teint, et effacerent si bien la délicatesse de ses traits, qu'elle demeura toujours pâle, maigre et défaite le reste de sa vie.

Une vertu si extraordinaire dans une jeune fille, que la grace avoit prévenue et comblée de si bonne heure de ses plus douces bénédictions, attira bientôt l'admiration et la vénération du public. La voix du peuple ne l'appeloit déjà que la bienheureuse Colette. Les personnes distinguées par leur naissance, par leurs emplois ou par leur piété, venoient la voir pour se recommander à ses prieres; mais cette estime universelle étoit trop contraire à son inclination, et trop opposée à son humilité, pour ne lui pas inspirer le désir d'une plus grande retraite. Elle résolut de se mettre à l'abri de ces honneurs. Elle crut l'avoir trouvé dans une Maison de Religieuses de Sainte-Claire, qui peuvent posséder des fonds. Elles ont été appelées ainsi du Pape Urbain IV, qui a mitigé leur Regle.

Mais une Regle si mitigée convenoit peu à une ame que Dieu conduisoit depuis ses premieres années à la plus sublime perfection. C'est ce qui l'obligea, sur les avis d'un saint homme son Confesseur, de prendre l'habit du Tiers-

Ordre de Saint-François, dit de la Pénitence.

Comme les personnes qui suivoient cet Institut n'avoient point de Monastere, et qu'elles vivoient en leur particulier, notre sainte fille revêtue de cet habit de pénitent, résolut de se séparer entiérement de la société et du commerce des gens du monde, pour servir Dieu dans une plus grande solitude et avec plus de liberté. Elle se renferma donc dans une petite cellule proche d'une Eglise, d'où elle pouvoit entendre tous les jours la Messe, et recevoir le précieux Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Elle vécut ainsi recluse durant quatre ans dans l'exercice continuel des plus grandes vertus, ne se nourrissant presque que des fruits de la pénitence.

Elle jeûnoit tout le Carême au pain et à l'eau, et plusieurs jours de la semaine durant toute l'année. On l'a vue passer plusieurs jours sans autre nourriture que celle de l'Eucharistie. Elle ne prenoit que peu d'heures de repos sur des fagots, et portoit continuellement un rude cilice. Son oraison étoit continuelle; absorbée sans cesse dans la contemplation, elle puisoit dans la source cette sagèsse surnaturelle et cette haute spiritualité qui l'ont fait si fort admirer, et qui la rendoient célebre dans sa retraite. Mais Dieu avoit d'autres desseins que d'en faire une recluse.

Quelque attachée qu'elle fût à sa solitude, il fallut se rendre aux preuves visibles qu'elle eut que Dieu vouloit qu'elle en sortît pour travailler efficacement à la réformation des Religieuses de Sainte-Claire.

Méditant un jour sur les moyens de plaire plus particuliérement à son divin Epoux, elle fut ravie en extase, dans laquelle Dieu lui fit connoître le pitoyable état des personnes religieuses qui se sont relâchées, et qui négligent de s'acquitter avec ponctualité et avec ferveur

des devoirs de leur Institut, et en même temps elle comprit la rigueur des peines auxquelles elles seront condamnées. La douleur que lui causa cette représentation lui faisoit répandre un torrent de larmes, lorsqu'il lui sembla voir la sainte Vierge et saint François, qui la présentoient à Jesus-Christ comme un instrument propre à faire revivre le premier esprit de l'Institut parmi les Religieuses de l'Ordre de Saint-François, qui n'en gardoient presque plus la regle.

Quelque désir qu'elle eût de voir revivre la ferveur parmi ses Sœurs, elle ne put se résoudre d'entreprendre cette réforme. Quoiqu'elle vît que tous les Monasteres de l'Ordre de Sainte-Claire fussent entiérement déchus de leur ancien éclat, et qu'à peine les Filles retinssent le nom de leur Mere, la qualité de Réformatrice et de Supérieure l'alarmoit et arrêtoit son zele. Son humilité l'empêchant toujours de croire que Dieu voulût se servir d'une créature si vile et si imparfaite, à ce qu'elle disoit, pour réformer les autres, et quelque soumise qu'elle fût à son Directeur, elle ne put jamais se vaincre sur cet article, jusqu'à ce qu'étant devenue muette et aveugle subitement en punition de sa résistance, comme on le lui avoit prédit, enfin elle se rendit, et à l'instant elle recouvra la parole et la vue.

Encouragée par cette preuve visible de la volonté de Dieu, assistée des sages conseils d'un grand serviteur de Dieu, le Pere Henri de la Beaume, de l'Ordre de Saint-François, et du secours de la pieuse Dame de Brisay, elle sortit de sa pieuse solitude, et alla chercher à Nice en Provence Benoît XIII qu'elle prenoit pour le légitime Pape, comme faisoient alors la plupart les François. Elle en fut reçue avec de grandes marques d'estime et de bonté. Elle lui demanda

d'abord qu'il lui fût permis de prendre l'habit de Sainte-Claire, avec obligation d'en observer la Regle à la lettre, sans aucune modification ; et ensuite d'entreprendre sous son autorité la réforme générale de toutes les Maisons de l'Ordre, sans pourtant contraindre personne.

Ce dernier point souffrit d'abord de grandes difficultés ; mais ceux qui s'y opposoient le plus étant tous morts assez promptement de la peste, Benoît XIII lui accorda tout ce qu'elle lui demandoit, et l'établit Abbesse et Supérieure générale de toutes les Maisons des Religieuses de Sainte-Claire, et ayant ensuite reçu lui-même ses vœux, il lui donna le voile.

Mais les œuvres de Dieu sont sujettes à bien des contradictions. Cette sainte fille n'eut pas plutôt parlé de Réforme, que toute la terre se souleva contre elle. On la traita d'orgueilleuse, de visionnaire et d'hypocrite, et elle trouva tant d'oppositions en France, même chez ceux qui devoient le plus la protéger, qu'elle fut obligée de se retirer en Savoie, où, avec la protection du Seigneur de la Beaume, frere de son Confesseur, elle vit en peu de mois un grand nombre de filles se ranger sous sa Regle.

Sa Réforme passa bientôt en Bourgogne. Les Religieuses de Sainte-Claire de Besançon se glorifient d'avoir été des premieres à embrasser cet Institut. De-là la nouvelle Réformatrice passa en France, où sa Réforme fit d'abord de merveilleux progrès ; ensuite elle s'étendit jusqu'aux Pays-Bas, et passa peu après au-delà du Rhin, des Pyrennés et des Alpes.

Outre un grand nombre d'anciens Monasteres de Clarisses qu'elle réforma, elle en fonda dix-huit nouveaux, à qui la pratique de la pauvreté évangélique qu'elle y établit donna le nom de pauvres Clarisses. Il est aisé de comprendre combien la Réforme de tant d'anciennes Maisons,

a fondation de tant de nouvelles lui coûterent le mortifications et de travaux. Que n'eut-elle as à souffrir de la part des Séculiers, des Reigieux, des Prélats même. Elle souffrit tout vec un courage héroïque; et par sa patience, a douceur et sa persévérance, elle vint à bout le tout.

Ainsi s'établit par toute l'Europe, du vivant même de cette bienheureuse Fille, cette célebre Réforme, qui fut comme une seconde naissance de l'Ordre de Sainte-Claire, selon le véritable esprit de son Institut : Réforme qui subsiste encore aujourd'hui dans toute sa vigueur, et qui fait revivre dans ces derniers temps ces grands modeles de perfection, ces exemples éclatans d'innocence, de ferveurs et d'humilité, ces miracles de pénitence, d'abnégation de soi-même, de dénuement de toutes choses que nous louons tant dans les siecles les plus reculés, et que nous admirons aujourd'hui dans tant de saintes Filles, qui malgré la délicatesse de l'âge, du tempérament, de l'éducation, suivent scrupuleusement la Regle primitive de sainte-Claire; et renfermées dans une profonde solitude, invisibles à tout autre qu'à Jesus-Christ, elles acquierent tous les jours de nouveaux mérites en pratiquant de nouvelles vertus, attirent mille bénédictions célestes sur les peuples, et édifient toute l'Eglise. Voilà ce qu'on doit en partie au zele, aux travaux et à l'éminente vertu de la bienheureuse Colette.

Il y avoit quarante ans que cette illustre Réformatrice travailloit avec un succès inouï à assembler par-tout de nouvelles colonies de ces ames ferventes, lorsque Dieu lui fit connoître que sa fin approchoit; elle s'y prépara par un renouvellement de ferveur et après avoir reçu les derniers Sacremens avec une dévotion extraordinaire, elle rendit tranquillement son esprit à

son Créateur, à Gand en Flandres, le sixieme de Mars de l'an 1446, âgée de soixante-six ans, laissant toutes ses Filles aussi édifiées de ses admirables vertus, qu'affligées de son absence. Dieu qui lui avoit donné le don de prophétie durant sa vie, déclara bientôt sa sainteté par un grand nombre de miracles après sa mort. Le Pape Sixte IV la déclara Bienheureuse de vive voix, et le Pape Urbain VIII permit à tout l'Ordre de Saint-François d'en faire la Fête. Il arrive tous les jours de nouveaux miracles à son tombeau. L'an 1536, l'Evêque de Sarepte, Suffragant de celui de Tournay, ayant fait ouvrir le tombeau où étoient les ossemens de la bienheureuse Colette, apperçut que la voûte distilloit l'eau de tous côtés, mais en telle sorte qu'il n'en tomboit pas une goutte sur ces précieuses Reliques; et le drap de damas blanc qui les enveloppoit, étoit aussi entier et presque aussi neuf que le jour qu'il y avoit été mis.

La Messe de ce jour, dans tout l'Ordre de Saint-François, est en l'honneur de la bienheureuse Colette.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DOMINE Jesu Christe, qui Beatam Coletam sponsam tuam innumeris dotibus decorasti: tribue, quæsumus, ut quo spiritus Seraphicam Regulam pristinæ puritati restituit, eodem intùs reformari mereamur: Qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate ejusdem Spiritûs Sancti Deus, etc.

MON Seigneur Jesus-Christ, qui avez orné d'une infinité de dons célestes la bienheureuse Colette votre Epouse: accordez-nous, s'il vous plaît, que le même Esprit-Saint qui l'a portée à rétablir la Regle Séraphique de saint François dans sa premiere vigueur, nous fasse entreprendre efficacement notre réforme intérieure: Vous qui vivez et régnez, etc.

L'EPÎTRE.

çon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

RATRES: Qui glo-riatur, in Domino glo-tur. Non enim qui seip-n commendat, ille pro-us est: sed quem Deus mmendat. Utinam susti-etis modicum quid insi-ntiæ meæ, sed et sup-tate me. Æmulor enim Dei æmulatione. Des-di enim vos uni viro ginem castam exhibere risto.

MES Freres: Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est us-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme vierge sans tache.

Saint Paul ayant appris à Macédoine par le our de Timothée son cher Disciple, ce qui se ssoit à Corinthe parmi les Fidelles à qui il avoit it sa premiere Lettre depuis un an, leur écrivit te seconde, dans laquelle il oppose sa vocation, dons, ses travaux, ses révélations, son désin-essement aux vaines louanges que se donnoient tains imposteurs qui se disoient Apôtres, l'an Jesus-Christ 57.

RÉFLEXIONS.

C'est une sotte vanité de s'en faire accroire, de se faire honneur d'un mérite qu'on n'a pas, s qu'on se flatte trop d'en avoir. Rien n'est is méprisable, ni d'ordinaire plus méprisé 'un homme vain. Non-seulement la vanité ne nne pas le mérite, mais elle fait perde même lui qu'on a. La plus belle action du monde i se fait par vanité, n'est pas louable. C'est e preuve peu équivoque d'un esprit bien nce, et d'une vertu encore plus foible, de

se louer beaucoup. Les moins favorisés des avantages de la nature et des dons spirituels se forment toujours quelque idée de préférence et de distinction qui fait l'objet de leur vanité, et attribuent à la malignité du cœur humain et à une chagrine jalousie le peu d'estime que le public a de leur prétendu mérite et de leur imaginaire vertu. Un grand génie, un homme d'un mérite extraordinaire s'estime peu, et se loue encore moins. La modestie est inséparable de la véritable vertu. Si les hommes vains étoient instruits des jugemens peu favorables qu'on forme d'eux, rien ne seroit plus propre à faire mourir leur orgueil : mais quand l'erreur est également dans l'esprit et dans le cœur, il est difficile d'en guérir.

Quoique saint Paul fût enrichi de dons surnaturels ; quoiqu'il eût été ravi jusqu'au troisieme Ciel ; et qu'il eût entendu des choses pleines de mysteres, dont il n'est pas permis à un homme de parler ; quoiqu'il eût été choisi de Jesus-Christ même pour porter son Nom devant les Gentils, devant les Rois, et devant les enfans d'Israël ; quoiqu'il eût déjà rempli l'Univers de ses merveilles, jamais homme ne s'estima moins que saint Paul : quel homme plus humble que lui ? Je suis le moindre des Apôtres, dit-il, qui ne mérite pas le nom d'Apôtre. Voilà comme pense et comme parle de lui-même ce grand Saint. Les vrais hommes apostoliques n'ont pas d'autre langage. Que si le même Apôtre est obligé de faire son apologie, et de réfuter les calomnies que les faux Apôtres avoient répandues contre lui, et par lesquelles ils tâchoient de le décrier dans l'esprit des Corinthiens pour empêcher le progrès de l'Evangile ; avec quelle modestie, avec quelle réserve, avec quelle circonspection et quelle humilité le fait-il ? Il loue les graces et les dons surnaturels qu'il a reçus

e Dieu, sans se louer soi-même. De crainte e s'être trop élevé, il affecte de s'humilier ar le récit de ses foiblesses et de ses miseres. N'oublions jamais cet oracle: Ce n'est pas celui ui se fait valoir qui mérite d'être approuvé; nais c'est celui que Dieu fait valoir. Notre cœur, notre corps, notre esprit concourent à nous humilier; l'homme trouve dans son propre fonds une source inépuisable d'humiliations: et quand serons-nous humbles? Quelle plus pitoyable folie que de se dissimuler à soi-même ses propres défauts, et de s'étudier à se méconnoître! Quelle extravagance d'avoir de la vanité jusque dans ses humiliations! Mon Dieu! de quoi peuvent s'enorgueillir la poussiere et la cendre? Que notre vanité est sotte! rien ne doit tant nous humilier que notre propre orgueil.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc: Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus: quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso, et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes: sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum: prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes, et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est: Ecce sponsus venit, exite obviam

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier: Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors

ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine : aperi nobis. At ille respondens ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva, et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité ; je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MEDITATION.

Qu'il ne faut rien négliger en matiere de salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'en matiere de salut tout est de conséquence. Saintes inspirations, avis salutaires, règles de conduite, usages des Sacremens, bonnes œuvres, prieres, actes de religion, exercices de piété, mortifications ; tout est considérable, tout est de prix. On ne néglige rien sans faire quelque perte. Toute nonchalance est danger.

Quelle erreur de ne faire cas que des devoirs essentiels, et de se reposer si fort sur ses premieres démarches, et sur un fond de bonne volonté ; qu'on s'endorme tranquillement, quoi-

u'on nous avertisse qu'il faut toujours veiller. lous en avons un terrible exemple dans la paraole des Vierges folles. Elles étoient Vierges.)uel droit n'avoient-elles pas par cette illustre ualité d'espérer d'être bien reçues du divin poux. Elles étoient allées au-devant de lui. Cet mpressement ne marque pas de l'indifférence : lles font comme les plus sages. Nulle qui ne se nette en état d'attendre l'Epoux bien avant dans a nuit ; nulle qui n'ait sa lampe. Elles négligent seulement d'acheter en son temps un peu d'huile, en cas que l'Epoux tardât trop à venir. La négligence ne paroît pas fort grande, du moins se mettent-elles en devoir de la réparer, dès qu'elles s'apperçoivent que leurs lampes s'éteignent ; et cependant de quels malheurs n'est-elle pas suivie! Elles sortent, elles reviennent trop tard, elles sont enfin réprouvées. Mon Dieu, que d'importantes, mais effrayantes leçons dans cet exemple! On néglige certains devoirs de son état ; on manque de prévoyance ; on ne fait pas certaines provisions à temps ; on néglige certaines vertus, on perd certaines graces ; on compte qu'on aura assez de loisir, qu'on y sera toujours à temps ; on est assez Chrétien, on est même religieux ; on s'acquitte de certains devoirs ; on connoît bien qu'on auroit besoin d'un peu plus de régularité et de ferveur, de certaines vertus pour empêcher que la charité ne s'éteigne. On espere toujours d'y pourvoir ; l'Epoux ne viendra peut-être pas si-tôt ; on se porte bien, on est jeune. O malheureuse négligence ! Un coup imprévu, un accident, une maladie brusque et dangereuse avertissent que l'Epoux va venir, on s'étoit endormi, on s'éveille en sursaut, on fait toute les diligences possibles : mais y est-on toujours à temps ? On crie, on gémit, on heurte : mais n'entend-on jamais cet arrêt formidable : *Amen dico vobis, nescio vos* : Je ne sais qui vous êtes. Négligez

après cela de corriger certains défauts, certains vices ; négligez d'acquérir certaines vertus.

SECOND POINT.

Considérez quelle est notre imprudence, ou, pour mieux dire, notre folie. Nous ne négligeons rien, nous ne croyons pas qu'il faille rien négliger dans un procès, dans un achat, et dans toutes les affaires temporelles ; et dans l'affaire essentielle du salut, on sommeille, on s'endort, on néglige tout.

Je n'ignore point quelle est la sainteté de ma Religion, quelle est la multiplicité de mes devoirs, et quelles obligations m'imposent ses préceptes ; je sais quelle est la sévérité de mon Juge : et je crois l'éternité ; et avec ces connoissances, avec cette foi, je néglige les menues observations de la loi ! Je me contente d'être dans un état parfait ; je me tranquillise sur ce que beaucoup d'autres ne sont pas plus fervens ni plus réguliers que moi : et je renvoie aux derniers momens à acquérir les vertus qui me manquent !

Que craint-on ! Seroit-ce trop tôt aimer Dieu, trop tôt plaire à Dieu, si dès qu'on s'apperçoit de quelque défaut, d'un manque de ferveur et de mortification, on ne différoit pas, on s'étudioit dès ce moment à l'acquérir, on s'empressoit à prévenir toute surprise ? Hé ! Seigneur, que notre lâcheté, que notre négligence nous coûtera cher ! Vous nous en avez avertis ; la parabole des Vierges folles nous en dit assez. Quand serons-nous plus sages ?

Que les Saints ont su bien profiter de la leçon que le Sauveur du monde nous fait ! Quelle ferveur, quel empressement, quelle diligence à devenir parfaits !

La bienheureuse Colette, cette Vierge si innocente, se hâte dès l'âge de quatre ans, de

laire à son Epoux, par tous les exercices d'une ie très-pure; et par la pratique des plus admiables vertus. A-t-elle eu trop de prévoyance? 'est-elle trop empressée pour ne pas manquer l'huile au temps que le divin Epoux devoit venir! S'il venoit aujourd'hui, s'il arrivoit demain, n'aurois-je pas besoin d'aller chercher de quoi rallumer ma lampe? Aurois-je pourvu à tout? Serois-je prêt?

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions me soient inutiles, et qu'elles ne servent qu'à me rendre plus inexcusable, en me rendant plus criminel. Je connois mon indigence et mon peu de vertu; je ne dois ce défaut qu'à ma négligence; je suis bien résolu dès ce moment de la vaincre, et d'imiter en tout les Vierges sages.

Aspirations dévotes durant le jour.

Portio mea Domine, dixi, custodire legem tuam. Psal. 118.

Oui, mon Dieu, je l'ai dit, et je vous le redis encore: mon étude, mon emploi, mon partage est d'observer désormais jusqu'aux moindres de vos Commandemens.

Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas, in omni tempore. Psal. 118.

Vous voyez, Seigneur, avec quelle ardeur je désire de garder votre Loi en tout temps.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PEU de personnes qui n'ayent à se reprocher de la négligence au service de Dieu; encore moins qui puissent se flatter d'avoir une provision de vertu suffisante. Qu'attend-on de pourvoir à ces pressans besoins, et de suppléer à cette indigence? Il n'est pas temps d'aller chercher de l'huile quand l'Epoux doit arriver;

il n'est pas temps de se mettre en ferveur quand on est appelé pour venir recevoir le salaire. Depuis le commencement de cette année on vous reproche votre nonchalance et votre tiédeur ; Dieu vous sollicite intérieurement, et vous avertit extérieurement par toutes ces lectures de mortifier cette passion, de corriger ce défaut, d'acquérir cette vertu, de vaincre ce naturel, de pratiquer ces exercices de piété, de sortir de cet état de tiédeur, de faire cette réforme. Vous sentez le besoin, vous prenez même chaque jour la résolution de ne plus différer. Et cependant voici le troisieme mois, voici peut-être les six ans que vous concluez chaque jour à la réformation des mœurs, et la conversion est encore à faire. Terminez aujourd'hui ces délais éternels. Examinez à ce moment quel vice, quel devoir de votre état, quelle pratique de dévotion, quel défaut, quelle bonne œuvre vous avez négligés, et quelles sont les plus importantes vertus qui vous manquent. Lisez le plan de vie que vous vous êtes fait. Etes-vous exact à approcher des Sacremens ; est-ce chaque fois avec une nouvelle ferveur, quel fruit de ce fréquent usage ? Ne négligez-vous point votre priere du matin, ou l'examen de conscience le soir ? Visitez-vous réguliérement tous les jours Jesus-Christ sur nos Autels ? Ne manquez-vous point au chapelet, à la lecture d'un livre de piété ? Ne négligez-vous point l'éducation de vos enfans, et le soin de votre domestique ? Déterminez ce que vous devez faire ce jour même, et imposez-vous une peine un peu dure, ou une aumône un peu forte si vous y manquez.

2.° La source de notre nonchalance vient de la foiblesse de notre amour pour Dieu. La lampe n'a qu'une lueur languissante, elle ne s'éteint que faute d'huile. Ce divin feu est pres-

que éteint dans le cœur; il ne faut pas s'étonner si nous sommes tiédes. La charité est la mesure de la ferveur. Demandez bien aujourd'hui cette si importante vertu, sans laquelle inutilement se flatteroit-on d'avoir toutes les autres. Demandez-la sur-tout par l'intercession de saint François-Xavier, dont le cœur a été embrasé d'une charité si ardente, qu'il étoit obligé de prier Dieu d'en vouloir bien modérer les ardeurs. C'est ce divin amour qui le faisoit agir; c'est lui qui le rendoit infatigable. On n'est plus négligent, on n'est plus tiéde quand on aime Dieu.

PRIERE

Pour le troisieme jour de la Neuvaine.

GRAND saint François-Xavier, qui avez été embrasé d'une charité si pure et si parfaite jusqu'à être obligé de supplier le Seigneur d'en modérer les divines ardeurs; obtenez-moi par votre puissante intercession la grace de brûler moi-même de la même flamme. Que mon cœur soit embrasé de ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre, et qu'il souhaite si fort qu'on allume; et avec cette charité ardente, obtenez-moi de mon Dieu, je vous en supplie, la faveur que je vous demande en particulier durant cette Neuvaine, si c'est pour sa gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

SEPTIEME JOUR.

SAINT THOMAS D'AQUIN, CONFESSEUR.

SAINT Thomas, l'ornement de l'état Religieux, une des plus éclatantes lumieres de l'Univers, un des plus grands Saints et des plus grands Docteurs de l'Eglise, étoit Italien, d'une des plus nobles familles du Royaume de Naples. Son pere nommé Landulphe, étoit de l'illustre maison des Comtes d'Aquin, alliée aux Rois de Sicile et d'Aragon; et Théodore sa mere étoit fille du Comte Chieti, issu des Princes Normands, qui avoient autrefois conquis les Royaumes de Sicile et de Naples. Ce Saint vint au monde au mois de Mars de l'année 1225, dans le château de Rocca-Sicca, peu éloigné de la ville d'Aquin. Il fut nommé Thomas, ainsi qu'un saint Hermite l'avoit annoncé en prédisant la haute sainteté de cet enfant, et les services importans qu'il rendroit un jour à l'Eglise.

Un événement singulier confirma bientôt la prédiction de l'homme de Dieu. La nourrice du jeune Thomas lui ayant trouvé un jour un papier dans les mains, voulut le lui ôter. L'enfant qui n'avoit alors guere plus d'un an, le serra tant, pleura si fort, qu'elle le lui laissa. Sa mere voulut voir ce que c'étoit, et lui ayant arraché ce papier, elle fut fort surprise d'y trouver écrit l'*Ave Maria*. Les pleurs et les cris de l'enfant l'obligerent de le lui rendre; mais à peine l'eut-il dans ses mains, qu'il le porta à la bouche, comme pour l'avaler. Un fait si singulier, et qui avoit eu plusieurs témoins, fit aisément juger que Thomas seroit un jour un grand Saint, et un grand serviteur de Marie.

Pour

Pour seconder des inclinations qui tendoient toutes à la piété, ses parens le mirent à l'âge de cinq ans dans le Monastere du Mont-Cassin, pour y être mieux élevé. Son naturel heureux ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Son penchant à la vertu prévenoit toujours les leçons qu'on vouloit lui faire. Ses plus ordinaires, et ses plus doux amusemens étoient l'étude et la priere. C'est ce qui obligea l'Abbé de conseiller à son pere de l'envoyer à l'Université.

Il y étudia les Humanités et la Philosophie avec un grand succès; mais quelques progrès qu'il fît dans les Lettres humaines, il avançoit tous les jours davantage dans la science des Saints. Il conserva son innocence au milieu de la corruption du siecle; mais il chercha un asile dès qu'il en eut connu les pieges et les dangers. Il le trouva bientôt dans l'Ordre célebre des Freres Prêcheurs, qui, quoique tout nouveau, remplissoit déjà l'univers de merveilles, et renouvelant l'ancien éclat de l'état Religieux, édifioit déjà, comme il fait encore aujourd'hui, toute l'Eglise par les grandes vertus de ses enfans, par leur profond savoir, et par les fruits merveilleux de leur zele vraiment apostolique. Notre Saint fut reçu dans le Couvent de Naples, âgé d'environ dix-huit ans; et dès les premiers jours de son noviciat, il parut un modele de la perfection religieuse.

Cette retraite d'un jeune homme de si grande espérance et de sa qualité, étonna bien des gens. Les parens en furent alarmés. Le Novice ayant appris que sa mere venoit à Naples pour l'enlever, pria le Prieur de l'envoyer à Rome. La mere l'y suivit; mais elle trouva son fils parti pour Paris, où on l'envoyoit achever ses études; elle ne se rebuta point.

Sachant que ses deux aînés, Landulphe et Raynald, qui servoient dans l'armée de l'Empe-

reur Fréderic, étoient en Toscane, elle leur écrit incessamment de mettre tout en usage pour faire arrêter leur frere Thomas, et de le lui envoyer sous bonne escorte. Elle fut obéie; Thomas lui fut envoyé.

La Comtesse qui ne vouloit point que son fils se fît religieux, l'ayant en sa disposition employa tous les artifices pour lui faire perdre sa vocation, et pour lui faire quitter l'habit; prieres, raisons, flatteries, menaces, tout fut mis en usage, et tout fut sans succès. Le saint jeune homme lui répondit toujours avec beaucoup de respect et de modestie, mais avec encore plus de fermeté: que Dieu étoit le premier et le souverain Maître, et que sa voix devoit être plus forte que celle de la chair et du sang; que puisqu'il l'appeloit à la Religion, il prioit ses parens de n'y mettre point d'obstacles. La mere n'ayant rien pu gagner, laissa à sa fille, qui avoit beaucoup d'esprit, le soin de vaincre par ses pressantes sollicitations, ou par ses larmes, la constance de son frere. Mais Thomas qui prenoit tous les jours de nouvelles forces par la priere et la méditation, soutint cette rude attaque avec tant de succès, que bien-loin de perdre l'envie d'être religieux, il persuada à sa sœur de se faire elle-même religieuse; ce qu'elle fit peu de temps après dans le Monastere de Sainte-Marie de Capoue, dont elle fut Abbesse, et où elle mourut saintement.

La victoire que notre Saint remporta sur ses freres, ne leur fut pas si avantageuse, mais elle lui coûta bien plus. Landulphe et Raynald revenus de l'armée, entreprirent de réduire Thomas par la force ouverte. Ils le firent d'abord resserrer plus étroitement dans la tour du Château, le dépouillerent de son habit de religieux qu'ils couperent en lambeaux, et essayerent par toutes sortes de mauvais traitemens, de

lasser sa persévérance. Le trouvant inflexible, ils résolurent de l'amollir par le plaisir; et persuadés qu'ils lui feroient bientôt perdre sa vocation, s'ils lui faisoient perdre la grace, ils le livrerent à une jeune courtisane, la plus effrontée qui fût alors.

L'attaque fut violente, et Thomas en sentit tout le danger. Il éleva son cœur à Dieu, implora le secours de Marie; et ne pouvant pas fuir, il prit un tison de son feu, et mit en fuite cette malheureuse. Effrayé par la seule idée du péril, il fait une croix sur la muraille avec le tison, et se prosternant devant le Seigneur, de qui il tenoit sa victoire, fait vœu sur le champ de chasteté perpétuelle.

Le Seigneur récompensa bientôt sa généreuse fidélité; car s'étant endormi, deux Anges lui ceignirent les reins durant le sommeil, Dieu voulant lui donner cette preuve sensible du don qu'il lui faisoit: dès-lors, comme il le témoigna lui-même peu de jours avant sa mort, il ne sentit plus les aiguillons de la concupiscence.

Les Peres de son Ordre charmés d'une persévérance si héroïque, trouverent le moyen de le voir et de le consoler: ils lui apporterent un habit. Sa mere se souvenant alors de ce qu'on lui avoit prédit de son fils, ne voulut plus s'opposer aux desseins de Dieu, et feignant d'ignorer les mesures qu'on prenoit pour le faire sauver, elle permit qu'on le descendît par une fenêtre.

Thomas se voyant en liberté, après une prison de près de deux ans, se rendit au Couvent de Naples, où il fut reçu des Religieux avec la joie et les applaudissemens que méritoient sa vertu et sa persévérance. Il y fit sa profession. Les Supérieurs craignant qu'on ne leur enlevât encore ce trésor, le firent partir pour Rome, d'où le Général Jean Lallemand l'emmena à

Paris et l'envoya ensuite à Cologne, où Albert le Grand, le plus fameux Docteur qu'eût l'Ordre des Freres Prêcheurs en ce temps-là, enseignoit la Théologie avec éclat.

Thomas fit sous un tel Maître des progrès surprenans, que son humilité et sa modestie surent si bien cacher, que ses condisciples l'appéloient le bœuf muet. Mais quelque soin qu'il eût de confirmer par son silence l'opinion peu avantageuse qu'on avoit de sa capacité, la pénétration de son esprit se fit jour à travers son humilité; et ce prétendu bœuf muet devint en peu de temps l'oracle de tout l'univers et l'Ange de l'Ecole.

Il eut beau se défendre de prendre aucun grade dans la célebre Université de Paris : il fallut obéir. Il n'y eut pas plutôt pris le bonnet de Docteur, qu'on voulut qu'il y expliquât le Maître des Sentences; et il le fit avec tant d'éclat qu'il parvint presque dès le premier jour à la haute réputation de son Maître Albert le Grand, et effaça en peu de temps tous les autres. La vivacité de son esprit à débrouiller les sciences, sa facilité à développer les plus obscures difficultés et à les résoudre, sa pénétration, son érudition, sa méthode font assez voir ce que le Souverain Pontife Jean XXII dit dans la bulle de sa canonisation : Que sa doctrine est plus infuse qu'acquise. Aussi ne commençoit-il jamais ses études que par la priere; et il a avoué lui-même, que, dans ses doutes, son grand oracle étoit son Crucifix. Il enseigna à Bologne, à Fondi, à Pise, à Orviete avec le même éclat qu'à Paris, et il laissa par-tout des marques de sa sainteté, autant que de sa science.

Certains esprits malins s'étant déchaînés contre les Ordres Religieux, et quelques nouveaux Hérétiques, contre le Saint Siege, il fit taire ceux-là, et confondit ceux-ci par ses écrits,

avec tant de vivacité et de force, que les libertins et tous les ennemis de l'Eglise le regarderent dès-lors comme leur plus grand fléau.

L'éminence de sa vertu répondit toujours parfaitement à cette sublimité, à cette vaste étendue de savoir qu'on admiroit en lui. Il étoit difficile de trouver dans un homme un mérite plus réel et plus universellement reconnu, et jamais homme ne fut plus humble. Lorsqu'il enseignoit à Bologne, un frere qui ne le connoissoit pas, le pria de l'accompagner au marché. Saint Thomas sans alléguer une incommodité qu'il avoit au pied, ni la leçon publique qu'il devoit faire, l'accompagna sur l'heure; et il fut plus embarrassé des excuses que lui fit le Frere, après avoir reconnu sa bévue, que de ce qu'il avoit souffert pour satisfaire son humilité. Il refusa opiniâtrément les premieres dignités ecclésiastiques, et singuliérement l'Archevêché de Naples, que le Pape le pressoit d'accepter.

On ne peut guere porter plus loin la mortification du corps et du cœur, qu'il l'a fait. On eût dit qu'il étoit né sans passions, tant il les avoit mortifiées; sa douceur, son ton de voix, la sérénité de son visage furent toujours inaltérables; et à force de macérer sa chair, il avoit presque perdu l'usage de ses sens.

Quoiqu'il eût reçu le don de pureté par une faveur spéciale, il ne négligea rien de tout ce qui peut servir à conserver cette délicate vertu. Il ne regarda jamais femme en face, et il en fuit scrupuleusement toute sa vie toutes sortes d'entretiens.

Sa dévotion favorite fut pour le très-Saint Sacrement; il ne paroissoit jamais à l'Autel qu'il ne l'arrosât de ses larmes. L'ardeur de son amour paroissoit sur son visage. Ce fut par ordre du Pape Urbain IV qu'il en composa l'Office avec cette effusion de cœur qui se fait

sentir dans toutes ses paroles ; et saint Thomas ne contribua pas peu à en faire ordonner la fête solennelle par toute l'Eglise, et à rallumer dans le cœur des Fidelles l'amour et le respect pour Jesus-Christ sur nos Autels.

Sa tendresse et sa confiance envers la sainte Vierge firent en partie le caractere de notre Saint dès le berceau, et lui mériterent l'auguste qualité de favori de Marie. Elle lui apparut visiblement plusieurs fois durant sa vie : et il assura lui-même, peu de jours avant sa mort, de n'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge qu'il ne l'eût obtenu.

Le détail des vertus et des merveilles de ce grand Saint seroit infini. Sa vie n'est qu'un tissu de miracles ; et c'en est un bien visible qui en renferme un grand nombre d'autres, au sentiment des Souverains Pontifes même, qu'un seul homme ait pu en moins de vingt ans enseigner avec un éclat inouï dans toutes les plus célebres Universités de l'Europe ; combattre et dissiper, par ses écrits, les plus grands ennemis de l'Eglise ; convertir par ses discours un grand nombre de pécheurs et d'infidelles ; composer cette foule prodigieuse de savans ouvrages qu'on peut appeler le trésor de la Religion ; expliquer avec tant de précision et de solidité les mysteres de la Théologie ; enseigner avec tant d'onction et de netteté les vérités de la morale ; exposer avec tant de clarté les livres de l'Ecriture-Sainte par de savans commentaires ; satisfaire parfaitement à tous les doutes qu'on lui proposoit sans cesse de toutes parts comme à l'oracle ; et avec tout cela donner tous les jours plusieurs heures à l'oraison ; ne se dispenser presque jamais des plus ordinaires exercices de la Communauté ; macérer sa chair par les rigueurs d'une très-austere pénitence avec une santé très-

foible : telle a été la vie de saint Thomas d'Aquin.

Mais on ne doit pas s'étonner, dit saint Antonin, parlant de notre Saint, qu'un homme qui ne perdoit jamais Dieu de vue, et qui conversoit si souvent avec les célestes Intelligences; un homme qu'on a vu tant de fois ravi en extases, dont quelques-unes ont duré trois jours entiers; un homme à qui les Apôtres saint Pierre et saint Paul ont souvent dicté l'explication de leurs propres ouvrages : il n'est pas surprenant qu'un tel homme ait eu une science si profonde, et qu'il ait fait de si grandes merveilles pour la Religion.

C'est aussi ce qui a mis de si mauvaise humeur contre notre Saint tous les hérétiques. Comme c'est à cet admirable Docteur qu'on doit cette méthode réguliere qui regne dans l'Ecole, avec laquelle on débrouille les opinions, on démasque l'erreur, on met la vérité dans tout son jour, et l'on explique avec netteté les dogmes de la foi, selon le vrai sens de l'Eglise et des Peres, l'hérésie n'a point eu de pire ennemi que notre Saint; parce qu'elle n'a jamais pu tenir contre la solidité, et si on l'ose dire, l'infaillibilité de sa doctrine.

C'est cette doctrine angélique dont tant de Papes ont fait l'éloge tant de fois, que le saint Pape Pie V reconnoît pour une des plus certaines et des plus infaillibles regles de la foi, et dont les propres paroles ont servi à faire les Canons et les décrets d'un des plus saints Conciles (*a*). Quelle hérésie, dit le même Pape, n'a pas été désarmée par la doctrine de ce saint Docteur? Quelle erreur pourra-t-il jamais s'élever dont on ne trouve le contre-poison dans sa Somme? C'est de cet admirable ouvrage que le

(*a*) *Concile de Trente.*

Pape Jean XXII dit que chaque article est un miracle. On ne sauroit s'égarer en suivant la doctrine de saint Thomas, dit Innocent V; et l'on s'expose à errer, dès qu'on s'en écarte.

Mais rien ne fait plus l'éloge et du saint Docteur et de sa doctrine, que ce qui arriva à Naples lorsqu'il composoit la troisieme partie de sa Somme. Il étoit en prieres devant le Crucifix dans la Chapelle de Saint-Nicolas, lorsqu'il entra dans une douce extase, durant laquelle on entendit une voix miraculeuse, qui sortant du Crucifix, dit ces paroles : *Thomas, vous avez bien écrit de moi, quelle récompense voulez-vous que je vous donne ?* A quoi le Saint répondit : *Nulle autre que vous, Seigneur, nulle autre.* On assure qu'il reçut la même faveur à Orviete, lorsqu'il composoit l'Office du très-Saint Sacrement, et à Paris lorsqu'il en expliquoit le dogme.

Saint Thomas étoit à Naples occupé à finir ses derniers ouvrages, lorsque le Pape Gregoire X ayant convoqué un Concile général à Lyon, lui ordonna de s'y rendre. Quoiqu'il fût à peine bien relevé d'une espece d'apoplexie qui l'avoit tenu sans sentiment durant trois jours, il se mit en chemin : mais il ne fut pas plutôt arrivé au Monastere de Fosse-Neuve de l'Ordre de Cîteaux, qu'il y fut arrêté par la maladie dont il avoit déjà des attaques. Les soins que les Religieux de l'Abbaye en eurent, lui ayant procuré quelque soulagement, ils profiterent de cet intervalle pour le prier de leur faire une exposition du livre des Cantiques : il la commença, mais il n'eut pas le temps de la finir.

Se voyant arrivé heureusement au bout de sa carriere, il se confessa, et reçut le saint Viatique. Il fit devant la sainte Hostie sa profession de foi, accompagnée de beaucoup de larmes, qui en firent répandre encore plus aux assistans; et

ayant reçu l'Extrême-Onction avec une présence d'esprit et une dévotion extraordinaire, il rendit tranquillement son bienheureux esprit à son Créateur, et alla recevoir dans le Ciel la récompense que Dieu lui avoit préparée. Il mourut le Mercredi septieme Mars de l'an 1274, âgé seulement de cinquante ans, comblé de gloire et de mérite.

Le nombre des miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et ceux qui se firent à son tombeau d'abord après sa mort, joints à la sainteté de sa vie, porterent le Pape Jean XXII à le canoniser l'an 1323, quarante-neuf ans depuis sa mort; et en 1568, saint Pie V ordonna qu'on en fît partout l'Office comme d'un Docteur de l'Eglise.

On fit plusieurs translations de ce saint corps, qu'on trouva toujours frais et entier. Il y eut plusieurs contestations entre les Dominicains et les Religieux de Fosse-Neuve pour avoir ces précieuses Reliques. Le Pape Urbain V termina tous ces différens en faveur des Freres-Prêcheurs. Le corps de saint Thomas fut envoyé à Toulouse l'an 1369. On a un os de son bras droit à Paris, l'autre est à Naples. Cette ville a pris ce grand Saint pour un de ses Patrons et Protecteurs.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Ecclesiam tuam Beati Thomæ Confessoris tui mirâ eruditione clarificas, et sanctâ operatione fœcundas: da nobis, quæsumus, et quæ docuit intellectu conspicere, et quæ egit imitatione complere. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

O DIEU, qui rendez votre Eglise illustre par le savoir admirable de votre Confesseur saint Thomas, et féconde par la sainteté de ses œuvres: accordez-nous, s'il vous plaît, la grace que nous puissions comprendre sa doctrine, et imiter ses actions. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 7.

OPTAVI, et datus est mihi sensus : et invocavi, et venit in me Spiritus Sapientiæ : et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. Nec comparavi illi lapidem pretiosam : quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Super salutem et speciem dilexi illam, et proposui pro luce habere illam: quoniam inextinguibile est lumen illius. Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius, et lætatus sum in omnibus : quoniam antecedebat me ista Sapientia, et ignorabam quoniam horum omnium mater est. Quam sine ficzione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati.

J'AI désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée : j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de la sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étoient rien au prix d'elle. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or au prix d'elle n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue. Je l'ai plus aimée que la santé, et que la beauté, j'ai résolu de la prendre pour la lumière qui me doit éclairer, parce que sa clarté ne peut être jamais éteinte. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables, et je me suis réjoui en toutes ces choses, parce que cette Sagesse marchoit devant moi, et je n'avois pas su qu'elle étoit la mere de tous les biens. Comme je l'ai apprise sans déguisement, j'en fais part aux autres sans envie, et je ne cache point les richesses qu'elle renferme : car elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui ont su s'en servir, sont devenus les amis de Dieu, et se sont rendus recommandables par les dons de la science.

Le livre d'où cette Epître est tirée, a pour titre dans tous les exemplaires Grecs : La Sagesse de Salomon. *C'est ce Roi si sage, et doué d'une si*

grande intelligence, qui en est l'Auteur. Saint Augustin l'appelle le livre de la sagesse chrétienne. L'Esprit Saint s'y fait sentir dans toutes les pages, et les paroles de l'Epître font le véritable caractere, et l'éloge d'un saint Docteur.

RÉFLEXIONS.

Bien des gens désirent l'intelligence ; ils souhaitent la science, parce qu'elle fait honneur : mais peu s'étudient à acquérir la sagesse, parce qu'il en coûte à l'amour-propre d'être sage. L'homme veut s'ignorer soi-même, il se fuit, tout occupé à connoître et à censurer les autres ; comme il ne trouve rien dans son propre fonds qui ne l'humilie, il tourne sans cesse sa vue ailleurs ; et de-là vient qu'il y a si peu de gens qui se corrigent.

On aime la sagesse, mais une sagesse politique, une sagesse de tempérament, plutôt que de vertu. La sagesse mondaine est une sagesse insensée ; elle manque dans ses principes, et dans sa fin. Ce n'est proprement que la science des bienséances, qui n'a pour objet que sa propre gloire et ses intérêts. Dieu a en horreur ces sortes de sages.

Nulle véritable sagesse que la sagesse chrétienne, qui consiste à connoître Dieu comme notre fin derniere, et à prendre les moyens sûrs d'arriver à cette derniere fin, en quoi consiste notre véritable, et unique félicité. Tout homme qui ne fait pas son salut, est un insensé. Y a-t-il une autre fortune à faire ? Est-on sage quand on ignore la véritable gloire et ses véritables intérêts ? Tels sont ces prétendus sages mondains qui se damnent.

Salomon a raison de préférer aux Royaumes et aux Trônes cette véritable sagesse qui seule peut rendre un homme heureux. Combien de malheureux au milieu des trésors ; combien peu

d'hommes heureux sous la Pourpre et sur le Trône ! Il n'y a que la sagesse chrétienne qui sache l'art d'apprivoiser le naturel le plus âpre et le plus farouche ; de dompter les passions, d'aplanir les difficultés, de rendre le Ciel toujours serein et la mer calme. Cette sagesse ne doit-elle pas être préférée à tout ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ? ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modiò, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut Prophetas : non veni solvere sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, mini-

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre : que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ? il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une Ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée : et quand on allume une lampe on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou

nus vocabitur in regno cælorum : qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.

un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De la parfaite observation de la Loi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle erreur c'est de se dispenser d'une partie de la loi, sous prétexte que ce n'est qu'en matiere légere. Le respect infini que nous devons avoir pour ce Maître souverain, l'autorité suprême et l'infinie sagesse de celui qui ordonne peuvent-ils souffrir des exceptions et des réserves frivoles dans notre soumission ?

Jesus-Christ déclare qu'il est venu pour accomplir la loi. Il est à propos, répond-il à saint Jean, que nous remplissions toutes sortes de devoirs. Il ne se dispense point du moindre des commandemens, de la moindre cérémonie légale durant toute sa vie mortelle. Fêtes, jeûnes, prieres, tout lui paroît indispensable, tout lui paroît sacré : et un Chrétien, un pécheur croit qu'une naissance moins obscure que celle des autres, qu'un emploi éclatant, que le nom d'une terre dont il se fait honneur, qu'un équipage fastueux, qu'un vain titre le peuvent dispenser des obligations de la loi les plus pénibles. On s'imagine qu'on peut laisser au peuple, ou aux personnes religieuses et dévotes l'observation exacte de tous les préceptes : abstinence, jeûne du Carême, mortification des sens, pénitence, tous ces commandemens

révoltent la délicatesse des personnes mondaines. On en veut garder quelques-uns : mais on croit avoir des priviléges de dispense pour quelques autres, c'est-à-dire, qu'on ne veut être qu'à demi Chrétien.

Un Dieu veut, un Dieu parle, et il est obéi ; tout l'univers sort du néant dès qu'il l'ordonne : il n'y a que la volonté de l'homme qui ait l'insolence et l'impiété de s'opposer aux ordres et à la volonté de Dieu : quelle extravagance ! quel crime !

La chose est de peu de conséquence ! tant plus indigne est votre manque de soumission ; moins il y a de difficulté dans l'exécution, plus il y a de mépris dans la désobéissance. Vous n'ignorez pas que c'est Dieu qui est l'auteur de la loi, puisque vous en remplissez les plus essentiels devoirs. Quelle idée avez-vous de ce Dieu, lorsque vous lui préférez votre amour-propre ? On ne fait pas grand cas d'un maître, quand on ne fait qu'une partie de ce qu'il commande ; notre déférence à ses volontés est la juste mesure de notre estime et de notre respect. Si Dieu ne mérite pas ce que nous lui refusons, il n'a pas plus de droit sur ce qu'on lui donne ; mais s'il a droit de l'exiger, s'il le mérite, quelle ingratitude, quelle injustice, quel mépris de le lui refuser !

Mon Dieu, que notre conduite à votre égard est pitoyable ! Nous ne gardons qu'une partie de votre loi : et qui nous dispense de l'autre ? N'est-ce pas la même voix, n'est-ce pas le même oracle qui se fait entendre ? Avouons que dans ces soumissions d'humeurs, de caprice et de choix, c'est proprement notre amour-propre qui détermine, et ce n'est, pour ainsi dire, qu'à l'amour-propre qu'on obéit. Quel dérangement, quel désordre !

SECOND POINT.

Considérez que quand on ne garde qu'une partie de la loi, notre soumission même condamne

notre désobéissance. L'amour de Dieu a-t-il beaucoup de part à ces intervalles de fidélité ? n'est-ce pas une pure crainte servile qui fait agir des serviteurs qui n'obéissent qu'avec peine, et qui s'en dispensent dès que la crainte d'un châtiment rigoureux, ou la derniere disgrace disparoissent ?

Le désordre des Pharisiens étoit de s'attacher aux petites choses, et de négliger les grandes; et le nôtre est de nous borner quelquefois tellement aux grandes, que nous croyons pouvoir impunément mépriser les petites. Aveugles que nous sommes, de ne pas voir qu'il y a entre les unes et les autres une telle liaison, que de manquer volontairement et habituellement aux moindres devoirs, c'est s'exposer à violer bientôt et en mille rencontres les plus grands préceptes. Les plus grandes chutes ont souvent des commencemens très-minces. A-t-on vu beaucoup de ces imparfaits observateurs de la loi rester long-temps dans une médiocrité de tiédeur et d'infidélité ? Et au contraire, quel Saint qui n'ait porté sa soumission à la loi jusqu'à une scrupuleuse universalité, jusqu'à une étonnante ponctualité dans les plus menues observances ? Un serviteur qui ne sert que par humeur et par caprice, ne sert pas long-temps.

Peu de sources, ce semble, de déréglement plus féconde que cette infidélité aux moindres obligations de la loi. De-là sont venus presque tous les scandales et tous les désordres qui ont éclaté dans le monde. Quel autre principe ont eu ces relâchemens affreux, cette décadence des Ordres les plus réguliers, ces furieux attentats de l'impiété et de l'hérésie ! Qu'on remonte jusqu'à la premiere source. On ne s'égare jamais que d'un pas quand on commence à s'égarer ; mais quel écart ! quel égarement après quelques journées !

Les abus qui passent si-tôt en coutume naissent d'une légere infraction de la loi qu'on a trop légérement tolérée, et ces relâchemens si énormes

dans la discipline ne sont guere fondés que sur la tolérance des abus. L'ennemi du salut est trop rusé pour porter un cœur et un esprit encore chrétien à une manifeste révolte. Le dégoût des viandes les plus communes et les plus ordinaires est un indice peu douteux d'une grande maladie prochaine. Il ne faut pas être surpris si le sage s'écrie : Malheur à qui sert Dieu avec tiédeur, avec partialité, avec négligence. Le déréglement des mœurs ne s'est jamais introduit par un soulevement subit des fidelles. On se dispense impunément de certains préceptes, bientôt on secoue le joug de la loi.

Mon Dieu ! que ma funeste expérience m'apprend de tristes vérités sur cet article ! Faites que ma douleur réponde à mes fautes. Ma lâcheté à garder votre sainte loi m'a plongé dans d'horribles déréglemens. J'espere, moyennant votre sainte grace, que ma fidélité désormais à l'observer scrupuleusement terminera le sujet de mes regrets, et me donnera lieu de compter avec plus de confiance sur votre infinie miséricorde.

Aspirations dévotes durant le jour.

Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore. Psal. 118.

Mon ame désire avec une extrême ardeur d'observer désormais jusqu'au moindre de vos commandemens.

In mandatis tuis exercebor, et considerabo vias tuas. Psal. 118.

Oui, mon Seigneur, je ne me contenterai pas de méditer sans cesse votre sainte loi, je la garderai dans toute son étendue.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SI vous voulez parvenir à la vie, dit le Sauveur, gardez les commandemens. On interroge, on consulte pour savoir ce qu'il faut faire

pour être saint : *Serva mandata* : Ne vous dispensez jamais d'un seul point de la loi de Dieu; gardez avec une scrupuleuse ponctualité ses commandemens; remplissez religieusement jusqu'aux moindres devoirs de votre état; n'écoutez ni la voix des sens, ni celle des passions, ni l'impérieuse autorité du mauvais exemple : quand Dieu parle, tout doit se taire; quand il ordonne, tout doit obéir sans réplique. Ici examinez qui vous a dispensé en tant de rencontres des plus sacrées observances de la loi, de ce respect dans le Lieu Saint, de ces actes prescrits de religion, de ces préceptes indispensables de pénitence. Relisez aujourd'hui le plan de vie que vous vous étiez fait, et considérez si vous avez été fidelle à le garder; marquez tous les points de relâchement, et ne passez pas le jour sans réforme. Lisez aujourd'hui les commandemens de Dieu et de l'Eglise; bien des gens se contentent de les avoir appris étant enfans, et les oublient le reste de leur vie. Prenez du moins un quart d'heure aujourd'hui, ou une demi-heure, pour les considérer l'un après l'autre, et vous demander à vous-même si vous les gardez. Bon Dieu, que de reproches à vous faire seulement sur le premier article! Satisfait-on à tous les commandemens de l'Eglise, quand on est peu dévot? Nulle condition, nul état de vie qui n'ait ses devoirs particuliers. Vous acquittez-vous avec soin de tous les vôtres? Etes-vous dans l'état religieux; vous avez des regles à garder : êtes-vous dans l'état ecclésiastique; vous avez des obligations à remplir : êtes-vous dans le monde; que de devoirs, que de loix, que de regles! Ce sont autant de pieces sur quoi l'on fait notre procès. Avez-vous de quoi justifier vos exemptions, vos omissions, vos frivoles dispenses? L'amour-propre nous étourdit ici à force de crier au besoin. Devant Dieu peu d'exemptions qui soient trouvées légi-

times. Tout ceci vous intéresse trop pour vous contenter de le lire ; vous seriez un jour au désespoir de n'avoir rien fait de ce que vous avez lu.

2.° Demandez à Dieu par l'intercession de saint François-Xavier qui, embrassant par l'immensité de son zele presque tout l'Orient, chargé du soin de toute cette Eglise naissante, accablé de travaux, jour et nuit dans l'action, ne s'est jamais dispensé des plus menues observances, des plus petits devoirs de son état, et a porté l'exactitude et la ponctualité jusqu'à la délicatesse : demandez à Dieu aujourd'hui par son intercession cette persévérante fidélité à tous vos devoirs; un accroissement de ferveur et cette délicatesse de conscience dans les moindres choses. La véritable dévotion, le salut même dépendent de cette fidélité.

PRIERE

Pour le quatrieme jour de la Neuvaine.

GRAND Saint, qui n'êtes pas moins admirable par votre extrême fidélité à remplir les plus petites observances de la loi, que par ce nombre prodigieux de merveilles que vous avez opérées; obtenez-moi, je vous en supplie, ce même zele et cette même fidélité à m'acquitter de tous les devoirs de mon état, et en même temps la faveur singuliere que je vous demande durant cette Neuvaine. Le tout pour la plus grande gloire de Dieu, et pour mon salut. Ainsi soit-il.

HUITIEME JOUR.

SAINT JEAN DE DIEU.

SAINT Jean, surnommé de Dieu, étoit Portugais, né à Monte-Major-Elnovo, le huitieme Mars de l'an 1495. Ses parens étoient de pauvres artisans, mais craignant Dieu, et fort portés à l'hospitalité. Ayant un jour logé par charité un pauvre Prêtre qui alloit du côté de Madrid, Jean qui n'avoit encore que neuf ans, eut envie de le suivre; il se déroba à ses parens, et se donna à cet étranger, qui en étant embarrassé, le laissa en chemin, dans la Ville d'Oropesa en Castille. Jean se trouvant dépourvu de tout secours, s'adressa au maître-berger d'une métairie, qui, touché de compassion, le prit pour valet.

Jean se comporta avec tant de fidélité et de sagesse, qu'il se fit aimer de tous ses compagnons; mais ennuyé depuis de cette vie unie et champêtre, il s'enrôla dans une compagnie d'Infanterie; et marcha vers la Fontarabie que l'Empereur Charles-Quint vouloit reprendre sur les François. Il avoit conservé son innocence jusqu'alors; mais la licence de l'état qu'il avoit embrassé, et le mauvais exemple l'entraînerent bientôt dans les derniers déréglemens.

Ayant été commandé un jour avec quelques autres pour aller en partie, et faire provision de fourrages, on lui fit monter une jument forte en bouche et ombrageuse, qui s'étant cabrée à la vue des ennemis, le précipita dans des rochers, et lui froissa tellement le corps, qu'il jetta le sang par le nez et par la bouche, et fut plus de deux heures sans mouvement et sans parole. Etant revenu à lui, et voyant le danger où il

étoit, il se releva comme il put sur ses genoux, et réclama l'assistance de la Vierge, à laquelle il avoit eu une dévotion particuliere depuis son enfance, mais qu'il avoit fort négligée depuis qu'il étoit soldat. Ayant fait sa priere, il sentit revenir ses forces, et s'étant traîné jusqu'au camp, il reçut du secours. Il fut effrayé du danger qu'il avoit couru, mais il n'en devint pas meilleur.

Ce premier accident ne l'ayant pas converti, fut suivi d'un second qui fut plus efficace. Ayant eu ordre de garder quelque bagage qu'on avoit enlevé aux ennemis, il se laissa voler. Le Capitaine voulant punir sa négligence, lui fit faire son procès, et il fut condamné à être pendu. Il alloit être exécuté lorsqu'un Officier Général touché de compassion demanda sa grace, et l'obtint, à condition qu'il seroit honteusement chassé du camp, et qu'il ne paroîtroit plus à l'armée.

Mal satisfait de sa fortune, il vint à Oropesa trouver son ancien maître, et reprendre son premier emploi; mais il s'ennuya bientôt de son loisir. Apprenant que le Comte d'Oropesa faisoit des levées pour le Duc d'Albe, qui devoit les conduire en Hongrie, il prit encore parti; mais la retraite des Turcs ayant fait congédier les troupes Espagnoles, Jean vint débarquer en Galice, où il apprit que sa mere étoit morte de chagrin peu après qu'elle l'eut perdu, et que son pere ayant quitté le monde, avoit fini saintement ses jours dans un Monastere. Cette nouvelle le toucha jusqu'aux larmes, et fut comme la premiere époque de sa conversion. Dès-lors ennuyé de ses irrésolutions, et épris d'un ardent désir de faire pénitence, il fit une confession générale avec beaucoup de repentir; et pour mieux assurer son salut, il résolut d'aller chercher le martyre parmi les Mores.

S'étant embarqué à Gibraltar, il trouva sur

son bord un Gentilhomme Portugais, envoyé en exil à Ceuta avec sa femme et quatre filles. Il fut attendri en voyant la misere où ils étoient réduits; et comme il étoit né avec ce fonds inépuisable de charité pour les malheureux, qui a toujours fait son caractere, non-seulement il les servit en qualité de valet, mais il alloit travailler lui-même aux ouvrages publics, et employoit pour les secourir tout le salaire qu'il recevoit de ses journées.

Ayant reconnu en Afrique, par les lumieres de son Confesseur, que son dessein d'aller chercher le martyre parmi les Mores étoit une illusion, il s'embarqua pour retourner en Espagne. Il essuya une furieuse tempête qu'il attribua uniquement à ses péchés. Etant arrivé à Gibraltar, il s'y arrêta quelque temps, et pour subsister il vendoit de petits livres de piété, et des images.

Allant un jour à un Village voisin, le Fils de Dieu lui apparut, sous la forme d'un jeune enfant qui marchoit nus pieds. Jean en fut touché; il détache ses souliers et les lui donne. L'enfant les refusa comme peu proportionnés à ses pieds; alors notre Imager le charge sur ses épaules. Le fardeau l'ayant obligé de se reposer auprès d'un ruisseau, l'Enfant Jesus prit ce temps pour se faire reconnoître; il lui parut tenant dans sa main une pomme de grenade ouverte, du milieu de laquelle sortoit une Croix, et lui dit ces paroles : Jean de Dieu, ta croix sera dans Grenade : et à l'instant l'Enfant disparut. Jean resta comblé d'une douce consolation; mais il ne comprit pas alors ce mystere.

Sachant avec quelle solennité et quel concours on faisoit la fête de Saint Sébastien à Grenade, il s'y rendit, dans l'espérance d'y vendre ses Images. La curiosité le porta à entendre le sermon du célebre et saint Docteur Jean d'Avila, surnommé l'Apôtre de l'Andalousie. Le Seigneur

qui l'y avoit conduit, excita dans son cœur un sentiment si vif, et une contrition si parfaite de ses péchés, que rien ne fut capable de les modérer. Il remplit toute l'Eglige de cris et de sanglots, et donnant l'essor à sa douleur, il se frappoit la poitrine, se déchiroit le visage, s'arrachoit les cheveux, se heurtoit la tête contre les murs, et coura nt par les rues comme un insensé, crioit sans cesse à Dieu : *Miséricorde !*

Chacun jugea que ce pauvre homme avoit l'esprit troublé. La populace s'attroupa auprès de lui ; les enfans et la canaille le poursuivirent à coups de pierres; il arriva chez lui tout meurtri ; et il ne parut se tranquilliser que pour donner tout ce qu'il avoit, et pour dissiper toute sa boutique. Dépouillé de tout, il courut encore les rues comme un extravagant. On l'arrêta pour le mener au saint homme, le Pere d'Avila, qui lui ayant parlé en particulier, apprit de notre Saint le motif qui l'avoit porté à faire ces folies apparentes. Ce grand homme comprit le mérite de cette simplicité, admira le courage de cet humble pénitent, et ne pensant pas que cet excès d'humilité dût avoir d'autres suites, il se contenta de lui inspirer une grande confiance en la miséricorde de Dieu, et lui promit ses soins et sa protection en toute rencontre.

Jean consolé par ce grand serviteur de Dieu, et croyant toujours qu'il ne pouvoit jamais trop s'humilier, ne l'eut pas plutôt quitté, qu'il recommença ses volontaires extravagances. On se crut obligé de l'enfermer dans l'hôpital, et de le faire fouetter sans pitié, tandis qu'il tressailloit de joie de faire une si amere pénitence ; elle auroit été plus longue, si le Pere d'Avila, averti de l'état pitoyable où l'on avoit réduit son pénitent ne lui eût ordonné de faire cesser ce nouveau genre d'austérité, en faisant cesser sa prétendue folie.

Jean obéit. Un changement si subit découvrit le motif d'une si étonnante humiliation. Chacun en fut frappé ; mais rien n'édifia tant que la charité héroïque qui l'arrêta dans ce même hôpital pour y avoir soin des malades.

Comme sa dévotion envers la sainte Vierge croissoit tous les jours, il fit un pélérinage à Notre-Dame de Guadaloupe. Les graces extraordinaires qu'il y reçut, augmenterent les ardeurs de sa charité; et de l'avis de son saint Directeur le Pere d'Avila, il promit à Dieu de passer toute sa vie au service des pauvres.

Etant de retour à Grenade, il loua une maison, où il assembla tous les malades abandonnés et tous les pauvres qu'il rencontra par les rues. Les soins qu'il en prenoit, et les secours spirituels et corporels qu'il leur rendoit, animerent tellement la charité du Peuple et des Grands, que ce premier établissement eut un succès qui étonna toute la Ville.

Telle fut la naissance de l'Ordre Religieux des Freres de la Charité, que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour faire revivre en leur personne la plus ardente et la plus édifiante charité des premiers siecles de l'Eglise. Cette sainte Congrégation des freres Hospitaliers, si utile au public, a été confirmée par le Pape saint Pie V, en 1572; elle s'est multipliée en peu de temps jusqu'aux extrémités du monde chrétien, et par les secours corporels et spirituels qu'elle rend à tant de malheureux, est devenue l'admiration de tous les Fidelles.

Cependant ce premier asile des pauvres devint bientôt, par la charité de notre saint, le plus grand et le plus célebre hôpital de l'Europe. On ne sauroit dire les soins qu'il prit et la peine qu'il eut à créer, pour ainsi dire, un si grand ouvrage, sans autre fonds que celui de la Providence. Il servoit jour et nuit les malades avec des soins infinis, balayoit leur chambre, faisoit leur lit,

les pansoit, les soignoit, les instruisoit, les consoloit, rien n'échappoit à sa charité et à son zele. L'Archevêque de Grenade étant venu voir ce nouvel établissement, en fut si satisfait qu'il le prit sous sa protection, et voulut avoir bonne part à la dépense. Tout y étoit considéré avec admiration : la propreté des chambres, l'ordre du service, l'abondance des meubles et des vivres, la charité, la modestie, et la patience de ceux qui attirés par la réputation du Frere Jean, servoient sous lui, et suivoient ses exemples.

Mais sa charité universelle n'étoit pas renfermée dans son hôpital, elle s'étendoit encore sur tous les pauvres honteux, pourvoyoit même aux pressans besoins des pauvres filles qui étoient en danger, et par de saintes industries tiroit du désordre les femmes débauchées.

Depuis qu'il eut reçu des compagnons de sa charité et de ses travaux, il alloit lui-même quêter pour ses pauvres. Un air de sainteté qui paroissoit sensiblement dans ses paroles, dans ses manieres, jusque même dans sa mal-propreté, lui attiroit la vénération de tout le monde. *Ayez de la charité pour vous-même*, disoit-il, *faites-vous du bien ;* c'étoit sa formule ordinaire de demander l'aumône.

Cependant son zele et sa charité lui procurerent bien des humiliations. Un libertin à qui il demandoit l'aumône pour son hôpital, lui donna un soufflet. La douceur et l'humilité avec lesquelles notre Saint lui présenta l'autre joue, toucherent cet emporté, et le convertirent.

Quoique ses travaux fussent excessifs, ses austérités étoient encore plus étonnantes. Il couchoit sur une natte à terre, et n'avoit qu'une pierre pour chevet ; il jeûnoit tous les Vendredis au pain et à l'eau, il mangeoit quelques légumes les autres jours, et toute sa vie n'étoit qu'un jeûne. Il marchoit toujours nus pieds ; la tête découverte

découverte à la pluie et aux frimats ; son habit étoit toujours celui que portoit le plus vil et le plus crasseux des pauvres, à qui il avoit donné le sien ; et avec toutes ces austérités il s'accusoit sans cesse de mener une vie trop lâche.

L'Evêque de Tuy, Président de la Chambre Royale de Grenade, s'entretenant un jour avec lui, voulut savoir son surnom. Le jeune enfant qui m'apparut sur le chemin de Gibraltar, répondit le Saint, m'appela *Jean de Dieu*. Vous vous appellerez donc dorénavant *Jean de Dieu*, reprit le Prélat ; et parce qu'une bienséance chrétienne, ajouta-t-il, sert à rendre la vertu plus aimable, ne portez plus ces vieux haillons qui éloigneroient de vous bien d'honnêtes gens. Je vous ai fait faire un habit qui vous convient, et que vous porterez désormais. Le Saint l'accepta avec humilité. L'Evêque l'ayant fait apporter, le bénit, et l'en revêtit de sa main. Cet habit fut le modele de celui que portent encore aujourd'hui les Religieux de Saint-Jean-de-Dieu, qu'on nomme les Freres de la Charité.

Quoique notre Saint parût continuellement dans l'action, on peut dire qu'il étoit toujours en oraison, ne perdant jamais Dieu de vue. Il fut doué du don de contemplation, et Dieu le favorisa des plus grandes graces ; il eut le don de Prophétie et celui des miracles. Jesus-Christ et la très-sainte Vierge l'ont honoré plusieurs fois de leur présence sensible. Il vit un jour durant sa priere cette Mere de miséricorde, qui tenant en sa main une couronne d'epines, lui dit : Jean, c'est par les épines et par les souffrances que tu dois mériter la couronne que mon Fils te réserve dans le Ciel ; et au même temps il sentit des douleurs très-aiguës ; mais son amour lui fit répondre : Qu'il trouveroit toujours ses délices dans les souffrances, et qu'il ne vouloit point d'autres fleurs que les épines de la Croix.

Ayant trouvé un jour un pauvre dans les rues, qui lui parut être à l'extrémité, il le chargea sur ses épaules, le porta à l'hôpital, et le mit dans un lit; lui ayant, selon sa coutume, lavé les pieds, et voulant les lui baiser, il remarqua qu'il les avoit percés comme ceux de Jesus-Christ. Levant les yeux pour voir le malade, il reconnut que c'étoit Jesus-Christ lui-même, qui lui dit : Jean, je reçois comme fait à moi-même tout le bien que les pauvres reçoivent de ta main; leurs plaies sont les miennes, et tu laves mes pieds quand tu laves les leurs. Après quoi la vision disparut, et le Saint se trouva entouré d'une si brillante lumiere, que tous les pauvres crierent au feu.

Toutes ses courses de charité furent accompagnées de merveilles; mais ses forces se trouverent enfin épuisées par sa pénitence, par son activité continuelle, et par sa charité. Etant tombé malade, la Dame Anne Osoria, femme de Dom Garzias de Pise, le voyant accablé par les pauvres, qui, désolés de la perte de leur bon Pere, fondoient en larmes, et ne bougeoient point d'auprès de son lit, demanda à l'Archevêque la permission de le faire transporter dans son logis; le Prélat l'ayant ordonné, il fallut obéir, quelque répugnance qu'il eût de mourir hors de son hôpital. L'Archevêque lui administra lui-même les derniers Sacremens, qu'il reçut avec une dévotion qui en inspiroit à toute l'assemblée. Cet illustre Prélat se chargea de maintenir l'établissement de ses hôpitaux, et de payer les dettes qu'il avoit contractées pour l'entretien des pauvres. Enfin, le huitieme de Mars de l'an 1550 notre Saint sentant approcher sa fin, pria tout le monde de sortir de sa chambre, il se leva du lit, se mit à genoux à terre, et embrassant son Crucifix, il rendit l'ame à son Créateur, en prononçant ces douces et amoureu-

ses paroles : *Jesus, Jesus, je remets mon ame entre vos mains.* Ceux qui s'étoient retirés, entendant ces paroles, rentrerent dans la chambre, et le trouverent mort. Son corps demeura à genoux sans appui, jusqu'à ce qu'on le tira de la chambre pour l'ensevelir. Il n'avoit que cinquante-cinq ans, et l'on remarqua qu'il étoit sorti du monde le même jour qu'il y étoit entré. Ses funérailles eurent tout l'air d'un triomphe. L'Archevêque y parut revêtu de ses habits pontificaux à la tête de tout le Clergé séculier et regulier. Le corps porté alternativement par des Religieux de Saint-François et des Minimes, étoit entouré de vingt-quatre Jurés de la Ville, suivi par le Président et les Magistrats du Conseil Royal et ceux de la Ville, par un nombre prodigieux de personnes de qualité, et par une foule incroyable de peuple.

On fit publiquement l'éloge des vertus du Saint dans les Oraisons funebres pendant neuf jours que dura le service solennel. Les miracles continuels par lesquels Dieu déclara d'abord la sainteté de son serviteur, déterminerent le Pape Urbain VIII, après de longues informations, à donner, l'an 1630, une Bulle par laquelle il le met au rang des Bienheureux, et l'an 1690 le Pape Alexandre VIII fit la cérémonie de sa canonisation avec grande solennité dans l'Eglise de Saint-Pierre.

Vingt ans après la mort de saint Jean de Dieu, l'Archevêque de Grenade ayant fait ouvrir son tombeau, on trouva son corps tout entier et sans corruption, quoiqu'il n'eût pas été embaumé. L'an 1660 le Roi d'Espagne Philippe IV, à la priere de sa sœur Anne d'Autriche, Reine de France, Mere de Louis-le-Grand, obtint un os du bras droit de notre Saint pour l'Hôpital de la Charité de Paris. Il l'envoya à cette Princesse dans un reliquaire très-précieux, et la relique

fut portée à l'Eglise de l'Hôpital, avec une solennité et une dévotion extraordinaire.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Joannem, tuo amore succensum inter flammas innoxium incedere fecisti, et per eum Ecclesiam tuam novâ prole fœcundasti: præsta, ipsius suffragantibus meritis, ut igne charitatis tuæ vitia nostra curentur, et remedia nobis æterna proveniant. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui ayant embrasé le bienheureux Jean du feu de votre divin amour, l'avez fait passer au milieu des flammes sans se brûler, et qui avez bien voulu vous servir de lui pour enrichir l'Eglise d'une nouvelle famille: accordez-nous par sa puissante intercession, que par le feu de votre divin amour nous soyons guéris de nos vices, et que nous trouvions dans ses prieres des remedes efficaces pour tous nos maux. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit: ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et il ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Ce n'est pas seulement dans la Loi de grace que les richesses ont été des occasions de beaucoup de péchés, et que les riches ont eu de la peine à se conserver dans l'innocence, puisque l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, qui vivoit environ deux cents ans avant Jesus-Christ, regarde un homme qui est riche, et qui est saint, comme une merveille.

RÉFLEXIONS.

L'attachement aux richesses est un obstacle au salut; est-il fort ordinaire de vivre dans l'abondance, et de n'avoir pas cet attachement? Le vice s'insinue jusque dans le désert, les passions s'allument jusque sous la cendre de la pénitence; et le vice respectera-t-il la région des plaisirs? et les passions s'éteindront-elles au milieu de tant d'objets qui les nourrissent, qui les excitent?

Une condition où tout sert à flatter les sens et à nourrir les passions, sert peu à nourrir la piété. L'humilité qui est la base de la perfection chrétienne, se trouve rarement dans cette fameuse opulence. Une vie délicieuse, honorée, flattée, fut rarement une vie innocente. Les richesses ne sont pas seulement des épines, selon l'expression de Jesus-Christ même, elles ne font que trop souvent le même effet que le poison.

Mais que doit-on inférer de toutes ces vérités, si ce n'est que ceux qui vivent dans l'éclat et dans l'opulence, doivent être les plus religieux observateurs de la Loi; qu'ils doivent regarder comme frivoles, comme nuls tous ces privileges de délicatesse, que l'amour-propre a inventés, et se garder scrupuleusement de toutes ces infractions de la Loi, auxquelles un monde libertin et irréligieux a donné le nom de dispense; qu'ayant un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ils doivent veiller, et prier plus que

les autres, et chercher dans les macérations de la chair, de quoi affoiblir les tentations qui naissent de leur état.

Chose étrange ! qu'il n'y ait que ceux qui sont le plus à leur aise dans le monde, qui n'ayent ni assez de force, ni assez de santé pour observer les lois de l'Eglise. Peu de gens riches, peu de femmes du monde, à qui, si on les en croit, les jours maigres ne fassent mal; peu dont la santé ne soit altérée par le jeûne. Ce n'est pas l'abondance des mets, ni la délicatesse qui manquent dans leurs repas; mais c'est que la santé est toujours délicate, foible, on pourroit ajouter, et précieuse quand on est riche.

On diroit même que les infirmités corporelles croissent avec le revenu. Tel observoit dans une médiocre fortune les lois les plus séveres de la pénitence sans en être incommodé, qui, devenu puissant Seigneur, s'imagine manquer de forces pour les moindres observances. Les dispenses ne sont presque que pour les gens riches : mais Dieu autorisera-t-il ces dispenses quand elles seront portées à son tribunal ?

Il semble que l'abstinence et le jeûne si ordinaires aux premiers Chrétiens, si nécessaires aux premiers fidelles, ne sont presque plus que pour les pauvres gens. Le seul nom de Carême, de pénitence, de mortification, révolte les Grands et les heureux du siecle. Que signifient donc tous ces oracles de Jesus-Christ, tant de fois répétés dans l'Evangile : *Si vous ne portez pas votre croix chaque jour, en vain vous flattez-vous d'être mon Disciple; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* En quel endroit de l'Ecriture les gens de qualité, les riches sont-ils dispensés de cette regle universelle ? Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs de ceux qui feront ces réflexions si concluantes n'en profiteront pas.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 22.

IN illo tempore : Accesserunt ad Jesum Pharisæi : et interrogavit eum unus ex eis Legis Doctor, tentans eum : Magister, quod est mandatum magnum in lege ? Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in totâ animâ tuâ, et in totâ mente tuâ. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet et Prophetæ. Congregatis autem Pharisæis, interrogavit eos Jesus, dicens : Quid vobis videtur de Christo ? cujus filius est ? Dicunt ei : David. Ait illis : Quomodo ergo David in spiritu vocat eum Dominum, dicens : Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ? Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est ? Et nemo poterat ei respondere verbum : neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare.

EN ce temps-là : Les Pharisiens vinrent trouver Jesus, et l'un d'eux qui étoit Docteur de la Loi, l'interrogea à dessein de le surprendre : Maître, dans la Loi quel est le grand commandement ? Jesus lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, et de tout votre esprit. C'est là le plus grand commandement, et le premier ; mais il y en a un second semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la Loi et les Prophetes se réduisent à ces deux commandemens. Comme les Pharisiens étoient là assemblés, Jesus leur fit cette question : Que pensez-vous du Christ ? de qui est-il fils ? De David, lui dirent-ils. D'où vient donc, leur répondit-il que David étant inspiré, l'appelle Seigneur, disant : Le Seigneur dit à mon Sauveur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis j'en fasse votre marche-pied. Si donc il est appelé Seigneur par David, comment est-il son fils ? Et personne ne pouvoit lui répondre un seul mot ; et depuis ce jour-là qui que ce soit n'osa plus l'interroger.

MÉDITATION.

Des Œuvres de Miséricordes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'au dernier Jugement, dans cette terrible discussion de tout ce que nous avons fait de bien ou de mal, dans ce Jugement sans appel qui décide de notre éternelle destinée, le titre le mieux fondé pour gagner notre procès, ce sont les œuvres de miséricorde. Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, posséder le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde, dit le Souverain Juge : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; je ne savois où loger, et vous m'avez recueilli chez vous ; je manquois d'habit, et vous m'en avez donné ; j'étois malade, et vous m'avez visité ; j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Les Justes lui répondront alors : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger ; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, et que nous vous avons recueilli chez nous ? ou manquer d'habit, et que nous vous en avons donné ; et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons été voir ? Et le Souverain Juge leur répondra : Je vous le dis en vérité ; toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes Freres, vous me les avez faites à moi-même.

Jesus-Christ nous a acheté le Ciel au prix de son Sang ; et voilà ce qu'il exige de nous pour

entrer en possession de cet héritage. C'est son amour infini pour nous qui l'a porté à faire tant de frais pour notre salut; il veut aussi que ce soit notre charité envers nos freres qui nous fasse mériter cette couronne : pouvoit-il mettre le bonheur éternel à un plus bas prix; est-on excusable si on se damne ?

SECOND POINT.

Considérez que le Sauveur ne pouvoit pas, ce semble, exiger rien de nous qui fût plus raisonnable, ni plus aisé. Il ne dit pas : Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, posséder le Royaume qui vous a été préparé; car vous avez passé vos jours dans la plus haute contemplation, et dans la solitude; vous avez macéré votre corps par des austérités excessives et par des jeûnes continuels; votre zele pour ma gloire vous a fait parcourir les pays les plus éloignés, et les nations les plus barbares. Rien de plus louable, rien de plus saint, rien de plus méritoire pour le Ciel, il est vrai; mais ce divin Sauveur ne donne pas précisément pour condition du salut cette haute vertu, ces pénibles travaux, ce grand courage, parce qu'il savoit bien que tout le monde ne seroit pas en état de faire tous ces frais. Comme il a versé son sang pour le salut de tous les hommes, il veut que nul homme ne puisse raisonnablement s'excuser de faire ce qui est nécessaire pour être sauvé. Vous n'avez ni le courage, ni la santé pour pratiquer une pénitence si austere, et vous êtes trop imparfait pour avoir le don d'une sublime contemplation; mais qui peut s'excuser d'être insensible aux miseres d'autrui, et de refuser quelques secours aux pauvres ? Vous n'êtes pas en état d'aller porter aux Infidelles les lumieres de la Foi, mais de quelque condition que vous soyez, qu'est-ce qui peut vous empêcher de visiter, de consoler les

pauvres malades dans les hôpitaux, et les prisonniers dans les prisons ; et si vous n'êtes pas même en état de les soulager par vos pieuses libéralités, qui vous empêcheroit de les consoler du moins par votre visite. Quel désespoir à ce moment décisif de notre éternité, d'avoir négligé des moyens de salut si faciles !

Que la charité immense d'un saint Jean de Dieu confondra durant toute l'éternité de lâches Chrétiens, qui seront damnés pour avoir négligé ces œuvres de miséricorde !

Ne permettez point, Seigneur, que ces réflexions si salutaires augmentent en ce jour critique mes regrets, et si j'ai été assez malheureux jusqu'ici pour n'en pas profiter, faites, mon Sauveur, que le fruit de cette Méditation répare ma faute passée !

Aspirations dévotes durant le jour.

Non diligamus verbo et linguâ, sed opere et veritate. 1. Joan. 3.

Que notre amour pour nos freres ne soit pas en paroles, ni sur la langue, mais qu'il soit effectif et véritable.

Quis infirmatur, et ego non infirmor ? 2. Cor. 11.

Puis-je savoir un de mes freres dans l'affliction, et que je n'en sois point touché ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAUT-IL d'autres motifs pour porter tous les Fidelles à la pratique des œuvres de miséricorde, que l'objet même de ces bonnes œuvres ? Ce n'est pas seulement cet homme pauvre et malheureux, que la Religion veut que vous regardiez pour votre frere, que vous allez voir dans cet Hôpital, ou dans cette Prison, (cette considération doit faire impression sur

un cœur chrétien); mais c'est Jesus-Christ lui-même à qui vous rendez visite dans la personne de ce prisonnier et de ce malade; c'est Jesus-Christ que vous consolez dans ces fers; c'est à Jesus-Christ que vous portez ce bouillon, dans cet Hôpital, et à qui vous rendez quelque service de charité, ou à qui vous donnez quelque aumône : *Mihi fecistis.* C'est Jesus-Christ lui-même qui nous le dit. Est-il possible que nous croyions cette vérité, et que les Prisons et les Hôpitaux ne soient point visités tous les jours par les Fidelles!

2.° Prenez aujourd'hui cette résolution, de rendre, du moins un jour chaque semaine, une visite aux pauvres malades dans les Hôpitaux; mais en y allant, persuadez-vous, et dites-vous en vous-même que c'est à Jesus-Christ que vous allez rendre cette visite. On appelle l'Hôpital l'Hôtel-Dieu, puisque Jesus-Christ veut qu'on croie que c'est lui qui y est dans la personne des pauvres. On se croit honoré d'avoir l'entrée du Palais du Prince! nul qui ne puisse aller fort aisément, tous les jours si l'on veut et à toute heure, rendre visite à Jesus-Christ dans son Hôtel. Que cette seule réflexion doit animer la charité des Chrétiens envers les pauvres malades!

PRIERE

Pour le cinquieme jour de la Neuvaine.

GRAND Apôtre de tant de peuples, vous dont le zele sembloit plus vaste que l'Univers, et dont la charité s'est répandue sur tant de Nations; grand saint François-Xavier, qui ne respiriez que le salut des âmes, soyez touché des infirmités de la mienne; obtenez-moi cette charité chrétienne, sans laquelle je ne saurois

être disciple de Jesus-Christ, et avec elle la grace dont je crois avoir si grand besoin, et que je vous demande durant cette Neuvaine, si c'est pour la plus grande gloire de Dieu et pour mon salut. Ainsi soit-il.

NEUVIEME JOUR.

SAINTE FRANÇOISE, VEUVE.

SAINTE Françoise, qu'on peut avec raison proposer comme un modele de vertus à toutes les femmes Chrétiennes, de quelque état et dans quelque condition qu'elles soient, naquit à Rome l'an 1384. Son pere Paul de Buxis, et sa mere Jacqueline Refredeschi, étoient tous deux de famille très-ancienne et fort illustre. Elle ne fut pas plutôt au monde, qu'il parut bien qu'elle n'étoit que pour le Ciel. Sa patience, sa douceur, son amour pour la pureté dans un âge où la raison même n'est pas encore développée, firent voir combien elle excelleroit un jour en toutes sortes de vertus.

Elle n'eut jamais du goût pour les amusemens puérils, et encore moins pour ces délicatesses qui naissent, ce semble, avec les filles de sa qualité. On s'apperçut dès son enfance combien elle aimoit la solitude et la priere. Elle avoit cent petites industries pour cacher ses mortifications aux yeux de ses parens et de sa gouvernante; et dès l'âge d'onze ans elle prit la résolution de se renfermer dans un Monastere, et de s'y consacrer entiérement à Dieu : mais ses parens qui avoient d'autres vues, ne consulterent pas ses inclinations; et à peine eut-elle douze ans complets, qu'ils la marierent à un Gentilhomme Romain, nommé Laurent de

Pontianis, jeune homme riche, d'une grande naissance, et d'un mérite distingué.

Engagée dans le mariage, elle ne pensa plus qu'à s'y sanctifier. Persuadée que la véritable dévotion, c'est de remplir parfaitement tous les devoirs de son état, toute son application fut de ne rien négliger dans celui où Dieu l'avoit mise. Ses premiers soins furent d'étudier l'humeur et le naturel de son mari, à qui elle se fit toujours une étroite obligation d'être parfaitement soumise, écartant avec soin tout ce qu'elle jugeoit capable de lui déplaire, et tout ce qui auroit pu troubler leur bonne intelligence, et la douceur de leur société.

Il y eut peu de mariages plus heureux, parce qu'il y en eut peu de si saints. L'estime, l'amour et le respect furent réciproques, la paix et l'union inaltérables; et ils vécurent quarante ans ensemble, sans qu'il y eût jamais la moindre mésintelligence, ou la moindre froideur.

Sa famille fut le principal objet de ses soins; ayant un fils et une fille, elle n'eut garde de se décharger sur d'autres de leur éducation; elle comprit d'abord que c'étoit-là le premier emploi d'une mere chrétienne, et elle s'en acquitta si parfaitement que son fils mourut à l'âge de neuf ans, en odeur de sainteté; et sa fille, qui mourut âgée seulement de cinq ans, s'écria, peu avant que d'expirer, qu'elle voyoit son frere brillant comme un soleil qui l'invitoit à la même gloire.

Se souvenant de ce que dit l'Apôtre (*a*) : Que si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la Foi, et il est pire qu'un infidelle; on ne peut dire avec quelle attention elle veilloit sur son domestique, et avec quelle douceur, quelle bonté elle traitoit les personnes

(*a*) *Tim.* 5.

qui la servoient; elle les regardoit comme ses enfans, et leur servoit à tous de mere. Elle ne voulut jamais permettre que ceux qui tomboient malades chez elle fussent portés à l'Hôpital. Nous allons, disoit-elle, servir des pauvres inconnus dans les Hôpitaux; et comment refuse-t-on de servir chez soi ses pauvres domestiques malades ?

Conservant toujours le même esprit de retraite et d'oraison, elle regardoit sa maison comme son monastere; le bon ordre qu'elle y avoit mis, et la piété qui y régnoit, la firent toujours regarder comme telle. Elle travailloit réguliérement à certaines heures du jour avec ses filles; leur faisoit elle-même la lecture d'un livre de piété, et tous les soirs la priere. Outre ses grands exemples de vertu, qui étoient de persuasives exhortations, elle avoit de temps en temps, avec ses domestiques, des entretiens de piété, et sur-tout les veilles des jours de fêtes; et quelque charité qu'elle eût pour pourvoir abondamment à tous leurs besoins, elle avoit encore plus d'empressement pour le salut de leurs ames.

Quoique jeune, riche, et de grande qualité, elle s'interdit pour toujours, dès le premier jour de ses noces, le jeu, les spectacles et tout les divertissemens mondains. Elle avoit coutume de dire que pour être jeune et de qualité, elle n'en étoit pas moins chrétienne, c'est-à-dire, moins obligée à vivre selon les regles de l'Evangile; et qu'au reste s'il y avoit des maximes à suivre, elle n'en connoissoit point d'autres que celles de Jesus-Christ.

Elle ne fut jamais vêtue que de laine, du consentement de son mari; et quelque propreté qu'il parût dans ses appartemens, il n'y eut jamais rien qui pût blesser la simplicité et la modestie chrétienne. Sa dévotion n'eut jamais

rien de trop austere ; sa douceur, ses belles manieres, sa complaisance même, servirent à rendre la vertu aimable ; et son exemple fut de si grande édification dans Rome, sur-tout pour les personnes de son sexe et de sa condition, qu'elle retira plusieurs Dames Romaines des vanités du siecle, et leur inspira le même amour pour la vertu. Il y en eut beaucoup qui se joignirent à elle, dans un engagement de piété, où elle s'étoit mise sous la conduite des Peres de la congrégation du Mont-Olivet. L'émulation sainte qu'elle y excita, réveilla la ferveur et la charité, pour toutes les bonnes œuvres de la ville.

Quelque attachement qu'elle eût à l'oraison où elle goûtoit tant de douceurs, elle savoit l'interrompre sans impatience et sans chagrin lorsqu'elle y étoit obligée. Dieu voulut même lui faire voir par un fait merveilleux combien cette disposition lui étoit agréable. Disant un jour l'Office de la sainte Vierge, avec sa dévotion ordinaire, elle fut détournée jusqu'à quatre fois dans le même verset, qu'elle quitta et reprit autant de fois sans donner le moindre signe d'impatience. Revenant pour recommencer le verset, elle le trouva écrit en lettres d'or ; ce qu'elle auroit caché si la personne qui s'y trouva par hasard, et qui en fut témoin, n'eût publié d'abord ce miracle.

Elle donnoit aux œuvres de charité tout le temps qui n'étoit pas consacré à la priere ou au soin de sa famille et de son domestique. La soumission parfaite qu'elle eut toujours aux avis de son Directeur, modéra bien ses austérités, mais non pas le désir qu'elle avoit des souffrances. La vue du Crucifix lui reprochoit sans cesse, à ce qu'elle disoit, sa mollesse ; et cependant il étoit difficile d'être plus dure à soi-même qu'elle l'a toujours été.

Sainte Françoise marchoit à grands pas dans les voies de la perfection, lorsque le Seigneur qui

jusqu'alors l'avoit comblée de faveurs extraordinaires, et avoit répandu dans son ame ces douceurs abondantes, qui font goûter par avance les joies du Ciel, voulut lui faire part de sa croix, et faire voir que sa vertu étoit un fruit de toutes les saisons, qu'elle ne dépendoit point de l'abondance et de la prospérité, et qu'elle étoit supérieure à toutes les disgraces.

L'an 1413, Ladislas, Roi de Naples, s'étant saisi de Rome durant le schisme, sainte Françoise eut le déplaisir de voir sa maison pillée, ses grands biens confisqués, et son mari avec son beau-frere Paulucci bannis de la ville; elle supporta avec une constance admirable cette disgrace : n'ayant pu retenir ses larmes quand elle se vit enlever son mari et son fils, elle condamna cette sensibilité et la regarda toute sa vie comme une faute. Elle répondit constamment à ceux qui vouloient partager avec elle son affliction : Le Seigneur m'a ôté ce qu'il m'avoit donné; que son nom soit béni. La sérénité qui parut toujours sur son visage, sa parfaite résignation et sa tranquillité, faisoient l'éloge de sa vertu, charmoient ceux qui avoient le plus contribué à ses disgraces.

La tempête ayant cessé, son mari fut rappelé de son exil, ses biens restitués, et la paix rendue à sa famille. Sainte Françoise profitant des saintes dispositions où elle trouvoit son époux, lui persuada de vivre désormais comme frere et sœur, et de se donner tout aux bonnes œuvres et à la priere.

Se trouvant moins gênée dans ses dévotions, elle donna beaucoup plus à sa ferveur et à son zele; elle ne mangea plus qu'une fois le jour; elle s'interdit presque l'usage du poisson et de la viande; elle ne portoit point de linge, couchoit vêtue, et ne dormoit que deux heures la nuit. Elle portoit une haire effrayante et un cercle de fer, qui étant entré dans sa chair, lui causoit

une douleur très-aiguë. La seule vue de ces instrumens de pénitence, qu'on garde encore avec vénération dans son Monastere des Oblates, fait frémir : elle but long-temps dans le crâne d'un mort, pour vaincre sa délicatesse et sa répugnance. La moindre imperfection qui lui échappât étoit toujours sévérement punie. Elle avoit une dévotion singuliere aux souffrances de Jesus-Christ ; et elle demanda à ce divin Sauveur que toutes les fois qu'elle méditeroit sa passion, elle en ressentît toute l'amertume. Cette grace douloureuse lui fut accordée, et souvent on l'a crue morte par la véhémence de ces douleurs.

Depuis que sa famille et son domestique ne l'occuperent plus, les Hôpitaux furent sa maison. Nul pauvre honteux, nulle fille en danger, nul malheureux qui pût échapper à sa vigilance, à ses soins, à ses libéralités, à son zéle.

La vertu aimable de notre Sainte, ses entretiens, ses exemples ayant fait perdre le goût du monde à un grand nombre de filles et de jeunes veuves, la plupart de qualité, Dieu lui donna la pensée de fonder un Monastere des Oblates, c'est-à-dire, des vierges et des femmes qui touchées du désir de renoncer au monde ne voudroient plus que servir Dieu.

Comme elle avoit du côté de son mari toutes les facilités qu'elle eût pu souhaiter, elle entreprit, même de son vivant, cet établissement qui a été, comme il est encore aujourd'hui, un des plus illustres et des plus saints de l'Eglise, où un grand nombre de Filles de la premiere qualité font revivre en leur personne dans cette sainte maison le mépris généreux des vanités et des grandeurs mondaines; et par la pratique des plus grandes vertus elles retracent à nos yeux toutes celles que nous admirons dans leur sainte Fondatrice, dont elles conservent si bien l'esprit.

Ce fut l'an 1425 qu'elle fit ce pieux établisse-

ment, sous la regle de Saint-Benoît, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulieres qu'elle écrivit elle-même de sa main, et qui furent approuvées par le Pape Eugene IV, cinq ou six ans après. Ce nouvel Ordre fut mis sous la protection de la sainte Vierge. Le nombre des Demoiselles qui embrasserent d'abord ce pieux Institut fut si grand, qu'il fallut bâtir un nouveau Monastere. On les a toujours appelées les Oblates, parce qu'au lieu de *Profession*, comme les autres Religieuses, elles ne font qu'une *Oblation*.

Ce fut peu d'années après que sainte Françoise perdit sa belle-sœur Vannoccia, femme de Paulucci, la compagne inséparable de la plupart de ses œuvres de charité, et la fidelle imitatrice de ses vertus. Cette mort fut suivie de celle de Laurent de Pontianis son mari, qui arriva l'an 1436. Alors notre Sainte n'ayant plus rien qui pût l'arrêter dans le monde, alla se renfermer dans son Monastere des Oblates, pour finir ses jours dans la pénitence sous la Regle qu'elle leur avoit donnée. Ce ne fut pas sous le titre de Fondatrice, mais en qualité de petite servante qu'elle demanda à genoux d'être reçue dans la Maison. Ayant pris l'habit de religieux et fait son oblation le jour de saint Benoît de l'an 1437, il n'y eut point de ministere si vil, point d'office si bas dont elle ne se crût trop honorée; elle s'humilioit sans cesse devant les moindres Sœurs, s'estimant indigne d'être en leur compagnie.

Elle alloit elle-même querir hors de la ville le bois nécessaire pour les usages de la maison, l'apportoit sur ses épaules, ou sur un âne qu'elle conduisoit par les rues; et le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, c'étoit de lui faire accroire qu'on la méprisoit. Il ne faut pas être surpris si Dieu combla de faveurs si extraordinaires une ame si humble.

On la voyait d'ordinaire ravie en extase durant l'oraison, et c'étoit dans ces ravissemens si fréquens que Dieu lui révéloit les mysteres les plus cachés, et lui donnoit des connoissances surnaturelles. Elle reçut le don de prédire l'avenir, celui de pénétrer le fond des cœurs, et celui de faire des miracles.

Elle voyoit d'ordinaire son Ange tutélaire sous la figure d'un jeune enfant habillé de blanc, d'une beauté ravissante, et si brillant, que durant la nuit elle en étoit éclairée, à moins qu'une pensée inutile, ou une parole oiseuse ne la privât de cette insigne faveur.

L'emploi de Supérieure qu'elle fut contrainte d'accepter, n'altéra ni son humilité, ni son recueillement; il servit seulement à manifester davantage sa sainteté par un grand nombre de miracles.

Ne se trouvant dans la maison que deux ou trois morceaux de pain pour plus de quatre-vingts Religieuses, elle n'eut pas plutôt béni la table qu'il y en eut assez pour toute la Communauté. Travaillant un jour dans une vigne, et ses Sœurs n'ayant point d'eau pour étancher leur soif, il s'y trouva, quoiqu'au mois de Janvier, des raisins frais en abondance. On a vu les orages les plus violens, les pluies les plus abondantes respecter sa personne en pleine campagne. En vain le Prince des ténebres a fait les derniers efforts pour effrayer, pour intimider, et pour séduire notre Sainte; les plus grandes tentations, les plus rudes attaques de ces malins Esprits tournerent toutes à leur confusion; sainte Françoise fut toujours victorieuse, et l'on peut dire que toute sa vie n'a été qu'une suite éclatante de vertus et de prodiges. Il est aisé de comprendre combien sa mort fut précieuse aux yeux de Dieu.

Elle en fut avertie par une fievre violente qui alarma d'abord toutes ses filles et toute la ville;

elle seule étoit dans une joie sensible, de voir approcher le moment qui devoit l'unir à son Dieu. Elle prédit qu'elle mourroit le Jeudi; ce qui arriva le neuvieme de Mars de l'année 1440, la cinquante-sixieme année de son âge. Les miracles qu'elle avoit faits durant sa vie, et ceux qui se firent à son tombeau d'abord après sa mort, porterent le Pape Paul V à faire la cérémonie de sa canonisation l'an 1608, avec une solennité digne de la vénération que tout le monde Chrétien avoit déjà depuis long-temps pour cette grande Sainte.

La Messe de ce jour est en l'honneur de sainte Françoise.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui beatam Franciscam famulam tuam, inter cætera gratiæ tuæ dona familiari Angeli consuetudine decorasti: concede, quæsumus, ut intercessionis ejus auxilio Angelorum consortium consequi mereamur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui entre les autres dons que la bienheureuse Françoise votre servante a reçus de votre bonté, lui avez accordé la grace de converser familiérement avec son Ange; faites, s'il vous plaît, qu'assistés du secours de ses prieres, nous méritions d'être admis dans la société des Esprits bienheureux. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul, à Timothée. Chap. 5.

CHARISSIME: Viduas honora, quæ verè viduæ sunt. Si qua autem vidua filios aut nepotes habet: discat primùm domum suam regere, et mutuam vicem reddere parentibus;

MON très-cher fils, ayez soin des veuves qui sont véritablement veuves. Que si quelque veuve a des enfans, ou des petits-fils, qu'avant toutes choses elle apprenne à bien gouverner sa famille, et

hoc enim acceptum est coram Deo. Quæ autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. Et hoc præcipe, ut irreprehensibiles sint. Si quis autem suorum, et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior. Vidua eligatur non minùs sexaginta annorum, quæ fuerit unius viri uxor, in operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est.

à rendre le réciproque à son pere et à sa mere ; car cela est agréable aux yeux de Dieu. Mais celle qui est véritablement veuve et délaissée, qu'elle mette son espérance en Dieu, et qu'elle passe constamment les jours et les nuits en prieres et en oraisons. Car celle qui est dans les plaisirs, c'est une personne morte toute vivante qu'elle est. Donnez-leur encore ces avis-ci, afin que leur conduite soit irréprochable. Que si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un Infidelle. Qu'on n'élise point de veuve qui n'ait au moins soixante ans ; qu'elle n'ait eu qu'un mari ; que ses bonnes œuvres rendent témoignage d'elle, si elle a bien élevé ses enfans ; si elle a exercé l'hospitalité ; si elle a lavé les pieds aux Saints ; si elle à fourni aux besoins des malades ; si elle a recherché l'occasion de faire toutes sortes de bonnes œuvres.

Saint Paul étant en assez grande liberté à Rome, fit un voyage en Judée, comme il l'avoit promis dans son Epître aux Hébreux. Etant allé ensuite en Macédoine, il écrivit sa premiere Lettre à Saint Timothée, qu'il avoit laissé à Ephese ; après lui avoir marqué dans cette Lettre quels sont les devoirs d'un Evêque, il l'avertit de prescrire aux femmes la maniere modeste dont elles doivent s'orner et se vêtir, et l'instruit en particulier des qualités que doivent avoir les veuves dont on se servoit dans l'Eglise pour certains ministeres de charité : Cette Lettre fut écrite l'an de Notre-Seigneur 64.

RÉFLEXIONS.

Le veuvage est un état de deuil, de privation, de retraite. Chercher la joie, avoir du goût pour le plaisir, s'exposer trop à l'air du monde, c'est sortir de son état (*a*). Saint Grégoire Pape partageant les Fidelles dans le monde en différentes classes, déclare que les veuves tiennent le second rang : elles en ont toujours tenu un distingué dans l'Eglise. Dieu veut être appelé dans l'Ecriture le Protecteur des veuves, mais de celles, comme dit saint Paul, qui sont véritablement veuves, c'est-à-dire, qui par leur retenue, par leur piété, leur modestie, leur retraite, soutiennent l'honneur de leur viduité.

Quelle indignité, quel scandale de voir de jeunes veuves se replonger dans le monde, après en avoir été tirées par un coup de la Providence qui avoit principalement en vue leur salut, en brisant de si bonne heure leurs plus doux liens! De combien d'écueils ce coup de tempête les les avoit-il écartées ! C'étoit la main du Seigneur qui avoit répandu subitement ces ombres et ce deuil sur cet excès de parures, de luxe et de vanité; ces yeux arrêtés continuellement sur les créatures ne s'élevoient plus vers le Ciel ; ce cœur attaché à la terre avoit perdu le goût des biens célestes. L'ame enivrée de plaisirs, séduite par les sens, enchantée par mille faux brillans dans le monde, couroit à sa perte. Il a fallu démasquer tant de faux objets, faire sentir le vide de ces vaines joies, la caducité de ces biens apparens; et pour cela il a fallu rompre ce nœud, arracher ce bandeau, faire couler des larmes pour leur dessiller les yeux, et répandre bien de l'amertume sur toutes ces douceurs qui empoisonnent. Dieu a fait tout cela en retirant du monde cet époux. Image de la mort, éloignement des

(a) *In I. Reg. lib. 4. cap. 4.*

objets, tristesse, pleurs, retraite, quelque involontaire que tout cela soit, tout cela force une ame, pour ainsi dire, à devenir du moins pour un temps plus chrétienne. Pourquoi ne pas persévérer ? Pourquoi ne pas entrer dans les desseins de la Providence ? Dieu a brisé ses liens, quelle pitié de vouloir en former d'autres ! On a recouvré sa liberté, et l'on n'a point de repos qu'on ne se revoie dans la servitude. Peu de seconds mariages sans repentirs.

La veuve *qui est dans les plaisirs, c'est une personne morte, toute vivante qu'elle est.* Que cette vérité est peu goûtée aujourd'hui dans le monde ! mais en est-elle moins une vérité ? Les plaisirs du monde sont pernicieux à toutes sortes de gens ; mais ils sont infailliblement du poison dans certains états. La mort de l'ame n'est pas toujours visible, les poisons lents ne sont pas les moins pernicieux, ni les moins mortels.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet,

cælorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ? Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cælorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : ils sépareront les méchans d'avec les Justes ; et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Des Adversités.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien n'est plus en usage, et rien n'est moins connu que les adversités. Il s'en trouve par-tout, par-tout on les regarde comme de pures disgraces. Nulle cependant qui ne fût avantageuse, si l'on en connoissoit le prix.

Les Saints les ont toujours regardées comme des faveurs, elles servent de contre-poison aux passions ; leur amertume est un remede contre l'amour-propre ; rien n'est plus efficace pour guérir les illusions du cœur et l'aveuglement de l'esprit. La prospérité enivre, du moins elle éblouit. Qu'il

Qu'il est difficile que le cœur ne soit amolli quand tout nous rit, quand tout flatte. Les adversités nous font perdre le goût des créatures ; elles ont le secret de nous rendre sensibles et délicieux les biens spirituels.

La prospérité attache au monde, elle fait oublier Dieu, et nourrit l'ame dans ses défauts. L'adversité a trois effets contraires ; elle détache le cœur du monde ; elle l'attache plus fortement à Dieu ; elle nourrit et cultive toutes les vertus.

Si nous sommes bons, les adversités nous sont utiles, et elles nous sont même nécessaires si nous sommes mauvais. Quels fonds de mérites ne trouve-t-on pas dans les souffrances ! Certainement on peut dire qu'elles sont un trésor caché. Faut-il expier des péchés ; faut-il obtenir des graces préservatives ; faut-il dompter les passions et désarmer en quelque maniere l'ennemi du salut? c'est le propre des adversités. Le Sauveur en mourant sur la croix a rendu les souffrances précieuses. Les croix portent des fruits en tout temps. Mon Dieu, que nous en connoissons peu le mérite !

On fuit les croix : hélas ! elles savent bien nous trouver ; elles naissent par-tout, et nous en portons dans nous-mêmes les racines. Ne cherchons pas à les éviter, mais à en faire un bon usage. Elles deviennent plus légeres, dès qu'on les porte avec patience ; elles deviennent même douces, dès qu'on les porte avec joie.

L'humilité est le premier fruit des adversités. L'innocence ne se conserve jamais mieux qu'au milieu de ces épines. Elles sont le sentier le plus droit et le plus court pour aller au Ciel ; et l'on regarde avec horreur les souffrances ! Mon Dieu, que cette erreur est commune, mais qu'elle est pernicieuse ! Quel trésor de graces et de mérites n'eussé-je pas acquis, si j'eusse su profiter des souf-

frances ! Je n'en eusse pas souffert davantage. Ce qu'elles ont eu d'amer seroit passé ; il ne me resteroit que la douce condition d'en attendre la récompense. Mon Dieu, qu'un Chrétien est à plaindre, qui ne se rend pas heureux par les croix !

SECOND POINT.

Considérez qu'il est étonnant qu'un homme qui a la foi, ne comprenne pas le prix et l'indispensable nécessité des souffrances. Concevez le sens de ces oracles : Celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple (*a*). Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive (*b*). Car qui voudra sauver sa vie, la perdra ; mais qui la perdra pour l'amour de moi, la sauvera. C'est Jesus-Christ qui parle de la sorte. Quand nous portons notre croix avec chagrin, quand nous appelons les adversités des malheurs, quand nous frémissons à la vue des humiliations et des souffrances, croyons-nous sérieusement à la parole de Jesus-Christ ?

Ne nous attendons pas d'avoir part aux bonnes graces de notre Dieu, et d'être exempts de souffrir. Depuis l'établissement de la Loi de grace, plus de privileges pour les Elus du Seigneur à l'égard des biens et des joies de ce monde, plus d'exemptions pour eux, ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie. Le Bien-aimé du Pere ayant souffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne souffrissent pas ? Jesus-Christ, le prédestiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raisonnable qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractere différent ? Nul favori du Sauveur qui n'ait bu son calice ; ce n'est même qu'à cette condition qu'on peut prétendre d'être son favori : *Potestis*

(*a*) *Luc.* 14. (*b*) *Ibid.* 7.

bibere calicem ? Regardera-t-on, après cela, comme malheureux ceux qui ont ce privilege ?

Tous les jours bien des gens boivent, malgré eux et sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgraces qui leur arrivent, tant d'injustices qu'on leur fait, tant de persécutions qu'on leur suscite. Que de chagrins à dévorer, que d'humiliations, de contradictions, de mortifications, que de traverses, que d'infirmités et de maladies qu'on ne peut éviter ! C'est pour eux la portion de ce calice que Dieu leur a préparée ; mais parce qu'on ne le considere pas comme une portion du calice de Jesus-Christ, ce calice n'est point pour eux un calice de salut ; et de-là vient qu'ils n'y trouvent que de l'amertume. Veut-on en goûter la douceur : qu'on regarde avec des yeux chrétiens les adversités comme des moyens de salut, comme des gages de l'amitié du Sauveur, comme les trésors des Elus, comme leur apanage. Qu'on se voie humilié avec patience et avec soumission ; qu'on souffre avec résignation et avec action de graces ; et alors les souffrances ne seront pas seulement méritoires, elles deviendront consolantes ; le calice n'aura plus d'amertume, on n'y trouvera que de la douceur. Sainte Françoise en a fait une heureuse expérience.

Ah ! Seigneur, que j'ai de regret de n'avoir pas su, jusqu'ici, profiter de ce trésor caché ! J'ai bu bien des fois ce calice, sans penser que c'étoit le vôtre. Je vous promets, Seigneur, avec toute la confiance que votre grace m'inspire, que je vais regarder avec respect désormais les adversités ; daignez m'en donner le courage.

Aspirations dévotes durant le jour.

Bonum mihi quia humiliasti me : ut discam justificationes tuas. Psal. 118.

Je m'estime heureux, Seigneur, que vous m'ayiez affligé, afin de m'apprendre à mieux observer vos ordonnances.

Virga tua, et baculus tuus : ipsa me consolata sunt. Psal. 22.

Oui, mon Dieu! je trouve ma consolation dans les adversités même, et sous les coups de votre main appesantie sur moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOUS avons un Grand-Prêtre, dit saint Paul, qui est susceptible de compassion, et qui, pour se rendre plus sensible à nos maux, les a voulu tous éprouver en sa personne. Il a pitié du peuple dans le désert; il est attendri par le deuil de la veuve de Naïm; il verse des larmes sur le tombeau du Lazare. D'où vient qu'étant si touché de nos afflictions, il aime à voir ceux qu'il chérit le plus dans les adversités? Il faut qu'il y ait ici du mystere. Les humiliations, les afflictions nous sont utiles, elles nous sont même nécessaires. Toute condition heureuse est suspecte, elle est du moins bien dangereuse. Peu de vertus qui ne s'abâtardissent dans une longue prospérité. Corrigez une façon de parler commune aujourd'hui dans le monde, mais peu chrétienne; gardez-vous bien d'appeler malheureux ceux qui sont dans l'adversité. Que les croix soient des châtimens ou des épreuves: elles sont respectables, dès qu'elles sont des croix. Avez-vous des parens pauvres; est-il arrivé quelque affliction à un de vos amis; connoissez-vous des familles dans l'affliction, dans la misere? regardez ces personnes affligées comme des gens privilégiés; visitez-les, offrez-leur vos services, et estimez-vous malheureux si tout vous rit. Il est étonnant, il est honteux, il est scandaleux même

que des Chrétiens regardent la croix avec horreur. Ne démentons pas notre foi par nos sentimens et par notre conduite, et souvenons-nous que les jours les plus calmes, les plus sereins et les plus riants dans le monde, ne sont pas les plus heureux. Pensez, parlez et agissez désormais selon cette morale.

2.° Faites-vous une loi de remercier toujours Dieu dans la prospérité et dans l'adversité. *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus* (*a*) ? Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ? On peut s'adresser aux Saints pour obtenir de Dieu par leurs intercessions d'être préservés de certains accidens fâcheux, d'être délivrés de certaines maladies ; mais toujours avec ce correctif, si c'est pour la gloire de Dieu, et pour le salut de mon ame. C'est avec le même esprit que vous devez demander à Dieu par l'intercession de saint François-Xavier, les faveurs du Ciel qui vous sont nécessaires. La patience est une vertu dont les Chrétiens ne sauroient se passer.

PRIERE

Pour le sixieme jour de la Neuvaine.

GRAND Saint, qui dénué de tout secours humain, épuisé de travaux, réduit aux dernieres extrémités, chargé d'injures pour Jesus-Christ, avez toujours eu une patience inaltérable ; obtenez-moi, je vous en prie, cette magnanime vertu, et la grace de faire un bon usage des maux de cette vie, et avec cette faveur celle que je vous demande en particulier durant cette Neuvaine, toujours avec une soumission parfaite à la volonté de mon Dieu, ne voulant rien que pour sa gloire. Ainsi soit-il.

(a) *Job.* 2.

DIXIEME JOUR.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

DANS le temps que l'Empereur Constantin faisoit triompher l'Eglise de Jesus-Christ dans tout son Empire, Licinius son beau-frere persécutoit cruellement les Chrétiens dans tout l'Orient. Ayant été vaincu par Constantin l'an 314, et obligé de lui céder l'Illirie et la Grece, il en conçut tant de dépit, que ne pouvant se venger sur le victorieux, il déchargea toute sa colere sur les Chrétiens, que le pieux Empereur protégeoit par-tout, et il leur fit une guerre cruelle.

Il garda d'abord quelques mesures, ne les persécutant que sous des prétextes spécieux et des raisons d'état; il se déclara ensuite ouvertement contre la Religion, et pour faire plus de dépit à Constantin, il résolut d'exterminer tous les Chrétiens de son Empire.

La persécution fut horrible par tout l'Orient, et on y inventa des supplices nouveaux. Peu de Ministres de Jesus-Christ qui ne signassent leur foi par leur sang; peu de Fidelles qui ne fussent ou ensevelis dans des cachots affreux, ou exilés, ou couronnés du martyre.

Les plus illustres Martyrs que cette sanglante persécution ait faits, sont les quarante Soldats de Sébaste en Arménie. Saint Grégoire de Nysse les appelle les défenseurs de la foi, et les tours de la divine Cité; peu de saints Peres anciens qui ne leur donnent des éloges semblables.

Sur la fin de l'an 319, Licinius ayant levé le masque, et s'étant déclaré l'ennemi mortel des Chrétiens, il ordonna à tous les Gouverneurs d'obliger tous ses sujets de sacrifier aux Idoles.

Agricola, Gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, qui résidoit dans la ville de Sébaste, se montra un des plus ardens à exécuter les ordres du Prince. Il ne les eut pas plutôt publiés, que quarante soldats de la garnison de cette ville, tous jeunes, bien faits, braves, et déjà considérables par leurs services, vinrent tous ensemble se présenter à lui, et lui déclarerent hardiment qu'ils étoient Chrétiens, et qu'il n'y avoit point de supplices dont la peur fût capable de leur faire abandonner leur Religion. Lysias, Général des troupes, étant survenu, se flatta de les gagner, en leur représentant qu'ayant déjà mérité par leurs belles actions les éloges et la faveur du Prince, non-seulement ils perdoient leur fortune en désobéissant, mais qu'ils alloient s'exposer aux derniers malheurs et à une mort ignominieuse.

La réponse prompte et généreuse de ces Héros de Jesus-Christ fit assez voir au Général et au Gouverneur qu'ils perdroient plutôt leur vie que de perdre la foi. Ne croyez pas, leur dirent-ils, de nous séduire par de vaines promesses, ou nous intimider par de grandes menaces; nous ne voulons pas d'honneurs auxquels se trouve attachée une infamie éternelle; nous ne nous repaissons point de vaines chimeres, toute notre fortune, notre bonheur, notre gloire, c'est de mourir pour Jesus-Christ, seul vrai Dieu; vos Idoles sont des ouvrages de pierre ou de métal, qui certainement ne valent pas des hommes.

Le Gouverneur qui étoit naturellement fier et cruel, irrité par la hardiesse de ces généreux Chrétiens, ordonna que sur l'heure ils fussent désarmés, chargés de fers, et ensuite déchirés

à coups de fouet, et mis à la torture. La joie avec laquelle ils souffrirent tous ces tourmens étonna les Païens; mais ce ne fut là que le prélude de leur cruel martyre. Ils demeurerent assez long-temps dans les fers et dans la prison, leur ferveur et leur courage croissant tous les jours; et après sept jours le Gouverneur et le Général, désespérant de les pouvoir gagner, les condamnerent tous à la mort; et comme c'étoit alors sur la fin de l'hiver, qui est très-rigoureux en ce pays-là, et qu'un vent de bise qui souffloit en augmentoit même la rigueur, le Juge ordonna qu'on les exposât tous nus sur la glace, et qu'on les fît mourir de froid.

Les Martyrs ayant appris dans la prison leur condamnation, se mirent tous à genoux, et remercierent Dieu de la grace qu'il leur faisoit de répandre leur sang, et donner leur vie pour sa gloire; ensuite s'animant les uns les autres: Hélas! se disoient-ils mutuellement, combien de fois avons-nous bravé la mort au milieu du combat! dans combien de rencontres avons-nous étourdiment exposé notre vie pour notre Prince! Quelle gloire, quel bonheur, chers compagnons, de pouvoir souffrir pour la défense de la justice et de la vérité, et de pouvoir mourir pour celui qui pour nous racheter a donné son sang et sa vie! Ensuite levant les mains et les yeux vers le Ciel, tous crioient à Dieu: Nous sommes entrés quarante dans la lice, ce nombre est mystérieux; faites, Seigneur, que nous soyons couronnés tous quarante!

A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'il fallut sortir de la prison tous enchaînés, et aller au lieu du supplice. C'étoit un étang qui étoit hors de la ville, mais qui en étoit si près, qu'il en joignoit presque les murs. Un froid des plus aigus et des plus violens qui eût jamais été, avoit si fort gelé cet étang, que les chevaux

et les chariots passoient en toute assurance sur la glace. Ce fut dans cet étang glacé que les quarante Soldats Chrétiens furent condamnés de passer la nuit ; et afin de tenter davantage leur constance, le Tyran avoit fait allumer un grand feu vis-à-vis, et y avoit fait préparer un bain chaud, avec ordre d'y transporter incessamment ceux qui succombant à la rigueur du froid voudroient renoncer Jesus-Christ pour sauver leur vie.

Etant arrivés sur le bord de l'étang, ils se dépouillerent gaiement eux-mêmes de tous leurs habits, et coururent au supplice avec une joie qui étonna les assistans ; mais elle fut troublée par un accident bien funeste.

La rigueur du froid avoit déjà fait fendre en sillons tous les corps des Martyrs ; rien n'étoit plus affreux, et jamais douleur plus vive et plus aiguë. Les gardes couchés auprès du feu s'étant endormis, le Geolier qui seul veilloit auprès du bain, fut fort étonné de voir sur le minuit tout l'espace que les Martyrs occupoient sur le lac, éclairé comme en plein jour. Levant les yeux pour voir d'où pouvoit venir une lumiere si brillante, il apperçut une troupe d'Anges au nombre de trente-neuf portant chacun une couronne. Il comprit aisément que c'étoit le Dieu des Chrétiens, seul vrai Dieu, qui envoyoit cette troupe céleste pour couronner la constance et la fidélité de ses généreux serviteurs : Mais, disoit-il, ils sont quarante qui ont si généreusement combattu pour la Foi, et pouquoi seulement trente-neuf couronnés. Tandis qu'il raisonnoit sur ce mystere, il vit un malheureux Apostat qui vaincu par le froid avoit déja renié la foi, et à demi-mort se traînoit sur les glaces, faisant signe qu'on vînt l'aider pour s'aller mettre dans le bain, et déclarant par-là qu'il adoroit les idoles.

Le Geolier lui donna la main, mais ce malheu-

reux réprouvé n'eut pas plutôt approché du bain qu'il expira, et fut précipité dans les flammes éternelles. Alors le Seigneur qui ne vouloit pas que la priere que lui avoient faite les Martyrs fût sans effet, ni que le démon triomphât plus long-temps de sa conquête, voulut bien remplacer celui qui seroit perdu : car le Geolier touché de tout ce qu'il venoit de voir, converti tout-à-coup, se hâta de prendre sa place. Il éveille ses compagnons, leur déclare hardiment qu'il est Chrétien, et qu'il renonce de tout son cœur à toutes les superstitions païennes : ensuite se dépouillant lui-même pour entrer au combat, et priant tout haut les saints Martyrs de lui obtenir de Jesus-Christ la grace de mourir son disciple, il va prendre la place du soldat réprouvé, et eut le bonheur de recevoir, même visiblement, sa couronne. La joie fut commune dans cette heureuse compagnie, et la foi vive et magnanime de ce nouveau confrere les consola bientôt de la lâcheté du malheureux apostat.

Dès que le jour parut, on trouva qu'ils respiroient encore. Le Gouverneur ayant ordonné qu'ils fussent tous brûlés, on les mit sur des chariots pour aller les jeter dans le feu, et les faire expirer dans des douleurs encore plus aiguës. Un seul fut laissé ; c'étoit le plus jeune de tous nommé Meliton, qui étant plus vigoureux, avoit résisté plus long-temps au froid, et donnoit encore des signes de vie. Les gardes espérant de le faire changer, en le séparant de ses chers compagnons, ne voulurent point le charger avec les autres ; mais sa mere qui étant chrétienne ne l'avoit point perdu de vue durant les tourmens, s'élevant au-dessus des sentimens de la nature et de la foiblesse de son sexe, le prit elle-même entre ses bras, le mit dans le chariot, et connoissant à ses yeux à demi-éteints, et à son air gai, le plaisir qu'elle lui faisoit de ne pas le

séparer de son illustre compagnie : Allez, lui dit-elle, allez, mon fils, achever votre sacrifice avec votre vie, pour en commencer une heureuse qui ne finira point.

Les saints Martyrs furent tous jetés dans un grand bûcher allumé, et le Gouverneur ordonna que leurs cendres fussent jetées dans la riviere ; mais les Fidelles firent si bien ou par argent, ou par adresse, qu'ils enleverent ces précieuses Reliques qui furent dispersées si loin, dit saint Gregoire de Nysse, qu'il n'y eut presque point de pays dans la chrétienté, qui ne fût enrichi de ce trésor, et où la vénération pour ces saints Martyrs ne fût célebre. Leurs noms, comme on les trouve dans les Actes les plus anciens, sont : Quirion, Candide, Domnus, Meliton, Domitien, Eunoïque, Sisinne, Héracle, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valens, Hélien, Ecdice, Acace, Vibien, Elie, Théodule, Cyrille, Flavius, Severien, Valere, Cudion, Sacerdon, Prique, Eutyque, Eutyche, Smoragde, Philoctemon, Aéce, Nicolas, Lysimaque, Théophile, Xantéas, Angéas, Léonce, Hésique, Caïus et Gorgonne.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus : qui gloriosos Martyres fortes in sua confessione cognovimus, pios apud te in nostra intercessione sentiamus. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, que ces glorieux Martyrs, qui ont fait éclater leur constance dans la confession de votre nom, nous fassent sentir leur charité pour nous, par les prieres qu'ils vous feront en notre faveur. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epitre de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. II.

FRATRES : Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum: acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres : lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti: quibus dignus non erat mundus : in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt : in Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres : C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont refermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leurs infirmités pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres : les femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfans morts. Mais d'autres ont été tirés sur les chevalets, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse. Et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouet, outre cela, les fers et les prisons : ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée : ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chevre, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere : eux dont le monde n'étoit pas digne : vivant çà et là dans des déserts, dans des montagnes, dans des antres et dans des creux souterrains. Et tous ces gens-là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout : en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul étant à Rome l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 62, *et ayant toujours plus à cœur le*

salut de ceux de la nation, leur écrivit cette admirable Lettre, dans laquelle il leur démontre par des raisonnemens plausibles et concluans, tirés de l'Ecriture, qu'il n'y a point de salut à espérer qu'en Jesus-Christ; que la loi de grace qui est celle du Sauveur, a abrogé la loi écrite, qui étoit celle de Moyse; et qu'ils ne doivent plus s'assujettir à un joug dont le Fils de Dieu les a délivrés.

RÉFLEXIONS.

Non-seulement le juste vit de la foi, mais on peut dire que la foi est comme un des premiers mobiles des plus grandes actions du juste. C'est elle qui inspire ce grand courage, qui donne cet esprit de discernement, qui démasque les plus séduisans objets, qui en fait voir tous les brillans; c'est la foi seule, quelque obscure qu'elle soit, qui produit dans l'esprit de véritables lumieres.

Nous avons peu d'amour de Dieu, peu de confiance en Dieu, peu de vertu, peu de courage, parce que nous avons peu de foi. On agit avec lâcheté, avec tiédeur quand on croit foiblement. Ne disons pas que le chemin du Ciel est raboteux, que le joug du Seigneur est pesant, que les fruits de la croix sont amers, que les commandemens de Dieu sont difficiles, que la loi est austere; disons que notre foi est à demi-éteinte, qu'elle est fort languissante : une foi vive trouve tout aisé.

Raisonnons proportionnément de la foi divine, comme nous raisonnons de l'efficace de la foi naturelle; c'est proprement par les effets qu'on peut juger de la qualité de la foi.

Pourquoi dans un homme du monde cette assiduité tuante au travail? Pourquoi cette servitude gênante aux plus menus devoirs d'un emploi? Pourquoi cette dépendance servile dans le négoce, à la cour, à l'armée? On croit que

c'est un moyen sûr de s'avancer, peut-être même le seul moyen de faire fortune.

Il est dur de s'arracher de la douce société de ses parens, de se séparer de tout ce qu'on a dans le monde de plus cher, et d'aller exposer sa vie à mille dangers, à la violence des flots, à la fureur des vents et des orages : cependant croit-on ce voyage nécessaire à ses affaires, à sa famille, à son intérêt ; on ne consulte ni plaisirs, ni inclination, ni délicatesse. Ce jeune homme, sur qui peut-être portent de si riches successions, toute l'espérance de sa famille, seroit-il bien reçu à dire, quand il faut monter à l'assaut, quand il faut donner sur l'ennemi : Je ne puis pas m'exposer à de si grands dangers, ni à de si pénibles travaux; je suis un riche héritier, je suis de qualité, je suis jeune. La condition est dure, n'importe ; dès-là qu'il a plu au monde d'en faire une loi de bienséance qu'on croit nécessaire pour faire fortune, pour faire sa cour, pour avoir les bonnes graces du Prince, quelque dure que soit la loi, on ne délibere même pas, il faut s'y soumettre. Faut-il faire ici l'application de ces vérités pratiques, et faire le détail de notre foi ?

Ces Grands du monde, ces heureux du siecle, ces hommes vains et ambitieux, qui ne se repaissent que de grandeurs, qui ne servent que leurs passions ; qui se font une idole de leur cupidité, qui usent leurs jours dans les délices, ces personnes croient-elles en un Dieu crucifié ? croient-elles les plus terribles vérités de la Religion ? les maximes de Jesus-Christ entrent-elles dans l'objet de leur foi ? croient-elles que l'Evangile doive être la regle de leur conduite ?

Cette femme mondaine, uniquement occupée de ses plaisirs, et qui vieillit au jeu et dans les spectacles, croit-elle que pour être disciple de Jesus-Christ il faut se renoncer soi-même; qu'une vie chrétienne est une vie humble, mortifiée; que

les plaisirs du monde sont la plupart empoisonnés, que tout est piege, que tout est écueil dans le monde? Vivant comme l'on vit aujourd'hui dans le monde, oseroit-on répondre de sa foi?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 6.

IN illo tempore: Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba Discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæâ et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere: quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in Discipulos suos, dicebat: Beati pauperes: quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis: quia saturabimini. Beati qui nunc fletis: quia ridebitis. Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint vos, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illâ die, et exultate; ecce enim merces vestra multa est in cœlo.

EN ce temps-là: Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime, de Tyr et de Sidon, qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés; toute la troupe cherchoit à le toucher: parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples: Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres, car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous serez heureux, lorsqu'à cause du Fils de l'Homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous et faites éclater votre joie; car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

Du défaut de persévérance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien de gens venoient de toutes parts pour entendre et pour suivre le Sauveur du monde, et de toute cette multitude de peuples, combien peu qui ayent persévéré.

Plus de cinq mille personnes quittent tout, oublient même leur subsistance pour le suivre dans le désert; mais ce n'est que pour trois jours. Une grande foule de peuple vient au devant de lui hors de Jérusalem, mais cette dévotion ne dure que quelques heures. Une grande multitude de gens de toute la Judée et du pays de Tyr viennent pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies; nul qui ne reçoive quelque bienfait, nul qui ne soit ou le sujet ou le témoin de quelque miracle; et parmi toute cette troupe, combien de réprouvés! A qui faut-il s'en prendre? Le Sauveur n'exclut personne de ses libéralités, il ne refuse sa grace à personne. Ce sang précieux répandu, non seulement pour nous, comme dit saint Jean, mais encore universellement pour tout le monde; cette surabondance de rédemption, ces amoureuses invitations, ces exemples si concluans, ces paraboles, tout nous prouve qu'à la vérité la persévérance est l'effet de la bonté de Dieu, mais que le défaut de persévérance est l'ouvrage de notre malice. Il faut demander sans cesse à Dieu la persévérance, mais il n'y aura pas un réprouvé, qui ne se reproche éternellement de n'avoir pas persévéré.

Nul de ceux qui avoient été invités au festin ne s'y trouve; le Roi avoit fait tous les frais, il

ne tenoit qu'à eux d'y avoir une place. Quel usage, Seigneur, faisons-nous tous les jours de notre liberté ! Dieu ne veut pas nous faire violence.

Par combien de graces nous prévient-il ? Et qui peut penser sans admiration, sans étonnement aux bienfaits signalés dont il nous comble ? Il avertit, le festin est prêt ; il invite, il presse même. Que ne promet-il pas à ses serviteurs ? Quelle bonté, quelle libéralité envers tous ceux qui veulent être ses disciples ? Nous n'ignorons aucune de ces consolantes vérités; nous avons même goûté la douceur qu'il y a d'être à son service : mais enfin, on s'en dégoûte ; on écoute l'amour-propre ; on donne trop aux sens ; on céde à la passion ; on se laisse séduire aux vains charmes du monde; et voilà les funestes écueils où va échouer notre foible persévérance. Mon Dieu ! quelles mesures ne devons-nous pas prendre de bonne heure pour ne pas échouer !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien à quoi l'on doive plus penser, et qu'on doive plus instamment demander à Dieu, que la persévérance finale, puisque c'est d'elle que dépend notre bonheur éternel de notre part ; tout le secret consiste à ne se jamais relâcher dans la pratique de la vertu, à servir Dieu avec fidélité, à ne se point démentir à son service. Soyons fidelles au service de Dieu, il le sera certainement à garder ses promesses. Dieu veut que nous soyons sauvés ; si nous le voulons autant que lui, certainement avec le secours de sa grace, qui suit toujours sa volonté, nous le serons.

Que l'exemple de ce malheureux apostat est effrayant ! qu'il est terrible ! Il avoit enduré bien des tourmens ; il avoit confessé la foi avec générosité ; il étoit arrivé au bout de la carriere. Mon

Dieu, que ces commencemens étoient heureux! Hélas ! le plus difficile étoit passé; encore une demi-heure, quelques momens de souffrances, après quoi une éternité de repos, de joie, de délices. Au moment qu'il alloit être couronné, il se dégoûte, il apostasie ; ses compagnons entrent dans la gloire, et ce malheureux est précipité au même moment dans l'Enfer. Et après cela on se dément au service de Dieu sans s'alarmer! on se relâche sans craindre !

La chute fut étonnante, elle fut horrible ; mais il est très-vraisemblable que l'édifice menaçoit ruine, et la priere que cette sainte troupe faisoit en entrant dans le champ de bataille, fait assez connoître qu'ils ne comptoient pas également sur la vertu de tous.

Heureux l'homme qui se défie sans cesse de son propre cœur, et par conséquent de sa propre vertu, et qui travaille continuellement à l'affaire de son salut avec crainte. Que doit-on penser de ces dégoûts au service de Dieu, de ces relâchemens de ferveur, de ces retours au monde et à ses détestables maximes ? Le défaut de persévérance finale met le sceau à la réprobation. Qui ne doit pas craindre ce défaut de persévérance ? C'est une grace que nous ne pouvons pas mériter, mais c'est une grace dont nous sommes toujours privés par notre faute. Quelle vigilance ne doit-on pas ! quelle fidélité à tous ses devoirs ! et dans sa dévotion, quelle humble défiance !

Doit-on compter fort surement sur les dons surnaturels qu'on a reçus, sur la sainteté de l'état où l'on est, sur les travaux qu'on a soufferts pour Dieu, sur ses services ? Hélas ! Salomon se pervertit malgré les dons qu'il a reçus du Ciel ; Judas se perd sous les yeux du Sauveur ; ce malheureux soldat consumé par les tourmens apostasie. Que conclure de tout cela ? qu'il faut faire son salut avec tremblement, mais avec confiance ;

qu'il faut demander sans cesse à Dieu la persévérance, et avoir en horreur le moindre relâchement. Rien ne nous promet tant la pérsévérance qu'une continuité de ferveur.

Mon divin Sauveur, quel sujet n'ai-je pas de gémir et de craindre à la vue de mes infidélités et de mes rechutes fréquentes! mais j'attends tout de votre miséricorde, et j'espere que vous m'accorderez par votre bonté et par la puissante intercession de la très-sainte Vierge et de ces glorieux Martyrs, cette persévérance finale que je vous demanderai sans cesse, aussi bien que la grace de vous servir désormais avec une fidélité inviolable et une inaltérable ferveur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Perfice gressus meos in semitis tuis: ut non moveantur vestigia mea, Psal. 16.

Affermissez mes pas, Seigneur, dans le chemin qui me mene à vous, de peur que je ne vienne à chanceler quelque jour.

Justificationem meam, quam cœpi tenere, non deseram. Job. 27.

Non, mon Dieu, je l'ai résolu, je ne me relâcherai point dans la pratique de la vertu, pour quoi que ce soit au monde.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CELUI qui sera constant jusqu'à la fin, dit le Sauveur, celui-là sera sauvé. Ce n'est pas assez de persévérer, si ce n'est pas jusqu'à la fin qu'on persévere; la couronne ne se donne pas durant le combat, elle est le fruit de la victoire; toute la vie n'est que tentation et combat. Le moyen de persévérer jusqu'à la fin, c'est d'avoir toute sa vie une extrême délicatesse de conscience, et d'ajouter à cette extrême déli-

catesse la pratique du Roi Prophete, qui étoit de renouveler chaque jour sa ferveur dans le service de Dieu, comme s'il n'eût fait que de commencer. Comprenez l'utilité de cette pieuse pratique; ne vous passez rien, ne vous pardonnez rien en fait de relâchement; que la moindre infidélité vous alarme. Regardez les plus petites fautes, les plus légeres imperfections comme de légeres blessures qui peuvent avoir de funestes suites si on les néglige; et suivant le conseil de saint Grégoire et de saint Chrysostome, craignez plus en quelque façon les petites fautes que les plus grands péchés. Regardez chaque jour comme le premier de votre conversion; chaque jour renouvelez vos résolutions; dites chaque jour comme le Prophete : *Dixi, nunc cœpi.* Je commence aujoud'hui de servir Dieu, d'aimer Dieu, de me déclarer hautement pour serviteur de Dieu, de dompter mes passions, mon naturel, mes vieilles habitudes, comme si c'étoit le premier jour de ma carriere : *Dixi, nunc cœpi.* Redites ces paroles à la fin de votre priere du matin : Oui, mon Dieu, c'est à ce moment que je commence de vous servir avec ferveur. N'oubliez pas de le répéter durant la Messe, et plusieurs fois durant le jour, et faites une priere particuliere chaque jour pour demander à Dieu la persévérance finale. Vous pourrez vous servir de celle qui suit.

PRIERE

Pour demander à Dieu chaque jour la persévérance finale.

MON Dieu et mon Sauveur, qui ne m'avez créé que pour vous aimer, et qui voulez sincerement mon salut, faites que je réponde efficacement à une volonté et à une fin qui me sont si avantageuses. Je vous coûte trop, mon divin Ré-

dempteur, pour permettre jamais que je me perde. Accordez-moi, je vous en supplie, par les mérites de votre mort et passion, toutes les graces dont j'ai besoin, et sur-tout la persévérance finale : je vous la demande, Pere Eternel, au nom de ce cher Fils qui est l'objet de toutes vos complaisances. Vierge sainte, intercédez pour moi auprès de votre Fils.

2.° Comme il n'est rien de si important que la persévérance finale, il n'est rien aussi qu'on doive demander à Dieu plus instamment. Engagez les saints en qui vous avez le plus de confiance, à vous obtenir cette grande grace : ne manquez pas durant cette Neuvaine de la demander à Dieu par l'intercession de saint François-Xavier, dont la ferveur si extraordinaire dès le premier jour de sa conversion, a toujours cru jusqu'au dernier moment de sa vie. Le salut dépend de la bonne mort.

PRIERE

Pour le septieme jour de la Neuvaine.

GRAND saint François-Xavier, qui, épuisé de travaux pour la gloire de Jesus-Christ, après avoir converti à la Foi tant de Rois, bâti plus de six mille Eglises au vrai Dieu, et baptisé plus d'un million d'Infidelles, êtes mort sur les rochers de l'Isle de Sancian, privé de tout secours humain, mais comblé de consolations divines; obtenez-moi de mon Sauveur Jesus-Christ, je vous en supplie, la persévérance finale; obtenez-moi la grace de faire une mort sainte, la grace de mourir de la mort des Saints, et avec elle la faveur que je vous demande durant cette Neuvaine, si elle doit me servir pour faire une sainte mort. Ainsi soit-il.

ONZIEME JOUR.

SAINTE PERPÉTUE ET SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRES.

COMME la mort précieuse de ces illustres Martyres arriva le septieme de ce mois, jour auquel l'Eglise célebre la fête de saint Thomas d'Aquin, on renvoie à ce jour l'histoire édifiante du Martyre de ces deux grandes Saintes, dont saint Augustin a fait de si magnifiques éloges, et qu'il avoit coutume de proposer souvent à son peuple pour confondre les lâches, et animer tout le monde à la vertu.

L'Empereur Sévere ayant ordonné qu'on fît mourir tous les Chrétiens qui ne voudroient point sacrifier aux Dieux de l'Empire, Minuce Timinien, Proconsul qui commandoit en Afrique, leur fit une des plus cruelles persécutions. Cinq jeunes Catéchumenes furent d'abord arrêtés à Carthage, Revocat, Saturnin, Secondule, Perpétue et Félicité.

Perpétue étoit une jeune Dame de vingt-deux ans, de grande naissance, bien élevée, qui avoit beaucoup d'esprit, et encore plus de piété. Elle avoit encore son pere et sa mere déjà fort avancés en âge, une tante, deux freres, dont l'un étoit aussi Cathécumene. Elle avoit été mariée, et elle avoit un fils qu'elle nourrissoit elle-même de son lait. On croit que son mari étoit Chrétien, et que la persécution l'avoit fait cacher.

Félicité étoit encore plus jeune, elle étoit mariée, et étoit grosse de sept à huit mois, et quoiqu'elle fût d'une moindre condition que Perpétue, elle n'avoit pas de moins nobles inclinations.

Ces Saints ayant été arrêtés furent gardés par des soldats durant quelques jours dans une maison particuliere, et ce fut là que le Pere de sainte Perpétue, qui étoit Païen, la vint trouver pour l'obliger, par les plus pressantes sollicitations et par ses larmes, de renoncer à la foi. Comme cette Sainte a écrit elle-même l'histoire de son martyre la veille de sa mort, on ne sauroit désirer un témoignage plus sûr. Voici ce qu'elle dit, ainsi qu'on le trouve dans les Actes les plus anciens.

« Comme nous étions encore avec les persé-
» cuteurs, mon pere mit tout en usage pour me
» faire renoncer Jesus-Christ, par l'affection
» qu'il avoit pour moi. Comme il continuoit,
» je lui dis : Mon pere, voyez-vous ce vase qui
» est par terre, ou telle autre chose qu'il vous
» plaira ? Oui, dit-il. J'ajoutai : Peut-on lui
» donner un autre nom que le sien ? Non,
» Répondit-il. Je ne puis non plus moi-même
» me dire autre que je ne suis, c'est-à-dire,
» Chrétienne. A ce mot, mon pere tout en co-
» lere se jette sur moi pour m'arracher les
» yeux; il me maltraita, et m'ayant chargée
» d'injures, il se retira vaincu, aussi-bien que
» le démon qui avoit voulu se servir de lui pour
» me vaincre. Ayant été quelques jours sans
» voir mon pere, j'en rendis graces à Dieu, et
» je fus fort aise qu'il me laissât en repos. Ce
» fut dans cet intervalle que nous eûmes tous le
» bonheur de recevoir le Baptême. Pour moi
» j'eus une forte inspiration de ne demander
» autre chose à Dieu au sortir de l'eau, que
» la patience et la force de souffrir courageuse-
» ment tous les supplices qu'on me devoit faire
» endurer.

» Peu de jours après on nous mit en prison;
» j'en fus effrayée en y entrant; car je n'avois
» jamais vu de telles ténebres. Bon Dieu, la

» rude journée ! la chaleur étouffante et désa-
» gréable que causoit la multitude de ceux qui
» étoient déjà renfermés dans ce cachot, les
» mauvais traitemens des Soldats, l'inquiétude
» où j'étois, ne sachant point ce qu'étoit devenu
» mon fils, tout cela me fit passer de mauvaises
» heures. Toutefois les Diacres Tiers et Pom-
» pone, qui nous assistoient, obtinrent pour
» de l'argent que nous pourrions passer chaque
» jour quelques heures dans un lieu de la prison
» moins incommode, pour respirer un air plus
» libre et pour nous rafraîchir. Nous sortîmes
» donc du cachot; chacun pensoit à soi; pour
» moi, ayant recouvré mon enfant, je lui
» donnois à teter, car il mouroit de faim. Je
» le recommandois à ma mere, j'encourageois
» mon frere, et je séchois de douleur de voir
» celle que je leur causois. Je passai plusieurs
» jours dans ces ameres inquiétudes. Ayant
» enfin obtenu d'avoir mon enfant avec moi
» dans la prison, je me trouvai toute consolée;
» le Seigneur me fit sentir tout à coup une
» nouvelle force; et ma prison dès-lors me de-
» vint un si doux séjour, que je n'aurois pas
» voulu être ailleurs.

» Mon frere étant revenu me voir, me dit :
» Ma sœur, je sais que vous avez un grand
» crédit auprès de Dieu, demandez-lui qu'il vous
» fasse connoître, par quelque vision, si ceci
» finira par le martyre. Comme le Seigneur me
» combloit depuis long-temps de ses plus
» grandes faveurs, et qu'il daignoit bien souffrir
» que je lui parlasse avec simplicité et avec
» confiance, je répondis hardiment à mon frere
» que le lendemain je lui en dirois des nouvelles.
» Je demandai, et voici ce qui me fut montré.
» Je vis une échelle d'or merveilleusement haute
» qui s'élevoit de la terre jusqu'au Ciel, mais
» si étroite qu'il n'y pouvoit monter qu'une
» personne

» personne à la fois. Aux deux côtés étoient
» attachés depuis le bas jusqu'en haut des
» rasoirs, des crocs, des lames d'épées, des lan-
» cettes, des pointes de fer, et autres ferremens
» disposés de telle maniere que qui eût monté
» négligemment ou sans regarder en haut auroit
» été percé et déchiré par tout le corps. Au pied
» de l'échelle étoit couché un dragon effroyable
» d'une grandeur énorme, prêt à se jeter sur
» ceux qui auroient voulu monter, et qui en dé-
» tournoit tout le monde par la terreur qu'il
» répandoit par-tout. Le premier qui y monta fut
» Satur, qui avoit été arrêté après nous. Lorsqu'il
» fut arrivé au haut de l'échelle, il se retourna
» vers moi, et me dit : Perpétue, je vous attends,
» mais prenez garde que ce dragon ne vous
» morde. Je lui répondis : Au nom de Notre-
» Seigneur Jesus-Christ, il ne me fera point de
» mal. Le dragon leva doucement sa tête de
» dessous l'échelle comme s'il eût peur de moi,
» et ayant marché sur le premier échelon, je
» marchai aussi sur sa tête. Je montai, et je vis
» un jardin d'un espace immense, et au milieu
» un grand homme assis, habillé en berger,
» avec des cheveux blancs, qui tiroit le lait de
» ses brebis, environné de plusieurs milliers de
» personnes vêtues de blanc. Le berger levant la
» tête, me regarda et me dit : Vous êtes la bien-
» venue, ma fille. Puis il m'appela et me donna
» comme un morceau de fromage fait du lait
» qu'il tiroit ; je le reçus en joignant les mains,
» et le mangeai ; et tous ceux qui étoient au-
» tour de lui répondirent : *Amen.* Je m'éveillai à
» ce bruit ; et je me trouvai avoir encore quelque
» chose de doux dans la bouche que je mâchois.
» Aussi-tôt je racontai cette vision à mon frere ;
» et nous connûmes tous par ce songe mysté-
» rieux que nous étions destinés au martyre, et
» que cette bouchée délicieuse signifioit l'Eucha-

» ristie qu'on avoit coutume de donner aux Mar-
» tyrs, pour les préparer au combat; et dès-lors
» nous nous regardâmes comme n'étant plus de
» ce monde.

» Peu de jours après, le bruit s'étant répandu
» qu'on devoit nous interroger, mon pere vint
» de la ville à la prison, accablé de tristesse, et
» tout en pleurs, et me dit : Ma fille, ayez pitié
» de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre
» pere; si je vous ai élevée jusqu'à cet âge avec
» tant de soins; si je vous ai préférée à tous vos
» freres, parce que j'ai toujours eu pour vous
» plus de tendresse que pour eux, ne me rendez
» pas aujourd'hui l'opprobe des hommes. Regar-
» dez votre mere affligée et votre tante; consi-
» dérez vos freres, ayez du moins quelque égard
» pour votre fils qui ne sauroit vivre après vous.
» Quittez cette fierté qui vous fait braver la
» mort, et ne nous perdez pas tous par votre
» obstination.

» Mon pere me parloit de la sorte par tendres-
» se, me baisant les mains, se jetant à mes pieds,
» fondant en larmes, ne me nommant plus sa
» fille, mais Madame. J'en fus touchée, consi-
» dérant sur-tout qu'il seroit le seul de ma famille
» qui ne se réjouiroit pas de ma mort. Je lui dis
» seulement pour le consoler, que sur l'échafaut
» il arriveroit de moi ce qu'il plairoit à Dieu. Il
» se retira tout désolé.

» Le lendemain, comme nous dînions, on
» vint tout d'un coup nous enlever pour nous in-
» terroger. Nous fûmes conduits à l'audience. Il
» s'y assembla un monde infini. Nous montâmes
» sur l'échafaut. Tous les Confesseurs étant in-
» terrogés, répondirent hardiment qu'ils étoient
» Chrétiens. C'étoit l'Intendant Hilarion qui fai-
» soit l'office de Juge depuis la mort du Procon-
» sul Timinien. On m'appela; et d'abord mon
» pere se présenta devant moi, tenant mon fils

» entre ses bras, et me disant : Ayez du moins
» pitié de votre enfant, si vous n'en voulez point
» avoir de votre pere. Perpétue, me dit alors le
» Juge, laissez-vous toucher par la vieillesse de
» votre pere, et par la tendre jeunesse de votre
» fils : sacrifiez pour la prospérité des Empe-
» reurs, et ne vous perdez pas vous et votre
» famille.

» Je n'en ferai rien, répondis-je. Etes-vous
» Chrétienne, me dit-il? Je suis Chrétienne, lui
» répondis-je. Comme mon pere s'efforçoit du-
» rant cet interrogatoire, de me tirer de dessus
» l'échafaut, Hilarion commanda qu'on l'en
» chassât; et il reçut un coup de baguette. Je
» le ressentis comme si j'eusse été frappée moi-
» même, ne pouvant voir sans douleur mon
» pauvre pere maltraité à mon occasion. Cepen-
» dant le Juge voyant que nous étions tous iné-
» branlables dans la Foi, prononça notre sen-
» tence de mort, et nous condamna tous à être
» exposés aux bêtes. On ne peut dire la joie que
» nous eûmes tous entendant cet arrêt. On nous
» remena en prison : et comme mon enfant avoit
» accoutumé de me teter, j'envoyai aussi-tôt le
» Diacre Pompone pour le redemander à mon
» pere, mais il ne voulut pas le donner; et Dieu
» permit que l'enfant ne demandât plus à teter,
» et que mon lait ne m'incommodât plus.

» Quelques jours après, comme nous prions tous
» ensemble, il m'échappa de nommer Dinocrate,
» l'un de mes freres, qui étoit mort fort jeune
» d'un cancer au visage : j'en fus étonnée, et
» je connus d'abord que Dieu vouloit que je
» priasse pour lui. Je le fis avec ferveur, et la
» nuit même j'eus cette vision.

» Je vis mon frere Dinocrate, sortir d'un lieu
» ténébreux, où étoient plusieurs autres person-
» nes. Il paroissoit être dans une grande chaleur,
» et avoir une grande soif, le visage crasseux,

» le teint pâle. Il me faisoit pitié ; mais il paroissoit trop éloigné de moi pour pouvoir lui donner du secours. Il y avoit près de lui un bassin d'eau, dont le bord étoit trop haut pour la taille d'un enfant : il s'alongeoit pour tâcher de boire, et il n'en pouvoit venir à bout ; ce qui m'affligeoit. Je m'éveillai alors, et je connus que mon frere étoit dans la peine, qu'il avoit besoin de prieres. J'eus confiance que je pourrois obtenir de la miséricorde de Dieu son soulagement ; je le demandai jour et nuit avec larmes, jusqu'à ce que nous fûmes transférés à la prison du camp, où nous devions être exposés aux bêtes. Etant dans les ceps de bois, j'eus une autre vision : je vis mon frere dans le même lieu où je l'avois vu, mais dans un état bien différent de l'autre, le corps net, bien vêtu, le visage beau et riant, se rafraîchissant à loisir. Je m'éveillai et connus qu'il avoit été tiré de peine.

» Peu de jours après, le Concierge de la prison, nommé Pudent, admirant notre vertu, eut compassion de nous, et laissa entrer tous ceux qui nous venoient voir. Comme le jour du spectacle approchoit, mon pere vint me trouver, accablé de douleur ; dès qu'il me vit, il se mit à s'arracher la barbe et les cheveux, se jetant le visage contre terre, se plaignant d'avoir vécu si long-temps, et maudissant ses années. J'en fus touchée ; mais ma constance, grace au Seigneur, n'en souffrit point. » Jusqu'ici ce sont les paroles de la Sainte, desquelles tous les Actes font foi.

Satur, saint et zélé Chrétien, qui avoit instruit les Martyrs dans la foi et dans la piété, eut le bonheur de mourir avec eux pour Jesus-Christ. Etant dans la prison, il eut aussi une vision qui est une peinture de la gloire du Paradis, où ils devoient entrer après leur martyre. Secon-

dule étoit mort dans la prison, de pure misere.

Cependant le jour du triomphe de ces Saints approchoit; mais leur joie étoit un peu tempérée par l'inquiétude que leur donnoit le grossesse de sainte Félicité, qui n'étoit que dans son huitieme mois, et elle en étoit encore plus afiligée que les autres, parce que la loi ne permettoit pas d'exécuter les femmes grosses avant leur terme. Ils prierent Dieu tous ensemble; et dès le jour même elle accoucha heureusement d'une fille, qu'une femme chrétienne prit soin d'élever comme son enfant. Comme elle souffrit beaucoup, et qu'elle ne put se tenir de crier, un des Guichetiers lui dit: Vous vous plaignez présentement, que ferez-vous quand vous serez dévorée par les bêtes? C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre, lui répondit-elle; mais dans l'arene, il y en aura un autre en moi, c'est-à-dire, Jesus-Christ par sa grace, qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui.

Le jour du combat, qui étoit la fête de Gera fils de l'Empereur, étant arrivé, les Martyrs sortirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour aller au Ciel; leur joie paroissoit sur leur visage, sur-tout sur ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité, qui marchoient après les saints Revocat, Saturnin et Satur. Etant arrivés à la porte, on voulut les obliger, suivant la coutume, à prendre les habits dont on revêtoit ceux qui devoient paroître aux spectacles; mais ils refuserent constamment ces cérémonies païennes, et parurent avec leurs habits.

Sainte Perpétue chantoit comme déjà victorieuse; Revocat, Saturnin et Satur reprochoient au peuple leur obstination. Ils furent tous fouettés avec des verges en passant devant les Veneurs. Dieu leur accorda la satisfaction de mourir chacun de la maniere qu'ils l'avoient souhaité.

Sainte Perpétue et sainte Félicité furent mises

dans les filets pour être exposées à une vache furieuse. Sainte Perpétue fut secouée la premiere, et tomba sur le dos: elle s'assit, et voyant son habit déchiré par le côté, elle le tira pour se couvrir. On la reprit, et elle renoua ses cheveux épars, pour ne pas paroître affligée. Elle se leva, et voyant sa chere compagne toute froissée, elle lui donna la main, et la releva. La dureté du peuple se laissa un peu fléchir à la vue de ce qu'elles venoient de souffrir; c'est pourquoi on ne les exposa point à d'autres bêtes, et on les conduisit à la porte de Sainvivier, ou Sainevive, pour y attendre le coup de mort par l'épée des Gladiateurs. Alors s'éveillant comme d'un profond sommeil, elle revint d'une longue extase qui l'avoit occupée tout le temps du combat. Elle tournoit les yeux de tous côtés, comme une personne qui ne sait où elle est, et elle demandoit quand est-ce qu'on les exposeroit à la vache; et elle fut étonnée quand on lui dit tout ce qui s'étoit passé, et qu'on lui en fit voir sur elle-même des marques. Ayant fait appeler son frere, elle lui dit, comme si elle eût parlé à tous les Fidelles: Demeurez fermes dans la Foi, aimez-vous tous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de ce que vous nous voyez souffrir.

Cependant le peuple ayant demandé que les Martyrs fussent amenés au milieu de l'amphithéâtre pour leur voir donner le coup de mort, les Saints se leverent, et s'y en allerent d'eux-mêmes après s'être donné le baiser de paix. Satur, Revocat et Félicité furent les premiers égorgés; Sainte Perpétue tomba entre les mains d'un Gladiateur mal-adroit, qui lui porta un coup d'épée contre les os, et la fit crier; mais conduisant elle-même à sa gorge la main tremblante de ce Gladiateur, elle finit par sa précieuse mort son glorieux martyre, et alla recevoir dans le Ciel, avec les autres, la couronne due à sa magnanime

et persévérante fidélité : ce fut le septieme du mois de Mars de l'an 203.

Quoique l'Eglise célebre le triomphe de ces six illustres Martyrs dans une même solennité, elle n'y fait mention néanmoins que de ces deux saintes femmes, qui s'y sont signalées d'une maniere si admirable, et qui furent dès le commencement du troisieme siecle en singuliere vénération dans tout l'univers. Saint Augustin a fait trois panégyriques de sainte Perpétue et de sainte Félicité; il cite les actes de leur martyre que nous avons rapportés, comme des plus authentiques, et met ces grandes Saintes avec saint Etienne, saint Cyprien et saint Laurent, entre les plus illustres Martyrs, et parmi les plus grands Héros du Christianisme. Tertulien, saint Fulgence et plusieurs autres anciens Peres en ont fait de magnifiques éloges; l'Eglise a inséré leurs noms dans le sacré Canon de la Messe.

Leurs précieuses Reliques ont été apportées d'Afrique à Rome. On en a aussi en France dans le Monastere de Dreve près de Bourges, apportées de Rome par saint Raoult.

La Messe en l'honneur de ces Saintes, est celle qu'on dit d'ordinaire pour plusieurs Martyres non-Vierges.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, Domine Deus noster, sanctarum Martyrum tuarum Perpetuæ et Felicitatis, palmas incessabili devotione venerari : ut quas dignâ mente non possumus celebrare, humilibus saltem frequentemus obsequiis. Per Dominum nostrum, etc.

SEIGNEUR notre Dieu, accordez-nous, s'il vous plaît, la grace de révérer avec une dévotion persévérante les victoires de vos saintes Martyres Perpétue et Félicité, afin que si nous ne pouvons pas solenniser dignement leur triomphe, nous soyons au moins fidelles à leur rendre souvent nos respects. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

CONFITEBOR tibi Domine rex, et collaudabo te Deum salvatorem meum. Confitebor nomini tuo : quoniam adjutor et protector factus es mihi : et liberasti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de multis tribulationibus, quæ circumdederunt me: à pressura flammæ, quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus : de altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege iniquo, et à linguâ injustâ : laudabit usque ad mortem anima mea Dominum. Quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ, Domine Deus noster.

JE vous rendrai des actions de graces, ô Seigneur et mon Roi, et je ne cesserai de vous louer, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur. Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui êtes devenu mon défenseur et mon protecteur : vous avez délivré mon corps de la perdition, des pieges de la langue injuste, et des levres ouvrieres du mensonge, et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusoient. Vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissans qui étoient tout prêts à me dévorer; de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts, et qui alloient fondre sur moi. Vous m'avez délivré de la violence de la flamme dont j'étois environné, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu; vous m'avez délivré des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un Roi injuste et des langues médisantes : mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur mon Dieu !

Quoique le Livre Canonique du Nouveau Testament, appelé l'Ecclésiastique, duquel cette Épître est tirée, n'ait pas été composé par Salomon, mais par Jesus fils de Sirach, on ne laisse pas de l'ap-

peler le Livre de la Sagesse, soit parce qu'il a été composé à l'imitation des Proverbes de Salomon, et inspiré par le même Esprit; soit parce qu'il est plein de salutaires instructions et de saintes maximes. Les Anciens l'ont encore nommé d'un nom Grec, qui signifie Toute vertu, *pour dire que c'est une morale universelle.*

RÉFLEXIONS.

La reconnoissance est un espece de tribut que nous devons pour les bons offices qu'on nous a rendus. Qui a plus de droit d'exiger de nous ce tribut que Dieu? de qui avons-nous reçu plus de bienfaits? qui nous a rendu de meilleurs offices? et cependant quelle est notre reconnoissance? Rappelons le souvenir de cette main bienfaisante qui nous a tirés de tant de périls, qui nous a conduits par des sentiers si sûrs et si marqués, qui nous a soutenus dans tant de mauvais pas; de cette main libérale qui ne cesse depuis si longtemps de répandre abondamment sur nous ses largesses. Quel bien que nous n'ayons reçu de lui! Remontons jusques à ces incompréhensibles bienfaits de la création, de la rédemption, de la vocation, et tant de graces particulieres dont le Seigneur nous a favorisés. Qui n'a pas droit de dire que Dieu est devenu son défenseur, son protecteur? Que de pieges dans une région où regne peu de bonne-foi! Que d'écueils sur la mer orageuse du monde! Est-ce par notre pure industrie que nous nous sommes tirés jusqu'ici de tant de dangers? Notre salut, sera-t-il jamais notre ouvrage? Qui ne sait que nos passions qui sont nées avec nous sont autant de lions rugissans prêts à nous dévorer? qui ne sait que tout est tentation, que tout est danger sur la terre? Qui nous a tirés jusqu'ici de tant de maux? qui nous défend, qui nous garantit, qui nous protege? Nous n'ignorons pas que c'est à la pure bonté de

notre Dieu que nous sommes redevables de tous ces bienfaits; nous n'en attendons pas de moindres encore de lui; et nous sommes tous les jours plus ingrats envers notre insigne bienfaiteur, envers notre Dieu, notre Sauveur, notre Pere! Quand comprendrons-nous l'énormité, et les suites funestes de cette ingratitude, et quel en sera le châtiment?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro: quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis: ibi erit fletus, et stridor dentium.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ: l'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons; quand il est plein les gens le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront: ils sépareront les méchans d'avec les Justes; et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et

Intellexistis hæc omnia ? Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Idèò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MEDITATION.

Du prix du Salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ de quel prix est le Sang adorable de Jesus-Christ : c'est justement ce que vaut mon salut. Tel est le prix du salut de mon ame ; mais est-ce l'idée que nous avons de notre salut ?

C'est un trésor, puisqu'il renferme tous les biens, et la source même de tous les biens, dans la possession de Dieu même. Mais qu'on doit bien l'appeler le trésor caché, puisque si peu de gens en connoissent le prix ; caché, puisqu'on ne veut rien donner, qu'on ne veut presque rien faire pour l'acheter ; caché, puisqu'on le perd sans peine ; et cependant tout le monde convient qu'on est malheureux dès qu'on l'a perdu. Que notre conduite est pitoyable ! A-t-on fait son salut : on n'a plus rien à regretter, on est souverainement heureux, on n'a plus rien à craindre. Est-on damné : eût-on réussi durant sa vie en tout ce qu'on a entrepris ; eût-on été le plus heureux, le seul heureux de tous les mortels, on a tout perdu, on n'a même rien ; le souverain malheur, l'assemblage de tous les maux et de tous les maux éternels est notre partage ! Que vous ensemble ? Le salut est-il de quelque prix ? Le

salut mérite-t-il nos soins ? pour faire son salut, faut-il sacrifier quelque chose ?

Mon Dieu, en quoi consiste notre sagesse ! qu'est devenue notre raison, où est le bou sens, et à quoi se réduit notre croyance ? On fait des frais immenses, on s'épuise, on dépense au-delà même de ce qu'on a, pour acheter une charge, pour avoir une terre, pour acquérir souvent un nouveau fonds d'inquiétudes, de peines et de chagrins ; et pour le Ciel, pour acquérir ce fonds inaliénable de félicité, cette intarissable source de biens éternels, on refuse souvent de donner le même superflu ; on ne voudroit pas donner aux pauvres ce qu'on perd au jeu ; une abstinence, un jeûne de Carême paroissent des préceptes trop onéreux. A combien de gens le salut éternel paroît à un trop haut prix ; et cependant quelle proportion, bon Dieu, entre la béatitude, le bonheur éternel, et tout ce que nous pouvons faire et souffrir durant cette vie !

Mon Dieu, que nos erreurs nous coûtent cher, et que notre conduite dément pitoyablement notre croyance ! Savoir ce que c'est que le salut éternel ; croire ce que mon salut a coûté, et dire qu'il en coûte trop pour être sauvé : quelle plus impie, plus pitoyable extravagance !

SECOND POINT.

Considérez ce que les Saints ont fait et ce qu'ils ont souffert pour être sauvés. Les uns désespérant de faire leur salut dans le monde, sont allés chercher dans les plus affreux déserts un asile à leur innocence ; les autres contraints par leur état d'y demeurer, ont envié la destinée des Solitaires, ont vécu dans une vigilance continuelle, se sont regardés comme des gens battus de l'orage, et toujours dans le danger de se perdre. Voilà des personnes sages qui ont eu une idée juste du prix et de l'importance du salut. Sommes-nous plus

éclairés ou plus vertueux que ces grandes ames ? Une sainte Perpétue, une sainte Félicité, tant de millions de Martyrs ont été persuadés que le Ciel leur étoit donné pour rien, quoiqu'il leur eût coûté tout leur sang : nous refusons une légere mortification, à peine voulons-nous donner une larme. Depuis quand est-ce que le Ciel est à un si vil prix ?

Dieu ne nous a pas fait un précepte de donner tout pour avoir le Ciel ; mais n'en est-ce pas un de préférer son salut à tout ; et Dieu lui-même pourroit-il nous dispenser de ce précepte ? Que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ; ou que donnera-t-il en échange pour soi-même, s'il se perd ?

Ces grandes vérités ont fait ces excellens modeles de sainteté, ces grands exemples de mortification, de détachement, de pénitence ; quelle impression font-elles aujourd'hui sur mon cœur et sur mon esprit ? Elles font encore tous les jours des conversions ; pourquoi ne serai-je point du nombre de ceux qui se convertissent ? Crois-je en avoir assez fait pour être sauvé ; et si je suis contraint d'avouer que je n'ai encore presque rien fait, pourquoi ne commencerai-je pas à présent ? Crois-je que mon salut soit un jour à un moindre prix, ou que ce que je fais soit d'un plus grand mérite ?

Mais Dieu est bon, Jesus-Christ a mérité le Ciel pour nous, sa mort pour tous les hommes leur donne à tous un droit à sa gloire. Que ce principe est beau, et qu'il nous seroit salutaire, si nous savions en tirer de plus justes conséquences ! Dieu est bon ; et pourquoi sommes-nous si méchans ? Dieu est bon ; et pourquoi l'offensez-vous donc ? Jesus-Christ est mort pour vous sauver ; pourquoi refusez-vous de travailler à votre salut ? La belle réponse à faire au Fils de Dieu : Seigneur, n'aviez-vous pas eu assez de peine,

étoit-il juste que j'en eusse ? Vous étiez mort pour moi ; falloit-il que je vécusse pour vous ? Oseroit-on se prévaloir de sa passion, tant qu'on est ennemi de la Croix ? Appliquons-nous-en le mérite comme l'Apôtre. Quand dirons-nous comme lui : Je remplis dans ma chair le reste des souffrances de Jesus-Christ !

Ce sera dès ce moment, mon doux Jesus ; car il ne sera plus dit que je differe : ce que vous avez fait pour me sauver, me donne une juste idée du prix de mon salut, et m'apprend parfaitement ce que je dois faire. Accordez-moi votre grace, Seigneur, pour ne pas rendre toutes ces résolutions inutiles. Dès ce moment tout va céder à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Ps. 34.

Faites-moi entendre, Seigneur, au-dedans de moi-même, que vous êtes vous-même mon salut.

Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Cor. 4.

Quelle joie, mon Dieu, quand je pense que nos afflictions présentes qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQU'IL n'y a point de véritable gloire, ni de bien réel sans le salut, et que ce salut est la possession de Dieu même, peut-il être à un trop haut prix ? Quelle idée n'en devons-nous pas avoir ; quel cas n'en devons-nous pas faire ! Est-ce trop de vendre tous ses biens pour acheter ce trésor ; est-ce trop de tout sacrifier pour avoir cette perle. Quel bien n'aurons-nous pas quand nous posséderons Dieu ; que manquera-t-il à

notre bonheur, si nous sommes sauvés ? Quel objet plus digne de notre ambition, quelle gloire plus éclatante ! On ne sait si c'est manque de foi ou de bon sens, de ne pas comprendre cette vérité ; c'est certainement l'un et l'autre. Cessez à ce moment d'être si peu Chrétiens et si peu sages. Formez-vous une juste idée de votre salut, et agissez désormais selon cette idée. N'entreprenez rien sans avoir consulté ce plan. Pesez tout au poids du salut, mesurez tout selon cette regle : affaires, entreprises, négoce, voyages, établissement, condition, fortune, charges, emploi, que tout soit référé à Dieu, que tout soit par rapport au salut ; ne faites rien, selon le conseil de l'Apôtre, qui ne vous serve pour l'autre vie. Dites à votre cupidité, ou plutôt au tentateur : Ce plaisir illicite, cet emploi acquis par de si mauvaises voies, ce bien mal acquis, tout cela vaut-il mon salut ? et la possession de tout cela, tout au plus jusqu'à la mort, me dédommagera-t-elle de la perte de mon ame ? Qu'on feroit peu de fautes, et qu'on se procureroit peu de repentirs, si l'on raisonnoit toujours ainsi ! On vous avoit déjà donné une regle semblable ; l'avez-vous suivie ? profiterez-vous davantage de celle-ci ?

2.° Voyez quelle estime les Saints ont eue de leur salut, et de tout ce qui pouvoit contribuer à cette véritable félicité. Que de sacrifices, que de combats, que de victoires ! Ont-ils été sages, et en ont-ils trop fait ? Voyez tout ce que saint François-Xavier a fait et enduré pour sa propre perfection et pour le salut des ames ; demandez-lui de vous obtenir une ardeur pareille pour votre salut.

PRIERE

Pour le huitieme jour de la Neuvaine.

GRAND Apôtre de tant de peuples, qui aviez une si haute idée du prix de mon salut, obtenez-moi de mon Sauveur Jesus-Christ la grace de coopérer fidellement à toutes celles qu'il m'a faites. Que je ne perde jamais le prix de ma rédemption ; et comme ce n'est que par rapport à mon salut que je vous demande une faveur particuliere durant cette Neuvaine, obtenez-la moi, je vous en supplie, si c'est pour la gloire de Dieu. Ainsi soit-il.

DOUZIEME JOUR.

SAINT GRÉGOIRE, PAPE ET CONFESSEUR.

SAINT Grégoire, honoré avec justice du titre de Grand, reconnu universellement pour un des plus saints Papes, et des plus célebres Docteurs de l'Eglise, naquit à Rome vers le milieu du sixieme siecle. Son Pere Gordien y étoit distingué et par le rang de Sénateur, et par son ancienne noblesse, et sa mere sainte Silvie, par sa rare piété. Né dans une famille si illustre et si sainte, il ne pouvoit manquer d'être élevé avec soin ; il est vrai que son riche naturel laissa peu à faire à l'éducation. Un esprit excellent, des inclinations nobles et chrétiennes, un amour ardent pour l'étude, le rendirent bientôt l'admiration de tout le Sénat. Il s'y distingua si fort par son savoir, par son éloquence et par sa sagesse, que, quoique jeune, l'Empereur Justin II le fit Préfet, c'est-à-dire, Gouverneur de Rome, ayant encore plus d'égard à son mérite qu'à sa qualité.

Cette premiere dignité de l'Empire en Italie n'affoiblit point ses sentimens de piété ; mais quelque purs que fussent ses motifs, et quelque réguliere que fût sa conduite, il s'apperçut bientôt combien il est difficile de nourrir l'innocence au milieu des grandeurs mondaines, et de s'y défendre de la contagion. Le désir de se mettre à l'abri des dangers croissoit avec les honneurs, et une vie privée lui paroissoit plus propre pour le salut. Dieu lui en facilita les voies par la mort de Gordien son pere qui lui laissa toute la liberté de disposer de lui-même et d'une riche succession, sur-tout après que sa mere sainte Silvie se fût retirée dans la maison de Celle-Neuve, pour y vivre en veuve chrétienne. Il bâtit et dota six Monasteres en Sicile, où étoit une grande partie de son patrimoine, et un septieme à Rome dans sa maison paternelle, dédié en l'honneur de saint André, lequel subsiste encore, occupé aujourd'hui par les Camaldules. Il se défit ensuite de sa charge, vendit le reste de ses biens et tous ses meubles précieux, en distribua le prix aux pauvres ; et quittant tout-à-fait le monde, il se retira dans son Monastere de Saint-André, et y prit l'habit monastique sous la conduite du saint Abbé Valention.

Il y vécut dans une si grande ferveur et y mena d'abord une vie si réguliere et si austere qu'il ruïna sa santé. Ses infirmités cependant ne l'empêchoient pas de prier presque sans cesse, de lire, d'écrire ou de dicter.

* Le Pape Pélage II informé des grandes qualités, du savoir et de la vertu de Grégoire, l'ordonna Diacre de l'Eglise de Rome, et l'envoya à Constantinople en qualité de Nonce, pour obtenir de l'Empereur Tibere du secours contre les Lombards. Il ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, que craignant de s'y dissiper, il fit venir Maximien, Abbé de Saint-André, avec quelques-uns

de ses Religieux, pour vivre dans le palais de l'Empereur comme il auroit fait dans son Monastere.

Ce fut pendant son séjour à Constantinople qu'il contracta une amitié très-étroite avec saint Léandre, Evêque de Seville, à la priere duquel il composa son excellent ouvrage des Morales sur Job. Il eut plusieurs conférences avec Eutyque, Patriarche de Constantinople, qui croyoit qu'après la résurrection notre corps ne seroit plus palpable, ce qui étoit une erreur d'Origene. Saint Grégoire le confondit, et le Patriarche revint si bien de son erreur, qu'étant près de mourir, il disoit en prenant la peau de son bras : Je crois que nous ressusciterons tous dans cette même chair.

Saint Grégoire revint à Rome vers la fin de l'an 585, et s'étant retiré dans son monastere de Saint-André, il fut obligé d'en prendre la conduite en qualité d'Abbé, par la promotion de Maximien à l'Evêché de Syracuse. Il y fit garder la régularité religieuse avec tant de perfection, qu'ayant su qu'un frere avoit caché trois pieces d'or, non-seulement il empêcha la Communauté de le visiter dans sa derniere maladie ; mais nonobstant son repentir dans lequel il étoit mort, il lui fit refuser la sépulture ordinaire, et le fit enterrer dans un fumier avec ses trois pieces d'or, ordonnant à chaque Religieux de lui dire tout haut pour toute priere sur sa fosse, ces paroles que saint Pierre avoit prononcées sur Simon le Magicien : *Que ton argent périsse avec toi* (*a*).

Le Pape Pélage étant mort de la peste à Rome l'an 590, le Clergé, le Sénat et le Peuple demanderent tout d'une voix que le Diacre Grégoire lui succédât. Il fut le seul à s'opposer à son élection. Il eut beau écrire à l'Empereur Maurice, pour

(a) *Act.* 8.

le prier de ne point approuver sa promotion ; il eut beau s'enfuir déguisé et se cacher dans une caverne au fond d'une forêt, on l'y trouva ; on l'amena à Rome, et il y fut sacré le troisieme de Septembre de la même année, avec un applaudissement universel.

Cette suprême dignité fut pour lui une nouvelle obligation d'acquérir une supériorité de vertu. Saint Isidor, Evêque de Seville, qui vivoit en même temps, l'appelle très-grand en humilité ; elle fut en effet étonnante dans le saint Pontife, qui n'attribuoit toutes les calamités publiques qu'à ses péchés.

Il voulut bien rendre raison de sa fuite à Jean, Evêque de Ravenne, en lui adressant son excellent Livre *du Soin Pastoral.* Plein du même esprit que saint Paul, il y explique les redoutables devoirs de l'Episcopat, dont il a été lui-même le modele le plus parfait, et dont il s'est toujours cru cependant très-indigne.

On ne sauroit dire quel fut le soin tendre et affectueux que ce saint Pasteur eut pour tout le troupeau, et quelle fut l'immense étendue de son infatigable sollicitude pour toute l'Eglise. Il porta ses vues jusqu'aux extrémités du Royaume de Jesus-Christ ; rien ne put échapper à l'immensité de son zele. Tout ce qui regardoit la gloire et le service de Dieu, ou le salut des particuliers, lui paroissoit toujours grand, et digne de ses soins : on eût dit en voyant jusques dans quel détail des bonnes œuvres il descendoit, qu'il n'étoit occupé qu'à regler les mœurs des Romains, et à soulager les pauvres de la Ville ; cependant toute l'Eglise universelle admiroit sa sollicitude, et en ressentoit les effets.

Il réprima l'audace des Lombards, arrêta leurs courses, travailla avec succès à leur conversion, et rappela la paix dans toute l'Italie ; il réduisit les Donatistes et les autres Schismatiques d'Afri-

que, malgré leur longue obstination, et il les rangea à la raison, par le moyen de Gaudence, Gouverneur général des sept Provinces. Il détruisit en Espagne et dans toute l'Europe les misérables restes de l'Arianisme. Il eut la consolation de voir les fruits de son grand zele pour la conversion des Juifs; la plupart s'étant fait baptiser en Sicile, et dans la Sardaigne. Sa haute vertu et son rare mérite lui donnerent tant de pouvoir sur l'esprit des Grecs, qu'il éteignit tous les schismes particuliers, et les troubles qui affligeoient depuis si long-temps les Eglises d'Orient, et arrêtoient le progrès de l'Evangile; mais ce qui fut le plus glorieux à son pontificat, et le plus avantageux pour l'Eglise, fut la conversion des Anglois, qui lui mérita le titre d'Apôtre de l'Angleterre.

Il est vrai que la Grande-Bretagne avoit embrassé le Christianisme long-temps auparavant sous le Roi Lucius; mais depuis que les Anglois et les Saxons, peuples idolâtres sortis de la Germanie, s'en étoient rendus les maîtres, le Paganisme y étoit rentré, et avoit éteint la lumiere de l'Evangile. Saint Grégoire n'étant encore que simple Religieux, ayant vu à Rome quelques jeunes esclaves Anglois, beaux de visage, et bien faits, en fut touché de compassion, apprenant que c'étoient des Idolâtres. Il obtint même du Pape Pélage sa Mission. Il étoit déjà parti pour aller prêcher en Angleterre Jesus-Christ; le peuple Romain le fit rappeler, et rompit son dessein, mais il ne ralentit point l'ardeur de son zele. Etant Pape, il y envoya saint Augustin, Prieur de son Monastere de Saint-André, avec quelques autres Religieux, et écrivit aux Rois de France, de Bourgogne et d'Austrasie, aux Archevêques d'Arles, d'Aix, de Vienne et au Gouverneur de Provence, pour les engager à favoriser cette sainte entreprise. Les Missionnaires étant arrivés à Aix furent presque décou-

ragés par le portrait désavantageux qu'on leur fit des Anglois, et par les difficultés imaginaires du voyage. Saint Grégoire les rassura par la lettre qu'il leur écrivit, assurant qu'il voudroit pouvoir lui-même aller travailler à cette bonne œuvre, dont il leur promettoit le succès. En effet, Dieu versa tant de bénédictions sur cette Mission, et la moisson fut si grande, que quoique plusieurs Prêtres François se fussent joint à ces Prédicateurs Evangéliques, saint Grégoire se vit bientôt obligé d'y envoyer de nouveaux Ouvriers; et dans moins de trois ans l'Angleterre devint une des plus florissantes portions de l'Eglise.

Le zele immense de notre Saint ne se borna pas à la conversion de la Grande-Bretagne; nul peuple dans tout le monde Chrétien, peu d'Eglises même particulieres dans le monde, qui n'ayent ressenti les effets de la vigilance, de l'application et de la charité de ce grand Pontife : et ce qui fait le sujet principal de notre admiration et qu'on peut regarder comme un miracle, c'est que ce grand Saint ait pu faire tant de merveilles en si peu de temps, étant toujours infirme ; car on peut dire que les meilleurs intervalles de sa mauvaise santé, n'étoient que des passages d'une maladie à l'autre : et néanmoins il n'a jamais cessé d'écrire, d'instruire, de prêcher, et de veiller sans cesse sur tous les besoins spirituels et temporels même des peuples.

Mais toutes ces vastes et accablantes occupations ne l'empêcherent pas de vivre, durant tout son Pontificat, avec la même régularité et la même frugalité qu'il avoit fait dans son Monastere. Ses jeûnes furent presque continuels, et l'on peut dire qu'il n'eut des revenus que pour les pauvres.

Il en faisoit manger tous les jours un assez bon nombre à sa table; et Dieu voulut bien faire voir

par des miracles combien il agréoit sa grande charité. Se mettant un jour en état de laver les pieds, selon sa coutume, à un pauvre pélérin, cet étranger disparut, et la nuit suivante le Sauveur lui apparoissant, lui dit : Grégoire, vous me recevez ordinairement en mes membres, mais vous me reçûtes hier en ma personne. Il avoit écrit dans un livre le nom et la qualité de tous les pauvres de la ville de Rome, des Faubourgs, et des lieux circonvoisins, à qui il donnoit tous les jours l'aumône selon leur besoin. Ayant appris qu'on avoit trouvé mort un pauvre dans un Village, il en fut si touché que craignant que ce pauvre ne fût mort de faim par sa faute, il s'interdit par pénitence toute fonction sacrée durant trois jours.

Il nourrissoit dans Rome trois mille Religieuses, et il avoit coutume de dire qu'on avoit de grandes obligations aux larmes et aux prieres de ces saintes Filles, et que c'étoient elles qui par leur crédit auprès de Dieu avoient détourné les armes des Lombards, et rendu la paix à l'Italie. Il écrivit à un Evêque d'un extérieur fort réglé, mais peu libéral envers les pauvres : Qu'un Prélat n'avoit du bien que pour les pauvres ; que ce n'étoit pas assez d'être fort retiré, et de faire beaucoup d'oraison, s'il ne faisoit beaucoup d'aumônes ; et qu'un Evêque doit regarder les pauvres comme ses enfans.

Etabli de Dieu comme le pere commun de tous les Fidelles, il étendit sa vigilance sur tous leurs besoins.

Il reprit Janvier, Evêque de Cagliari, de s'être servi du pouvoir ecclésiastique que Dieu lui donnoit pour se venger d'une injure particuliere. Il écrivit à Didier, Archevêque de Vienne, de ne pas perdre un temps si précieux à des lectures inutiles, et purement profanes. Il fit une sévere réprimande à Noël, Evêque de Salone

en Dalmatie, de ce que négligeant le soin de son Eglise, il passoit ses jours dans le luxe et la bonne chere; et fit dire à Pimenius que Dieu ne l'avoit pas fait Evêque d'Almaphi pour être continuellement absent de son Diocese, et que s'il ne vouloit pas garder la résidence, il falloit qu'il se démît de l'Episcopat.

Son zele fut exact, mais il ne fut jamais amer: la douceur fit en partie le caractere du saint Pontife; et comme il étoit extrêmement humble, il fut toujours affable, doux et patient.

L'Empereur Maurice avoit fait une loi, par laquelle nul soldat ne pouvoit se faire Religieux. Saint Grégoire lui écrivit en ces termes: C'est se rendre coupable devant Dieu que de ne pas agir avec les Princes en toute sincérité. La défense que la loi fait aux soldats d'embrasser la vie religieuse, m'épouvante pour vous, je l'avoue; car c'est fermer à plusieurs le chemin du Ciel. . . . . Mais moi qui parle ainsi à un grand Empereur, qui suis-je; sinon un ver de terre? Toutefois je ne puis m'empêcher de lui parler, voyant cette loi opposée à Dieu. . . . . Voici ce que vous dit Jesus-Christ par ma bouche: De Secrétaire, je vous ai fait Capitaine des Gardes, puis César, puis Empereur, et pere d'Empereur: et vous retirez vos soldats de mon service. Qu'aurez-vous à répondre, quand le souverain Maître vous fera rendre compte de votre administration?

L'Empereur profita peu d'une si sage remontrance; et Jean surnommé le Jeûneur, Patriarche de Constantinople, contribua beaucoup à l'aigrir contre notre Saint. Jean avoit été Moine, et son extérieur modeste et mortifié l'avoit fait élever sur le Siege Patriarcal: mais sous des dehors si étudiés et si austeres, un orgueil démesuré lui fit prendre le titre de Patriarche universel; tandis que saint Grégoire, seul Vicaire de Jesus-Christ, ne prit jamais que celui de servi-

teur des serviteurs de Dieu, dans toutes ses lettres.

Notre Saint eut beaucoup à souffrir, et de la part de l'Empereur, et par la malice de tous les ennemis de l'Eglise ; mais il parut toujours plus grand au milieu des contradictions. Accablé de maladies, exercé par les adversités, épuisé des soins que lui donnoit la sollicitude de l'Eglise universelle, il ne cessa jamais d'écrire et de prêcher : et à voir le nombre de lettres que ce grand Pape a écrites à toutes sortes de personnes, et toutes remplies de cet esprit de Dieu, qui animoit toutes ses actions ; à considérer ses ouvrages admirables, pleins d'une éloquence mâle, et d'une sainte onction, on diroit que saint Grégoire a passé quatre-vingts ans à méditer dans la solitude.

Outre les morales sur Job, divisées en trente-cinq livres, dont on a déjà parlé, il composa ses Dialogues de la vie et des miracles des Saints de l'Italie. Il fit cet ouvrage admirable à la priere de ses Freres, comme il le dit lui-même, c'est-à-dire, de Pierre son ancien ami, et de quelques autres Moines de son Monastere de Saint-André, qui vivoient familiérement avec lui. Ses autres ouvrages sont : le Pastoral, les vingt-deux Homélies sur Ezéchiel, les quarante Homélies sur les Evangiles, l'Antiphonaire et le Sacramentaire, et huit cents quarante lettres, qu'on a divisées en douze livres.

Cette foule étonnante d'occupations, toutes plus accablantes, ne l'empêchoit pas de donner encore ses soins aux moindres choses. Il établit des Ecoles de Chantres, et corrigea le chant de l'Eglise ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *Plain-chant*, ou le Chant Grégorien. C'est à son zele, toujours industrieux pour le salut, qu'on doit les Litanies ou Processions, qu'il institua pour appaiser la colere de Dieu qui affligeoit la ville de Rome d'une cruelle peste. Il réforma le luxe,

luxe, il corrigea les abus, et rétablit par-tout la Discipline Ecclésiastique et Réguliere. Tant de travaux apostoliques userent enfin une si foible santé; et ce fut le douzieme de Mars de l'année 604, après treize ans, six mois et dix jours de Pontificat, et environ la soixantieme année de son âge, que ce grand Saint plein de mérites, alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses glorieux travaux. Son corps fut enterré avec les honneurs qui lui étoient dus, auprès de l'ancienne sacristie de la Basilique de Saint-Pierre. Les Papes Clément VIII et Paul V firent transporter les Reliques du Saint dans la nouvelle Eglise de Saint-Pierre du Vatican. Le Monastere de Saint-Médard de Soissons se glorifie d'avoir des Reliques de saint Grégoire depuis l'an 826; la ville de Sens se croit en possession du chef de ce grand Saint. Tout l'univers a eu pour saint Grégoire un culte solennel. Les Grecs même, si peu dévots aux Saints de l'Eglise Latine, l'ont admis dans leur Liturgie; et en 747 sa fête fut établie dans la Grande-Bretagne, comme du principal Apôtre des Anglois et des Saxons qui étoient venus occuper la place des Bretons.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui animæ famuli tui Gregorii æternæ beatitudinis præmia contulisti; concede propitius, ut qui peccatorum nostrorum pondere premimur, ejus apud te precibus sublevemur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui avez récompensé d'une éternelle sainteté l'ame du bienheureux Grégoire votre serviteur, accordez-nous miséricordieusement, qu'étant accablés du poids de nos péchés, nous soyons soulagés par la vertu de ses prieres. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul, à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME: Testificor coram Deo, et Jesus Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus: prædica verbum, insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa in omni patientia, et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus: et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto: ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex: non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

MON très-cher fils: Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts: je vous en conjure par son avénement, et par son regne: prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire: car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine; mais que, piqués de curiosité, ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant; supportez toutes les peines qui vous arrivent, acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile, remplissez votre ministere: vivez sobrement; car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout: du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul étant à Rome dans les liens, et presque abandonné de tous ses Disciples, car il avoit

laissé en chemin Eraste et Trophime ; Damas l'avoit quitté, et étoit rentré dans le siecle ; Crescent étoit en Galatie, et Tite en Dalmatie, appliqués aux devoirs du ministere apostolique. Il écrivit cette seconde Lettre à Timothée, pour l'engager à le venir trouver avant l'hiver avec Marc, et de se hâter, l'assurant qu'il est sur le point d'achever sa course par le martyre. Il l'exhorte à prêcher l'Evangile malgré la résistance que les faux Freres y apporteront. Cette Lettre fut écrite l'an 65 ou 66.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine. Ce temps de relâchement et d'indocilité n'est que trop venu. En quel autre temps plus que dans celui-ci, les hommes qui se glorifient d'être Chrétiens ont-ils moins goûté la morale de Jesus-Christ ? ont-ils recherché, avec plus d'empressement une morale amie des sens, une doctrine de mœurs sociable et accommodante.

Prêche-t-on au peuple : que de lâches ménagemens ! que de bénignes interprétations de la Loi ! On craint de troubler, d'alarmer les consciences. Pernicieuse crainte ! cruelle compassion !

Prêche-t-on devant les Grands : bon Dieu, avec quelle circonspection parle-t-on des plus terribles et des plus importans mysteres de la Religion ! Quelle attention pour ne pas trop désigner ni caractériser la licence des mœurs, pour ne pas irriter l'indévotion des gens de Cour, pour ne pas blesser la délicatesse des heureux du siecle ! On déplaît souvent quand on est trop pressant ; on craint d'être touché, quand on se plaît dans le désordre. Quel renversement, bon Dieu, et d'intérêt propre et de bon sens ! Il se trouve à la vérité encore des hommes apostoliques qui ignorent l'art de flatter, et qui prêchent la parole de Dieu, et non pas la leur. Les plus grands Prin-

ces l'écoutent avec une respectueuse et religieuse docilité, et l'autorisent avec éclat par leur édifiante conduite : mais ces jeunes libertins, qui n'ont souvent d'autre mérite que de porter un nom ancien, et de pouvoir compter des gens d'honneur parmi leurs ancêtres ; ces femmes vaines et décriées, ces gens de plaisirs, ces personnes voluptueuses qui semblent se faire un mérite d'avoir peu de religion ; ces ames si peu chrétiennes, qui passent leurs jours dans un raffinement d'oisiveté et de mollesse ; toutes ces personnes de rang et de distinction goûtent-elles fort la morale de l'Evangile ? Avec quelle docilité entendent-elles ces oracles de Jesus-Christ : Qu'il faut dompter ses passions, mortifier ses sens, porter sa croix, remplir tous les devoirs de la justice et de la loi pour être son disciple ? Dans quelles dispositions lit-on un livre de piété, entend-on un sermon, se présente-on au sacré tribunal de la pénitence ? Jugeons-en par les mœurs.

S'endurcit-on dans le déréglement jusqu'à perdre tout sentiment de religion ? Non, mais on l'ajuste à ses désirs, on la rend dépendante de ses passions ; on détourne l'oreille pour ne pas entendre la vérité ; on se fait un systeme de morale et de religion à son gré ; on se tourne du côté des fables. Il faut avouer que les Chrétiens sont bien à plaindre quand ils s'aveuglent jusqu'à ce point. Mais ces lâches et indignes Ministres, ces Directeurs flatteurs, ces faux Prophetes le sont bien davantage, quand ils nourrissent les Fidelles dans leurs relâchemens et dans leurs erreurs, par leur ignorance, ou par leur cruelle complaisance. *Ipse impius iniquitate sua morietur ; sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (a). L'impie mourra dans son iniquité ; mais je vous redemanderai son sang.

(a) *Ezech.* 3.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur? ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut Prophetas : non veni solvere sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum : qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre : que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût? il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une Ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée : et quand on allume une lampe on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De la fidélité aux petites choses.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la fidélité aux petites choses ne fut jamais une vertu médiocre : rien ne prouve plus visiblement, ce semble, qu'on aime beaucoup Dieu, que quand on ne veut lui déplaire en rien.

Les actions qui font beaucoup d'honneur, et qui ont le plus d'éclat, ne sont pas toujours celles qui coûtent le plus, ni qui sont les plus précieuses ; les plus minces, les plus obscures en fait de dévotion, quand elles reviennent souvent, sont d'ordinaire les plus dégoûtantes. On peut faire quelquefois de grandes choses avec un amour de Dieu médiocre ; mais peut-on avoir cette fidélité constante dans les petites choses, sans un grand amour ?

Jesus-Christ semble ne faire attention qu'à cette singuliere fidélité, quand il s'agit de récompenser ceux qui sont à son service. Cela va bien, bon et fidelle serviteur, dit-il, puisque vous avez été fidelle dans peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner. Dans quelle erreur sont ceux qui ne veulent avoir de la dévotion et de la fidélité que dans les grandes choses ? Doit-on croire que ce n'est que pour plaire à Dieu qu'on fait ce qu'il y a de plus pénible, quand on lui refuse ce qu'il y a de plus aisé ?

La raison, la bienséance, un sentiment d'honneur, un peu d'éducation, le respect humain, et la vanité même peuvent beaucoup contribuer à nous faire acquitter de ces devoirs essentiels, dont on ne se dispense jamais sans se décrier :

mais être exact dans cent menues observances, dont on peut se dispenser sans paroître moins honnête homme, certainement une fidélité si désintéressée, ne sauroit être que l'effet ou la cause d'une haute vertu.

Ces victoires éclatantes, ces sacrifices, ces actions de piété qui font tant de bruit, édifient beaucoup; mais elles sont rares, au lieu que ces victoires qu'on remporte sur son humeur, son naturel, ses inclinations, sont de tous les jours, et souvent même de toutes les heures. Quel trésor de mérites dans cette multiplicité de victoires! Mon Dieu, fut-il jamais une illusion, une tentation plus pernicieuse, que de s'imaginer que la vertu est indépendante de cette ponctuelle fidélité!

Erreur, illusion d'autant plus à craindre, qu'elle est plus commune, et qu'on la craint moins. Que j'ai de regret, Seigneur, d'avoir donné moi-même dans cette erreur grossiere! faites que ma conduite soit désormais une preuve visible de mon repentir.

SECOND POINT.

Considérez que cette exacte fidélité dans les plus petits devoirs est si agréable à Dieu, que c'est d'elle qu'il a voulu faire dépendre, pour ainsi dire, les plus grandes merveilles.

Quelle plus légere cérémonie que de tenir les mains élevées vers le ciel! c'est cependant de cette posture que dépend l'insigne victoire d'Israël sur les Amalécites.

Pour vaincre les Madianites, Dieu ne choisit que trois cents hommes qui, plus mortifiés que les autres, ne se courberent pas sur le bord du fleuve pour boire plus commodément. La circonstance est légere; c'est pourtant de cette minutie que dépend le salut d'Israël.

Frapper la terre deux ou trois fois de plus,

c'étoit une cérémonie bien mince : cependant, qu'avez-vous fait, Joas, s'écrie le Prophete Elisée ? vous n'avez frappé que trois ; si vous eussiez frappé cinq ou six fois : *Si percussisses quinquies, aut sexies*, vous vous rendiez maître de toute la Syrie.

Est-ce en sonnant de la trompette qu'on renverse les fortifications d'une place ? Est-ce en faisant processionnellement le tour d'une Ville qu'on fait tomber ses murs ? le Seigneur ne veut pas cependant qu'on emploie d'autres armes pour renverser les superbes murailles de Jéricho ; toute la force de Samson est attachée à ses cheveux ; et quelle vertu Dieu ne donne-t-il pas à la verge de Moyse ! Bon Dieu, que ces figures nous font d'importantes leçons, et qu'elles renferment de mysteres ! A combien de gens lâches au service de Dieu, peut-on dire : *Si percussisses quinquies, aut sexies.* Vous gémissez encore sous la tyrannie d'une passion dominante ; vous rampez encore après avoir fait tant d'efforts ; vous êtes justement effrayé de vous voir si imparfait, après avoir reçu tant de graces : Hélas ! il ne falloit qu'un peu plus de fidélité dans les moindres devoirs ; un peu plus d'exactitude à vous acquitter des plus menues observances : *Si percussisses quinquies, aut sexies.* On regarde les petits devoirs, comme petits, et le peu de fidélité à les remplir, comme une omission encore moindre ; et de là, que de Samsons écrasés, que de victoires perdues !

Sur quoi porte le magnifique éloge que fait le Saint-Esprit de la femme forte ? Il déclare que sa vertu est sans prix ; qu'il faut aller bien loin pour en trouver une d'un pareil mérite : et pourquoi ? Parce qu'elle s'est occupée à filer ; parce qu'elle s'est étudiée à plaire à son époux ; parce qu'elle a eu soin de ses enfans et de son domestique, qu'elle a été exacte à payer ses

ouvriers. Devoirs communs, en apparence peu essentiels, dévotion peu éclatante; cependant c'est ce qui fait le mérite et l'éloge de cette femme extraordinaire : et combien de personnes regardent ces devoirs comme indifférens ?

Mon Dieu, quel regret, à la fin de la vie, quand on pense à ce qui met peut-être le salut en danger ! Si pour avoir beaucoup de vertu, il eût fallu faire de grandes choses, on ne laisseroit pas d'être inexcusable d'y avoir manqué ; mais quand on verra que la plus haute vertu dépendoit en quelque maniere de la fidélité dans les petites choses, quel regret et quel désespoir ! Que deviendrai-je, Seigneur, si cette méditation m'est inutile ? J'attends tout de votre grace, et avec elle j'ose espérer que vous serez content désormais de ma fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. Psal. 15.

Je l'ai dit souvent au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez aucun besoin de mes biens.

Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum. Psal. 49.

Entendez ceci, vous qui oubliez les ordres de votre Dieu, sur-tout quand c'est en matiere légere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° N'OUBLIEZ jamais la parabole des talens, et les expressions dont le Sauveur se sert pour nous faire estimer la fidélité dans les moindres choses : *Quia super pauca fuisti fidelis* (a). Cet oracle vaut lui seul toutes les réflexions, tous les commandemens ensemble. Vous avez eu autrefois, dans ces premiers jours de votre conversion, dans ces premieres années de

(a) *Matth.* 25.

ferveur ; vous avez eu certaines pratiques de dévotion, certains points de régularité, dont vous ne vous dispensiez jamais sans remords, dont vous vous faisiez un point de conscience. Qu'est devenue cette délicatesse de ponctualité ; cette exacte observation de la Loi ? Qu'est devenue cette fidélité dans les petites choses ? La morale de Jesus-Christ ne change pas. En vous éloignant du jour de votre conversion, vous devriez devenir plus régulier, plus mortifié, plus exact, plus fidelle. Consultez ici votre cœur, et écoutez votre conscience ; mais ne passez pas ce jour sans remédier à votre relâchement. Marquez incessamment tous les points dans lesquels vous vous êtes relâché. Les prieres, les pratiques de dévotion, les petites macérations du corps, les mortifications que vous avez omis de faire. Etes-vous dans l'état Religieux : remarquez les Regles dont vous vous dispensez, les ordres des Supérieurs que vous méprisez ; et dans quelque état que vous soyez, marquez tout ce qui a besoin d'un prompt remede. Ne vous contentez pas de dire : Je m'en souviens, je l'ai presque dans l'esprit. L'ennemi du salut ne peut pas souffrir qu'on écrive ; c'est cependant une sainte industrie qui sert beaucoup à rendre efficaces nos propos. Portez au plutot à votre Directeur l'écrit où sont les points de votre relâchement ; et priez-le de vous en faire rendre compte dans toutes vos confessions ordinaires. On se remet bientôt en faveur ; on fait bien du chemin avec de pareils secours, et avec ces pieuses industries.

2.° En lisant la vie des Saints, remarquez en particulier avec quelle fidélité ils ont été exacts dans les moindres choses. Nul qui n'ait excellé dans ce point de régularité ; aussi est-ce le moyen le plus sûr pour se conserver dans l'innocence. Saint François-Xavier en faisoit tant de-

cas, qu'au milieu même de ses plus importantes et de ses plus fatigantes occupations, il étoit aussi exact à s'acquitter des plus petites pratiques de dévotion que le plus fervent Novice. Il avoit sur-tout une dévotion tendre aux cinq plaies du Sauveur, et à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. On va finir les pieuses pratiques de cette Neuvaine par la priere que saint François-Xavier avoit coutume de faire régulièrement tous les jours.

PRIERE

Pour le dernier jour de la Neuvaine.

GLORIEUX saint François-Xavier, qui avez toujours eu une si grande fidélité à tous les plus petits devoirs, une dévotion si affectueuse aux sacrées plaies de Jesus-Christ, et une si tendre dévotion envers la sainte Vierge, obtenez-moi, je vous en supplie, les mêmes vertus. Que je sois désormais ce serviteur fidelle dans peu de choses, dont le souverain Maître fait tant de cas. Que je trouve et durant ma vie et à la mort un abri sûr dans les sacrées plaies de mon Sauveur, et qu'en tout temps je trouve dans la sainte Vierge toutes les bontés d'une bonne Mere. Ne souffrez pas que je finisse cette Neuvaine sans obtenir la grace que je vous ai si souvent demandée, si c'est pour la gloire de Dieu et pour mon salut. Ainsi soit-il.

PRIERE

De saint François-Xavier, en l'honneur des cinq plaies de Jesus-Christ.

O JESUS, Dieu de mon cœur, je vous conjure par les cinq plaies que votre amour pour nous vous a faites sur la Croix, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés au prix de votre sang. Ainsi soit-il.

TREIZIEME JOUR.

SAINTE EUPHRASIE, VIERGE.

SAINTE Euphrasie, plus illustre par son éminente vertu, que par sa grande naissance, naquit à Constantinople vers la fin du quatrieme siecle, sous le regne de l'Empereur Théodose le Grand, à qui elle étoit alliée. Son pere nommée Antigone, Gouverneur de la Lycie, et de l'Ordre des Sénateurs, étoit le Seigneur le plus estimé et le plus vertueux qu'il y eût à Constantinople, et sa mere appelée Euphrasie étoit l'exemple des Dames Chrétiennes, et celle en même temps qui brilloit le plus à la Cour.

Ayant offert à Dieu le fruit unique de leur mariage, Euphrasie leur fille, ils convinrent mutuellement de passer leurs jours dans la continence, pour vaquer avec plus de liberté et d'une maniere plus parfaite à leur sanctification.

L'éducation de la fille fit le principal objet des soins de la vertueuse mere. Persuadée qu'elle n'avoit guere de devoirs plus intéressans, ni même plus essentiels que d'élever cette jeune enfant dans la crainte du Seigneur, elle n'attendit pas que l'âge eût développé sa raison pour lui parler de Dieu; elle ne lui parla d'autre chose dès que sa fille put l'entendre. La crainte de Dieu, les vérités de la Religion, le salut, l'horreur du péché, l'amour de Jesus-Christ furent le sujet ordinaire des leçons qu'elle lui faisoit; et la jeune Euphrasie qui avoit l'esprit vif et le naturel excellent, en sut si bien profiter, qu'à l'âge de cinq ans elle étoit l'admiration de la Cour, et on la regardoit comme un petit prodige.

Ce fut à cet âge qu'elle perdit son pere Antigone, lequel, ayant édifié la Cour et tout l'Empire par la plus exacte probité et par la vertu la plus chrétienne, déjà mûr pour le Ciel, alla recevoir la récompense de son édifiante piété, laissant toute la Ville et la Cour dans le deuil, et l'Empereur et l'Impératrice inconsolables d'une telle perte. Ils prirent sa fille sous leur protection, ils se chargerent volontiers de sa tutelle.

Une si riche héritiere et d'une si grande naissance ne manqua pas d'être recherchée d'abord par les plus grands Seigneurs de la Cour, quoiqu'elle n'eût encore que cinq ans. L'Empereur voulant favoriser un jeune Sénateur fort riche, conseilla à la mère de la lui promettre. Elle y consentit, on passa le contrat, et l'on convint qu'on attendroit l'âge nubile de la fille pour le mariage.

Cependant la mere qui passoit pour la plus belle personne de la Cour, jeune, n'ayant encore que vingt-deux ans, de la premiere qualité, et fort riche, étoit encore plus recherchée que sa fille. On la pressoit fort de passer à de secondes noces, et l'Empereur le lui conseilloit. Euphrasie qui avoit fait vœu de chasteté durant son mariage, vit bien qu'il falloit aller chercher loin de la Cour un abri à sa viduité. Comme elle avoit de grands biens en Egypte, elle prit ce prétexte pour y aller faire un voyage avec sa fille; mais son véritable motif fut de chercher une retraite pour ne s'occuper plus le reste de ses jours que de Dieu.

Elle ne fut pas plutôt arrivée en Egypte, que tous les Monasteres voisins et les pauvres ressentirent d'abord les effets de sa charité. Ses grands biens ne lui servirent qu'à faire de grandes aumônes, et son étude fut de profiter des grands exemples de vertu qu'elle trouva dans ces déserts.

Il y avoit dans une ville de la Province une Communauté fort nombreuse de Religieuses qui vivoient dans une perpétuelle clôture et dans l'exercice de la plus austere régularité. L'usage de la chair, du poisson, du vin et de l'huile leur étoit interdit; elles ne mangeoient que des légumes, jamais de fruits, couchoient sur la dure, fuyoient tout ce qui sentoit tant soit peu la mollesse, ne mangeoient qu'une fois le jour, et plusieurs même passoient les deux jours sans manger.

La vertueuse veuve fut charmée de la haute vertu de ces saintes filles, sur-tout après avoir eu des preuves éclatantes de leur désintéressement; car leur ayant voulu faire part abondamment de ses charités, elle refuserent opiniâtrément une somme d'argent très-considérable, disant que le seul travail de leurs mains suffisoit pour leur revenu. Toute leur complaisance se réduisit à accepter un peu d'huile pour la lampe de leur Eglise, et quelques parfums pour brûler sur l'Autel.

Continuant ses assiduités dans cette Maison, elle y entra un jour avec sa fille qui n'avoit que sept ans. La Supérieure qui ne pouvoit assez admirer la sagesse et la dévotion prématurée de cet enfant, lui demanda qui elle aimoit davantage, ou des Sœurs du Monastere, ou de l'Epoux auquel elle étoit accordée: Je ne le connois point, répondit-elle, et je n'en suis pas connue; au lieu que je vous connois et vous aime toutes: Mais vous, ajouta-t-elle, qui aimez-vous le plus de mon accordé, ou de moi? La Supérieure souriant: Nous vous aimons, répondit-elle, et Jesus-Christ Notre-Seigneur. Et moi, repartit la fille, je vous aime, et Jesus-Christ votre Seigneur. La mere ne pouvoit retenir ses larmes, entendant cette conversation, charmée de trouver dans sa fille de si beaux sentimens; dissimulant sa joie: Allons-

nous-en ma fille, lui dit-elle, il se fait tard, et la Mere Supérieure est appelée ailleurs. Vous pouvez vous en aller quand il vous plaira, ma chere mere, repart l'enfant; mais vous agréerez bien que je reste avec ces cheres Sœurs qui m'aiment tant. Il faut vous en aller chez vous, ma chere enfant, répond la Supérieure; car personne ne reste ici qui ne se soit toute consacrée à Jesus-Christ. Et où est Jesus-Christ, repart la fille? Voilà son image, répond la Supérieure en lui montrant le Crucifix. La petite Euphrasie, se jetant à genoux et l'embrassant: Vous êtes mon Seigneur, s'écrie-t-elle, je me consacre à vous pour toujours, mon doux Jesus, et je ne sortirai plus d'ici, ne voulant point avoir d'autre époux que vous. La Supérieure qui ne pouvoit retenir ni son admiration, ni ses larmes: Vous ne pouvez demeurer ici, ma fille, lui dit-elle; car on ne sait où vous loger. Rien n'empêche que je ne loge où vous logez, dit l'enfant. Il ne fut pas possible, ni à la Supérieure, ni à la Mere, de tirer d'autre raison d'elle; on fut contraint de l'y laisser, espérant qu'elle en seroit bientôt dégoutée; mais on eut beau la dissuader, elle ne voulut jamais entendre parler de sortir. Enfin la Supérieure voyant qu'elle ne changeoit point de sentiment, lui dit en présence de sa mere, que si elle vouloit rester dans la maison, il falloit qu'elle apprît le Pseautier, qu'elle jeûnât tous les jours, et qu'elle pratiquât toutes les autres austérités de la Regle. La petite Euphrasie ayant tout promis avec une hardiesse qui avoit quelque chose de surnaturel, sa mere fondant en larmes l'embrasse avec tendresse; et la prenant par la main, la mene devant un Crucifix, l'offre elle-même à Dieu, le prie de recevoir cette innocente victime qu'il avoit lui-même choisie, et la mettant ensuite entre les mains de la Supérieure, elle se retire ne tenant plus à rien sur la terre, et ne vivant plus que pour le Ciel.

Peu de jours après la jeune Euphrasie reçut l'habit de Religieuse avec le voile ; et sa dévotion, sa ferveur, son courage étonnerent les plus anciennes ; et l'on ne fut pas long-temps à recueillir les fruits d'une si extraordinaire vocation.

Euphrasie la mere, excitée tous les jours davantage par l'exemple de sa sainte fille, s'étudia plus que jamais à exercer toutes les bonnes œuvres dont elle se crut capable. Depuis que sa fille se fut consacrée à Jesus-Christ, elle ne se regarda plus que comme la mere des pauvres. Son application à l'oraison et sa vie très-austere avancerent sa récompense. La Supérieure du Monastere de sa fille lui déclara qu'elle avoit vu en songe le bienheureux Antigone son mari tout brillant de lumiere, qui invitoit Euphrasie son épouse à la même gloire. La sainte veuve se prépara à la mort par un accroissement de ferveur, et pleine de mérites mourut peu de jours après, et fut enterrée dans le Monastere. L'Eglise Grecque honore sa mémoire et celle d'Antigone son mari l'onzieme jour de Janvier.

L'Empereur ayant appris sa mort, la fit savoir au jeune Sénateur qui devoit épouser sa fille, et l'avertit en même temps de la profession religieuse de celle qu'il avoit regardée jusqu'ici comme sa future épouse. Il ne laissa pas d'écrire, à sa priere, à la jeune Euphrasie, pour la faire souvenir de la parole que ses parens avoient donnée au jeune Sénateur.

Notre Sainte ayant reçu la lettre de l'Empereur, lui écrivit elle-même en ces termes : Seigneur Empereur, conseillez-vous à votre servante de préférer un homme mortel à Jesus-Christ lui-même, qui a daigné me choisir pour son épouse, et qui me prépare un bonheur éternel dans le séjour des Bienheureux. A Dieu ne plaise que votre très-humble servante ait jamais une pensée

si injuste et si impie ! Je suis à Jesus-Christ, je ne puis me donner à un autre ; tout mon souhait, c'est que le monde ne se souvienne plus d'Euphrasie. Je supplie très-humblement votre Majesté de faire distribuer aux pauvres, aux orphelins et aux Eglises tous les biens que mes parens m'ont laissés à Constantinople et aux environs, de faire donner la liberté à tous les esclaves de ma famille ; et de faire remettre aux fermiers de mes biens tout ce qu'ils devoient depuis la mort de mes parens.

L'Empereur fut si touché de cette lettre, qu'il la fit lire en plein Sénat ; et exécuta très-ponctuellement tout ce dont la Sainte l'avoit prié par sa lettre.

Si son détachement du monde fut admirable, les progrès qu'elle fit dans les voies de la perfection ne furent pas moins étonnans. Dès l'âge de douze ans elle s'accoutuma à ne manger qu'une fois le jour, vers le soir, et ensuite de deux et de trois jours l'un. On ne peut guere porter plus loin qu'elle fit l'humiliation et l'abnégation de soi-même. Il n'y avoit point d'office si bas qu'elle ne demandât, nul exercice si vil qu'elle ne fît ; et à la voir agir on eût dit qu'elle étoit née dans les exercices d'esclave et de servante.

Cependant une vie si innocente et si dure ne la dispensa pas des plus rudes et des plus fâcheuses tentations ; mais la fidélité qu'elle eut à les découvrir avec humilité à ceux qui lui tenoient la place de Dieu, ne servit pas peu à la rendre victorieuse, et toutes les ruses de l'ennemi du salut ne servirent qu'à la rendre plus humble, plus mortifiée, et à pousser même son abstinence jusqu'à ne manger qu'une fois la semaine, ce qui n'empêcha pas qu'à l'âge de vingt ans elle ne fût la plus robuste de la maison.

Quelque soin qu'elle eût de faire oublier ce qu'elle étoit, en se regardant comme la derniere

de la maison, et en voulant bien être regardée comme telle, elle faisoit cependant toutes les choses les plus basses, même avec tant de dignité, qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle étoit née Princesse.

Le mérite extraordinaire de cette jeune personne, et l'estime qu'on en avoit, furent un sujet de jalousie à celle des Religieuses, comme c'est l'ordinaire, qui étoit d'une plus basse naissance, et qui avoit le moins de vertu. Germaine, c'étoit le nom de cette Religieuse imparfaite, traita Euphrasie de fourbe et d'hypocrite, disant qu'elle ne pratiquoit toutes ces humiliations et toutes ces austérités, que pour se distinguer et se faire élire un jour Abbesse. Notre Sainte surprise d'un tel discours se jette aux pieds de cette Sœur avec beaucoup d'humilité, la suppliant de lui pardonner et de prier Dieu pour elle.

Le Seigneur fit bien voir combien la patience et l'humilité de sa servante lui étoient agréables, par les graces extraordinaires et le don des miracles dont il la favorisa. Mais la terre ne posséda pas long-temps ce trésor. Sainte Euphrasie termina bientôt une vie si sainte par une mort très-précieuse. Elle mourut le treizieme de Mars vers l'année 410, âgée de trente ans, dont elle en avoit passé vingt-trois dans le Monastere.

La Messe en l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Vierges.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster, ut sicut de beatæ Euphragiæ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu qui êtes notre salut, afin que comme la fête de votre sainte Vierge Euphrasie, nous est un sujet de joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Colossiens. Chap. 3.

FRATRES : induite vos sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam : supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversùs aliquem habet querelam : sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis : et pax Christi exultet in cordibus vestris, in qua et vocati estis in uno corpore : et grati estote. Verbum Christi habitet in vobis abundanter, in omni sapientia, docentes et commonentes vosmetipsos, Psalmis, Hymnis et canticis spiritualibus, in gratia cantantes in cordibus vestris Deo.

MES freres : revêtez-vous comme des Elus de Dieu, Saints et bien-aimés, des entrailles de la miséricorde, de douceurs, d'humilité, de modération, de patience, vous supportant mutuellement, et vous entrepardonnant ; si quelqu'un a sujet de se plaindre d'un autre, comme le Seigneur vous a pardonné, usez-en aussi de même. Mais sur toutes choses ayez la charité qui est le lien de la perfection. Que la paix de Jesus-Christ triomphe dans vos cœurs, à laquelle aussi vous avez été appelés pour faire un seul corps, et soyez-en reconnoissans. Que la parole de Dieu soit en vous dans toute sa plénitude avec une parfaite sagesse ; instruisez-vous, et animez-vous les uns les autres par des Pseaumes, par des Hymnes et par des Cantiques spirituels, chantant en l'honneur de Dieu du fond de vos cœurs avec un esprit de reconnoissance.

Les Colossiens avoient été convertis à la Foi par Epaphras leur premier Evêque, qui étoit prisonnier à Rome avec saint Paul. Cet Apôtre ayant appris que de faux Apôtres leur enseignoient une mauvaise doctrine, et vouloient introduire parmi eux les erreurs et les superstitions de quelques Juifs touchant les Anges, qu'ils faisoient auteurs de la nature, supérieurs à Jesus-Christ, et comptant le Dieu des Juifs pour un d'entr'eux : saint Paul dis-

mœurs. L'Eglise aujourd'hui ne nous fait pas d'autres leçons que celles que faisoit saint Paul aux Colossiens. Mêmes lois, mêmes commandemens, même morale : mais pouvons-nous ajouter, mêmes Fidelles, mêmes mœurs des Chrétiens, même probité ?

La parole de Dieu est-elle en nous dans toute sa plénitude? On la lit, on la prêche, on l'écoute; et lui obéit-on ? Elle a converti tout l'Univers ; réforme-t-elle aujourd'hui beaucoup de familles? Elle n'a ni moins de vertu, ni moins d'énergie en ces derniers temps qu'elle en avoit dans les premiers siecles. Ce grain céleste ne s'est point abâtardi; mais la terre est en friche, les passions la dessechent ; peu cultivée, elle ne pousse que des ronces ; la multitude des passans, la foule, l'embarras des affaires temporelles l'endurcissent. Rapprochons de nous le portrait que saint Paul fait des Chrétiens de son temps : quelle différence, bon Dieu, de Fidelles à Fidelles sous la regle de la même Foi ! et avec cette énorme disproportion on vit tranquillement, on se divertit ; mais qui nous rassure ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 8.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. Dixi ergo vobis, quia moriemini in peccatis vestris : si enim non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro. Dicebant ergo ei : Tu quis es? Dixit eis Jesus : Principium, qui et loquor vobis. Multa habeo de vobis loqui, et judicare, sed qui

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs : Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis point de ce monde. Je vous ai dit pour cela que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez que c'est moi, vous mourrez dans votre péché. Qui êtes-vous, lui dirent-ils ? Jesus leur répondit : Je suis avant toutes choses celui qui vous parle : J'ai bien des choses à dire de vous, et sur quoi vous

me misit, verax est: et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo.

condamner; mais celui qui m'a envoyé dit toujours la vérité; et ce que j'ai appris de lui, c'est ce que je publie dans le monde.

MÉDITATION.

De l'impénitence finale.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que de vivre dans le péché, c'est la plus funeste disgrace; mais que c'est le comble de tous les malheurs, de mourir dans le péché.

Le péché sans la mort est un grand mal, et à proprement parler le seul mal qu'il y ait à craindre; mais ce seul mal n'exclut pas l'espérance de tout bien, il peut même servir de matiere aux plus excellentes vertus; il peut être, comme il l'a été dans plusieurs grands Saints, le sujet de la plus éclatante pénitence; mais le souverain mal, c'est le péché avec la mort: le péché qui imprime à la mort le caractere de sa malice; la mort qui met le dernier sceau à l'impénitence du pécheur. Le péché rend la mort pour toujours funeste: quelle étrange suite! La mort rend le péché pour jamais irrémissible: quel sort plus triste et plus affreux!

La mort dans le péché éteint tout rayon d'espérance: plus de grace à demander, plus de Ciel à espérer; plus de Sauveur à implorer; plus de miséricorde à attendre. Tendresse de mere dans Marie envers les pécheurs; compassion de l'Eglise pour ses enfans; prix infini du sang de Jesus-Christ: tout s'éteint, tout cesse, tout est perdu pour le pécheur par la mort dans le péché; l'impénitence finale le bannit pour toujours de l'as-

semblée du peuple de Dieu, et efface son nom du livre de vie. Par la mort dans le péché, la justice divine imprime un caractere ineffaçable de réprobation sur ce malheureux : les démons deviennent son peuple ; l'enfer, sa demeure éternelle ; les feux et tous les tourmens, son héritage ; la rage et le désespoir, sa passion dominante ; la damnation, sa destinée et son sort. Impénitence finale, affreuse mort dans le péché, que tu es épouvantable ! Et voilà le sort de presque tous ceux qui vivent dans les délices, de ces libertins étourdis, de ces Grands du monde si peu chrétiens, de ces femmes sans religion, de ces pécheurs qui renvoient à la mort leur conversion et leur pénitence. Mourir dans la disgrace du Prince, dans la poussiere, dans l'abandon, mourir dans la tristesse, dans l'infamie même, dans les douleurs : le mal est grand ; mais il n'est pas sans ressource, ni sans consolation, si le péché et la mort ne se trouvent pas unis ensemble. Mais la mort dans le péché, la mort avec le péché, la mort même, comme il arrive souvent, par le péché ! trouvez, imaginez une désolation, un malheur plus effroyable. Et craint-on aujourd'hui, ô mon doux Jesus, craint-on beaucoup cet épouvantable malheur !

SECOND POINT.

Considérez qu'au moment qu'on meurt dans le péché, tout le mal qu'on a fait devient éternel dans ses châtimens et dans sa malice ; et tout le bien qu'on avoit fait est perdu, et éternellement oublié.

Actions de probité, services rendus, libéralités répandues ; actes de Religion, car enfin on n'est pas Athée, jeûnes, prieres, bonnes œuvres ; rang de qualité, nom de distinction, talens, gloire, mérite ; tout meurt, tout est anéanti dans le pécheur qui meurt impénitent.

Le trésor des miséricordes est fermé pour lui, la source en est tarie. Jesus-Christ oublie, pour ainsi dire, la qualité, le nom de Pere, de Sauveur, de Roi, pour prendre éternellement la sévérité de Juge, de Dieu irrité, de Dieu en colere : et qui peut tenir, Seigneur, contre la juste crainte de votre courroux allumé, et de votre vengeance infinie ? Qui le peut ! un nombre prodigieux de pécheurs qui vivent dans le crime, et mourront dans l'impénitence; moi, qui fais ici toutes ces effrayantes réflexions, si je suis assez malheureux pour mourir dans le péché !

Et comment ne pas mourir dans le péché, quand on renvoie à la mort sa pénitence ? Quand on vit dans le péché, il est rare que la mort ne ressemble pas à la vie. Le pécheur expire, mais non pas le péché.

Mon Dieu, que de gens travaillent à leur réprobation ! La mort dans le péché acheve ce funeste ouvrage. Le monde est plein de ces malheureux ouvriers; nulle condition, nul état qui n'en ait plusieurs; les Grands du monde n'en savent que trop l'art; les heureux du siecle n'ont guere d'autre sort; ceux qui menent une vie molle et oisive, ne la menent guere innocente. Les personnes même consacrées à Dieu, qui déshonorent la sainteté de leur état par leur relâchement, ne vivent-elles point dans le péché ? et toutes ces personnes si apprivoisées avec le péché, qui vieillissent la plupart dans le péché, mourront-elles en état de grace ? Les remords de conscience s'émoussent, l'ame se durcit, Dieu se venge. Affreux, mais juste châtiment de Dieu !

Peu de gens qui meurent subitement, mais peu de morts qui ne soient imprévues et subites. Et quand on ne fait pas pénitence durant la vie, la fait-on, est-on même en état de la faire à la mort ? L'homme n'est jamais plus ardent pour les objets qui entretiennent sa cupidité, que

que quand ces objets lui échappent, ou qu'une force supérieure nous les arrache, ou qu'elle nous arrache à eux à l'heure de la mort. Pénitence forcée, pénitence naturelle et toute humaine : comptez après cela sur la pénitence qui se fait à la mort !

Et l'on vit tranquillement dans le péché, Seigneur, et l'on passe ses jours dans la joie, en vivant dans l'impénitence ! Quoi, mon Dieu, un autre objet me touche, une autre disgrace m'effraie ; je ne vous demande pas à toutes les heures la grace de ne pas mourir dans le péché ! Hé, mon Dieu, qui doit plus craindre que moi cette impénitence finale ! Je commence dès ce moment ma pénitence, mon doux Jesus, et j'espere que vous me ferez la grace de l'avoir faite avant de mourir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Juxta est dies perditionis, et adesse festinant tempora. Deut. 32.

Hélas, ce temps de vengeance vient à la hâte, et ce jour funeste où le pécheur meurt impénitent, n'est pas fort éloigné. Qui nous rassure ?

Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie. Isaïe. 38.

Ce ne sont pas ceux qui meurent dans le péché qui chanteront vos louanges, Seigneur ! ce seront ceux qui vivent encore, et qui comme moi, commencent aujourd'hui même de vous aimer, de vous servir, et de vous glorifier.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS éviter le malheur de l'impénitence finale ; faites pénitence durant la vie, et ne la renvoyez jamais à la mort. Est-ce le temps de se convertir, ou de se réformer quand on va cesser de vivre ; est-ce le temps d'entre-

prendre de devenir homme de bien, quand on commence presque de n'être plus homme; est-ce le temps enfin de faire pénitence quand on va mourir; Dieu est-il l'objet alors et le motif de ces frayeurs, de ces regrets et de ces larmes que la pure crainte des supplices et l'effrayante vue du danger tirent des cœurs les plus endurcis et les moins pénitens? Quel malheur pour vous, et quelle marque plus visible de réprobation, si après avoir lu tout ceci vous renvoyez à la mort votre conversion et votre pénitence! Judas reconnoissoit son crime à l'heure de la mort. Antiochus pleuroit, promettoit, se désoloit à cette derniere heure, et tous deux meurent impénitens. Ou vous avez besoin de vous convertir, ou vous avez besoin de vous réformer. Ne vous contentez pas de conclure à la conversion, ou à la réforme : ce ne seroit pas la premiere fois que vous l'avez fait : conclusions inefficaces et illusoires; en fait de conversion et de réforme, la pratique doit être la conclusion. Commencez par vous prosterner aux pieds de votre Crucifix; et là, au souvenir de vos désordres ou de votre relâchement, ayez un repentir vif et piquant de vos infidélités passées, et dites à Dieu dans l'amertume de votre cœur :

Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive; faites que ce jour soit celui de ma parfaite conversion, de la réformation de mes mœurs, et de ma pénitence; je commence, par votre miséricorde, l'une et l'autre; plein de confiance aux mérites de Jesus-Christ, et en la protection de la sainte Vierge, j'espere que vous me préserverez du malheur de mourir impénitent (*a*).

2.° Ce n'est pas assez de prier, il faut faire. Avez-vous une confession extraordinaire à préparer : allez ce jour même déclarer votre besoin

(*a*) *Ezech.* 3.

et votre résolution au Confesseur que vous aurez choisi. Commencez sur l'heure votre réforme, par quitter certaine superfluité de parures, certain raffinement de délicatesse; commencez par brûler certains livres, par ôter certaines peintures, par reprendre certains airs de modestie, certaines pieuses pratiques, certaine régularité dont vous vous étiez dispensé. Faites aujourd'hui quelque pénitence ou mortification corporelle; faites quelque œuvre de miséricorde, ou quelque aumône. Les pauvres prisonniers sont bien abandonnés, et ils sont hors d'état de vous venir représenter leurs besoins et leurs miseres. On en peut dire autant de certaines familles honteuses, dont les miseres sont d'autant plus cuisantes qu'elles sont plus muettes. Ces débuts de conversion et de réforme sont comme les arrhes d'une persévérance chrétienne, et éloignent de vous la mort dans le péché. Lorsque vous apprendrez quelque accident funeste, ou la mort de quelque personne de votre connoissance, ayez soin de vous dire à vous-même: Nul malheur dans la vie sans ressource et sans remede; nul malheur irrémédiable que la mort dans le péché.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT LUBIN, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT Lubin naquit à Poitiers sur la fin du quatrieme siecle. Ses parens pauvres, mais vertueux, l'éleverent dans la crainte de Dieu. La parfaite soumission qu'il eut toujours à leur volonté dès son enfance, attira sur lui cette abondance de bénédictions célestes dont Dieu le combla. Il passa les premieres années de sa jeunesse dans

une grande simplicité et dans l'ignorance, occupé à faire paître les troupeaux.

Dans cet innocent exercice, ayant rencontré un jour un saint Religieux de l'Abbaye de Noaillé, il lui déclara le désir extrême qu'il avoit d'apprendre à lire, et le pria de lui faire un alphabet. Ce Religieux charmé du désir que ce pauvre berger avoit d'apprendre, n'ayant sur lui ni tablettes ni papier, lui marqua l'alphabet le mieux qu'il put sur sa ceinture. Lubin avec ce petit secours, et celui de quelques livres que son pere lui procura, fut bientôt en état de s'instruire à fond de la Religion par la lecture.

Beaucoup plus instruit par la grace que par les livres, il portoit envie à ceux qui, loin des embarras du monde, avoient tout le loisir d'étudier la science du salut, et de méditer en repos nos saints mysteres; c'est ce qui le porta à quitter sa profession de laboureur et de berger, et avec l'agrément de ses parens, il se retira dans un monastere. Il n'y fut pas plutôt reçu qu'il s'y distingua par sa ferveur et par sa piété; sa mortification et son humilité édifioient tous ses Freres, et son exactitude les charmoit.

Surchargé de plusieurs emplois, il prenoit sur son sommeil le temps qu'il donnoit à l'étude. Sa vertu, quoique dans un sujet grossier, n'eut jamais rien de farouche; et en servant à tous de modele de la régularité la plus parfaite, il sut gagner la vénération et le cœur de tous.

Il y avoit huit ans qu'il étoit dans ce monastere, lorsqu'il eut envie de visiter saint Avi, solitaire fameux dans le Perche, pour apprendre de ce saint homme les voies de la plus haute perfection.

Un saint Diacre nommé Carilephe, ayant su son dessein : Je sais, lui dit-il, l'envie que vous avez de mener une vie plus parfaite, j'en bénis Dieu, et je vous exhorte de suivre cet attrait : mais dans la nouvelle carriere que vous allez

entreprendre, n'oubliez pas les avis que je vais vous donner.

1.° Ne vous engagez point au service d'un Evêque, parce que, quelque reglée que soit sa maison, elle convient peu à un solitaire. 2.° N'ambitionnez point le gouvernement de quelque Eglise particuliere, et si on vous l'offre, ne l'acceptez pas; car quoiqu'on y puisse faire beaucoup de bien, il est bien difficile d'y conserver toute la régularité de la vie Monastique; et quand vous auriez assez de vertu pour ne pas écouter la flatterie de ceux qui vous louent, en auriez-vous assez pour n'être pas sensible aux calomnies des médisans? 3.° Enfin, n'entrez jamais dans de petites Communautés, parce que la régularité n'y est jamais dans sa vigueur; c'est le rendez-vous des imparfaits, la subordination y est mal gardée, les dispenses y sont aisément accordées, et chacun n'y fait d'ordinaire que ce qui lui plaît.

Lubin résolu de profiter de ces sages avis, va trouver saint Avi dans son hermitage. Ce Saint après l'avoir instruit durant quelque jours, lui conseilla de passer encore quelque temps dans le monastere, pour se former davantage dans la vertu, et dans la pratique des observances religieuses. Notre Saint remontant le long de la Loire, trouva un petit Monastere, et il fut invité d'y demeurer; mais se souvenant de l'avis de saint Carilephe, il passa outre, et résolut de se retirer dans la célebre Abbaye de Lerins, où la régularité cénobitique régnoit encore dans toute sa force. Il étoit déjà en chemin; mais il en fut détourné par un Moine de cette Abbaye, qu'il trouva sur sa route. Etant alors dans le Gévaudan, il alla voir saint Hilaire, Evêque de Javoux; cet Evêché a été dans la suite transféré à Mende. Le saint Prélat reçut les deux Pélerins dans sa Communauté, où ayant reconnu

l'esprit volage du Moine qui s'étoit joint à notre Saint, il lui conseilla de ne point quitter saint Lubin, et de finir ses jours avec lui dans quelque Monastere.

Notre Saint étant parti de Javoux, vint à Lyon avec le Moine de Lerins, et se retira avec lui dans le célebre Monastere de l'Isle-Barbe, dont saint Loup étoit alors Abbé. Une si édifiante retraite le charma, et l'éminente vertu, aussi-bien que l'extrême austérité de vie du saint Abbé et des saints Moines, ne lui permirent pas de chercher une autre demeure; mais il n'y retint pas long-temps son compagnon de voyage: cet esprit léger et inquiet se retira, et laissa à notre Saint tout le loisir de goûter en repos la douceur d'une si sainte solitude.

Il y avoit déjà cinq ans que saint Lubin pratiquoit dans ce monastere tout ce que la vie religieuse a de plus parfait, lorsque les Rois Clotaire et Childebert, freres de Clodomir, s'étant rendus maîtres de la Bourgogne et de tout le Lyonnois, l'Abbaye de l'Isle-Barbe fut pillée par les troupes. Tous les Religieux aux approches de l'armée s'étant retirés, il ne resta dans le Couvent que saint Lubin, et un bon vieillard à qui le grand âge et les incommodités ne permirent pas de prendre la fuite.

On ne peut dire tous les mauvais traitemens que les soldats avides du pillage firent à notre Saint, pour savoir de lui le lieu où les Moines avoient caché ce qu'ils avoient de plus précieux; mais nul tourment ne put jamais ébranler sa constance. On le plongea dans la Saône, on le roua de coups; on lui fit mille outrages: après avoir beaucoup souffert, il s'échappa de leurs mains, et se retira auprès de saint Avi qui le reçut avec charité, et le regarda bientôt comme son maître dans la perfection Religieuse.

Saint Avi étant mort, saint Lubin chercha une

solitude encore plus retirée, pour y mener une vie encore plus austere. Deux solitaires s'étant joints à lui, il se retira avec eux dans le désert de Charbonniere, aux extrémités de la forêt de Montmirail : ils y bâtirent trois cellules, et y vécurent plutôt en Anges que comme des hommes. Notre Saint y étant resté seul dans la suite, y fit de merveilleux progrès dans toutes sortes de vertus, et y mena la vie la plus austere et la plus parfaite; aussi Dieu manifesta bientôt par plusieurs prodiges la sainteté de son serviteur.

On raconte que dans le temps qu'on alloit moissonner, il s'éleva un ouragan si furieux, qu'on eût dit que le monde alloit périr par le feu et par la grêle. L'homme de Dieu touché des maux qu'alloit causer ce feu, se met en prieres, et ayant jeté en l'air quelques gouttes d'huile qu'il avoit bénite, à l'instant même la tempête cessa. Il arrêta quelque temps après, par la même voie, un furieux incendie : et toutes ses prieres étoient toujours suivies de faits merveilleux.

Saint Ethere, Evêque de Chartres, connoissant l'éminente sainteté de notre solitaire, l'obligea de sortir de son désert, et malgré l'opposition de son humilité le fit Abbé du Monastere de Brou, et ensuite Prêtre. Saint Aubin, Evêque d'Angers, allant en Provence voir saint Césaire, Archevêque d'Arles, voulut avoir saint Lubin pour son compagnon. Le désir qu'avoit notre Saint d'aller finir ses jours au Monastere de Lerins, le fit consentir à ce voyage. Saint Césaire ayant su son dessein, l'en dissuada; il lui persuada même de retourner au plutôt dans le Monastere dont Dieu l'avoit chargé, de peur qu'il ne répondît devant Dieu du relâchement et de tous les maux qui pourroient arriver par son absence. Saint Lubin touché par une si sage remontrance, ne pensa plus qu'à rejoindre ses Religieux, bien

résolu de ne plus sortir de son Monastere; mais le Seigneur en disposa autrement : car à peine fut-il arrivé à Brou, que l'Evêque de Chartres étant mort, le Roi Childebert proposa saint Lubin pour remplir sa place. Le Clergé et le peuple reconnurent visiblement la volonté de Dieu dans le choix du Roi; mais il ne fut pas aisé de vaincre l'humilité du Saint, qui ne put jamais consentir d'être Evêque. On ne peut dire quelle fut sa répugnance et sa désolation : larmes, prieres, protestations, tout fut mis en usage pour fuir cette auguste dignité, dont il se croyoit indigne. Rien ne pouvant lui persuader de quitter sa retraite, il fallut avoir recours à la ruse pour l'en tirer.

On feignit de se rendre à ses raisons. On le pria seulement de nommer un de ses Disciples pour être ordonné à sa place. Il le fit, et choisit celui qu'il jugea le plus digne de l'Episcopat. Celui-ci à qui on avoit fait confidence de tout, déclara qu'il n'y consentoit qu'à condition que son Abbé assisteroit à son sacre. Saint Lubin s'y rendit; mais il ne fut pas plutôt arrivé dans l'Eglise, que tout le Clergé et le peuple s'écrierent que Dieu avoit choisi l'Abbé Lubin pour leur Pasteur; que c'étoit la volonté du Roi, et qu'ils n'auroient point d'autre Evêque. Il fallut se rendre, et céder à l'ordre du Roi et aux vœux du Clergé et du peuple.

Cette nouvelle dignité ne fit qu'augmenter son zele et sa ferveur; il ne se dispensa d'aucun de ses exercices de Religieux, et il ne relâcha rien des austérités de sa vie. Toujours plus pauvre, toujours plus humble, toujours plus petit à ses yeux, il ne regardoit son éclatante dignité que comme une nouvelle obligation d'être plus parfait, et d'ajouter aux vertus de l'Abbé, celles de l'Evêque.

On ne peut dire avec quelle édification

il remplit tous les devoirs d'un fidelle Pasteur. Egalement puissant en paroles et en œuvres, il convertit par sa douceur et par son zele les pécheurs les plus obstinés, et fit bientôt fleurir la discipline ecclésiastique et réguliere dans tout le Diocese.

Le Seigneur déclara la haute sainteté de son digne Ministre par des miracles éclatans. Il rendit la vue à un aveugle, en faisant le signe de la croix sur ses yeux. Un remede prompt et efficace contre toutes sortes de fievres, c'étoit de pouvoir s'envelopper de son manteau. L'eau qu'il avoit bénie avoit une vertu prodigieuse contre les démons. Il ressuscita la fille de son hôte, dans une de ses visites du Diocese. Avec ce grand don des miracles, il est aisé de comprendre quels furent les fruits extraordinaires de son Episcopat. Enfin, le saint Evêque comblé de mérites, illustre par un grand nombre de merveilles, regrétté extraordinairement de tout son peuple, après une douloureuse maladie de sept ans, qui ne lui laissa d'intervalle que pour assister au cinquieme Concile d'Orléans, et au second de Paris, mourut à Chartres l'an 557. Son corps fut enterré avec une solennité digne d'un si saint Evêque; et les miracles dont Dieu honora son tombeau y attirerent bientôt la dévotion du peuple de tous les lieux voisins. On garde encore aujourd'hui avec une grande vénération dans l'Eglise Cathédrale de Chartres les précieux restes des reliques de saint Lubin, qui échapperent à la fureur des Huguenots, qui l'an 1568 brûlerent tous les ossemens qu'ils purent trouver du saint Evêque.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut beati Lubini Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife saint Lubin, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Pierre Apôtre. Chap. 5.

FRATRES: Seniores, qui in vobis sunt, obsecro, consentior et testis Christi passionum: qui et ejus, quæ in futuro revelanda est, gloriæ communicator: Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coactè, sed spontaneè secundùm Deum: neque turpis lucri gratiâ, sed voluntariè: neque ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo. Et cùm apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam.

MES Freres: Voici la priere que je fais aux Prêtres qui sont parmi vous, moi qui suis Prêtre avec eux et témoin des souffrances de Jesus-Christ, et qui dois aussi avoir part à la gloire qui se manifestera dans le siecle à venir: Paissez le troupeau de Dieu, que vous avez en garde, lui donnant vos soins, non par force, mais de bon gré, selon Dieu; non en vue d'un gain sordide, mais par affection; ni comme des gens qui veulent dominer sur les heritages du Seigneur, mais vous appliquant de tout votre cœur à être le modele du troupeau: et lorsque le Prince des Pasteurs viendra à paroître, vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit point.

Saint Pierre étant à Rome, qu'il appelle Babylone, soit à cause de la confusion de tous les cultes idolâtres qui y régnoient, soit pour ne point faire connoître où il étoit, écrivit cette admirable Epître qu'il adresse aux Fidelles convertis d'entre les Juifs, qui étoient dispersés dans l'Orient, et

aux Gentils aussi convertis ; exhortant les uns et les autres à vivre d'une maniere conforme à la sainteté de l'Evangile. Le cinquieme chapitre regarde plus particuliérement les Pasteurs de l'Eglise, à qui il donne d'excellens avis.

RÉFLEXIONS.

Voici la priere que je fais aux Prêtres. Que ce style est éloigné de ces hauteurs affectées, de ces airs fiers et impérieux, de ces tons de maîtres qui aliénent les cœurs et aigrissent toujours les esprits. Le Prince des Apôtres, le Chef visible de l'Eglise, le Pere des Fidelles, se sert du terme de prier, quand il écrit aux Prêtres. Il ne craint point de ravaler sa dignité, ni d'avilir son caractère, en se mettant au niveau de ses inférieurs, et en ne leur donnant des avis que sous le titre de prieres. Bon Dieu, que cette humilité, que cette douceur ont d'empire sur l'esprit et sur le cœur des hommes, quand elles sont soutenues par un mérite réel, par une vertu véritablement supérieure ! On réussit mal quand la fierté seule supplée au mérite ; la douceur et la modestie des Saints charment, leur affabilité est respectable ; on trouve un air de supériorité, un air de noblesse même dans leurs humiliations. Une grandeur qui emprunte tout son éclat de quelques meubles précieux, ou d'un magnifique équipage, est bien peu de chose. On est bien foible quand on a besoin de tant d'appuis.

Paissez le troupeau de Dieu que vous avez en garde, dit l'Apôtre. Si c'est le troupeau de Dieu, quel crime de le négliger ou de le laisser paître dans des pâturages mal-sains, quel crime de le laisser manquer de nourriture !

« Malheur aux Pasteurs d'Israël, qui se pais-» sent eux-mêmes (*a*), dit le Prophete. Les

(a) *Ezech.* 34.

» Pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux ?
» et cependant vous mangiez le lait de mon
» troupeau, et vous vous couvriez de sa laine ;
» vous ne vous mettiez point en peine de paître
» mes brebis. Vous n'avez point travaillé à
» fortifier celles qui étoient foibles, ni à panser
» et à guérir celles qui étoient malades ; vous
» n'avez point bandé les plaies de celles qui
» étoient blessées ; vous n'avez point relevé celles
» qui étoient tombées, et vous n'avez point
» cherché celles qui étoient perdues ; mais vous
» vous contentiez de les dominer avec une rigueur
» sévere, et pleine d'empire. Ainsi mes brebis
» ont été dispersées, parce qu'elles n'avoient
» point de Pasteur ; elles sont devenues la proie
» de toutes les bêtes féroces. »

Qu'il est à soubaiter que ces reproches et les menaces qui suivent, ne regardent que les Ministres de l'ancienne Loi ! Graces au Seigneur il se trouve peu aujourd'hui dans l'Eglise de Pasteurs de ce caractere. Nous avons la consolation de voir accompli ce que Dieu avoit promis par son Prophete (*a*) : *Suscitabo super eos Pastores, et pascent eos.* Dieu a donné à son Eglise de dignes Pasteurs qui ont soin de paître leur troupeau, et de le défendre de tout ce qui pourroit lui nuire ; mais s'il s'en trouvoit de ces Pasteurs lâches et négligens, de ces Ministres des Autels plus mercénaires que Pasteurs, qui se paissent eux-mêmes aux dépens de leurs troupeaux, qu'auront-ils à répondre au Juge souverain lorsqu'il leur demandera le sang de ses brebis mortes faute de nourriture, ou dévorées par la négligence, ou par l'abscence du Pasteur ? *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (b). Qu'il est terrible d'être obligé de rendre compte, et du sang des brebis, et des fonctions du sacré ministere des Autels, et du patrimoine des pauvres !

(a) *Jerem.* 23. (b) *Ezech.* 3.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus, invenerit ita facientem. Verè dico vobis, quoniam supra omnia quæ possidet, constituet illum. Quod si dixerit servus ille in corde suo : Moram facit Dominus meus venire : et cœperit percutere servos et ancillas, et edere, et bibere, et inebriari : veniet Dominus servi illius, in die qua non sperat, et hora qua nescit ; et dividet eum, partemque ejus cum infidelibus ponet. ille autem servus, qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis. Qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis. Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum plus petent ab eo.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Bienheureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens. Que si ce serviteur dit en soi-même : Mon Maître n'est pas pour venir si-tôt, et qu'il se mette à battre valets et servantes, à boire, et à s'enivrer : le Maître de ce serviteur viendra le jour qu'il ne l'attendra pas, et à l'heure qu'il ne sait pas, il le chassera, et pour son partage il le mettra avec les infidelles. Or le serviteur qui sachant les intentions de son Maître, n'a mis ordre à rien, et ne les a pas suivies, sera châtié rigoureusement. Pour celui qui ne les a pas sues, et qui a fait des choses dignes de châtiment, il ne sera que légérement châtié. Au reste on exigera beaucoup de celui à qui on a beaucoup donné, et plus on aura confié à quelqu'un, plus on lui redemandera.

MÉDITATION.

De la fausse sécurité.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de serviteur qui veuille être surpris en faute par son Maître, et qui sachant que le Maître va arriver, ne fasse toutes ses diligences pour paroître dans son devoir. Quand on ne craint point d'être surpris, on se néglige; et voilà pourquoi, disent les saints Peres, Dieu nous a caché à tous l'heure de notre mort. Il a voulu qu'incertains du jour et de l'heure qu'il doit venir nous faire rendre compte de notre administration, nous fussions toujours prêts à rendre nos comptes. Veillez et priez sans cesse, nous dit le Sauveur, parce que vous ignorez ce moment décisif de votre sort éternel. Et si dans cette incertitude on est si négligent, que seroit-ce, si nous étions sûrs de n'être jamais surpris par son arrivée inopinée? mais dans cette incertitude, qui nous enhardit, qui nous rassure dans nos déréglemens?

Mon Maître n'est pas pour venir si-tôt, dit le serviteur négligent; et sur cette fausse confiance, il s'abandonne à mille excès. L'Evangile ne fait-il point notre portrait dans celui qu'il fait de ce serviteur infidelle? Je suis jeune, j'ai une brillante santé, je suis robuste; le souverain Juge n'est pas pous venir si-tôt, je n'ai rien à craindre: et voilà ce qui rassure le pécheur au milieu de ses plus grands désordres. On se flatte d'avoir toujours assez de temps pour se convertir. Mais sur quoi portent cette fausse sécurité et cette trompeuse confiance? On est jeune: mais la mort respecte-t-elle l'âge? On se porte bien: et combien

de gens meurent subitement ! Nul moment de la vie qui ne puisse être le dernier ; nul vieillard qui ne se promette pour le moins un an de vie ; nul malade, fût-il à l'extrémité, qui n'espere d'en revenir ; nul, pour ainsi dire, qui ne meure de mort subite. Il est certain, selon la parole de Jesus-Christ, que le Fils de l'Homme vient toujours à l'heure qu'on ne l'attend point ; et l'on rit, et l'on se divertit, et l'on se tranquillise quoiqu'on vive dans le péché. Qui vous rassure ?

SECOND POINT.

Considérez combien étonnante doit être la fausse sécurité de bien des gens qui, menant une vie si peu chrétienne, passent cependant leurs jours dans la joie et dans les plaisirs ; et portant sur leur front, pour ainsi dire, un caractere si bien marqué de réprobation, vivent tranquilles et presque sans remords, comme s'ils n'avoient rien à craindre. Que penseroit-on d'une personne qui, voyant sous ses pieds un affreux précipice, s'endormiroit volontairement et tranquillement sur le bord ? On dort, pour ainsi dire, toute la vie sur le bord de l'enfer, sans qu'on craigne de s'y précipiter à toute heure. Ces personnes dont la conscience grangrenée ne dit presque plus mot, devenue insensible comme une partie du corps humain atteinte de la gangrene ; ces personnes qui absorbées dans les affaires terrestres, ou plongées dans les plaisirs, vivent dans une indifférence crasse de leur salut, et dans un éternel oubli de Dieu ; ces gens-là sont tranquilles ! bon Dieu, quel mystere !

Les personnes les plus chrétiennes, qui regardent aveo raison l'affaire de leur salut éternel comme leur importante et unique affaire ; ces ames innocentes, ensevelies dans les déserts ou renfermées dans le Cloître, qui passent leurs jours dans les rigueurs de la pénitence, et qui ne

perdent jamais Dieu de vue, marchant toujours sous ses yeux dans les sentiers de la sainteté et de la justice, où saint Lubin et tous les autres Saints, en menant une vie si mortifiée et si parfaite, travaillent continuellement à leur salut avec crainte et tremblement, selon le conseil de l'Apôtre : et des gens au milieu du grand monde, exposés sans cesse à tous les traits de l'ennemi, sur une mer pleine d'écueils, dans un monde tumultueux, où tout est tentation, tout est danger, ne respirant qu'un air contagieux, sont en repos, vivent dans la joie, comme s'ils n'avoient rien à craindre! Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on est dangereusement malade, et qu'on ne craint pas son mal!

Ne permettez pas, Seigneur, que je vive dans cette mortelle léthargie, et si j'ai été jusqu'ici dans une sécurité trompeuse, dessillez mes yeux, et que je ne perde jamais de vue le danger.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui. Psal. 118.

Pénétrez mon esprit et mon cœur de votre crainte; afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

Beatus homo qui semper est pavidus. Prov. 24.

O qu'heureux est celui qui craint toujours pour son salut!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° UNE fausse sécurité est toujours accompagnée d'un cruel repentir, et sur-tout quand le mal est sans remede. Quel regret, quel désespoir durant toute l'éternité dans les enfers, pour un malheureux réprouvé qui n'est damné, pour ainsi dire, que pour n'avoir pas craint de l'être! Quelque consolant témoignage que vous donne

votre conscience sur le passé, quelque unie, quelque réguliere que soit votre vie, quelque abri que vous trouviez dans le cloître ou dans la solitude, ayez de la confiance en la miséricorde de Jesus-Christ; mais craignez toujours sa justice. N'oubliez jamais qu'un Judas s'est perdu dans l'école de Jesus-Christ même et sous ses yeux, et que Salomon a abusé du don de la sagesse. Ne passez aucun jour de votre vie sans faire de temps en temps ces salutaires réflexions.

2.° Défiez-vous sans cesse de vos meilleures actions : il faut éviter les scrupules ; mais c'est présomption de compter trop sur ses bonnes œuvres : et dites sur-tout le matin et le soir durant votre priere : Seigneur, je reconnois que je suis un serviteur inutile ; mais j'espere que vous me ferez la grace de suppléer à mon insuffisance et à mes défauts. Lorsque vous apprenez la mort de quelqu'un, soyez persuadé que, quelque longue qu'ait été sa maladie, sa mort, par rapport à lui, a été subite, et peut-être imprévue ; et dites-vous à vous-même : Je le suivrai bientôt; je ne veux pas qu'on puisse dire de moi ce que je pense de lui. Ne renvoyez jamais au lendemain, ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de la mort; et souvenez-vous qu'heureux est celui qui vit comme s'il devoit mourir le jour même.

QUINZIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

PUISQUE la mort ne rompt point les liens qui unissent les vrais Fidelles, elle ne doit pas non plus affoiblir la charité qui doit régner entr'eux. Citoyens de la même patrie, membres du même corps, enfant de la même Eglise, quels secours

ne se doivent-ils pas mutuellement! et quel droit les Fidelles trépassés n'ont-ils pas d'en attendre de ceux qui leur survivent!

Leur qualité d'Elus de Dieu, de Citoyens de la sainte Cité, de cohéritiers de Jesus-Christ, de prédestinés à la gloire, les rend dignes de notre estime. Plusieurs sont de nos proches; et la triste prison où ils sont détenus, le pitoyable état où ils sont réduits, ce qu'ils souffrent, méritent bien toute notre compassion; nous avons en main de quoi les soulager, de quoi les délivrer, par-là même de quoi nous faire de puissans amis auprès de Dieu. Quelle dureté de les oublier! quelle indolence plus contraire à nos propres intérêts! quelle insensibilité plus irréguliere et plus criante!

Judas Machabée, dit l'Ecriture Sainte (*a*), *ayant recueilli, d'une quête qu'il fit faire, deux mille dragmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrit un sacrifice pour les péchés de ces personnes qui étoient mortes, ayant de bons et de religieux sentimens touchant la résurrection. Car*, ajoute-t-elle, *s'il n'avoit pas espéré que ceux qui avoient été tués ressusciteroient un jour, il eût regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les Morts; ainsi il considéroit qu'une grande miséricorde étoit réservée à ceux qui étoient morts dans la piété. C'est donc*, conclut l'Esprit Saint, *une sainte et salutaire pensée de prier pour les Morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés:* c'est-à-dire, de la peine due aux péchés dont Dieu leur a pardonné la coulpe, et pour lesquels ils n'ont pas encore satisfait. La peine du péché est souvent appelée péché dans les saints Livres.

Ce passage de l'Ecriture autorise si formellement la Doctrine de l'Eglise Catholique touchant la priere que l'on fait pour les Morts, que les hérétiques de ces derniers temps n'en pouvant point éluder le sens, ont pris le parti d'en nier l'authen-

(a) 2. *Mach.* 12.

ticité, en rejetant le livre des Machabées, contre le consentement des saints Peres Grecs et Latins, et l'autorité des Conciles. Voilà à quoi on est réduit quand on perd la Foi.

C'est de tout temps que l'Eglise a prié pour tous ses enfans, quand ils sont morts dans sa communion. Ses prieres étoient des louanges à Dieu, et des actions de graces pour les Martyrs et pour les saints Confesseurs, dont la vie et la mort toute sainte avoient édifié l'Eglise; mais elles étoient des suffrages pour les autres qui en avoient besoin. Il n'y avoit que ceux que l'Eglise avoit retranchés de son sein, les excommuniés, qui se trouvoient exclus de ces honneurs et de ces secours.

Saint Grégoire de Nazianze faisant l'oraison funebre de saint Césaire son frere (*a*), dit qu'il espere de continuer tous les ans de lui rendre les mêmes honneurs et de renouveler sa mémoire aux saints Autels, en offant pour lui le divin sacrifice; et adressant la parole à cet illustre mort: *Utinam cœlos penetres*, dit-il, *atque in Abrahæ sinu, quicumque tandem ille est, conquiescas, et Angelorum choream, ac Beatorum virorum gloriam et splendorem spectes!* Plaise au Seigneur de vous admettre dans le séjour des Bienheureux, et de vous faire part de la gloire des Anges dont les Saints jouissent! Que ces pieux souhaits, que ces paroles d'un si grand Saint confondent efficacement les grossieres erreurs et les pitoyables égaremens des ennemis de Jesus-Christ et de son Eglise, sur cet article!

Mais si la priere pour les Morts est d'un usage si ancien, puisqu'il est né avec l'Eglise; si elle est si salutaire, et à ceux pour qui elle est faite, et à ceux qui la font; si c'est une espece de justice et un acte de religion de prier pour les Morts; si c'est une charité si raisonnable et si intéressante,

(*a*) *Orat.* 10.

comment peut-on oublier un si juste devoir? comment peut-on négliger un acte de vertu de cette conséquence?

Quelle cruauté de voir de sang froid son propre pere dans le feu, ou sur la roue! Quelle inhumanité de rire, de se divertir, tandis qu'on sait qu'un frere, qu'une sœur, qu'une mere souffrent les plus cruels supplices, dont on pourroit les délivrer! Quelle barbarie de ne vouloir pas leur procurer les moindres soulagemens! Un jeûne, une aumône du bien qu'ils vous ont laissé, et que vous sacrifiez à votre plaisir, adouciroient ces tourmens, éteindroient ces feux, mettroient en liberté ces saintes ames, et vous acquerroient de grands amis et de puissans protecteurs dans le Ciel. Certainement l'indifférence, l'oubli qu'on a pour ces saintes ames, ne peuvent guere venir que d'une dureté la plus barbare, ou d'un manque de foi bien criminel.

Souvenez-vous que de la même mesure dont vous vous serez servi (*a*), on s'en servira pour vous, dit le Sauveur du monde; et non-seulement Dieu permettra que vos enfans, que vos amis, que vos héritiers vous oublient après votre mort; mais il fera même en sorte que ces sacrifices qu'on offrira pour vous, que ces prieres, que ces aumônes soient appliquées à d'autres qui durant leur vie auront eu cette charité si chrétienne pour les morts.

Car qui peut se promettre de satisfaire si abondamment à la justice de Dieu dans ce monde, qu'il ne lui reste plus rien à payer dans l'autre? Ne vous flattez point, dit Pierre Damien, si après avoir péché griévement, un Confesseur doux et compatissant vous impose une peine légere, comme si vous en étiez quitte entiérement, puisque dans les feux destinés pour purifier les ames

(a) *Luc.* 6.

il faudra que la moindre faute qu'on aura commise y soit parfaitement expiée ; car le Seigneur veut de dignes fruits de pénitence, et que quand on lui est comptable, on paye jusqu'au dernier sou. *Nec tibi blandiaris si graviter peccanti levior pœnitentia vel à nesciente vel à dissimulante dicatur, cùm in purgatoriis ignibus perficiendum sit, quidquid hic minus feceris, quia dignos pœnitentiæ fructus quærit Altissimus.*

Par cette extrême sévérité du souverain Juge, qui détient en prison jusqu'à ce qu'on ait payé jusqu'au dernier sou, nous entendons, dit Tertulien, l'extrême rigueur de la justice divine, qui punit si sévérement dans l'autre vie tout ce qui a échappé de défectueux à la conscience la plus délicate dans celle-ci. *Novissimum quadrantem, modicum delictum illic luendum interpretamur; donec in nullo rea deprehendatur bonæ vitæ.* C'est ce qui obligeoit saint Augustin de s'écrier : Purifiez-moi, Seigneur, dans cette vie, et rendez-moi tel que je n'aye plus besoin d'aucune autre flamme pour me purifier : *Talem me reddas, cui jam emendatori igne non opus sit.*

Un moyen efficace pour trouver grace un jour auprès du Souverain Maître, c'est d'avoir pitié à présent de ceux qui souffrent de si grandes peines, et que nous pouvons si aisément soulager. Craignons-nous qu'ils ne soient que médiocrement touchés de notre charité, ou que dans le besoin ils nous oublient : entrons dans l'esprit de l'Eglise, qui offre si souvent le divin sacrifice pour les Morts, et qui fait chaque jour pour eux quelque priere. Accompagnons celles que nous ferons de quelque mortification, et de quelque aumône ; et n'oublions jamais que si Jesus-Christ tient pour fait à lui-même ce qu'on fait pour l'amour de lui au moindre de ses serviteurs, de quel œil ne regardera-t-il donc pas ce qu'on fait en faveur de ces ames qui sont ses épouses, et qui doivent

éternellement composer, pour ainsi dire, sa cour.

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

FIDELIUM, Deus, omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum; ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis et regnas, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la remission de tous leurs péchés : afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise le pardon qu'elles ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis : Audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati Mortui qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps : J'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur. Dès à présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux : car leurs œuvres les suivent.

Le livre de l'Apocalypse n'est pas seulement une révélation de Jesus-Christ, écrite par saint Jean pour être manifestée à toute l'Eglise; c'est encore un précis de ses divines maximes. C'est ce qui fait dire à saint Jerôme, qu'il contient la moelle des mysteres de l'Eglise, et qu'il n'y a point de louange qui ne soit au-dessous de son mérite. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, c'est-à-dire, *qui profite de ce qu'il lit.*

RÉFLEXIONS.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Que cette vérité, que ce langage sont peu connus dans le monde ! Heureux qui vit dans l'éclat et dans l'abondance : heureux qui a la faveur du Prince : heureux celui qu'une naissance illustre, qu'une longue suite de prospérités, qu'un grand nombre de puissans amis, que de grands biens, qu'une fortune toujours riante, qu'une longue santé nourrie dans les plaisirs, rendent un objet d'envie à bien des gens et en font un modele de la félicité humaine. Voilà ce que pense, et voilà comme parle l'esprit du monde. C'est selon ce même système qu'il regarde en pitié la vertu, et la modestie des gens de bien ; leur mort lui paroît sans honneur, et leur vie une vraie folie. Mais l'Esprit-Saint juge bien autrement : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; heureux ceux que les faux brillans du monde n'ont pas éblouis, ni ses pernicieux plaisirs enivrés. Heureux qui ne goûtant que les maximes de Jesus-Christ, et mettant toute sa gloire à les suivre, ne s'est étudié qu'à lui plaire. Heureux, qui, comptant pour peu, ne comptant même pour rien tout ce qui flatte, tout ce qui éblouit dans le monde, ne s'applique qu'à faire une fortune plus durable et plus solide, et ne s'étudie qu'à amasser des trésors dans le Ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument, ni voleurs qui creusent et qui dérobent. Heureux enfin qui termine une vie innocente et chrétienne par une sainte mort. Y a-t-il du sophisme dans ce raisonnement ? Y a-t-il quelque faux brillant dans ces pensées ? Est-ce une félicité imaginaire, ou du moins peu désirable, peu solide, de mourir dans le Seigneur, de mourir de la mort des Saints ? On sent que toute autre félicité, toute autre fortune est chimérique : et que conclut-on de

toutes ces vérités ? Quel fruit de toutes ces réflexions ? On loue la sagesse des Saints, on exalte le bonheur des Saints, on leur porte envie ; et voilà tout. Ceux qui liront ceci, raisonneront-ils tous de la sorte ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de Cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandam ? Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

EN ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

Des regrets d'un Pécheur mourant.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que, quelque cruelles que soient les frayeurs qu'on a de la mort et les douleurs qu'on sent en cette derniere heure, rien n'est plus dur, rien ne tourmente tant un pécheur mourant

mourant, que les vifs et cuisans regrets qu'il a peu avant qu'il expire.

Durant la vie, la foi de la plupart des Chrétiens, et sur-tout des libertins, est à demi-éteinte. On croit, c'est-à-dire, on ne donne pas dans des erreurs jusqu'à être infidelle, mais on croit si foiblement, qu'à peine peut-on être appelé Chrétien.

A la mort, tous les faux préjugés disparoissent; les plus fortes passions s'éteignent; la foi se réveille, et fait voir les vérités les plus terribles dans un si grand jour, qu'on n'en sauroit plus douter. Mais, ô Dieu! quels regrets, et quelles frayeurs naissent de ces lumieres!

On connoît alors sensiblement pour quelle fin on étoit sur la terre. Dieu seul, oui, Dieu seul devoit être l'objet de mon amour et de mon culte. Quel regret d'avoir servi tout autre maître, d'avoir aimé tout autre objet, d'avoir suivi tout autre guide!

Je ne manquois pas de motifs; ma raison me faisoit assez voir ce que je devois faire; mon repos se trouvoit dans ma régularité, et mon intérêt dans mes devoirs. Qu'il seroit consolant pour moi, si j'avois passé mes jours au service d'un si bon maître! Hélas! que de pressantes sollicitations, que de graces: et il ne m'a pas plu de le servir! J'ai regardé de sang froid mon Dieu expirant pour moi sur la croix; tous ses bienfaits n'ont pu vaincre mon indifférence; il ne m'a pas plu de l'aimer: et je meurs!

Y avoit-il quelque chose qui dût entrer en concurrence avec un Dieu? Avois-je deux maîtres à servir? et quand il y en auroit eu deux, à qui devois-je la préférence? Celui-là est bien malheureux, à qui un Dieu ne suffit pas. Je suis ce malheureux, parce qu'il m'a plu de l'être: et je meurs!

Mais au service de qui ai-je passé mes jours?

et quel avantage ai-je tiré d'avoir servi le monde? Chagrins infinis, peines continuelles, sueurs infructueuses, servitude cruelle, joug accablant, vie usée et perdue dans l'amertume : et de tout cela quelle récompense ? Des regrets désespérans, une mort affreuse, une malheureuse éternité. Eh, mon Dieu ! tout cela est vrai : et il y a des pécheurs dans le monde !

SECOND POINT.

Considérez quel regret c'est quand on s'apperçoit que ce qui nous a effrayé, que ce qui nous a dégoûté du service de Dieu, étoit un pur fantôme. C'étoit le respect humain : on en voit alors la vanité et le ridicule. C'étoit la peine : hélas ! pouvois-je ignorer que Jesus-Christ assure que son joug est doux, et son fardeau léger. Je vois présentement que j'ai eu plus à souffrir en vivant licencieusement, que je n'eusse jamais souffert en menant une vie chrétienne : je vois à présent ma bêtise ; je seche de regret : mais il n'est plus temps de réparer ma faute ; je meurs.

J'ai entiérement négligé mon salut ; les affaires temporelles, les parties de plaisirs, le jeu, les spectacles ont absorbé tout mon temps. J'ai amassé de grands biens : et pour qui ? Je me suis diverti, j'ai péché : et je meurs sans avoir fait pénitence ; je meurs, et je vais être condamné au feu éternel, condamné à souffrir durant toute l'éternité la rigueur réunie de tous les supplices. O quel désespoir ! quel regret !

Touché par la lecture de ce livre de piété, effrayé par cet accident, convaincu, désabusé par ces réflexions si concluantes, si vraies ; pressé encore plus par la grace, j'avois formé le dessein de ma conversion, j'en avois fait le plan : qui en a empêché l'exécution ? Cet ami, ces compagnons libertins, la crainte de passer pour

dévot, le mauvais exemple. Et pour l'amour de cet ami, de ce libertin, de cet étourdi, je me suis damné ! Qui peut comprendre la rigueur de ce regret, de ce dépit, de cette rage ?

Honneurs qui m'avez ébloui, parures qui m'avez tant coûté, plaisirs qui m'avez fait si souvent gémir, joies mondaines suivies de tant de larmes, combien de fois vous ai-je condamnés, et pourquoi n'ai-je point agi selon mes propres sentimens ?

O si j'eusse suivi l'exemple de cette personne si vertueuse, qui, plus sage que moi, n'a pas attendu la mort pour se repentir ! Si je me fusse du moins converti il y a un an, il y a six mois, lorsque j'étois effrayé en lisant ces vérités terribles ! je le pouvois ; rien n'étoit alors plus aisé à faire. Il ne m'a pas plu, et je meurs avec ce regret !

Mon Dieu, qu'un regret inutile est désespérant ! et que c'est un horrible supplice de se sentir chargé de crimes au moment qu'on va paroître devant vous ! Si du moins on pouvoit attribuer son malheur et ses égaremens à une cause étrangere ; mais on voit visiblement qu'on est seul ouvrier de sa perte ; on voit et on verra éternellement qu'on est damné, pour avoir préféré un pitoyable libertinage de quelques jours à un bonheur plein, rassasiant et éternel.

Mon doux Jesus, qui me faites la grace de faire ici toutes ces réflexions, ne permettez pas qu'elles me soient un jour le sujet de nouveaux regrets ! Je sais le moyen d'en tarir la source, c'est en me convertissant sur l'heure ; donnez-moi la grace, Seigneur, de le faire, et de ne pas différer d'un seul moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar. Psal. 118.

Conservez, Seigneur, mon cœur dans l'innocence, par un attachement inviolable à vos ordonnances, afin que je ne sois pas trompé dans l'espérance que j'ai en vous.

Domine, fortitudo mea, et robur meum, et refugium meum in die tribulationis. Jerem. 16.

Seigneur, vous êtes toute ma force, ma consolation et mon refuge, sur-tout en ce jour de tribulation.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST une sainte et salutaire pensée, dit l'Esprit-Saint, de prier pour les morts, afin d'obtenir du Seigneur qu'il les délivre des peines extrêmes qu'ils endurent dans le Purgatoire. Concevez s'il y a une dévotion plus chrétienne et plus raisonnable; c'est un pere, c'est une mere qui ne souffre peut-être dans ces lieux de tourmens, que pour vous avoir trop aimé; que pour vous avoir voulu laisser trop de biens, que pour avoir épousé vos intérêts avec trop de chaleur, aux dépens même de leur conscience. C'est un parent, c'est un ami que vous aurez peut-être porté par vos paroles ou par vos exemples, à faire les fautes pour lesquelles ils souffrent dans le Purgatoire; vous avez les moyens de les secourir. Messes, prieres, aumônes, bonnes œuvres; tout cela peut servir à satisfaire pour eux à la justice divine; vos actes de vertu, cent petites mortifications peuvent être en même temps méritoires pour vous, et satisfactoires pour eux. Quelle cruauté d'être durs à leurs peines, et de refuser de les soulager! Notre intérêt se trouve dans cette charité; car que ne doit pas attendre de ces saintes ames une personne qui, pour avoir fait dire une Messe, pour avoir fait du bien à un pauvre honteux, pour avoir visité les prisonniers à cette intention, ou les pauvres ma-

lades, aura avancé seulement d'un jour, de quelques heures leur délivrance : pourront-elles jamais oublier auprès de Dieu leur bienfaiteur ! Ne passez pas ce jour sans avoir fait quelque chose pour elles. Le divin Sacrifice est de tous les secours le plus puissant. Dites aujourd'hui l'Office des Morts; faites quelques œuvres de charité, quelqu'aumône, et ne manquez pas de voir si vous avez payé les legs pieux, et fait les restitutions dont ceux de qui vous avez hérité vous ont chargé par leur testament. Quelle impiété de prolonger et leur prison, et leurs tourmens, par une si criante injustice !

2.° Priez pour vos proches; mais n'oubliez pas ces ames délaissées, plongées depuis si longtemps dans un profond oubli. Faites quelques prieres, quelques bonnes œuvres pour elles en particulier. Les prieres les plus saintes sont celles dont l'Eglise se sert; celle qui suit est tirée de la priere que le Prêtre dit à la Messe.

NOUS vous offrons, Seigneur, des hosties et des prieres de louanges; recevez-les, s'il vous plaît, pour ces ames pour lesquelles nous vous prions aujourd'hui; faites-les, Seigneur, passer de la mort à la vie que vous promîtes autrefois à Abraham et à sa postérité. Faites que les très-humbles prieres que nous vous faisons pour les ames de vos serviteurs et de vos servantes, leur servent, afin que vous les dégagiez de leurs péchés, et que vous les fassiez jouir du fruit de votre rédemption. Ainsi soit-il.

HOSTIAS et preces tibi, Domine, laudis offerimus; tu suscipe pro animabus illis quarum hodie memoriam facimus; fac eas, Domine, de morte transire ad vitam quam olim Abrahæ promisisti et semini ejus. Animabus, quæsumus, Domine,

famulorum, famularumque tuarum oratio proficiat supplicantium; ut eas et à peccatis omnibus exuas, et tuæ redemptionis facias esse participes.

Ayez soin que toutes les prieres et les actions de piété que vous faites dans ce jour soient en faveur des ames du Purgatoire. Si vous ne pouvez pas dire aujourd'hui l'Office des Morts, faites pour elles quelques prieres. Le petit Office de la sainte Vierge, les Pseaumes de la Pénitence, le Rosaire, un jour de jeûne, une aumône extraordinaire, tout cela peut vous être d'un grand mérite, et à elles d'un grand secours.

SEIZIEME JOUR.

SAINT ABRAHAM, SOLITAIRE.

SAINT Abraham, si illustre par sa grande innocence et par sa haute vertu, vint au monde vers le commencement du quatrieme siecle. L'étroite amitié de ce Saint avec saint Ephrem qui nous a donné l'histoire de sa vie, fait croire qu'ils ont vécu dans le même pays, c'est-à-dire, autour d'Edesse, capitale de l'Osrhoene dans la Mésopotamie.

Il eut pour pere et pour mere des personnes fort riches, qui l'aimoient tendrement, mais qui ne songeoient qu'à l'avancer dans le siecle. Sa tendre piété, et les grands sentimens de religion qu'il eut toujours dès sa premiere jeunesse, font voir combien son éducation fut chrétienne. Il ignora jusqu'à l'ombre du vice; et toute son inclination étoit pour la retraite, pour la priere et pour les autres exercices de piété. Quoique ses parens fussent fort aises de le voir si chrétien, ils craignoient qu'il ne se dégoûtât du monde; c'est ce qui les porta à se hâter de le marier. Quelque éloignement qu'il eût du mariage, il

fut contraint de fiancer une jeune fille quelques années avant qu'il fût en âge de l'épouser.

Le temps que ses parens avoient destiné pour accomplir son mariage étant arrivé, quelque instance qu'il fît pour se délivrer de ces liens, il fallut céder à leur autorité. Le mariage se fit; les noces furent célébrées avec beaucoup d'appareil; mais le soir même, lorsque tout le monde se fut retiré, pressé d'un vif désir de ne donner son cœur qu'à Dieu, et fortifié par une grace spéciale, il quitte son épouse sans dire mot, sort secrétement du logis, et ne pensant qu'à se dérober aux yeux de ses parens, va se cacher dans une grotte à trois quarts de lieue de la ville, résolu d'y passer le reste de ses jours, s'il pouvoit y être tranquille et inconnu.

Une retraite si brusque et si peu attendue, surprit et affligea tous ses parens. On envoie des gens de tous côtés pour en apprendre des nouvelles; enfin, après dix-sept jours de recherches, on le trouva dans sa cabane. La surprise fut réciproque; le pere, la mere, l'épouse, et ses autres parens fondant en larmes, mirent tout en usage pour le tirer de sa solitude; raisons, prieres, tendresses, menaces, pleurs, tout fut employé pour lui faire changer de résolution; mais le serviteur de Dieu inébranlable contre tant de violens assauts, leur parla avec tant d'éloquence et d'énergie de la vanité du monde, du triste sort des mondains, et des avantages de la vie solitaire, qu'il persuada à son épouse de consentir à une éternelle séparation, et désarma la tendresse de ses parens, lesquels vaincus par ses raisons, et touchés par un si grand exemple, se rendirent à ses désirs. Toute la grace qu'il leur demanda fut qu'il ne le vinssent plus interrompre par leurs visites La crainte qu'ils eurent qu'il n'allât s'ensevelir dans quelque autre désert, fit qu'on la lui accorda. A peine s'étoient-ils retirés, qu'il s'en-

ferma dans sa cellule, en mura l'entrée, ne laissant qu'une petite fenêtre par où on lui apportoit à manger à certains jours marqués.

Un début si héroïque promettoit une sainteté éminente; il y parvint en peu de temps. Il n'avoit que vingt ans lorsqu'il se retira dans la solitude, et il y persévéra jusqu'à la mort, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de 70 ans. Son austérité fut étonnante, il s'interdit dès le premier jour tout usage de pain; son jeûne fut aussi long que sa vie. Sa priere n'étoit interrompue ni par le travail, ni guere même par le sommeil, passant presque toute la nuit en oraison, ou à chanter des Pseaumes.

Enseveli dans sa cellule comme dans un tombeau, il passa cinquante ans dans une pauvreté extrême. Une tunique de poil de chevre, un manteau, une écuelle de bois qui lui servoit pour boire et pour manger, une natte de jonc pour se coucher, furent tout ce qu'il posséda sur la terre.

Il y avoit douze ans qu'il vivoit de la sorte, lorsque son pere et sa mere étant morts, le laisserent héritier d'une riche succession. Il pria un de ses amis de vendre tous ses biens, et d'en distribuer l'argent aux pauvres.

Délivré par ce nouveau sacrifice de ce dernier lien, il ne s'occupoit que de Dieu. Son esprit toujours d'accord avec son cœur, perdit bientôt de vue la figure même de ce monde qui passe. Il regardoit chaque jour comme celui de sa mort; et passa, sans se relâcher jamais d'un seul point, tous ses jours sans se rassasier jamais des rigueurs de la pénitence.

Au milieu d'une vie si dure et si austere, il il conserva toujours un visage serein, un air riant, une douceur charmante envers tout le monde. Il s emble qu'il y ait eu quelque espece de miracle.

dans la durée de ses habits, et que la grace de Dieu suppléât au défaut de nourriture.

Une lumiere si éclatante ne fut pas long-temps sous le boisseau. Le bruit de sa vertu se répandit de tous côtés, et Dieu voulut s'en servir pour sa gloire.

Il y avoit à quelques lieues de sa cellule un gros Bourg fort peuplé, dont tous les habitans étoient Païens, et si attachés à leurs superstitions, que tous les soins que bien des gens avoient pris pour les tirer de l'erreur, n'avoient servi qu'à les rendre plus obstinés et moins traitables. L'Evêque d'Edesse pensant un jour au degré éminent de sainteté où étoit arrivé le solitaire Abraham, crut que si ce saint homme entreprenoit la conversion de ce peuple obstiné Dieu béniroit son zele. Tout le monde ayant applaudi à ce projet, le Prélat résolut de l'ordonner Prêtre avant que de lui donner la mission. Il alla le trouver dans sa cellule accompagné des principaux de son Clergé, et lui ayant déclaré son dessein, il lui ordonna de se disposer à recevoir la Prêtrise.

Cette proposition effraya l'homme de Dieu. Il ne pouvoit comprendre que Dieu voulût élever à une si sublime dignité le plus vil, à ce qu'il croyoit, et le plus indigne de tous les hommes; mais tous les efforts que fit son humilité pour s'en défendre furent inutiles, il fallut obéir. Après avoir reçu les premiers Ordres sacrés, il fut ordonné Prêtre; et ayant reçu sa mission, il se rendit au Bourg, pour travailler à la vigne du Seigneur.

La maniere dure et outrageante avec laquelle il y fut reçu, auroit rebuté tout autre qui auroit eu moins de désir de souffrir pour Jésus-Christ, ou moins de zele. Notre Saint eut recours à la priere et à de nouvelles austérités. Ayant su qu'il restoit encore quelque argent de son héritage que

son ami n'avoit pas distribué, il lui manda de le lui envoyer; il acheta un emplacement, il y fit bâtir une Eglise fort ornée. La curiosité y attiroit tous les jours plusieurs des habitans; mais la haine que ce peuple avoit contre les Chrétiens, l'exposoit tous les jours à de nouvelles insultes. L'Eglise étant achevée, il y passoit le jour et la nuit en priere, suppliant le Pere des miséricordes d'y vouloir assembler ce pauvre peuple qu'il avoit racheté, et que le démon lui avoit enlevé depuis tant de siecles.

Jusque-là il avoit souvent passé au milieu des Idoles dont le Bourg étoit plein, sans dire mot; se contentant de gémir et de déplorer devant Dieu l'aveuglement de ce peuple idolâtre; mais alors se sentant animé d'un nouveau zele, et autorisé par le mouvement de l'Esprit de Dieu, autant que par les lois que le grand Constantin avoit déjà publiées, il sort de l'Eglise, et entrant dans le temple des Païens, brise les idoles, renverse les autels, et foule aux pieds tous les trophées de la superstition païenne. Le peuple furieux se jette sur lui, et l'ayant roué de coups, le chasse ignominieusement hors du village; mais il y revint aussi-tôt, et s'étant glissé dans l'Eglise, il y passa la nuit à prier pour eux. Ils furent fort étonnés de l'y trouver le lendemain en prieres: il prit cette occasion pour leur parler; mais au lieu de l'écouter, ils le battirent si cruellement que le voyant sur le point d'expirer, ils le traînerent par les pieds avec une corde hors du Bourg, où après l'avoir accablé de coups de pierres, et le croyant mort, ils le laisserent presque sans vie; mais le Seigneur qui vouloit se servir de lui pour le salut de ce pauvre peuple, la lui conserva. Etant revenu à lui, il rentre dans le Bourg durant la nuit et se rend à l'Eglise. On ne peut dire quelle fut la surprise des Païens de l'y retrouver chantant les Pseaumes tout debout;

plus furieux que jamais, ils le traînerent encore dehors avec de nouveaux outrages.

Cette continuité de patience et de mauvais traitemens dura trois ans ; mais enfin la grace se servit de la douceur inaltérable, et de la persévérance du Saint pour vaincre l'obstination des Idolâtres. Ils ouvrirent les yeux, et étant un jour tous assemblés par occasion, ils commencerent à se témoigner les uns aux autres l'admiration où ils étoient de la patience et de la charité du saint homme. Se trouvant tous du même sentiment, ils résolurent de l'aller trouver, et de le prier de les instruire. Ils se rendent en foule à l'Eglise.

Le Saint ne leur a pas plutôt expliqué les mysteres de la religion, que tous fondant en larmes lui demandent pardon de l'avoir si maltraité, et le prient de leur donner le baptême. Le Saint les ayant suffisamment instruits, les baptisa tous jusqu'au nombre de mille. Il passa encore un an entier avec eux, cultiva cette nouvelle vigne du Seigneur avec des soins infinis ; et les voyant tous affermis dans la foi, il crut que le désir ardent qu'il avoit toujours pour la solitude, étoit la voix de Dieu qui l'y rappeloit ; après avoir recommandé à Dieu ce nouveau troupeau, et ayant fait trois fois le signe de la croix sur le Bourg, il se retira secrétement durant la nuit dans le désert, et s'y cacha si bien qu'il fut impossible de l'y trouver, quelque diligence qu'on pût faire. L'Evêque vint consoler lui-même cette Eglise affligée, et ayant choisi parmi ces nouveaux Fidelles les plus capables et les plus distingués par leur piété, il les ordonna Prêtres, Diacres et Lecteurs, et les chargea du soin de cette florissante Eglise. Saint Abraham l'ayant su, sortit de sa retraite, vint se retirer dans sa premiere cellule, où il persévéra jusqu'à la mort sans s'être jamais dispensé du moindre de ses exercices.

Le démon ne put pas voir tant de merveilles

ni tant de vertus sans dépit. Il n'est point de ruses, de tentations, ni de malices qu'il ne mît en usage pour étonner, ou pour vaincre l'homme de Dieu. Il assaya de l'effrayer par des spectres affreux, de le tromper par des stratagèmes captieux, de le lasser du moins par la multitude et la continuité de ses fatiguans artifices ; mais le saint homme, plein de défiance de soi-même, et de confiance en Jesus-Christ, triompha de tout l'enfer, et ne se départit jamais d'un seul point de sa Regle. Quelque attachement qu'il eût pour la solitude, il sut cependant en sortir par zele et par charité quand il s'agit du salut des ames.

Saint Abraham avoit une niece nommée Marie qui se trouva orpheline à l'âge de sept ans. Ses parens n'ayant pas voulu s'en charger, l'amenerent à notre Saint, qui ayant fait distribuer aux pauvres les grands biens que son pere et sa mere lui avoient laissés, la fit mettre dans une cellule proche de la sienne, où il y avoit une petite fenêtre, par laquelle il l'instruisoit, et lui apprenoit les Pseaumes et les autres prieres. Elle fit de si grands progrès sous la conduite de son oncle, dit saint Ephrem, qu'elle devint la parfaite imitatrice de ses vertus; mais le démon qui n'avoit rien pu gagner auprès de l'oncle, ne trouva pas la même fermeté dans la niece. Après vingt ans, elle se laissa malheureusement tromper par un faux Moine qui l'avoit vu par sa fenêtre en venant souvent voir le Saint. Ce crime la jeta dans le désespoir : et au lieu d'avouer sa faute à son Directeur, et de l'expier par la confession et par la pénitence, elle s'enfuit ; et s'étant retirée dans une Ville voisine, elle s'y plongea dans les derniers désordres.

A peine l'ennemi du salut triomphoit de sa proie, que notre Saint vit en songe un horrible dragon qui dévoroit une colombe auprès de sa cellule. S'imaginant que c'étoit quelque grande

persécution contre l'Eglise dont Dieu l'avertissoit, il passa tout le jour en gémissemens et en prieres. La nuit suivante il vit encore en songe le même dragon qui étant venu crever à ses pieds, laissoit sortir de son ventre la colombe encore en vie. Il ne fut pas long-temps à comprendre le véritable sens de la vision; car ayant remarqué que depuis deux jours Marie ne chantoit point les Pseaumes, comme elle avoit accoutumé de faire, et l'ayant appelée inutilement, il jugea bien que c'étoit-là la colombe que le dragon avoit engloutie. On ne sauroit dire combien de larmes il versa, et quelles nouvelles austérités il fit pendant deux ans pour obtenir de Dieu le retour de cette pauvre brebis égarée.

Après deux ans, le Saint ayant su le lieu et l'état déplorable où elle étoit, se déguise sous l'habit d'un cavalier, monte à cheval, et va descendre au logis de la courtisane. Il fait préparer un grand souper, et lorsqu'il se trouva seul avec elle, il se fait connoître, et lui parle avec tant de douceur, lui témoigne tant de bonté, l'assure si fort de la miséricorde de Dieu, et lui promet avec tant de charité de faire pénitence et de satisfaire à Dieu pour elle, que couverte de confusion, pénétrée de la plus vive douleur, touchée d'une si étonnante charité, elle se jette à ses pieds, et ne lui répond que par ses sanglots et par ses larmes.

L'ayant charitablement consolée et encouragée, il lui fait laisser là tout ce qu'elle avoit d'argent et de hardes, fruits malheureux de ses péchés, et l'ayant fait monter sur son cheval, la conduit à pied dans sa premiere cellule; où après s'être réconciliée avec Dieu, par une sainte confession, elle se renferma pour le reste de ses jours, qu'elle passa dans les gémissemens et dans les pleurs, ayant vécu encore quinze ans dans les pénibles exercices de la plus austere pénitence.

et Dieu voulut bien manifester la sainteté de cet illustre pénitente par plusieurs miracles durant sa vie, et après sa mort.

Saint Abraham vécut encore dix ans après cette glorieuse conquête. Enfin le Seigneur voulut récompenser ses glorieux travaux, après l'avoir rendu célebre par un grand nombre de merveilles. Comblé de mérites, il rendit son bienheureux esprit à son Créateur le seizieme de Mars l'an 376, âgé d'environ soixante et quinze ans, dont il en avoit passé plus de cinquante dans la solitude.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Confesseur non Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos beati Abrahæ Confessoris tui annua solemnitate lætificas; concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie en la solennité du bienheureux Abraham votre Confesseur. Faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere ma-

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveillenses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement

la, et non fecit : idèò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

de Dieu, et il ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

L'Auteur du Livre dont cette Epître est tirée, a si fort imité le style sentencieux du Livre de la Sagesse de Salomon, que l'Eglise donne indifféremment à tous les deux le titre de Livre de la Sagesse. Quels sentimens plus nobles, plus chrétiens et plus instructifs que ceux dont ce chapitre trente-unieme est rempli. Il paroît bien que c'est le Saint-Esprit qui regne dans tous les Livres canoniques de l'Ecriture.

RÉFLEXIONS.

Le détachement des biens de cette vie est aussi rare que l'innocence dans l'opulence. Le Sage a raison de mettre l'un et l'autre au nombre des plus grands miracles. Etre riche, et ne mettre pas sa confiance, son cœur même dans ses trésors; être riche, et mettre des bornes à son ambition et à sa cupidité; être riche, et modérer ses plaisirs, mortifier ses sens, et vivre dans ce dénuement effectif, dans cette modestie, dans cette régularité que Jesus-Christ demande de tous les Fidelles; c'est une merveille, et par la difficulté de l'ouvrage, et par sa rareté : cependant ce sont-là des préceptes. La Loi est encore dans toute sa vigueur; nul des préceptes n'a prescrit : sur quoi donc est fondée cette fierté bouffie d'orgueil; cette magnificence si peu conforme à l'esprit de religion; cette somptuosité de luxe, de plaisirs, de repas; cette mollesse si peu chrétienne, qui semble être devenue un privilege des riches? Que les pauvres ont tort de se plaindre de leur sort, et d'envier le sort des riches! Si l'Evangile est la regle des mœurs, si

nous devons être jugés sur les regles de l'Evangile, nulle condition plus à plaindre que celle des gens opulens ; nulle du moins qui demande plus de mortification, qui ait à remporter plus de victoires. Cette morale paroîtra dure à bien des gens ; elle n'en est pas moins morale de l'Evangile. Personne ne devroit être plus modeste, plus humble, plus mortifié que les riches. Leur état, par rapport au salut, est le plus dangereux ; tout y est pieges, tout y est tentation, tout y est obstacle; le chemin de la perdition y est si applani, le le crime y est si déguisé, si applaudi, si flatté qu'il est bien difficile de s'en défendre. Cette difficulté n'en diminue pas l'iniquité ; elle augmente seulement l'obligation qu'ont les riches de se faire continuellement violence. Mon Dieu, que cela prouve évidemment qu'il y aura peu de riches sauvés! On peut dire que leur ressource est dans leurs aumônes : c'est le seul secret, pour ainsi dire, qu'on puisse leur apprendre pour se tirer d'intrigue. Il n'y a guere que la main des pauvres qui puisse les tirer de tant de dangers, ou les conduire surement à travers tant de précipices. Quel malheur pour eux, s'ils refuseut ces secours et ces guides! Heureux le riche qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or : c'est une des plus grandes épreuves ; il a pu faire le mal sans peine, et il ne l'a pas fait. Il n'en faut pas davantage pour engager le Seigneur à l'affermir dans la prospérité et dans l'abondance. Mais aussi ces aumônes seront célebres dans toute l'Eglise, et l'on saura qu'il doit, pour ainsi dire, cette continuité de bienfaits et de graces à ses libéralités. Quel malheur pour les riches qui faisant ces réflexions n'en deviendront pas plus charitables!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis : ut, cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent : je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra.

MÉDITATION.

Quel malheur c'est de sortir de ce monde sans être prêt.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle est la frayeur, quel est le trouble et le désespoir d'une ame, au moment qu'elle est citée à venir comparoître devant Dieu ; lorsqu'elle ne s'attendoit pas à voir arriver

si-tôt le souverain Juge. On n'est pas prêt, et le Maître arrive ; on n'est pas prêt, et il faut rendre compte ; on n'est pas prêt, et il faut être jugé. Passé, présent, avenir, tout épouvante. O qu'il est horrible de se trouver dans le moment décisif de son sort éternel, avec tant de sujet de craindre !

On étoit encore d'un âge à se promettre du moins une année pour se préparer. Une florissante jeunesse, un fonds de santé, étoient comme des garans de ce prétendu loisir ; on vous donnoit même des assurances si positives de relever bientôt de cette maladie ; mais Dieu ne nous demande pas notre avis sur le nombre de nos jours. C'est assez qu'il nous ait averti qu'il viendra pour nous faire rendre compte de notre administration à l'heure que nous nous y attendrons le moins : quelle imprudence d'attendre pour se préparer à cette heure critique ! mais quel malheur de n'être pas prêt à cette heure ! On ne renvoie pas notre cause à une autre audience : plus de miséricorde, plus d'indulgence, plus de délai.

Ces péchés griefs, non expiés ; ces réconciliations, ces restitutions différées ; tous ces projets de conversion, ces plans de vie toujours renvoyés ; tant de pieux sentimens étouffés, tant de pressantes sollicitations de la grace peu écoutées ; tout cela se présente en foule pour accabler, pour déchirer, pour désespérer une pauvre ame par mille regrets ?

Oseroit-on dire alors qu'on n'a pas eu le temps ; et ce nombre de jours qu'on a perdus, et cette suite de tant d'années qu'on a usées à faire des chimeres, n'étoit-ce pas un temps que Dieu nous avoit donné pour l'attendre, et pour nous préparer à le recevoir ? Nous avons eu ce temps, et nous l'avons employé à toute autre chose ; nous avons eu ce temps, et nous l'avons perdu : à qui faut-il s'en prendre ? Dieu me demande compte

de tant de talens enfouis, de tant de préceptes violés, de tant de conseils méprisés; je me trouve dans une horrible confusion; rien n'est prêt, je n'ai ni raison à alléguer, ni satisfactions à produire; et serai-je bien reçu à dire : Je n'ai pas eu le temps d'y penser ?

SECOND POINT.

Considérez dans quelles inquiétudes on vit, si l'on a un procès de quelque conséquence ; le désir de le gagner, la crainte de le perdre occupent entiérement. On consulte, on écrit, on sollicite, on prend des précautions infinies; on étudie toutes les démarches de la partie adverse, on se prépare à répondre à toutes ses raisons, on prévient ses demandes, on médite tout ce qu'on a à dire : et bon Dieu, dans quelles ameres inquiétudes passe-t-on les jours et les nuits, si le jugement est différé !

Nous avons une grande affaire à vider, il n'en fut jamais une plus importante ni plus délicate; mon sort éternel en dépend. Le jour du Jugement, qui doit décider de tout, m'est inconnu; on m'avertit seulement de me tenir prêt sur les chefs : les graces, recette, talens, emplois, années, jours, heures de ces jours et momens de ces heures, tout doit y être examiné, tout doit y être jugé avec une sévérité extrême, et l'on n'y pense pas; et sans y avoir jamais bien pensé, on apprend que le Maître vient; on se trouve au pied du Tribunal; c'est en arrivant que le souverain Juge nous avertit de son arrivée. Quel trouble, bon Dieu, quelle frayeur, quelle douleur, quelle rage ! Quoi, paroître devant Dieu pour rendre compte, et ces comptes ne sont pas prêts ! Etre cité au Tribunal de Dieu, et je n'ai rien pour me justifier sur tant de faits dont ma propre conscience m'accuse, et je n'ai rien fait pour gagner mon Juge ! ma foi, ma Religion, ma raison même me font mon procès; tout m'as-

sure, et je le vois, que je dois le perdre ; et il s'agit de mon sort éternel !

Comprenez, s'il est possible, les alarmes, les regrets, la désolation que cause à ce moment fatal la surprise. Ah ! si du moins je n'avois pas eu le temps ; mais je l'ai eu. Si j'avois ignoré le danger d'être surpris ; mais je l'ai su. Si je n'avois jamais pensé aux funestes suites de ce manque d'attention et de prévoyance ; mais je les ai prévues, et tout cela sans fruit !

Mon Dieu, que les Saints ont été sages d'avoir toujours eu à la main la lampe allumée ! Qu'un saint Abraham a été heureux d'avoir passé cinquante ans seul dans le désert à ne penser qu'à ce moment décisif, pour n'être pas surpris à l'arrivée du souverain Maître ! Seroit-il possible, Seigneur, qu'après toutes les réflexions que je viens de faire, j'eusse encore le malheur d'être surpris ! Ne permettez pas que la résolution que je prends en ce moment, Seigneur, soit inefficace. Nul jour, nulle heure dans toute ma vie où je ne pense désormais à ce dernier moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne revoces me in dimidio dierum meorum. Psal. 101.

Ne m'arrêtez pas, Seigneur, au milieu de ma course, de peur que je ne sois surpris.

Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Psal. 136.

Que ma main droite seche, qu'elle me devienne inutile, si je perds jamais de vue la céleste Jérusalem.

PRATIQUES DE PIÉTE.

1.° QUE diroit-on d'une personne qui, ayant un procès d'un conséquence infinie, prêt à être jugé, penseroit à toute autre chose, et qui, au lieu d'instruire ses Juges, de les solliciter, de se préparer à répondre, passeroit les jours à se divertir, et ne s'occuperoit que d'inutilités ? Nous comportons-nous plus sagement ? L'analogie n'y est-elle pas toute entiere ? Qu'il est horrible d'être surpris à la mort, après avoir été cent fois avertis que nous le serions ! Ne différez pas de tenir tout prêt. Vous ne voudriez pas paroître devant Dieu tel que vous êtes ; paroîtrez-vous dans de meilleures dispositions ? Et vivant comme vous faites, avez-vous sujet de croire que vous mourrez tranquillement ? N'écoutez pas l'esprit qui vous porte à renvoyer à un autre temps une conversion, une réformation qui devroient être faites depuis plusieurs années. Avez-vous quelque réconciliation à finir, certains comptes à régler, quelque salaire à payer, une restitution à faire : on vous avoit déjà averti de ne pas renvoyer à un autre temps ce qu'on ne differe jamais sans risque. Tout étoit résolu, et tout reste encore à faire. C'est ainsi qu'on se joue de sa propre ingénuité toute la vie. Ne soyez pas plus long-temps la dupe de vos irrésolutions ; l'affaire est de trop grande conséquence. Consultez aujourd'hui même un sage et zélé Directeur, et déterminez avec lui ce que vous avez à faire pour être prêt à paroître devant Dieu ce même jour.

2.° Regardez chaque jour comme le dernier de votre vie, et n'en commencez point sans penser que peut-être vous ne le finirez pas. C'est une sainte pratique de terminer toujours la priere du

matin et du soir par un acte de contrition, et par le *De profundis*. C'est une priere que vous devez faire pour vous, comme pour les autres. Saint Paul se regardoit comme mourant à chaque heure : *Quotidie morior* (*a*). Sainte Thérese n'entendoit jamais sonner l'horloge, qu'elle ne se dît à elle-même, que le souverain Maître étoit moins éloigné d'une heure. Enfin, faites dès ce moment, que les affaires de votre conscience soient en si bon état, faites que tous vos comptes soient si bien rangés, qu'après l'*Ave Maria*, que vous devez réciter toutes les fois que vous entendez sonner l'heure, vous puissiez ajouter ces belles paroles du Prophete : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*b*). Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt; je vous attends à toutes les heures. *Beatus ille servus quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem* (*c*). Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera dans l'exercice de cette pratique de piété.

Prenez la résolution aujourd'hui d'être ce serviteur vigilant et fidelle. Quelque avancé qu'on soit dans les voies de Dieu, on a besoin de ces petites pratiques de piété, pour prévenir la lassitude, et pour réveiller la ferveur. L'inconstance à se servir de ces pieuses industries, et l'oubli, affoiblissent la meilleure volonté, et font naître le dégoût. Ne vous découragez point; l'ennemi du salut profite souvent de notre dépit. Négligez-vous, oubliez-vous la plupart de ces petites pratiques, ne vous rebutez pas; renouvelez chaque jour votre résolution, demandez à Dieu un nouveau secours; dites chaque jour, et à toutes les heures du jour : C'est à ce moment que je commence : *Dixi, nunc cœpi*. Cette persévérance à vouloir, n'est jamais sans fruit.

(*a*) 1. *Cor.* 15. (*b*) *Ps.* 56. (*c*) *Matth.* 24.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT PATRICE, CONFESSEUR, EVÊQUE ET APÔTRE D'IRLANDE.

SAINT Patrice, l'Apôtre d'Irlande, naquit en Ecosse au territoire de la ville d'Aclud, aujourd'hui nommée Dumbritton, vers l'an 377. Son pere appelé Calphurne, et sa mere Conquessa, parente de saint Martin, Archevêque de Tours, l'éleverent avec soin dans la piété, et lui inspirerent de si bonne heure tant d'amour pour la Religion, par leurs instructions et par leurs exemples, qu'étant encore enfant, il ne trouvoit du goût que dans la priere. Le moine Jocelin, qui a écrit sa vie, assure que Dieu le doua du don des miracles presque dès le berceau. Cependant la providence divine, qui vouloit le préparer de bonne heure aux fatigues de l'Apostolat, permit qu'il fut esclave dans un pays dont il devoit être l'Apôtre.

A l'âge de seize ans, il fut pris avec une de ses sœurs, nommée Lupite, emmené captif en Irlande par des brigands Irlandois, vendu à un bourgeois; et durant les cinq ou six ans que dura cette captivité, il apprit la langue du pays et les usages.

Employé par son Maître à garder des pourceaux, il mena au milieu des bois la vie d'un parfait solitaire. Il adoroit Dieu prosterné par terre cent fois le jour, et autant la nuit La plate terre lui servoit de lit, et quelques fades racines de nourriture.

Il y avoit près de six ans que Patrice sanctifioit sa captivité par ces pieux exercices de pénitence, lorsqu'un Ange sous la forme d'un jeune

homme lui ordonnant de creuser en terre, lui fit trouver une somme d'argent, avec laquelle il racheta sa liberté. Etant de retour en Ecosse, il passa quatre mois dans la maison de son pere. Les fréquentes visions qu'il y eut, lui firent connoître que Dieu le destinoit à travailler à la conversion des peuples d'Irlande, et dès-lors il en forma le dessein. Passant avec ses parens dans la Bretagne, il fut encore pris par des pirates, qui le vendirent à des Pictes, gens de son pays, qui le mirent bientôt en liberté. Enfin, ayant été fait esclave pour la troisieme fois, il fut emmené à Bordeaux, et vendu à un Maître, qui touché de son malheur, et gagné par sa douceur et par sa patience, le renvoya libre dans son pays. Il n'y fit pas un long séjour.

Résolu de se consacrer tout à Dieu, il passa en France, et se retira dans le Monastere de Marmoutier, fondé par saint Martin. Il y reçut la tonsure cléricale et monastique, y fit profession, et dans les trois ans qu'il y demeura, il devint un modele de la perfection religieuse.

Son zele croissant avec sa piété, il retourna dans la Grande-Bretagne, soupirant sans cesse après la conversion des Irlandois. Divers obstacles l'ayant empêché de passer en Irlande, il revint en France, passa de-là en Italie, où il employa sept ans à visiter les lieux saints et les plus célebres monasteres des isles voisines. Saint Senieur, Evêque de Pise, le retint trois ans auprès de lui; et charmé de son zele pour la conversion des Païens, et de sa haute piété, l'ordonna Prêtre. Ce nouveau caractere lui inspira un nouveau désir d'aller travailler à la conversion des Irlandois : il repassa la mer sans autre mission que celle de son zele; aussi Dieu ne le bénit pas. Ces peuples ne l'ayant point voulu écouter, il fut obligé de revenir en France. Il s'arrêta à Auxerre auprès de l'Evêque saint Amateur; il

demeura

demeura sous sa discipline jusqu'à sa mort qui arriva trois ans après, et continua encore trois ans sous celle du célebre saint Germain son successeur ; ce fut sous la direction de ce grand Prélat que notre Saint acquit toutes les qualités d'un saint Pasteur et d'un grand Apôtre.

Saint Germain ne doutant point que Dieu n'eût choisi saint Patrice pour être l'Apôtre d'Irlande, lui conseilla de s'aller jeter aux pieds du Pape Célestin I, pour en recevoir la mission. Le Pape reçut saint Patrice avec beaucoup de bonté, loua son zele, approuva son dessein ; mais comme il venoit d'envoyer dans ce pays saint Pallade, il crut qu'il en falloit suspendre l'exécution, et lui ordonna d'attendre. Saint Patrice retourna auprès de saint Germain, qui, ayant appris la mort de Pallade, le renvoya à Rome avec des Lettres de recommandation. Le Pape le reçut avec de plus grandes marques d'estime que la premiere fois, l'ordonna lui-même Evêque d'Irlande, et l'envoya dans cette isle comblé de bénédictions, et revêtu de l'autorité Apostolique.

Le nouvel Apôtre ayant reçu, en passant par Auxerre, les avis salutaires que lui donna saint Germain pour réussir dans sa Mission, passa en Irlande l'an 432. Les conversions miraculeuses qu'il fit d'abord dans les pays de Cambrie et de Cornouaille, le déterminerent à passer dans la Province de Lagenie, où saint Pallade n'avoit fait aucun fruit. Notre Saint n'y eut pas plutôt prêché la foi qu'il eut la consolation d'y voir dans moins d'un an plus des deux tiers de la Province devenus fidelles. Ayant laissé quelques Missionnaires de sa suite pour cultiver cette nouvelle vigne, le nouvel Apôtre passa dans la Province d'Ultonie ; la moisson y fut si abondante et si heureuse, qu'il y bâtit le Monastere de Saball, près de la Ville de Doune, et y mit pour Abbé

son Disciple Dunius. Ce nouveau Monastere si célebre dès-lors par tant de saints Religieux, devint bientôt un Séminaire d'hommes Apostoliques.

La moisson augmentant, il fallut multiplier les ouvriers. Jamais peuple ne témoigna tant d'ardeur pour embrasser la Foi de Jesus-Christ. A peine le Saint avoit paru dans une Ville, ou dans un Bourg, que les Temples des Païens étoient renversés par ceux même qui les avoient bâtis, et toutes les Idoles brisées.

Léogar, le plus puissant des Princes du pays, et le plus entêté des superstitions païennes, employa toutes ses forces et tous les artifices des Magiciens pour arrêter les rapides progrès de la Foi, et mettre des bornes aux victoires que notre Saint remportoit chaque jour sur le Paganisme; mais tous ses efforts ne servirent qu'à rendre le Christianisme plus florissant, et le nom de saint Patrice plus célebre. Une armée d'Infidelles qui venoient fondre sur les Chrétiens, que le saint Apôtre avoit assemblés dans une vaste pleine, fut détruite par les tonnerres et les feux du Ciel dans un temps fort serein. Tous les prestiges des Magiciens furent dissipés; leur Chef, nommé Lochus, qui, par les mêmes artifices que Simon le Magicien, s'élevoit dans les airs en présence du Roi, fut ignominieusement précipité, et tomba roide mort aux pieds de saint Patrice. Conalle, fils de Léogar, plus sage que son pere, se convertit à la Foi, et devint un héros Chrétien; son exemple fut suivi par deux de ses sœurs; et ce que peut-être on n'avoit jamais vu, les Magiciens qui étoient en grand nombre, et fort puissans dans cette Cour, ouvrirent les yeux à la lumiere de la Foi, furent baptisés, et devinrent en peu de temps de fervens Fidelles.

L'Ultonie étant toute chrétienne, saint Patrice passa dans la Povince de Médie, dans la Connacie

et dans la Mommonie; il parcourut toute l'Irlande, avec des fatigues incroyables, et ne laissa aucun coin de cette isle si vaste et si peuplée, qu'il n'éclairât des lumieres de la Foi, et où il ne bâtît des Eglises.

La conversion universelle de tant de peuples durs, peu traitables, grossiers, ne pouvoit pas se faire sans un grand nombre de miracles; notre saint Apôtre les fit. Les vents et les tempêtes obéissoient à sa voix; nulle maladie qui ne disparût au seul signe de croix; plusieurs de ceux qu'il baptisoit avoient le même don; l'avenir n'avoit rien de caché pour lui, et la mort même rendoit sa proie à la seule priere de saint Patrice.

Cependant le nombre des Fidelles croissant tous les jours, il fallut pourvoir le nouveau troupeau de nouveaux Pasteurs; c'est ce qui obligea le Saint, l'an 444, de retourner à Rome. Il fut reçu du grand Pape saint Léon, comme le méritoit un Apôtre. Ayant réglé avec le Souverain Pontife tout ce qui regardoit cette Eglise naissante, il revint à son cher troupeau; et comme si l'Irlande n'eût pas suffi à l'ardeur et à l'immensité de son zele, il s'arrêta sur la côte occidentale de la Grande Bretagne, y prêcha la Foi avec le même succès, et y bâtit même quelques Monasteres.

Etant arrivé en Irlande avec le secours de nouveaux ouvriers, il les distribua dans les Provinces de Lagenie, de Médie, de Cannacie et de Mommonie; ordonna un grand nombre d'Evêques pour les nouveaux Dioceses de Laghlin, de Fernes, de Doune, de Kilmore, de Galloway, de Limerick, de Médie, de Cashel, de Thoam, de Waterford, et étant retourné dans l'Ultonie, il y bâtit la célebre Eglise d'Armagh dont il fit le siege Métropolitain et la Primatie de toute l'Irlande. Passant ensuite dans les isles adjacentes, il les conquit toutes à Jesus-Christ; il fit un nou-

veau voyage à Rome pour faire confirmer par le Saint Siege la distribution des Dioceses qu'il avoit faite, et les titres et privileges des Eglises qu'il avoit réglés; et à son retour, tint à Armagh le premier Concile.

On auroit de la peine à croire que notre Saint ait pu faire tant de merveilles, ou ne pas succomber à tant de travaux, si l'on ne savoit qu'il y a des graces et des secours extraordinaires pour les hommes Apostoliques; mais ce qui paroît plus incroyable, et ce qui est pourtant vrai, c'est que tant de fatigues ne purent pas rassasier le désir qu'il avoit de souffrir pour Jesus-Christ, ni satisfaire son amour pour la pénitence.

Il portoit un rude cilice, jeûnoit rigoureusement tous les jours, faisoit tous ses voyages à pied; et quoiqu'accablé de la sollicitude pastorale, et de la direction de toutes les Eglises de l'Irlande, il récitoit tous les jours tout le Pseautier, avec plus de deux cents oraisons; il se prosternoit trois cents fois chaque jour pour adorer Dieu, et faisoit cent fois le signe de la croix à chaque heure canoniale. Il avoit partagé la nuit en trois temps différens : il employoit le premier à réciter cent Pseaumes, et à faire deux cents fois la génuflexion : le second étoit employé à réciter cinquante Pseaumes, plongé dans l'eau glacée jusques au cou : et le reste du temps il prenoit un peu de repos couché sur des pierres. Ce furent-là les principales industries dont saint Patrice se servit pour gagner tant de peuples à Jesus-Christ, et pour convertir les pécheurs et les Idolâtres.

Non-seulement ce grand Saint convertit à la Foi tous ces peuples; mais on peut dire qu'il les civilisa et les polit : Saint Patrice avoit trouvé les peuples de cette isle si épais et si grossiers, qu'à peine savoient-ils parler, et nul d'entr'eux qui sût écrire : il le leur apprit, les cultiva, et

en peu de temps les rendit capables des plus beaux arts, et des autres sciences.

Enfin, comblé de mérites, respectable aux Païens même pas sa sainteté, plein de joie en voyant l'état florissant où il laissoit le Royaume de Jesus-Christ dans l'Irlande, il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux, l'an 460 ou 461, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, quoique quelques Historiens lui en donnent cent trente. Il mourut dans son Monastere de Saball, ayant bâti trois cents soixante-cinq Eglises, sacré autant d'Evêques durant les vingt-cinq ou trente ans de son Episcopat, et ordonné près de trois mille Prêtres. Il fut enseveli dans l'Église de la ville de Doune, où il fut honoré des peuples qui venoient en foule à son tombeau, lequel Dieu rendit célebre par un grand nombre de miracles, jusqu'à ce qu'il fut détruit avec l'Eglise de Doune, sous le regne d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, par le Vice-Roi d'Irlande, Léonard Grey, Marquis de Dorset, qui fut puni de son sacrilege l'an 1541 sur un échaufaud, ayant eu la tête coupée.

On voit, dans la Province d'Ultonie, une petite isle qui est située vers le milieu d'un lac que fait le Liffer, dans laquelle on place le célebre Purgatoire de saint Patrice (a). C'est une caverne où l'on assure que le Saint passa tout un Carême dans l'exercice des plus grandes austérités, et où il souffrit des peines inimaginables de la part des démons, qui faisoient tous leurs efforts pour l'effrayer et lui faire perdre le dessein qu'il avoit de travailler à la conversion de ces Insulaires. Le séjour qu'avoit fait saint Patrice dans ce lieu, et tout ce qu'il y avoit souffert, rendirent cette caverne fort célebre; plusieurs saints personnages y venoient passer, par un esprit de dévotion, plusieurs jours dans la pénitence, ce qui obligea

(a) *Boll.* 17. *Mart.* p. 589.

d'y bâtir tout autour plusieurs cellules, qu'on appeloit les cellules des Saints. On croit que ce fut dans le même lieu, que pour donner une idée des peines et des récompenses de l'autre vie à un peuple extrêmement grossier, qui ne pouvoit concevoir que ce qui tombe sous les sens, saint Patrice obtint de Dieu que quelques-uns expérimentassent sensiblement ce qu'ils ne pouvoient comprendre. Et comme tous ces pénibles exercices de pénitence ne tendoient qu'à purifier l'ame de ses iniquités, on nomma ce lieu-là le Purgatoire de Saint-Patrice. On y voyoit un célebre Monastere de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, dont le Prieur tenoit la clef de l'antre ; mais l'an 1494, le Pape Alexandre VI apprenant qu'il s'étoit glissé bien des abus dans ces pénitences de choix, ordonna, par un bref exprès, que cet antre fût bouché et tout ce lieu détruit, et qu'on n'admît jamais plus personne à ces sortes d'épreuves.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Patrice.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui ad prædicandam Gentibus gloriam tuam, beatum Patricium Confessorem atque Pontificem mittere dignatus es : ejus meritis et intercessione concede, ut quæ nobis agenda præcipis, te miserante adimplere possimus. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

O DIEU, qui avez daigné envoyer le bienheureux Patrice, Confesseur et Pontife, pour annoncer votre gloire aux Gentils ; daignez nous accorder, par ses mérites et son intercession, que nous exécutions fidellement, par votre miséricorde, tout ce que vous nous ordonnez. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret Legem Excelsi. Idcò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium magnum, et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius: et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui, dans le temps de la colere de Dieu, est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur: Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire; afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Les éloges des plus grands Patriarches qu'on trouve dans les livres sacrés, sont le vrai portrait des saints Pontifes de la nouvelle alliance. L'Auteur de l'Ecclésiastique, dans les Chapitres 44 et 45, fait l'abrégé des vertus et des merveilles des plus saints Prélats de l'Eglise, en nous donnant l'histoire raccourcie des vertus et du mérite singulier d'Hénoc,

d'Abraham, d'Isaac et d'Aaron. L'Epître de la Messe de ce jour est un précis des éloges de ces grands hommes.

RÉFLEXIONS.

Voici ce grand Prêtre. Ce ne sont pas les grands titres, ni les gros revenus qui font les grands Prélats. La grandeur des Ministres de Jesus-Christ vient d'une autre source. *Il a plu à Dieu durant sa vie; il a été trouvé juste, il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut.* Voilà comme la base et le fondement de la véritable grandeur. Plaire à Dieu sans interruption, remplir avec dignité tous les devoirs de la justice, obéir avec une fidélité extrême aux ordres du Très-Haut : trouvez des titres plus pleins et plus anciens d'une plus réelle noblesse. Nulle autre qui passe jusqu'à l'autre vie. Parade fastueuse de qualités et de grands noms, rangs élevés, dignités éminentes, vous brillez comme des éclairs. La mort met au même niveau tous les hommes; il n'y a que la sainteté qui ne soit point ensevelie avec nous dans le tombeau. Les plus belles qualités de l'esprit et du corps, sans la vertu, sont des noms vides; celles que donnent une fortune éclatante et de grands revenus, sont peu respectables; elles ne servent souvent qu'à montrer l'indigence de la personne. La piété seule vaut tous les titres; et que sont les titres sans la piété? Chose étrange! on fait de grands frais pour faire un peu de bruit. Bon Dieu! fut-il jamais une gloire plus vaine, un éclat plus superficiel, une grandeur plus mince? Un Orateur Chrétien donne la torture à son esprit pour sauver le mensonge dans un éloge funebre : s'avise-t-on d'y louer beaucoup la somptuosité du mort, sa table, ses meubles, son jeu, et toutes ses folles dépenses qui alarment peut-être tant de créanciers? On cherche cependant avec soin tout ce qui peut être

loué, tout ce qui peut souffrir une interprétation favorable. On tait alors, on dissimule, on masque avec art tout ce qui a le plus flatté et occupé le cœur des Grands. Eh, Seigneur, quels fonds d'éloges ne fourniroient pas une charité chrétienne, une libéralité noble et bienfaisante! Rien n'est plus grand, rien ne donne plus de supériorité et d'éminence sur le reste des hommes, que de soulager ceux qui souffrent, que de tirer de la misere des malheureux.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta: alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem: et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam domini sui. Post multum verò temporis venit dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta, dicens: Domine, quinque talenta tradidisti mihi,

EN ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté; et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux, en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux; celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit: Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit: Cela va bien, bon et fidelle

ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi, ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Des moyens que nous avons tous de faire notre salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'un des plus cruels et des plus désespérans supplices des réprouvés, c'est le souvenir vif et éternel, c'est la représentation claire et détaillée des moyens sûrs et aisés qu'ils ont eu de faire leur salut. J'ai pu me faire Saint, Dieu le vouloit, et il ne m'a pas plu de le devenir. Comprenez toute la force de cette conviction; mais concevez-en toute l'amertume.

Il n'y a pas une créature qui, prise en elle-même, ne nous fournisse un moyen pour connoître et pour aimer Dieu; et si quelqu'une devient un obstacle, ce n'est que par l'abus que nous en faisons. Les biens et les maux de cette vie, les châtimens même dont Dieu se sert pour punir nos infidélités, tout peut servir pour notre salut.

Les richesses sont comme la monnoie, avec quoi on peut acheter le Ciel par des aumônes; la pauvreté est un titre pour être sauvé; les honneurs et la prospérité peuvent fournir de grandes occasions à de grands sacrifices; les disgraces et les adversités ouvrent un grand chemin à la gloire. Si la santé est un don de Dieu, la maladie n'en est pas un moindre : souffrir beaucoup pour Dieu est encore d'un plus grand mérite, que de faire beaucoup pour lui. Enfin, l'esprit est un talent; la simplicité est une vertu : Dieu prend plaisir de se communiquer aux ames simples. On peut dire, en un mot, que tout peut être regardé comme talens. Il n'est pas jusqu'à nos défauts qui ne puissent nous être utiles. Nous n'avons point de plus mortel ennemi de notre salut que le démon; ses ruses cependant, et ses tentations même peuvent servir à notre Salut. Quelle abondance de moyens, quelle multiplicité de saintes industries! Toutes choses, dit l'Apôtre, concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu.

Il faut nécessairement avoir la grace pour nous faire Saints, sans elle tous nos efforts seroient inutiles. Aussi sommes-nous assurés que nous pouvons bien manquer à la grace; mais que la grace ne nous manquera pas; et qu'il n'y a pas un damné qui ne soit damné par sa faute, qui ne soit damné parce qu'il n'a pas voulu se servir des moyens qu'il avoit de faire son salut. Quel regret!

Nous sommes foibles, il est vrai, les dangers sont fréquens, les tentations sont violentes; mais nous trouvons une force, une vertu singuliere dans les Sacremens; Sacremens où les mérites de Jesus-Christ nous sont appliqués; Sacremens qui nous font, pour ainsi dire, un bain de son sang, et par lesquels l'ame trouve de si grands secours dans tous ses besoins; Sacremens, remedes salutaires pour toutes sortes de maux, source intarissable de tant de graces. Soyez éternellement

béni, glorifié, loué, ô mon Sauveur, de m'avoir donné de si puissans moyens de faire mon salut; mais que j'ai des regrets de me les être rendus jusqu'ici inutiles! ne permettez pas, mon doux Jesus, que cet aveu me soit un nouveau sujet de repentir.

SECOND POINT.

Considérez qu'outre ces moyens communs à tous les Fidelles, chacun trouve dans sa condition et dans son état des moyens particuliers de se faire saint. La divine Providence a tellement disposé toutes choses, et si bien réglé toutes les conditions, que toutes sont des voies pour arriver surement à notre fin derniere. N'envions pas la retraite des uns, ni la tranquillité des autres: nous pouvons tous trouver les mêmes fruits, ou du moins d'aussi bons, chacun dans notre propre fonds: ne soyons pas des serviteurs oisifs, ni des ouvriers inutiles. Peu de terres qui ne pussent porter au centuple, peu de talens qui ne multipliassent au double, si on avoit soin de les faire valoir.

Nul état, nulle condition sur la terre, nul âge dans la vie qui n'ait eu de grands Saints; et ces Saints du même âge et dans le même état que nous, ne sont pas allés chercher ailleurs d'autres moyens de se faire Saints, que ceux que notre âge et notre condition nous fournissent: nous avons même plus qu'eux, puisque nous avons le secours de leurs bons exemples. Mon Dieu, faudra-t-il que tout me prêche, que tout me facilite mon salut; et que tout me reproche ma lâcheté et mon indolence! Eh quoi! mon divin Sauveur, faut-il qu'il n'y ait que moi qui néglige, qui ne veuille pas mon salut; qu'il n'y ait que moi qui y mette les plus grands obstacles! Ai-je profité jusqu'ici des moyens que j'ai eus de me faire Saint; qu'ai-je fait pour le devenir? que

n'ai-je même pas fait pour ne le pas être ? Mon Dieu, qui peut tenir à l'heure de la mort contre ces reproches, sur-tout quand on pensera à ce que tant d'hommes illustres on fait pour être Saints !

Avec quelle ferveur un saint Patrice travaille-t-il à sa propre perfection, et avec quel zele s'applique-t-il au salut des autres ! Quelle vie plus laborieuse, plus austere et plus innocente ! Que ces exemples confondront de gens !

Que j'ai peu profité, mon doux Jesus, des moyens que j'ai de me faire Saint; et que j'ai mal correspondu à toutes vos graces ! j'admire tous les jours ce que les Saints ont fait pour se faire Saints ; et je ne profite point de leurs exemples. Continuez-moi, Seigneur, le secours de votre grace, et dès ce moment je vais mettre fin à mes infidélités.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vivet anima mea, et laudabit te : et judicia tua adjuvabunt me. Psal. 118.

Je ne vivrai plus, Seigneur, que pour chanter vos louanges : car je trouve mon secours dans tout ce que vous m'avez fait.

Propè es tu, Domine : et omnes viæ tuæ veritas. Psal. 118.

Vous m'assistez sans cesse, Seigneur ; et je trouve dans tous les états de la vie des voies qui me conduisent surement à vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUS les états de vie sont des voies différentes qui, selon l'ordre de la divine Providence, conduisent toutes à notre derniere fin. C'est une tentation de s'imaginer qu'on feroit mieux ailleurs que dans l'état qu'on a embrassé. Quelle erreur de ne s'occuper l'esprit que de ce qu'on feroit,

si l'on étoit dans une autre place, et de négliger les devoirs de celle où l'on est ! Il est peu d'artifice qui réussisse mieux à l'ennemi du salut que cette inquiétude. Dieu ne vous veut à présent que dans l'état de vie où vous êtes ; ne vous appliquez qu'à en remplir toutes les obligations. Regardez comme une illusion pernicieuse toutes ces inconstances du cœur et de l'esprit, qui épuisent l'ame en vains regrets et en frivoles désirs, après un choix de vie. Ne pensez donc plus qu'à remplir avec ponctualité tous les devoirs de l'état que vous avez embrassé. Considérez aujourd'hui en particulier quels en sont les devoirs, et quels sont ceux que vous négligez davantage. Vous servez-vous de tous les moyens de vous sanctifier que vous avez dans votre état ? Nul état de vie sans croix, nulle rose même sans épines. Les douceurs d'une fortune florissante, les amertumes d'une famille obérée, les embarras d'une condition tumultueuse, les soins d'un domestique, les joies et les pleurs de cette vie ; tout peut servir pour le salut : examinez quel usage vous en avez fait jusqu'ici. On perd également sa fortune, faute d'attention ou d'industrie : examinez-vous sur tous les deux.

2.° C'est une sainte pratique bien utile de faire tous les matins une priere pour demander à Dieu la grace de se bien acquitter des devoirs de son état. Celle qui suit est de saint Thomas ; on n'en sauroit faire une plus belle.

CONCEDE mihi, misericors Deus, quæ tibi placita sunt, ardenter concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere, perfectè adimplere, ad laudem et gloriam nominis tui. Ordina statum meum ; et quod à me requiris ut faciam, tribue ut

O DIEU, plein de bonté et de miséricorde, accordez-moi la grace de connoître véritablement, de souhaiter ardemment, de rechercher avec un sage empressement, et d'accomplir parfaitement tout ce qui vous plaît, et toujours pour votre plus grande gloire. Réglez vous-même

sciam ; et da exequi sicut opportet et expedit animæ meæ. Da mihi, Domine Deus meus, inter prospera et adversa non deficere, ut in illis non deprimar ; de nullo gaudeam vel doleam, nisi quod ducat ad te vel abducat à te. Nulli placere appetam, vel displicere timeam, nisi tibi. Vilescant mihi, Domine, omnia transitoria ; et cara mihi sint omnia tua propter te, et tu Deus præter omnia. Tædeat me gaudii quod est sine te, nec aliquid cupiam quod est extra te. Largire tandem mihi, Domine Deus meus, ita tuis beneficiis uti in via, per gratiam ; ut tandem tuis gaudiis in patria perfruar per gloriam. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

toutes choses dans l'état où vous m'avez appelé, et faites-moi connoître ce que vous voulez que je fasse. Faites que j'en connoisse tous les devoirs, et que je les remplisse avec ponctualité et avec fruit. Donnez-moi la grace, mon Seigneur et mon Dieu, de ne vous jamais déplaire dans tous les différens accidens de cette vie. Que je sois humble dans la prospérité, et que les adversités n'affoiblissent jamais ma confiance. Que je ne sente de douleur ou de joie, que dans ce qui m'éloigne de vous ou qui m'en approche. Que je ne souhaite de plaire qu'à vous, et que je ne craigne rien tant que de vous déplaire. Que tout ce qui passe me touche peu, et que je n'aime que ce qui vient de vous, pour l'amour de vous, et vous plus que toutes choses. Que toute joie à laquelle vous n'avez nulle part me soit amere, et que je ne trouve du plaisir que dans ce qui vous plaît. Enfin, accordez-moi, Seigneur, par votre miséricorde, la grace de faire un tel usage de vos bienfaits durant cette vie, que j'aie le bonheur de vous posséder et de jouir de l'éternelle félicité dans la céleste patrie. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT ÉDOUARD, ROI D'ANGLETERRE.

NUL Royaume dans la Chrétienté qui ait vu tant de Saints sur le Trône que l'Angleterre. Le jeune saint Edouard, dont le Martyrologe Romain fait mention en ce jour, en comptoit déjà

plusieurs dans son illustre famille, de laquelle il a été lui-même un des plus beaux ornemens.

Ce saint Roi, petit-fils de sainte Elgive, frere de sainte Edithe, et oncle paternel de saint Edouard Confesseur, vint au monde vers l'an 962. Le Roi Edgar son pere, surnommé le Pacifique, et à plus juste titre le Conquérant, voulut que le jeune Prince fût élevé avec tous les soins possibles, et selon sa Religion, et selon sa naissance. Il avoit été baptisé par saint Dunstan, Archevêque de Cantorbery, qui ne lui attira pas seulement cette abondance de bénédictions dont il fut prévenu dès le berceau, mais qui voulut encore se charger de son éducation chrétienne.

Le riche naturel du jeune Prince, et le penchant heureux qu'il fit paroître dès ses premieres années pour la vertu, lui gagnerent dès-lors le cœur de tous les Anglois. Un air grand, un esprit vif, brillant et supérieur, des manieres aisées et toujours nobles, un cœur généreux et vraiment royal, et une piété beaucoup au-dessus de son âge, le rendirent l'objet de la vénération de toute la Cour, et de l'admiration de toute l'Europe.

On admiroit, sur-tout dans un si jeune Prince, un si grand amour de la Religion, et tant de sagesse dans un âge qui n'agit guere que par naturel, sur-tout au milieu d'une Cour florissante où le plaisir régnoit. Edouard n'y conserva pas seulement son innocence, il y pratiqua même les vertus les plus austeres; et il sut trouver la retraite et la solitude intérieure au milieu des plus tumultueux exercices et de la plus séduisante dissipation.

Il eut la douleur de perdre la Reine sa mere à l'âge de cinq ou six ans; Egelflede fille du Duc Ordmer, un des plus puissans Princes d'Angleterre, étoit une des plus vertueuses Princesses de son temps. Les Monasteres qu'elle a fondés,

et les grandes aumônes qu'elle faisoit aux pauvres, sont des monumens éclatans de sa piété. Elle avoit eu grand soin d'inspirer de bonne heure à son fils ces grands sentimens de Religion, et elle avoit déjà la consolation d'en voir les doux fruits dans le jeune Prince, lorsque le Seigneur la retira de ce monde. Edouard ressentit vivement la perte qu'il faisoit d'une si bonne mere ; il la pleura : et ce ne fut qu'en lui faisant comprendre qu'il sembloit s'opposer aux ordres de la Providence, qu'on arrêta ses larmes.

Edgar son pere s'étant remarié, Edouard se comporta avec tant de sagesse à l'égard de la Reine Alfride sa belle-mere, qu'elle ne put pas lui refuser son estime, quoique cette ambitieuse Princesse lui refusât son cœur, parce qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on le regardât comme l'héritier présomptif de la Couronne. Le Roi ayant eu un fils de cette troisieme femme, nommé Ethelrede, et admirant tous les jours davantage la pureté des mœurs, la solidité de l'esprit, et la sagesse extraordinaire d'Edouard, résolut, pour prévenir les troubles, de le déclarer son successeur, et le fit reconnoître pour tel par les Grands du Royaume.

La mort du Roi arrivée l'an 675, fit monter notre Saint sur le Trône. Les principaux du Royaume le reconnurent d'abord pour leur Roi, et toute la Nation triompha de joie d'avoir un Saint pour Maître.

Alfride, qui auroit voulu voir sur le Trône Ethelrede son fils, porta quelques Seigneurs à former opposition au sacre d'Edouard; mais saint Dunstan, Primat du Royaume, qui faisoit la cérémonie, accompagné de saint Oswald, Archevêque d'Yorck, les arrêta par son autorité. Il prit la croix Archiépiscopale qu'on avoit coutume de porter devant lui, alla se mettre au milieu des

Seigneurs partisans d'Alfride, leur présenta Edouard comme fils aîné de leur Roi, les fit ressouvenir de la déclaration du pere, le sacra solennellement en présence de toute l'assemblée; et se donnant lui-même pour caution de la conduite du jeune Prince, il réunit heureusement tous les esprits.

Quoique Edouard n'eût alors que douze ans, sa haute vertu suppléoit à l'âge. On ne vit jamais dans un jeune Prince une piété plus exemplaire, une modestie plus majestueuse, une maturité de sagesse plus constante; le Trône ne servit qu'à donner un nouvel éclat à sa vertu. Les soins de saint Dunstan contribuerent beaucoup à former un esprit naturellement droit et poli, et à perfectionner un cœur pur que Dieu seul occupoit depuis sa naissance.

Il ne se vit pas plutôt sur le Trône, qu'il s'appliqua à faire régner par tout le Royaume la Justice, les Loix et la Religion : aimable aux gens de bien, et terrible aux méchans, il corrigea les abus qui s'étoient glissés dans tous les états, et qu'une molle tolérance avoit fait passer en coutume. L'Eglise ne vit guere de plus ardent défenseur de ses privileges et de ses droits; et tout le Clergé trouva dans ce jeune Roi un vrai pere.

Son respect pour toutes les personnes consacrées à Dieu alloit jusqu'à la vénération, et sa tendresse pour les pauvres étoit extrême. Il avoit coutume de dire que la plus grande gloire d'un Prince, c'est de faire en sorte que tous ses sujets soient heureux. Il nourrissoit tous le jours dans le Palais un grand nombre de pauvres; et comme c'étoit Jesus-Christ qu'il regardoit dans les pauvres, il les servoit lui-même, et les respectoit.

Comme il n'avoit jamais trouvé du goût dans les amusemens, tout son plaisir étoit de remplir

les devoirs de Chrétien et de Prince. Il donnoit à la lecture des livres de piété, ou à la priere tout le temps qui n'étoit pas destiné aux affaires de l'Etat. Outre les jeûnes de l'Eglise qu'il observoit scrupuleusement, il exerçoit réguliérement sur son corps foible et délicat des macérations qui auroient effrayé les plus robustes; et sa dévotion étoit si édifiante, qu'on ne l'appeloit plus que le saint Roi.

Il n'y avoit que deux ans et demi que notre Saint étoit sur le Trône, et la paix et l'abondance régnoient dans ses Etats; tous ses peuples bénissoient Dieu de leur avoir donné un Roi si sage et si saint, et goûtant la douceur de son gouvernement, se promettoient une longue félicité sous son regne, lorsqu'une femme ambitieuse en arrêta le cours dès le commencement.

Alfride, sa belle-mere, ne pouvoit voir Edouard sur le Trône, parce qu'elle souhaitoit passionnément que son fils Ethelrede régnât. Voyant l'estime universelle où étoit le saint Roi, et l'amour qu'avoient pour lui, et les Grands et le peuple, elle vit bien qu'il ne falloit rien attendre de la révolte et de la division. Cette ambitieuse Princesse résolut, par le plus horrible de tous les crimes, de se défaire du saint Roi: elle en eut bientôt l'occasion.

Ce Prince étant un jour à la chasse, et appercevant de loin le château de Corffe au Comté de Dorset, ou étoit alors cette Princesse, se dérobe secrétement de ceux qui étoient à sa suite, et va droit au château pour saluer sa belle-mere et voir son frere Ethelrede qu'il aimoit tendrement. Alfride avertie que le Roi venoit seul à elle, va au-devant de lui, et dans le temps qu'elle lui parloit, un de ses gens lui enfonce un poignard dans le sein. Le saint Roi se sentant blessé pique son cheval; mais il n'eut pas fait deux pas, qu'il tombe à terre, et levant les

yeux aux Ciel il expire. Alfride voyant le Roi mort, le fait traîner dans une maison voisine pour cacher son crime aux yeux du public ; mais à peine le saint corps étoit dans cette grange, qu'une pauvre femme aveugle depuis sa naissance recouvra la vue. Le miracle étoit trop éclatant pour être caché. Alfride en fut effrayée, et cherchant de nouveaux artifices, elle fit porter le corps dans un marais fort écarté, où il ne fut trouvé qu'un an après, à la faveur d'une lumiere miraculeuse qui le découvrit. Il s'y fit d'abord un concours de peuple surprenant. Alfer, Prince des Marciens, plein de vénération pour le saint Roi, invita un grand nombre d'Evêques, d'Abbés, et des plus grands Seigneurs du Royaume pour assister à la translation de ce saint corps; il pria sur-tout sainte Vilfride, Abbesse à Vincester, où sainte Edithe, sœur du saint Roi, étoit Religieuse, de s'y trouver avec ses Filles. La translation se fit avec une solennité extraordinaire. Le corps de saint Edouard fut trouvé frais et entier; il fut mis dans le célebre Monastere de Schaftsbury, fondé par le Roi Elfrede, bisaïeul du Saint. La parfaite et prompte guérison de deux pauvres hommes perclus de tous leurs membres, dès qu'on leur eut fait toucher le cercueil, attira au sépulcre du Saint un concours prodigieux du peuple. Dès-lors on ne l'appela plus que le saint Martyr. Ethelrede son frere et son successeur, qui étoit inconsolable de sa mort, ne cessa de le pleurer que pour honorer sa mémoire, et il ne l'invoqua que comme Martyr. Il fit bâtir en son honneur une Eglise avec un monastere de filles du nom de Bredfort. Tous les Prélats du Royaume le qualifierent du titre de Martyr, à cause des grands miracles dont Dieu honora d'abord sa mort qui avoit été si violente. Ils firent lever son corps pour l'exposer à la vénération publique du peuple l'an 1001, et fixerent le jour de sa fête

au 18 de Mars, qui fut le jour de sa mort. On assure qu'Alfride reconnut son crime, qu'elle le pleura le reste de ses jours, et qu'elle n'oublia rien pour l'expier par ses aumônes et par sa pénitence.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison en l'honneur du Saint, qu'on trouve dans les anciens Bréviaires de l'Eglise de Schaftsbury, est celle qui suit.

DEUS, æterni triumphator Imperii, familiam tuam propitius respice, Martyrium Regis Eduardi celebrantem: et præsta ut sicut illum munere glorificare digneris celesti, ita nos ejus obtentu æternæ felicitati facias dignanter adscribi. Per Dominum, etc.

O DIEU, Maître souverain et triomphant de l'empire éternel, daignez jeter un regad favorable sur votre peuple qui célebre le Martyre du saint Roi Edouard; et accordez-lui que comme vous avez daigné le glorifier par la béatitude céleste, vous daigniez aussi nous accorder, par son intercession, de jouir un jour de l'éternelle félicité. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. I.

FRATRES: Verbum Crucis, pereuntibus quidem stultitia est: iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est. Scriptum est enim: Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. Ubi sapiens? Ubi scriba? Ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam

MES Freres: Ce qui se dit de la Croix est une folie à l'égard de ceux qui sont dans l'état de perdition: mais à l'égard de ceux qui sont dans la voie du salut, c'est-à-dire, pour nous, c'est la force de Dieu. Aussi est-il écrit: J'anéantirai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des hommes prudens. Où est le sage? Où est le Docteur de la Loi? Où est le curieux des choses de ce siecle? Dieu n'a-t-il pas traité de folie la sagesse

Deum : placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.

de ce monde? En effet, le monde par sa sagesse, n'ayant pas connu Dieu dans ce que la Sagesse divine a produit, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croient.

L'Eglise de Corinthe étant troublée par un esprit de division qui, s'étant glissé insensiblement parmi les Fidelles, faisoit que les uns se disoient disciples de Paul, les autres d'Apollo, les autres de Céphas. Cet Apollo en étoit Evêque; il y avoit beaucoup travaillé et avec succès. Saint Paul, qui étoit encore à Ephese, l'ayant appris, écrivit aux Corinthiens cette admirable Lettre, l'an de Jesus-Christ 56.

RÉFLEXIONS.

Tout ce qui se dit de la Croix est-il bien reçu aujourd'hui dans le monde ? Croit-on que les fruits de la Croix soient précieux, et que leur amertume soit salutaire ? Croit-on que la véritable félicité soit le fruit de la Croix ; que la véritable gloire se trouve dans la Croix ; et que tout ce qu'on appelle croix, perte de biens, et de santé, disgraces, humiliations persécutions, adversités, tout soit avantageux ; tout selon la sagesse de Dieu, soit préférable à la plus riante fortune ? Ainsi pensent tous ceux qui sont dans les voies du salut, tous les Elus de Dieu, Dieu lui-même : ceux qui pensent autrement sont-ils sages ? Et ne s'en trouve-t-il point qui pensent autrement ? Ces esprits fins, souples, plians, selon le langage du siecle ; ces esprits déliés, polis, qui brillent si fort dans le monde ; ces génies du premier ordre qui priment par-tout ; ces prétendus sages du siecle, jugent-ils du mérite des croix comme les Saints, comme Jesus-Christ en jugé lui-même ? Quelle plus insigne folie, quelle plus pitoyable extravagance

que d'oser préférer à la sagesse de Dieu même, les foibles lumieres à demi-éteintes de notre petit esprit !

Où est le Sage ? Sera-t-il dans ces assemblées mondaines, d'où l'esprit de Religion est d'ordinaire banni, où tout se fait au gré des passions, où les illusions de l'esprit et du cœur sont l'ame des entretiens les plus spirituels, et les seuls guides d'une raison déjà égarée ? Se trouvera-t-il, ce sage, dans ces académies de jeu, dans ces parties de plaisirs, dans ces sociétés de commerce, où la cupidité, l'ambition, l'intérêt tiennent lieu de toute sagesse, et sont le premier mobile, aussi-bien que la regle de tout ce qui s'y dit, de tout ce qui s'y fait ?

Mais quel est ce Sage ? Est-ce ce jeune libertin, cet étourdi, qui divertissent la compagnie aux dépens de la Religion et du bon sens, et qui n'ont pas assez d'esprit pour rougir eux-mêmes de leurs impies et fades railleries ? Est-ce ce prétendu esprit fort, dont les mœurs et l'irréligion prouvent si visiblement l'imbécillité ? Est-ce cette femme du monde, dont la conduite fait pitié ? Est-ce enfin cette personne qui ne goûte que les maximes du monde ? Dieu n'a-t-il pas traité de folie la sagesse de ce monde ? En devons-nous juger autrement que lui, puisqu'il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croient ? Que ces sages du siecle qui ont tant d'horreur de cette sainte folie, cherchent, tant qu'il leur plaira, une autre voie du salut, ou se tracent eux-mêmes une autre route : quelle autre route, Seigneur, qui ne soit une voie sûre de perdition ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 3.

IN Diebus autem illis, venit Joannes Baptista prædicans in deserto Judææ, et dicens : Pœnitentiam agite : appropinquavit enim Regnum Cœlorum. Hic est enim qui dictus est per Isaïam Prophetam, dicentem : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus. Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erant locustæ, et mel silvestre.

EN ce temps-là, parut Jean-Baptiste prêchant dans le désert de Judée, et disant : Faites Penitence, parce que le Royaume des Cieux est proche. Car c'est de lui que le Prophete Isaïe a parlé, lorsqu'il a dit : La voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur : faites-lui des sentiers droits. Or l'habillement de Jean étoit de poils de chameaux ; il avoit autour des reins une ceinture de cuir ; et sa nourriture, c'étoit des sauterelles et du miel sauvage.

MÉDITATION.

Des macérations du corps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les macérations de la chair ne sont pas une vertu des seuls déserts, et des seuls cloîtres; ce sont des fruits de pénitence qui croissent dans toutes les terres, et qui sont de toutes les saisons. Nous portons un corps de péché qu'il faut détruire en le crucifiant avec Jesus-Christ. Nos sens sont tous d'intelligence avec l'ennemi du salut; nul, pour ainsi dire, qui ne nous soit une occasion de péché ; nul qui ne nous tende des piéges. La mort est entrée dans nos maisons, dit le Prophete, parce qu'elle est montée par nos fenêtres. Désabusons-nous, on ne

ne sauroit se conserver dans l'innocence sans la mortification des sens ; il faut mater la chair par les jeûnes et les austérités ; il faut que la retenue et la modestie soient un frein qui arrête la licence des yeux, par où le poison le plus subtil se glisse jusque dans l'ame. La contagion gagne bientôt le cœur, dès qu'elle a saisi les sens.

Nos passions sont à craindre ; cependant elles ne doivent guere leur force qu'à notre immortification. C'est notre sensualité qui les nourrit. Elles se révoltent, dès que nous leur donnons des armes. Détestons leurs pernicieux desseins tant qu'il nous plaira ; faisons des résolutions tant que nous voudrons : le moyen d'affoiblir cet ennemi intérieur, c'est de macérer sa chair, de mortifier ses sens, de mener une vie pénitente. On ôte cette haie ; faut-il s'étonner si la vigne est exposée au pillage, si les passans la foulent aux pieds, si toutes sortent d'animaux y paissent ? Celui qui nourrit délicatement son esclave, dit le Sage, le verra ensuite révolté contre lui. L'ame se ressent toujours de la disposition du corps : on cherche en tout ses commodités ; on mene une vie molle et sensuelle ; les plus beaux jours se passent dans les délices et dans l'oisiveté ; on ne refuse rien à ses sens ; on raffine même sur la délicatesse : et l'on veut que la concupiscence ne dise mot ; que les passions soient soumises à la raison ; que tandis qu'on allume le feu de tous côtés, on puisse se promener sans en sentir seulement la chaleur au milieu même de la fournaise dans Babylone : compter sur de pareils miracles, n'est-ce pas vouloir s'étourdir pour se perdre avec moins de remords ! Et je me plains, et je m'étonne après cela, Seigneur, de mes infirmités et de mes chutes !

SECOND POINT.

Considérez s'il y a un seul de ces grands Saints

des passions presque éteintes dans l'état religieux, ces ames pures ne croient pas pouvoir faire leur salut sans le secours de la pénitence : et des ames souillées de péchés, esclaves des plus dangereuses passions, au milieu des plus grands périls, croient pouvoir se passer de ce sel qui empêche la corruption, de ces remedes si salutaires contre la contagion; de ces armes si nécessaires contre l'ennemi du salut; de ces dignes fruits de pénitence. Quelle illusion! quelle extravagance !

J'en connois le besoin, Seigneur, de ces puissans secours, et ma délicatesse passée, en me couvrant de confusion, me fait encore plus sentir l'indispensable nécessité que j'ai de faire pénitence; je déclare la guerre dès ce moment à mon amour-propre et à mes sens, et plein de confiance en votre miséricorde, j'espere qu'une pleine victoire sera bientôt le fruit des résolutions que je fais à présent.

Aspirations dévotes durant le jour.

Christo confixus sum Cruci. Gal. 2.

Oui, mon doux Jesus, je suis attaché à la Croix avec vous, et je ne m'en séparerai plus.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Gal. 5.

Je le vois, mon Sauveur Jesus-Christ, et je ne saurois en douter : nul de ceux qui sont véritablement à vous qui n'ait crucifié sa chair avec ses vices et ses convoitises.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE tout ce que vous avez lu, et de toutes les réflexions que vous venez de faire, concluez que la mortification du corps vous est absolument nécessaire, et comprenez dans quelle erreur, dans quel danger sont toutes les personnes qui

passent leur vie dans la mollesse, qui raffinent même sur la délicatesse, et à qui l'abstinence, le jeûne, et les autres austérités corporelles font peur. N'oubliez jamais ces belles paroles de saint Paul, cet oracle que vous venez de lire : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt* (a). Ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair; mais ceux qui traitent si délicatement leur chair, à qui appartiennent-ils, de qui sont-ils les disciples ? Désabusons-nous; puisque ces femmes mondaines, ces Grands du siecle, ces personnes de qualité, ces gens du monde sont de la même religion que les Saints; il faut que, comme les Saints, ils menent une vie crucifiée. Considérez aujourd'hui quelles sont vos pieuses pratiques sur ce point. Réglez, avec l'avis de votre Directeur, les pénitences extérieures que vous ferez; et ne passez aucun jour sans faire quelque mortification corporelle.

2.° Les jeûnes de l'Eglise et les abstinences de précepte, doivent tenir le premier rang. Quelle irréligion de s'en dispenser, parce qu'on est jeune, parce qu'on a un tempérament délicat, qu'on est de qualité, qu'on a une santé foible ! tandis que ces foibles santés, que ces délicatesses de tempérament sont assez fortes pour passer les trois, les six heures au jeu, avec une contention de corps et d'esprit qui useroit la santé la plus robuste. Le jeûne incommode, dit-on; le Carême amaigrit : pitoyable raison, ridicule même à qui est Chrétien ! Est-ce que la pénitence est une sensualité ? Et prétend-on flatter le goût, et nourrir l'amour du plaisir, quand on fait pénitence ? Ne vous dispensez jamais des abstinences et des jeûnes de précepte sans une extrême nécessité; et alors même tâchez de remplacer par quelques bonnes œuvres pénibles le jeûne ou l'abstinence dont vous vous êtes dispensé.

(a) *Gal.* 5.

Ne vous contentez pas des pénitences d'obligation; sachez de votre Directeur celles que vous pourrez faire de choix, et de surérogation tous les ans, tous les mois, toutes les semaines. Si vous consultez votre amour-propre, nulle mortification qui vous convienne, parce qu'il n'en est point qui ne lui soit contraire. On se gêne tant pour le monde, et pour son plaisir; ne doit-on rien faire, ne doit-on rien souffrir pour son salut ?

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT JOSEPH, L'EPOUX DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

SAINT Joseph, l'Epoux de la très-Sainte Vierge, et, en un sens très-véritable, le Pere du Sauveur du monde, naquit dans la Judée, environ quarante-cinq ou cinquante ans avant la naissance de Jesus-Christ (*a*). On ne sait point quel fut le lieu de sa naissance; il est probable que ce fut Nazareth, petite ville de la Basse-Galilée, où ce Saint étoit établi. Il étoit de la Tribu de Juda, et de la Famille royale qui avoit régné depuis David jusques à la captivité de Babylone. L'éclat de cette auguste maison étoit tombé; mais la noblesse persévéroit dans ses descendans : ils étoient tous du Sang royal, quoiqu'ils n'eussent ni biens, ni emplois qui les distinguassent; c'étoit une noblesse obscure, et comme ensevelie dans l'humiliation et dans la pauvreté.

Deux Evangélistes ont fait la généalogie de saint Joseph; tous deux démontrent visiblement, quoique par deux branches différentes, qu'il étoit fils de David : tant cette circonstance étoit nécessaire

(a) *Gers. Serm. de Nat. Virg. Mar.*

pour faire connoître le Messie dans la personne du Sauveur. Saint Matthieu le fait descendre de David par Salomon et tous les autres Rois de Juda; et saint Luc par Nathan fils de David. Celui-là le fait fils de Jacob, et celui-ci d'Héli. L'opinion la plus ancienne, et la plus commune parmi les saints Peres, est celle que Jules Africain, qui vivoit sur la fin du second siecle, assure avoir apprise par tradition de quelques parens mêmes du Sauveur : c'est-à-dire, que Jacob et Héli étoient freres utérins; qu'Héli étant mort sans enfans, Jacob son frere avoit épousé la veuve, pour lui en donner, selon la Loi; et que saint Joseph étoit venu de ce mariage.

Le célebre Gerson prêchant, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, devant les Peres du Concile de Constance, dit qu'on peut croire pieusement que saint Joseph a été sanctifié avant sa naissance : *Piâ credulitate credi potest.*

La providence qui l'avoit destiné pour être l'Epoux de Marie, le Tuteur et le Pere nourricier du Sauveur, voulut qu'il fût du Sang royal, mais qu'il fût pauvre. Le Seigneur, ayant résolu de naître dans l'obscurité d'une étable, et de passer sa vie dans la pauvreté, devoit-il se choisir pour pere un homme riche qui vécût dans l'éclat, et qui fût dans l'abondance.

Ses premieres années se ressentirent peu de l'enfance. Prévenu dès le berceau des plus douces bénédictions du Ciel, plus que tout autre Saint, il croissoit encore plus en sagesse qu'en âge. Le Seigneur qui ne l'avoit fait que pour lui, régna toujours seul dans son cœur. Sa pureté ne souffrit jamais ni nuage, ni altération; la plus exacte observation de la Loi, et tous les exercices de la plus religieuse piété furent la principale occupation de sa jeunesse.

Il étoit ouvrier en bois; mais quelque basse, quelque obscure que fût sa condition, jamais

homme, dit saint Epiphane (*b*), ne fut plus noble, ni plus riche que lui aux yeux de Dieu; nul qui ait jamais approché du mérite et de l'éminente sainteté de ce grand Patriarche.

Comme Dieu proportionne ses graces, dit saint Thomas (*c*), aux emplois, les dons surnaturels répondent toujours à l'excellence et à la sainteté de l'état où il nous destine. Le Seigneur, dit saint Bernard (*d*), ayant destiné saint Joseph pour être sur terre le dépositaire, pour ainsi dire, de ses plus grands secrets; l'Agent et le Secrétaire du Très-Haut dans le mystere de l'Incarnation, l'Epoux de Marie, et le protecteur de sa virginité; le tuteur, et le nourricier de Jesus-Christ, et en ce sens son pere: comprenez, dit ce Saint, quel a été l'éclat de ses vertus, quelle a été la multiplicité de ses dons surnaturels, leur sublimité, leur excellence.

Saint Joseph étoit arrivé à ce comble de perfection, que l'Evangile exprime par un seul mot quand il l'appelle l'homme juste, c'est-à-dire, l'homme qui possede toutes les vertus dans un degré éminent; lorsque le Verbe voulant se faire chair dans le sein d'une Vierge, Marie fut choisie de Dieu pour en être la Mere, et saint Joseph pour être son Epoux.

Comme la sainte Vierge s'étoit consacrée à Dieu dans le Temple presque dès le berceau, c'étoit aux Prêtres plus qu'aux parens à lui choisir un Epoux qui fût digne d'elle; ils choisirent Joseph, qui passoit pour l'homme le plus modeste, le plus sage et le plus religieux de son temps, et qui étoit de la même famille que Marie.

Il est certain que saint Joseph, prévenu d'une grace spéciale, presque inconnue dans ce temps-là, avoit résolu de garder une perpétuelle virginité;

(b) *Hor.* 78. (c) 3. *Q.* 27. *art.* 4.
(d) *Hom.* 1. *super* Missus est.

et il est probable que n'y ayant aucune loi qui obligeât les filles de se marier, la sainte Vierge n'eût jamais consenti d'épouser saint Joseph, si elle n'eut pas été informée de sa haute vertu, et du désir qu'il avoit de vivre vierge comme elle. Aussi saint Augustin ne fait point de difficulté de comparer la virginité de saint Joseph avec celle de la sainte Vierge : *Habet Joseph cum Maria conjuge communem virginitatem* (e). Le Cardinal Pierre Damien est si persuadé que saint Joseph a toujours été vierge, qu'il veut que nous mettions, pour ainsi dire, cette vérité au nombre de celles dont il n'est pas permis de douter : *Ecclesiæ fides*, dit-il, *in eo est, ut non modo Dei-para, sed etiam putativus pater atque nutritius virgo habeatur* (f). Et à la vérité, si le Sauveur, dit saint Thomas, ne recommande sa Mere qu'à un Disciple vierge, comment auroit-il pu permettre qu'un homme qui n'auroit pas été vierge, l'épousât? Ceux qui ont cru que saint Joseph avoit eu d'une premiere femme saint Jacques, saint Simon, et les autres que l'Evangile appelle les freres et les sœurs du Sauveur, n'ont pas fait réflexion que la mere de ces parens de Jesus-Christ vivoit encore au temps de la Passion, et qu'elle étoit sœur de la sainte Vierge. Personne n'ignore que le nom de frere parmi les Juifs, se donne indifféremment aux proches parens.

Le mariage se fit à Jérusalem. Ce ne furent pas tant deux Epoux qui contracterent ensemble, dit le célebre Gerson, qu'une virginité qui s'allia avec une autre : *Virginitas nupsit* (g). Jamais mariage ne fut si heureux, parce qu'il n'en fut jamais de si saint; et si Marie reçut un gardien et un protecteur de sa virginité et de son honneur, Joseph, dit saint Jean de Damas, reçut la plus

(e) *Serm. 25. de diversis.*
(f) *Epist. 2. ad Nic. Pap. In c. 1. Epist. ad Gal.*
(g) *Opusc. de Conjug. Maria et Joseph.*

auguste qualité qu'il soit possible d'imaginer sur la terre, en devenant l'Epoux de Marie : *Virum Mariæ : hoc est prorsùs ineffabile, et nihil præterea dici potest* (h).

Saint Thomas (*i*) croit que ce fut d'abord après le mariage, que saint Joseph et la très-sainte Vierge, firent, d'un consentement mutuel, vœu de virginité ; cet acte de religion, dit-il, est trop parfait pour que deux personnes si saintes s'en dispensassent. Il n'y avoit que peu de jours que ces deux chastes Epoux vivoient ensemble, lorsque l'Ange Gabriël apparut à Marie dans sa pauvre maison de Nazareth ; et l'ayant saluée en des termes qui marquoient une profonde vénération pour la dignité de Mere de Dieu, à laquelle il savoit que dans un moment elle alloit être élevée, il lui découvrit tout le mystere de l'Incarnation ; et lui apprit que ce Dieu qui venoit se faire homme pour racheter le genre-humain, l'avoit choisie pour sa Mere.

Dieu voulut que saint Joseph, qui vivoit avec elle plutôt en Ange qu'en homme, ignorât ce qui se passoit, afin, ce semble, que son doute fût une preuve bien sensible de la miraculeuse Conception du Sauveur, et de la Virginité de la Mere. La sainte Vierge n'avoit garde de découvrir à saint Joseph ce que le Saint-Esprit tenoit encore de caché à ce chaste Epoux, lorsqu'il s'apperçut lui-même de sa grossesse. La haute idée qu'il avoit de la sainteté de son Epouse, ne lui permettoit pas de la soupçonner d'adultere ; il étoit bien plutôt porté à croire qu'elle dût être cette Vierge dont parloit Isaïe (*k*), qui devoit enfanter le Sauveur ; il le crut, dit saint Bernard, et ce fut par un sentiment d'humilité et de respect, semblable à celui qui fit dire ensuite à saint Pierre : Eloignez-vous de moi, Seigneur ; parce que je

(h) *Orat. de Nativ. B. V.* (i) 3 *q.* 28. *art.* 4.
(k) *Cap.* 7.

suis un pécheur (*l*), que saint Joseph pensoit aussi à s'éloigner de la sainte Vierge. *Accipe et in hoc non meam, sed Patrum sententiam* (m), ajoute le saint Abbé : je n'avance pas ceci comme venant de moi, c'est le sentiment des saints Peres.

Le chaste Epoux ne savoit à quoi se déterminer : la renvoyer, c'étoit la diffamer ; et il ne se croyoit pas assez saint pour rester avec elle. Dans cette perplexité, un Ange lui apparoissant : Joseph, lui dit-il, souvenez-vous que vous êtes de la Maison de David, d'où le Messie doit venir ; et ne croyez pas que ce soit sans dessein que le Seigneur vous a donné Marie pour épouse ; l'Enfant dont elle est grosse, et qu'elle a conçu miraculeusement par la vertu du Saint-Esprit, est le Sauveur du monde, le Fils unique du Pere Eternel, le Messie promis ; et Dieu vous a choisi pour en être le Tuteur, le Nourricier, et en ce sens le Pere. Ne craignez donc point de rester avec Marie votre Epouse ; vous êtes le gardien de son honneur et de sa virginité ; si elle fût demeurée sans Epoux, elle n'eût pas pu, sans se décrier, être Mere. Vous donnerez à l'Enfant le nom de Jesus, pour faire connoître aux hommes que c'est lui qui doit les racheter et les sauver, et qu'il vient pour s'offrir en sacrifice pour l'expiation des péchés de tous les hommes.

Saint Joseph instruit du plus grand de tous les mysteres, ne regarda plus la sainte Vierge que comme la Mere du Rédempteur ; sa vénération augmenta avec sa tendresse. Saint Bonaventure croit qu'il l'accompagna chez sainte Elisabeth. S'en fût-il dispensé, la sainte Vierge ayant à faire un si long et si pénible voyage ?

Environ six mois après, saint Joseph se vit obligé d'aller à Bethléem avec la sainte Vierge, pour y donner son nom, comme étant descendu de

(l) *Luc.* 5. (m) *Hom.* 2, *super* Missus est.

David, dans le dénombrement général qu'Auguste faisoit faire de tout l'Empire. C'étoit le dessein des hommes; mais dans le dessein de Dieu, Marie y venoit pour y enfanter le Verbe fait chair, le Messie, comme les Prophetes l'avoient prédit. Saint Joseph y souffrit tout ce qu'un cœur aussi bon et aussi grand que le sien est capable de ressentir d'amer et d'affligeant, n'ayant pu trouver d'autre logement, malgré tous ses soins, qu'une vieille masure qui servoit d'étable. Il adora la divine Providence, respecta ses ordres, et s'y soumit.

Ce fut-là qu'il vit naître, sur le minuit, le Sauveur du genre-humain; mais quelles furent les faveurs extraordinaires, et les douceurs intérieures dont ce divin Enfant combla l'ame de saint Joseph, qu'il regardoit et qu'il aimoit comme son pere! La joie de notre Saint ne fut pas moins sensible, lorsqu'il vit arriver cette heureuse troupe de Pasteurs que le Ciel envoyoit adorer le Sauveur. L'arrivée des Mages, peu de jours après, ne fut pas pour lui un moindre sujet d'admiration: des Rois qui venoient d'Orient pour rendre leurs hommages à celui qui, méconnu dans son propre pays, rejeté des siens, avoit été contraint de naître dant une étable.

Saint Joseph eut le bonheur et la consolation de porter l'Enfant Jesus à Jérusalem, quarante jours après sa naissance. Il fut témoin de tout ce qui s'y passa de merveilleux; mais à peine étoit-il de retour à Bethléem, qu'un Ange l'avertit de l'impie dessein qu'avoit Hérode de faire mourir le divin enfant; il lui ordonne de le prendre avec lui, et de se sauver avec Marie en Egypte. Sa soumission parfaite aux ordres de la Providence, ne lui permit pas de différer d'un seul moment: il part sur l'heure, et plein de cette foi divine, supérieure à tous nos vains raisonnemens, il se retire en Egypte avec ce

précieux dépôt, et y demeure jusqu'à ce qu'Hérode étant mort, l'Ange lui apparut, et lui ordonna de ramener la Mere et l'Enfant dans la Palestine.

L'Evangile nous donne lieu de croire que saint Joseph pensoit d'abord à s'établir à Jérusalem, ou à Bethléem, comme dans les lieux les plus propres pour l'éducation du Messie; mais ayant appris que ce pays étoit sous la domination d'Archelaüs fils d'Hérode, et craignant que le nouveau Roi n'eût hérité de son pere la même défiance et la même cruauté, il se retira, selon l'ordre qu'il en eut du Ciel, dans sa demeure ordinaire de Nazareth, où la naissance du Sauveur n'avoit point fait d'éclat, et où lui-même étant plus connu, il y avoit moins à craindre. Ce fut dans cette Ville fortunée que cette sainte Famille, la plus auguste et la plus respectable qui ait jamais été, et qui puisse jamais être, vivoit dans une profonde, mais vénérable obscurité; saint Joseph nourrissant l'Enfant Jesus et sa Mere de son travail, et ce divin Sauveur obéissant à saint Joseph comme à son Pere.

Religieux observateur de la Loi, notre Saint ne manquoit point de se rendre tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge, pour y célébrer la Fête de Pâques. Y ayant mené Jesus avec eux, lorsqu'il eut douze ans, ils le perdirent à leur retour. L'affliction et les inquiétudes qu'eurent la sainte Vierge et saint Joseph durant les trois jours qu'ils mirent à le chercher, sont indicibles. L'ayant enfin trouvé dans le Temple au milieu des Docteurs, ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la douleur que leur avoit causée son absence. Mon fils, lui dit la sainte Vierge, voilà que nous vous cherchons tout affligés votre Pere et moi. La réponse du Sauveur

sécha leurs pleurs, et leur fit comprendre tout le mystere.

L'Evangile ne nous en dit pas davantage de saint Joseph, si ce n'est qu'étant retourné à Nazareth, Jesus-Christ lui étoit soumis comme à son pere. Mais qu'eût-on pu dire de plus grand, et qui nous donnât une plus haute idée du mérite extraordinaire et de la sainteté éminente de saint Joseph, dit le savant Gerson, que de dire que le Fils de Dieu lui a été soumis, et qu'il l'a estimé, chéri, honoré comme son pere ? *Quæ subjectio sicut inæstimabilem notat humilitatem in Jesu, ita dignitatem incomparabilem signat in Joseph et Maria* (n).

Saint Joseph vécut encore quelques années dans la retraite et dans l'obscurité avec la très-sainte Vierge et le Sauveur. Jamais famille ne posséda de si riches trésors : que peut-on imaginer de plus saint, de plus parfait et de plus digne de notre culte ? On ne sait pas précisément en quelle année ce saint Patriarche mourut. On croit avec assez de probabilité, qu'il étoit mort lorsque le Sauveur du monde commença à prêcher ; ce qu'il y a, ce semble, de sûr, c'est que Jesus mourant n'eût pas recommandé sa Mere à saint Jean, si saint Joseph eût été encore en vie.

Il est aisé de comprendre quelle dut être la mort précieuse de ce grand Saint, à qui le Fils de Dieu voulut épargner la douleur que lui auroit causée la sienne. Quelle mort plus douce, quelle mort plus précieuse aux yeux de Dieu, quelle mort plus sainte ! que d'être assisté à la mort par Jesus-Christ même, que d'être servi par la sainte Vierge jusqu'à la mort, que d'expirer entre les bras de Jesus-Christ et de la sainte Vierge ! Quelle multitude d'Esprits célestes,

(n) *Serm. de Nat. Virg. Maria.*

Seigneur, ne durent point accompagner cette bienheureuse ame dans les Limbes!

Il est certain que plusieurs Saints ressuscitèrent quand Jesus-Christ ressuscita; c'est un pieux sentiment que saint Joseph fut de ce nombre. Et quelle apparence, dit-on, que tandis que Dieu fait des miracles pour découvrir et pour exposer au culte des Fidelles les reliques de tant de Saints, il eût voulu priver de cet bonneur celles de saint Joseph, si son saint corps fût resté sur la terre.

Quoique l'Eglise ait toujours eu une vénération singuliere pour ce grand Saint, son culte cependant n'étoit pas si public dans ces siecles pleins de brouillards et peu tranquilles, où le seul nom de pere de Jesus-Christ auroit pu faire sur l'esprit des Gentils une impression désavantageuse au Christianisme, et servir de prétexte aux Hérétiques qui nioient sa divinité. Ce n'est proprement qu'après que l'Eglise fut en paix, que la dévotion à saint Joseph devint familiere aux Fidelles. Son nom se trouve le dix-neuvieme de Mars dans les Martyrologes Latins, écrits il y a plus de huit cents ans. Sa fête est encore plus ancienne dans l'Eglise Grecque.

Les éloges magnifiques que le savant Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, a faits de saint Joseph dans le Concile de Constance, et ce qu'il dit de la confiance que tous les Fidelles doivent avoir aux puissantes intercessions de ce grand Saint, montrent sa piété et son zele. Il écrivit diverses lettres pour faire célébrer la fête avec plus de solennité. La premiere est au Duc de Berry en 1413, l'autre au Chantre de l'Eglise de Chartres, et une troisieme à toutes les Eglises. Les Papes Grégoire XV et Urbain en firent une fête de commandement, et défendirent les œuvres serviles et la plaidoirie.

Nul Ordre Religieux dans l'Eglise qui n'ait une vénération singuliere, une dévotion particuliere pour saint Joseph; nul vrai Fidelle qui n'ait en ce grand Saint une affectueuse confiance. Les grands miracles que Dieu fait dans tout le le monde Chrétien par son intercession, et les faveurs singulieres que reçoivent tous ceux qui l'invoquent, font voir sensiblement que le Sauveur ne refuse rien à celui qu'il a toujours chéri et respecté comme son pere, et qu'il veut que nous honorions comme tel.

Mais rien n'a tant contribué dans ces derniers temps à faire honorer saint Joseph, que la dévotion particuliere que sainte Thérese avoit pour ce grand Saint, et qu'elle a comme léguée à ses enfans, en qui vit encore avec tant d'édification tout l'esprit et toute la piété de leur sainte Mere. Voici comme s'explique cette grande Sainte sur cette dévotion, dans le sixieme chapitre de sa vie.

" Je pris pour patron, dit-elle, pour inter-
» cesseur le glorieux saint Joseph; je me recom-
» mandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis
» que ce grand Saint m'a donné en cette occasion
» et en d'autres où il y alloit même de mon
» honneur et de mon salut, une plus grande
» et plus prompte assistance que je n'aurois
» osé la lui demander. Je ne me souviens point
» de l'avoir jusqu'ici prié de rien, que je n'aye
» obtenu; ni ne puis penser sans étonnement
» aux graces que Dieu m'a faites par son inter-
» cession, et aux périls dont ils m'a délivré,
» tant pour l'ame que pour le corps. Il semble
» que Dieu accorde aux autres Saints la grace
» de nous secourir dans de certains besoins;
» mais je sais par expérience que saint Joseph
» nous secourt en tout; comme si notre Seigneur
» vouloit faire voir que de même qu'il lui étoit
» soumis sur la terre, parce qu'il lui tenoit lieu

» de pere et en portoit le nom, il ne peut dans » le Ciel lui rien refuser. D'autres personnes » à qui j'ai conseillé de se recommander à lui, » l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs y ont » maintenant une grande dévotion ; et je recon- » nois tous les jours de plus en plus la vérité » de ce que je viens de dire.

» Je n'oubliois rien de tout ce qui pouvoit » dépendre de moi, pour faire que l'on célébrât » sa fête avec grande solennité.... L'expérience » que j'avois des graces que Dieu accorde par » l'intercession de ce grand Saint, me faisoit » souhaiter de pouvoir persuader à tout le » monde d'avoir une grande dévotion pour lui ; » et je n'ai connu personne qui en ait eu une » véritable, et la lui ait témoignée par ses » actions, qui ne se soit avancé dans la vertu. » Je ne me souviens point de lui avoir depuis » quelques années rien demandé le jour de sa » fête, que je n'aye obtenu.... Je me conten- » terai donc en cette rencontre de prier au » nom de Dieu ceux qui n'ajouteront pas foi » à ce que je dis, de le vouloir éprouver ; et » ils connoîtront par expérience combien il est » avantageux de recourir à ce grand Patriar- » che, avec une dévotion particuliere. Les » personnes d'oraison lui doivent, ce me sem- » ble, être fort affectionnées ;.... et ceux qui » manquent de Directeur pour s'instruire dans » l'oraison, n'ont qu'à prendre cet admirable » Saint pour leur guide ; afin de ne se point » égarer. » Jusqu'ici ce sont les paroles de sainte Thérese.

On célebre dans plusieurs Eglises avec beaucoup de solennité, le vingt-deuxieme de Janvier, la fête du Mariage ou des épousailles de saint Joseph avec la très-sainte Vierge ; et cette fête se faisoit déjà dans l'Eglise dès le quatorzieme siecle. Il y a de pieuses Sociétés établies

presque par-tout, sous le titre de saint Joseph, en faveur des Agonisans. Quel Saint plus propre à nous assister dans ces momens critiques ? On montre à Chambery, dans la Sainte-Chapelle, un bâton richement enchâssé, qu'une pieuse tradition assure avoir servi à saint Joseph ; et l'on conserve à Pérouse, en Italie, son anneau de mariage. A la vérité les secours qu'on reçoit du Ciel par la dévotion qu'on a à cette relique, semblent en prouver l'authenticité.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

SANCTISSIMÆ Genitricis tuæ sponsi, quæsumus Domine, meritis adjuvemur : ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur. Qui vivis, etc.

ASSISTEZ-NOUS, Seigneur, par les mérites de l'Epoux de votre très-sainte Mere, afin que son intercession nous obtienne les graces que nous ne pouvons obtenir par nous-mêmes. Vous qui vivez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints ; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis ; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois ; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple ; il lui a fait voir sa gloire ; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur ; et il l'a choisi d'entre tous les hommes : car il lui a

eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée, et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

L'Auteur du Livre, dit l'Ecclésiastique, duquel cette Epître est tirée, fait ici un magnifique éloge de Moyse, lorsqu'il dit qu'il a été chéri de Dieu et des hommes; que sa mémoire est en bénédiction : et quoique Dieu l'ait élevé à la plus haute dignité, jusqu'à l'appeler le Dieu de Pharaon, non-seulement il ne s'en est pas énorgueilli, mais il en est devenu plus doux et plus humble. Que pouvoit-on choisir dans l'Ecriture qui convînt mieux à saint Joseph ?

RÉFLEXIONS.

L'honneur qu'on rend aux Saints est une espece de tribut qu'on paye à la vertu. Le monde a beau persécuter les gens de bien, il ne peut pas s'empêcher de respecter l'innocence, la droiture, la probité, et de conserver avec vénération la mémoire du Juste.

Les plus brillantes dignités disparoissent; on ne fait pas long séjour dans les plus hautes places; le bel âge n'est pas la plus longue saison de la vie; noblesse, prééminence, grandeur, tout s'éteint avec la vie, le faste tombe, le tumulte passe, et l'on diroit que la diversité des conditions dans le monde se réduit toute à donner de différentes scenes au public. Il n'y a de biens solides que la vertu chrétienne; il n'y a de félicité, de joie, de gloire permanente, que celle des Saints. Pourquoi tant de faste et tant de fierté chez les Grands du monde ? C'est parce que les grandeurs mondaines sont vides; elles ont besoin d'emprunter un éclat étranger pour briller. La majesté de la vertu brille par

elle-même, la sainteté n'a pas besoin de parure étrangere ; et voilà pourquoi la douceur, l'affabilité, l'humilité, la simplicité même, l'amour de la retraite sont ordinaires à tous les Saints. Leur mémoire est toujours en bénédiction, quoique leur vie soit ordinairement accompagnée de contradictions, de persécutions et de traverses. La calomnie ne les épargne point ; le monde ne peut pas les souffrir, parce que leur droiture, leur sagesse, leur édifiante piété condamnent tacitement la licence et le déréglement des mondains : *Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius* (a). On ne parle pas toujours ainsi, mais on ne pense guere autrement. Les libertins regardent toutes les personnes vertueuses comme des censeurs importuns ; voilà la source de leur aigreur et de ce fiel qu'ils sentent tous contre la vie unie, pure, sainte et édifiante de ceux dont le monde n'est pas digne, de ceux à qui ils sont si fort dissemblables : mais quand l'objet n'est plus présent, le souvenir de leur vertu vient exiger le tribut qu'on lui avoit si injustement refusé, et on le paye. La piété peut être maltraitée, mais elle ne perd jamais ses droits.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. I.

Cum esset desponsata Mater Jesu Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. Joseph autem vir ejus, cùm esset justus, et nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam. Hæc autem

MARIE, Mere de Jesus, étant mariée à Joseph, elle se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, sans qu'auparavant ils eussent eu commerce ensemble. Comme Joseph son mari étoit un homme de bien, et qu'il ne vouloit pas la diffamer, il eut dessein

(a) *Sap.* 2.

eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens: Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam: quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. Pariet autem filium: et vocabis nomen ejus Jesum: ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

de la renvoyer sans bruit. Lorsqu'il avoit cela dans l'esprit, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit: Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre femme, car ce qui est formé en elle vient du Saint-Esprit; et elle mettra au monde un Fils que vous nommerez Jesus; car c'est lui qui délivrera son peuple de leurs péchés.

MÉDITATION.

De la véritable Dévotion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus aimable, rien qui soit plus digne d'un cœur raisonnable et Chrétien que la véritable piété: elle seule peut le tranquilliser; c'est elle qui rend toujours le Ciel calme et la Mer tranquille; ses premiers exercices sont de subjuguer l'amour-propre, et de dompter les passions; l'amour de Dieu en est, pour ainsi dire, l'ame, et la perfection en est le fruit.

La piété donne un éclat qui obscurcit tous les faux brillans de ce monde; elle seule peut tenir contre les disgraces; c'est cette pierre précieuse qui enrichit ceux qui la trouvent; mais c'est le trésor caché. Mon Dieu, qu'on connoît peu le prix de la véritable piété, et qu'on en fait peu de portraits qui lui ressemblent!

La véritable dévotion n'est ni farouche, ni incivile; son air n'est ni austere, ni rebutant; elle ne consiste point dans des excès d'un zele outré; elle hait l'ostentation et le faste; elle est sans scrupule et sans grimace; elle ignore ces manieres étudiées et trop mondaines; une noble

simplicité entre dans son caractere ; elle est toujours égale, et ne se dément jamais. Voilà quelle est la véritable dévotion : est-ce la mienne ?

Ennemie de tout déguisement, elle gagne l'esprit par sa droiture, et le cœur par sa douceur majestueuse dans sa modestie et dans son ingénuité : plus elle est humble, plus elle est respectable ; son mérite ne dépend pas du caprice, ou des bizarres idées des hommes : rien n'est plus indépendant de l'humeur que la solide vertu.

Bien loin de donner dans des routes extraordinaires qui égarent, ou dans des idées présomptueuses qui énorgueillissent, elle trouve toujours dans les devoirs les plus communs de son état la voie sûre d'arriver à une haute perfection.

On a tort de s'imaginer que la rusticité soit naturelle à la dévotion, parce qu'elle se trouve quelquefois dans ceux qui font profession d'être dévots : l'incivilité est un défaut ; donc la véritable piété la condamne. La dévotion n'affecte pas un air de politesse, mais elle ne néglige point les moindres bienséances. La dévotion civilise, polit même l'esprit le plus grossier ; et que ne produit-elle pas dans un cœur Chrétien, dans une ame pure ! Quelle douceur, quelle paix dans un cœur où Dieu regne ! Quand est-ce, mon doux Jesus, que je l'expérimenterai ?

SECOND POINT.

Considérez le portrait que fait saint Paul de la véritable dévotion en faisant celui de la parfaite charité ; et jugez si la vôtre lui ressemble.

Elle est patiente, dit cet Apôtre, douce, bienfaisante ; elle n'est point jalouse, elle ne fait rien mal-à-propos, elle n'est point ambitieuse, elle ne s'en fait point accroire, elle n'est point dédaigneuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne pense mal de per-

sonne; toujours humble et prévenante, elle ne se pique de rien, elle ne s'emporte jamais, elle souffre tout avec patience, elle excuse tout avec charité.

C'est-à-dire, qu'une personne solidement vertueuse, un homme véritablement dévot, c'est un homme sans amour-propre, sans déguisement, sans ambition; c'est un homme en tout temps sévere à lui-même, qui ne se pardonne rien, et extrêmement doux à l'égard des autres, en faveur de qui il excuse tout; honnête sans affectation, complaisant sans bassesse, officieux sans intérêt, exact observateur de la Loi sans scrupule, continuellement uni à Dieu sans contention. Plein de bas sentimens de lui-même, il n'a d'estime que pour les autres, parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont, et qu'il ne considere en soi que les défauts auxquels il est sujet. Toujours content, toujours égal à lui-même; et comme la seule volonté de Dieu est la mesure de ses désirs, et la regle de sa conduite, il fait toujours tout ce que Dieu veut, et veut toujours tout ce que Dieu fait.

Vous reconnoissez-vous à ce portrait? c'est celui des véritables dévots : est-ce le vôtre? Vous souhaiteriez de goûter les fruits de la dévotion; que faites-vous pour les recueillir? Vous trouvez dans saint Joseph le grand protecteur et le parfait modele de la véritable piété. Voyez son amour pour la chasteté : Dieu veut des ames pures. Considérez son humilité, sa douceur, sa mortification, son recueillement intérieur, sa parfaite soumission à la volonté de Dieu, sa tendresse pour Jesus-Christ et pour la sainte Vierge : toutes ces vertus sont inséparables de la véritable dévotion.

Eh, Seigneur! que j'en suis dépourvu, et que je sens mon indigence! mais j'attends tout de la puissante protection de saint Joseph; c'est

en son nom que je vous demande, et cette pureté, et ce recueillement intérieur, et cet esprit de mortification, et cette humilité, la base de toutes les autres vertus. Je vous demande votre amour, mais un amour tendre et persévérant; je vous demande la tendresse envers votre sainte Mere; je vous demande la véritable dévotion qui est l'apanage de vos Elus.

Aspirations dévotes durant le jour.

In omnibus requiem quæsivi; et in hæreditate Domini morabor. Eccli. 24.

J'ai cherché par-tout du repos, et je m'établirai dans l'héritage du Seigneur.

Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras, in Christo Jesu. Philip. 4.

Que la paix de Dieu, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, soit la défense de nos cœurs et de nos esprits, en Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA protection des Saints nous est trop avantageuse pour nous être indifférente; et si nous estimons tant, si nous cultivons même si fort les bonnes graces de ceux qui sont le plus en faveur auprès du Prince, quel soin ne devons-nous pas avoir de mériter la protection de ceux qui sont les plus élevés dans la gloire, et qui ont le plus de crédit auprès de Dieu. Jugez quelle doit être votre dévotion pour saint Joseph! Quel Saint plus puissant auprès de Jesus-Christ et de la sainte Vierge, que celui qui est dans un sens véritable, et le Pere de l'un et l'Epoux de l'autre; celui qui en portant l'Enfant Jesus en Egypte, nous a sauvé, pour ainsi dire, le Sauveur! Comptez sur le puissant secours de ce grand Saint, mais n'oubliez rien pour le mériter.

Ne manquez jamais tous les ans de vous confesser et de communier le jour de sa fête, solennisez-la dans votre famille ; invoquez-le tous les jours par une priere particuliere. Prenez-le pour votre Patron durant toute la vie. Vous avez dans vos Heures plusieurs prieres à l'honneur de saint Joseph : dites-les tous les jours, si vous le pouvez commodément, mais ne vous en dispensez pas du moins le Mercredi de chaque semaine ; c'est le jour que la piété des Fidelles semble lui avoir singuliérement consacré. Nulle ville où il n'y ait quelque Eglise, ou du moins quelque Chapelle consacrée en l'honneur de saint Joseph. Les Révérends Peres Carmes Réformés, animés de l'esprit de leur sainte Mere, et les Religieuses Carmélites, en qui la piété de sainte Thérese regne avec tant d'éclat, célebrent par-tout avec beaucoup de solennité la fête de saint Joseph. N'oubliez rien pour y aller gagner les Indulgences. Ayez l'image de ce grand Saint dans votre maison ; prenez-le pour le singulier protecteur de votre famille, et inspirez sans cesse à vos enfans, à vos domestiques, et à tous ceux qui sont sous votre conduite, une confiance entiere, une dévotion tendre, un respect singulier envers Saint Joseph.

2.° Quelle condition, quel état dans la vie, où l'on ne doive prendre saint Joseph pour son Protecteur ? Il étoit d'une famille Royale : nul Grand du monde qui ne trouve en lui une puissante protection. Il étoit l'Epoux de la très-sainte Vierge : quels secours n'en doit-on pas attendre dans l'état du mariage ! Il étoit Artisan : quel sujet de confiance pour ceux de cette condition ! Il étoit pauvre, il a vécu dans l'humiliation : quelle personne si abjecte qui ne trouve en lui un vrai pere ! Son voyage en Egypte, et son retour avec l'Enfant Jesus à Nazareth, inspirent aux Fidelles une confiance singuliere

en sa protection dans les voyages. On peut dire que saint Joseph est non-seulement le modele, mais le Protecteur spécial de la vie intérieure, de la véritable dévotion, et de la chasteté. Quelle dévotion ne doivent pas avoir pour ce grand Saint toutes les personnes Religieuses ? Enfin, Saint Joseph est le singulier Protecteur de la bonne mort; c'est sous son nom, et à son honneur qu'il s'est établi, par l'autorité du Saint-Siege, tant de pieuses Sociétés pour obtenir du Ciel des secours particuliers en faveur des agonisans dans le plus critique moment de la vie. Tâchez d'être de ces pieuses Sociétés, et d'en remplir tous les devoirs. La bonne mort est le chef-d'œuvre, pour ainsi dire, de la vie. Quel temps où nous ayons besoin de plus de secours ? Quelle consolation alors de les avoir mérités, ces secours, par une dévotion tendre à ce grand Saint, qui fait toujours sentir les effets de sa protection à cette derniere heure. Demandez à Dieu tous les jours la grace finale; et demandez-la par l'intercession de saint Joseph.

VINGTIEME JOUR.

SAINT JOACHIM, PERE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

ON auroit, ce semble, quelque sujet d'être surpris que les Evangélistes n'ayent point parlé du grand saint Joachim, si le Saint-Esprit ne nous avoit dit dans l'Ecclésiastique (*a*), qu'on ne connoît jamais mieux un homme que par les enfans qu'il laisse après lui, et que le mérite du fils fait la gloire du pere. Il n'étoit donc pas fort nécessaire que l'Histoire sacrée nous fît un grand détail des excellentes qualités, et des

(a) *Cap.* 11.

vertus éminentes de saint Joachim ; il suffit de dire qu'il étoit pere de la Mere de Dieu, et aïeul du Sauveur du monde. Trouvez des titres plus pleins et plus majestueux ; formez-vous une plus haute idée de grandeur ; imaginez des titres de noblesse, et des qualités qui renferment un plus grand éloge.

Il est certain que saint Joachim étoit du Sang royal. Il descendoit de David, aussi bien que saint Joseph, dont il étoit proche parent. Leur famille étoit originaire de Judée ; mais devenue pauvre par une providence singuliere du Seigneur, qui ne voulut pas que les parens du Sauveur fussent d'une autre condition que lui, elle s'étoit comme dépaysée ; il y avoit déjà quelque temps qu'elle s'étoit venu établir à Nazareth, et passoit pour être de Galilée. Saint Joseph étoit ouvrier en bois ; saint Joachim négocioit en brebis et en laine.

On eût dit que la piété étoit née avec saint Joachim. On n'avoit pas encore vu un homme d'une si exacte probité ; la droiture, la modestie et l'amour de la Religion faisoient en partie son caractere ; il passoit constamment pour un homme d'une rare vertu. Ce fonds de piété et de Religion lui fit rechercher en mariage la fille la plus vertueuse et la plus accomplie de toute la Nation ; sainte Anne fut cette Epouse que le Ciel lui destinoit, et qui, prévenue dès le berceau de cette abondance de graces qui la rendirent digne d'être la grand'mere du Sauveur, fit le bonheur de saint Joachim, et devint le modele le plus parfait de la plus haute sainteté dans l'état du mariage.

On ne vit jamais deux Epoux dont l'humeur, les sentimens et les inclinations se convinssent mieux. Comme Dieu étoit le seul objet de leurs désirs, et que leur cœur ne soupiroit qu'après la venue du Messie, leurs jours se passoient presque

tous dans la retraite; la priere occupoit tout leur loisir. Sainte Brigitte assure qu'elle a appris par révélation que saint Joachim et sainte Anne étoient si embrasés du feu du divin amour, que rien ne fut jamais capable d'en modérer les ardeurs. C'étoient deux astres brillans, ajoute-t-elle, qui, quoique cachés dans une vie obscure, ne laissoient pas d'éblouir les Anges mêmes par leur éclat, et de charmer tout le Ciel par leur piété, et par une pureté peu commune.

Il y avoit plusieurs années que saint Joachim et sainte Anne vivoient dans cette paix, dans cette union, et dans tous ces exercices de piété, qui édifioient si fort le public, lorsque le Seigneur voulut faire sortir ce rejeton mystérieux de la tige de Jessé, dont parloit Isaïe (*a*), et faire paroître enfin cette aurore si attendue qui devoit précéder de peu le Soleil.

C'est le sentiment commun que saint Joachim et sainte Anne étoient déjà sur le retour de l'âge sans avoir eu d'enfans. Cette stérilité, qui étoit regardée alors comme une malédiction de Dieu, et comme la plus ignominieuse disgrace qui pût arriver à une famille, parce qu'elle lui ôtoit toute espérance de prétendre jamais à avoir quelque affinité avec le Messie promis; cette stérilité étoit depuis long-temps un sujet d'humiliation à saint Joachim et à sainte Anne. On assure même que notre Saint se présentant un jour à l'Autel pour donner son offrande, il en fut repoussé par un des Prêtres, comme indigne de participer au privilege de ceux qui étoient chéris de Dieu. Cette mortification rendit notre Saint encore plus humble; et comme l'âge, et encore plus leur maniere de vivre, selon sainte Brigitte, leur avoient ôté depuis long-

(*a*) *Cap.* 11.

temps toute espérance d'avoir des enfans, ils se contentoient de gémir devant Dieu, et soumis à ses volontés, ils ne demandoient que ce qui étoit pour sa gloire.

On croit que ces deux saints Epoux eurent révélation qu'ils auroient une fille qui seroit bénie entre toutes les personnes de son sexe, et dont Dieu vouloit bien se servir pour le salut d'Israël. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils eurent la très-sainte Vierge qui fut un fruit de prieres, et qui, en délivrant par sa naissance ses parens de l'ignominie de la stérilité, les rendit les deux personnes du monde les plus heureuses et les plus respectables.

« David est le rejeton de la racine de Jessé, » dit saint Epiphane (*a*), comme la sainte » Vierge l'est de celle de David. Son Pere saint » Joachim, et sa Mere sainte Anne, ne s'étu- » diant qu'à plaire à Dieu par la pureté de leur » vie, et la pratique de toutes les vertus, produi- » sirent ce fruit précieux, la sainte Vierge Marie, » qui a été et le temple, et la Mere de Dieu. » *Joachim porrò, Anna et Maria*, continue ce » Pere, *hi tres Trinitati palàm sacrificium laudis* » *offerebant.* Quel agréable sacrifice de louange » n'offroient pas continuellement à l'adorable » Trinité ces trois saintes personnes, Joachim, » Anne et la très-sainte Vierge! et que signifie » autre chose le mot de Joachim, si ce n'est la » *préparation du Seigneur*, comme celui d'Anne » signifie la *grace?* et à la vérité en fut-il jamais » une plus signalée que celle de mettre au monde » la Mere du Sauveur?

» O Epoux fortunés! Joachim et Anne, s'écrie » saint Jean Damascene (*b*), quelle obligation » ne vous a pas le genre humain de nous avoir » donné celle qui devoit nous donner le Sauveur

(a) *De Laud. B. V.* (b) *In Nat. B. Virg. orat.* 1.

» du monde ! *Exulta*, *Joachim*. Tressaillez de » joie, grand Saint, puisqu'il vous est né une » fille qui doit être la Mere du Messie promis. » *O beatum par*, *Joachim et Anna ! ac profecto ex* » *ventris vestri fructu immaculati agnoscimini.* » O fortunés Epoux, Joachim et Anne ! quelles merveilles si extraordinaires, quelles actions si éclatantes, quels prodiges de sagesse et de vertus eussent jamais pu nous donner une aussi haute idée de votre mérite, que l'auguste qualité de Pere et de Mere de la Mere de Dieu ? Nulle grandeur, nulle dignité sur la terre qui ne soient inférieures à ce glorieux titre. Le fruit fait connoître le prix de l'arbre, et la très-sainte Vierge, la sainteté extraordinaire de ses parens.

On ne sait rien de sûr du temps de la mort ou de l'âge de ce grand Saint. Cedrenus assure que ce bienheureux Patriarche vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans ; ce qu'il y a de probable, c'est que puisqu'il n'est point du tout parlé de saint Joachim dans l'Evangile, il falloit qu'il fût mort avant le mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph.

André de Candie, Archevêque de Jérusalem, dans l'éloge qu'il a fait de saint Joachim et de sainte Anne, dit qu'à peine la sainte Vierge fut née, que ses bienheureux parens vinrent la consacrer au service de Dieu dans le Temple, comme un fruit de prieres, après une si longue stérilité ; et que saint Joachim ayant vécu encore quelques années, plein de jours et de mérites, termina enfin sa vie innocente par une mort précieuse aux yeux de Dieu. On croit que comme toute leur consolation, et tout leur trésor étoit la sainte Vierge leur chere fille, qu'ils avoient dévouée au service du Seigneur dans le Temple ; on croit, dis-je, que saint Joachim et sainte Anne vinrent s'établir à Jérusalem, et que ce

fut dans cette Ville que Saint Joachim rendit son bienheureux esprit à Dieu entre les mains de sainte Anne et de la très-sainte Vierge sa fille. Les Fidelles, dès le quatrieme siecle de l'Eglise, avoient en Orient une dévotion singuliere à saint Joachim. Si l'Eglise d'Occident n'a pas fait éclater si-tôt sa vénération pour ce grand Saint, elle n'a pas eu moins de dévotion envers lui que l'Eglise Grecque. Peu de villes aujourd'hui dans toute la Chrétienté où la confiance des Fidelles à saint Joachim n'ait élevé des Autels à son honneur, et où les faveurs extraordinaires du Ciel, qu'on reçoit tous les jours par son intercession, ne fassent sentir combien il est important d'avoir recours à lui dans toutes nos nécessités, et de ne passer aucun jour sans lui faire quelque priere. Les gens du monde doivent avoir pour lui une particuliere dévotion, et les personnes religieuses doivent le regarder comme le modele parfait et le protecteur singulier de la vie intérieure et cachée. On montre à Cologne le chef de saint Joachim, et à Bologne en Italie quelques autres reliques du même Saint qu'une pieuse tradition autorise.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui præ omnibus sanctis tuis, beatum Joachim Genitricis filii tui patrem esse voluisti: concede, quæsumus, ut cujus festa veneramur, ejus quoque perpetuò patrocinia sentiamus. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui avez choisi entre tous vos Saints le bienheureux Joachim, pour être pere de la Mere de votre Fils: faites-nous, s'il vous plaît, la grace qu'en solennisant sa fête, nous méritions de ressentir sans cesse les effets de sa protection. Par le même Jesus-Christ Notre Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit: ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans les trésors et l'argent. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Ce n'est pas sans raison que ce Livre Canonique d'où cette Epître est tirée, est nommé Ecclésiastique, c'est-à-dire, livre qui prêche. Quel Livre plus instructif, plus sentencieux! que peut-on dire touchant les riches qui soit plus frappant, et plein d'un plus grand sens que ce que contient cette Epître! Elle seule vaut un Sermon entier sur cette matiere.

RÉFLEXIONS.

Il est étonnant que ce soit une si grande merveille de trouver un homme riche qui ait conservé son innocence au milieu de l'abondance, et qui n'ait pas mis sa confiance dans ses trésors. Puisque les richesses sont des libéralités du Seigneur, personne ne devroit servir Dieu avec plus de reconnoissance et de fidélité que les riches. La vertu devroit toujours triompher dans

l'opulence. Quand on a plus de moyens de se sanctifier ne devroit-on pas être plus saint?

Cependant tout le contraire arrive. Les plus puissans, les plus aisés dans le monde ne sont pas toujours les plus chrétiens : l'opulence les met à l'abri des miseres du temps; mais les exempte-t-elle des loix de l'Evangile? Et quand on a plus de biens que les autres, a-t-on droit d'avoir moins de piété et moins de religion?

Cette proposition révolte l'esprit; mais n'a-t-on pas sujet de la faire? La licence dans les mœurs; un libertinage de cœur et d'esprit : la conduite si peu religieuse de la plupart de ceux qu'on appelle les heureux du siecle; leurs fades plaisanteries en fait de religion; leurs négligences dans des points essentiels de la Loi; leur luxe, leur faste et leur fierté; tout cela ne vous donne-t-il pas droit de demander, si les gens de qualité, si les gens riches ont quelque privilege qui les dispense de la sévérité de la Loi chrétienne; et si l'inégalité des conditions dans le monde ne suppose point quelque diversité d'obligation touchant les commandemens de la Loi à l'égard de ceux qui vivent dans la même Religion?

Mais à moins qu'on ignore les principes du Christianisme, peut-on douter que ces lois ne soient universelles, c'est-à-dire, qu'elles n'obligent dans tous les états. Il n'y a qu'un Evangile; il ne peut y avoir qu'une morale. Les maximes de Jesus-Christ sont invariables; nulle condition qui n'y soit soumise; personne n'en est exempt. Il y a différentes places dans le Ciel, il est vrai, mais il n'y a qu'une seule voie qui y conduise. Le Prince et le sujet, le riche et le pauvre ne peuvent avoir que la même regle de mœurs, s'ils ont la même Foi; mêmes maximes, mêmes conseils, mêmes préceptes. S'il y a quelque adoucissement, quelque bénigne interprétation

dans cette variété d'états, certainement ce n'est pas en faveur des riches. Le salut doit plus coûter aux Grands qu'à ceux qui menent une vie pénible et obscure. Où il y a plus d'obstacle à surmonter, il y a plus de violence à se faire. Les richesses n'élargissent pas le chemin étroit qui mene au Ciel, elles l'embarrassent. Les difficultés que trouve un homme riche de faire son salut, ne viennent que de la facilité qu'il a de se perdre dans l'abondance. Tout est à craindre quand tout nous rit.

L'EVANGILE.

Le commencement du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. I.

LIBER Generationis Jesu Christi filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam et fratres ejus. Judas autem genuit Phares, et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram. Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon. Salmon autem genuit Booz de Rahab. Booz autem genuit Obed ex Ruth. Obed autem genuit Jesse. Jesse autem genuit David Regem. David autem Rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit Asa. Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram.

GENÉALOGIE de Jesus-Christ fils de David, fils d'Abraham. Abraham fut pere d'Isaac. Isaac de Jacob. Jacob de Juda et de ses freres. Juda eut de Thamar Pharès et Zara. Pharès fut pere d'Esron, et Esron d'Aram. Aram fut Pere d'Aminadab. Aminadab de Naassson. Naasson de Salmon. Salmon eut Booz de Rahab. Booz eut Obed de Ruth. Obed fut Pere de Jessé, et Jessé de David qui a été Roi. Le Roi David eut Salomon, de celle qui avoit été femme d'Urie. Salomon fut pere de Roboam. Roboam d'Abias. Abias d'Asa. Asa fut pere de Josaphat. Josaphat de Joram. Joram d'Ozias. Ozias fut pere de Joathan. Joathan d'Achaz. Achaz d'Ezechias. Ezechias fut pere de Manassés. Manassés d'Amon. Amon de Josias. Josias eut pour fils Jeconias et ses freres, vers le temps que se fit la

Joram autem genuit Oziam. Ozias autem genuit Joatham. Joatham autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam. Ezechias autem genuit Manassen. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam. Josias autem genuit Jechoniam, et fratres ejus, in transmigratione Babylonis. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel. transmigration à Babylone. Et depuis la transmigration qui se fit à Babylone, Jechonias eut pour fils Salathiel. Salathiel eut Zorobabel. Zorobabel eut Abiud. Abiud Eliacim. Eliacim Azor. Azor fut pere de Sadoc. Sadoc d'Achim. Achim d'Eliud. Eliud fut pere d'Eleazar. Eleazar de Mathan. Mathan de Jacob. Et Jacob fut pere de Joseph l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jesus, qu'on appelle Christ.

Salathiel autem genuit Zorobabel. Zorobabel autem genuit Abiud. Abiud autem genuit Eliachim. Eliachim autem genuit Azor. Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud, Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Mathan. Mathan autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.

MÉDITATION.

De la dévotion aux Saints.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on ne sauroit avoir trop d'amis auprès du Prince, sur-tout quand on attend quelque grace; on fait toujours la cour à ceux qui ont le plus de crédit.

On ne peut pas douter que les Saints ne soient dans la faveur auprès de Dieu, et que leur protection ne soit avantageuse à ceux qui les invoquent. Ils sont trop dans les bonnes graces du Seigneur, pour n'être pas écoutés; et leur charité est trop parfaite, pour être insensibles à nos besoins, ou sourds à nos prieres. Tout-puissans auprès du Pere des miséricordes, dont ils sont les favoris, quelle part ne peuvent-ils pas avoir à la distribution de ses bienfaits? Et

leur intercession pourroit-elle être indifférente? Leur cœur plein, et leurs désirs rassasiés; comblés de tous les biens, héritiers même de la source de tous les biens par la possession de Dieu même, leur crédit auprès de Dieu ne peut être qu'en notre faveur; ils nous regardent comme futurs citoyens de la céleste Cité, et nous sommes leurs freres. Bon Dieu, quelle devroit être notre dévotion envers ces amis du Seigneur! et quelles nos sollicitations auprès de ces favoris du souverain Juge? Craindrons-nous de les fatiguer par nos prieres? L'assiduité, l'importunité même à implorer l'intercession des Saints, tient souvent lieu de mérite. A la vérité c'est de Jesus-Christ l'unique source de toutes les graces que nous attendons tous les secours; mais c'est par l'intercession des Saints, et sur-tout de la Reine des Saints, que malgré notre indignité, nous pouvons espérer d'avoir part à ses graces.

Ce n'est qu'à la priere de la très-sainte Vierge, que Jesus-Christ fait le premier de ses miracles (*a*); et c'est en considération des Juifs qui l'en prient, qu'il se rend chez le Centurion (*b*): on eût dit même qu'il n'attendoit que d'être prié, sollicité par ses Apôtres pour accorder la santé que lui demandoient les malades. Et nous ne cultivons pas des protecteurs si puissans, des amis si nécessaires!

SECOND POINT.

Considérez que si Dieu a de si grands égards pour les Justes qui vivent sur la terre, que n'accordera-t-il pas à leurs prieres, lorsqu'ils seront dans le Ciel?

Quelque irrité que Dieu soit contre des villes abominables qui avoient mis le comble à leurs

(a) *Joann.* 2. (b) *Luc.* 10.

iniquités, il est prêt à leur pardonner s'il s'y trouve seulement dix Justes. Mon Dieu, quelle doit être votre condescendance pour cette bienheureuse troupe de Saints dans le Ciel, en qui vous trouvez vos délices, et à qui vous ne sauriez rien refuser!

Mais ce n'est pas seulement le crédit qu'ils ont auprès de Dieu qui doit exciter notre dévotion et animer notre confiance; leur mérite, leur zele, leur charité, le haut rang où il sont élevés dans la gloire, tout nous doit servir de motif de vénération, de tendresse et de respect.

La sainteté rend précieux, elle rend respectable jusqu'aux plus vils meubles des Saints. Quelle vertu plus épurée et plus brillante que la leur! Quel mérite plus sûr et plus plein! Quelle perfection plus éminente et plus finie! Quelle dignité, quel rang qui ne soit inférieur au leur? Les plus grands Monarques s'estiment honorés de baiser leurs Reliques. Et avec de si augustes qualités, dans un si haut degré de gloire, quel zele pour notre salut! quelle compassion pour nos miseres? Et nous n'avons qu'une dévotion languissante envers les Saints; nous qui sommes si ardens à nous procurer la faveur des Grands, et à mériter leur bienveillance! La protection des Grands du monde nous sera-t-elle fort utile après notre mort? leurs bonnes graces nous rendront-elles fort heureux? un regard favorable d'un Ministre ou d'un favori, vaut-il souvent ce qu'il nous coûte? Nous pouvons à beaucoup moins de frais mériter la bienveillance et la puissante protection des Saints; et de quel avantage ne nous sera point la bienveillance d'un saint Joseph, d'un saint Joachim, de la Mere de Dieu même? Quels soins, quels empressemens ne devrions-nous pas avoir de nous rendre agréables à leurs yeux, et de mériter par notre dévotion et par notre culte leurs

regards favorables ? Qui peut nous rendre des services plus importans ? qui peut plus aisément nous obtenir de plus grandes graces ?

Grands Saints, j'ai peu mérité jusqu'ici votre protection en vous honorant si peu, et en profitant encore moins de vos exemples. Je sais que pour vous plaire, il faut vous imiter; mais je sais aussi que pour vous imiter, j'ai besoin de certaines graces, que je n'espere d'obtenir du Seigneur que par vos prieres. Ne me refusez pas votre protection auprès de Dieu; je n'oublierai rien pour la mériter par ma fidélité à la grace, et par une persévérante dévotion envers vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus. Psal. 138.

Pour moi, Seigneur, je n'oublierai rien pour honorer vos amis, et pour mériter par ma dévotion leur bienveillance.

Mirabilis Deus in sanctis suis : Deus Israël ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ. Psalm. 67.

Que Dieu est admirable dans ses Saints ! C'est à leurs prieres que le Dieu d'Israël répandra ses bénédictions sur son peuple.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN de plus utile, rien de plus conforme à l'esprit de notre Religion, que la dévotion aux Saints, et la confiance qu'on doit avoir en leur intercession auprès du Pere des miséricordes. Je crois, et je confesse, dit S. Basile, écrivant à l'Empereur Julien; je crois et je confesse que la sainte Vierge Marie est Mere de Dieu; je l'honore, aussi-bien que les saints Apôtres, les Prophetes et les Martyrs, et je reconnois que leur intercession auprès de Dieu, me le rend propice, et le porte à répandre

sur moi ses miséricordes ; aussi ai-je pour eux et pour leurs saintes images tout le respect et toute la vénération que ma religion m'inspire : et c'est en particulier ce que nous avons appris des saints Apôtres mêmes, ce que toutes nos Eglises pratiquent, et ce que la tradition m'apprend. Ce sont jusqu'ici ses propres paroles. *Confiteor Dei Genitricem sanctam Mariam. Suscipio veros et sanctos Apostolos, Prophetas et Martyres, et ad Deum deprecationem quæ per eos propitium mihi efficit misericordissimum Deum. Pro quo et figuras imaginum eorum honoro. Specialiter hoc traditum est à sanctis Apostolis, et non prohibitum, sed in omnibus Ecclesiis nostris eorum designari vel historias.* Ayez toute votre vie une dévotion tendre à tous les Saints, et singuliérement à la Reine des Saints et à toute sa sainte famille. On ne peut pas douter que l'auguste privilege qu'a eu saint Joachim d'être le pere de la Mere de Dieu, ne l'ait élevé à un degré de gloire bien éminent, que son crédit auprès de Jesus-Christ ne soit très-puissant ; et si la Mere a tout pouvoir auprès du Fils, que pourroit-elle refuser à son propre pere ? On peut dire que la dévotion à saint Joachim est un trésor caché pour bien des gens. Puisque vous le découvrez aujourd'hui sachez en profiter ; vous en expérimenterez bientôt les grands avantages. Honorez d'un culte particulier ce grand Saint, mettez votre personne, votre famille ou votre Communauté sous sa protection ; récitez chaque jour la priere qu'on dit aujourd'hui à la Messe. Il n'est rien qu'on n'obtienne de Jesus-Christ et de la sainte Vierge par l'intercession de saint Joachim.

2.° Il est étrange que les appartemens des Fidelles soient ornés de tableaux profanes, quelquefois même scandaleux ; et que souvent, on n'y trouve pas le portrait d'un Saint, ou quelque

pieuse image. Certainement à voir ces peintures qui auroient été si fort du goût des Païens, et qui sont si fort du goût de notre siecle, n'auroit-on pas sujet de demander si ceux qui en font les principaux ornemens d'une salle ou d'un cabinet, ont l'esprit et le cœur chrétiens. N'ayez aucun appartement où l'on ne voie les marques de votre religion et de votre piété. Ces peintures sacrées sont de tacites exhortations, dit saint Grégoire de Nisse, qui réveillent l'ame, et lui inspirent l'amour de la vertu : *Solet enim etiam pictura tacens in pariete loqui, maximeque prodesse.* C'est l'ennemi du salut qui porte les Hérétiques à éloigner tout ce qui leur reproche et leurs désordres et leurs erreurs. Pour vous, ne vous contentez pas d'avoir des tableaux de piété, ayez beaucoup de dévotion aux Saints; nous avons besoin de leur protection et de leurs prieres. Faites-en une tous les jours au Saint qu'on vous aura donné, ou que vous aurez choisi pour votre protecteur chaque mois; vous pourrez vous servir pour cela de la priere suivante.

PRIERE

En l'honneur du Saint qu'on a pour Protecteur durant le mois.

PATRONE dulcissime sancte N., me tibi pietate supernâ commissum sub tua protectione suscipe; à cunctis mentis et corporis periculis defende, et divini amoris ignem in corde meo accende.

PUISQUE le Ciel me confie à votre zele et à votre immense charité, grand Saint N., daignez me prendre sous votre aimable protection. Délivrez-moi de tous les périls de l'ame et du corps, et obtenez-moi la grace d'avoir le cœur embrasé du feu du divin amour dont le vôtre brûle.

Ora pro nobis, sancte N.

Saint N. priez pour nous.

Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Afin que nous devenions dignes des promesses de Jesus-Christ.

OREMUS.

DEUS, qui mihi per singulos menses aliquem è Cœlitibus Patronum assignas : concede propitius, ut intentione Beati hujus quem Patronum hoc mense de tua benignitate suscepi, ego, et omnes propinqui, amici et inimici mei præsens gratiæ auxilium sentiamus; et ejusdem gratiæ munitus auxilio, virtutem quam suo docuit exemplo, valeam exercere. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

PRIERE.

O DIEU, qui daignez me donner chaque mois quelqu'un de vos Saints pour mon Protecteur particulier ; accordez-moi, je vous en supplie, que par l'intercession du Bienheureux N. qu'il vous a plu de me donner pour Patron durant ce mois ; et moi, et mes parens, mes amis, et mes ennemis même, nous ressentions continuellement le secours de votre grace ; et que muni de ce puissant secours, je pratique moi-même la vertu de * * * * dont ce grand Saint a donné de si beaux exemples. Je vous le demande par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT BENOÎT, ABBÉ ET PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

SAINT Benoît si célebre dans tout le monde Chrétien, la lumiere du désert, l'Apôtre du Mont-Cassin, le restaurateur de la vie monastique en Occident, un des plus illustres et des plus grands Saints de l'Eglise, naquit vers l'an 480, aux environs de Norsie, dans le Duché de Spolete. Sa famille, l'une des plus considérables d'Italie, s'y distinguoit par sa noblesse, par ses alliances et par ses grands biens. On croit que son pere nommé Eutrope étoit de la maison des Aniciens, et sa mere appelée Abondance, étoit Comtesse de Norsie. Saint Grégoire qui a écrit la vie de notre

Saint, dit que ce ne fut pas sans mystere qu'on lui donna le nom de Benoît, puisque le Seigneur le prévint de ses plus douces bénédictions dès sa naissance.

Les premieres leçons de piété qu'on lui fit, trouverent un cœur déjà formé pour la vertu. On découvrit en lui un si bon esprit, de si nobles inclinations, un si beau naturel, un si grand fonds de religion, et tant de dispositions pour les sciences, qu'on l'envoya à Rome à l'âge de sept ans, pour être élevé sous les yeux du Pape Felix II, qu'on croit avoir été de la même famille.

Quelque étonnans que fussent les progrès qu'il fit dans les sciences humaines durant les sept ans qu'il étudia, il en faisoit bien de plus grands dans la science du salut. Son assiduité à la priere, son amour pour la retraite; sa retenue et ses austerités dans un âge qui n'a du goût que pour le plaisir, furent regardés dès-lors comme un prodige.

Mais rien n'égaloit sa tendre dévotion à la Mere de Dieu. On garde encore à Rome, dans l'Oratoire de Saint-Benoît, l'image de la sainte Vierge, devant laquelle notre Saint passoit plusieurs heures en prieres chaque jour, et où il reçut, selon le rapport du bienheureux Alain, des faveurs du Ciel extraordinaires.

La licence des jeunes gens de son âge et de sa qualité, et les grands dangers pour le salut qu'il apperçut dans le monde, lui firent prendre la résolution d'aller chercher dans le désert un asile à son innocence. Plein de l'esprit de Dieu qui le conduisoit, il sort de Rome âgé seulement de quinze ans, prend le chemin du désert, et étant arrivé au Bourg d'Afile, après y avoir fait un miracle en faveur de sa nourrice qui ne l'avoit point voulu quitter, se dérobe à ses yeux, et par des chemins écartés va se cacher tout seul

dans le désert de Sublac, à quinze lieues de Rome.

Des rochers pointus et escarpés, des précipices affreux, un terrain sec et stérile ne pouvoient inspirer que de l'horreur pour cette solitude; mais notre Saint y trouva des attraits. Un Religieux nommé Romain l'ayant rencontré lui demanda ce qu'il cherchoit; le Saint lui répondit, qu'il ne cherchoit qu'à s'ensevelir tout vivant dans la solitude, pour ne s'occuper plus que de Dieu. Romain charmé de son dessein lui montre une grotte dans le roc, semblable à un tombeau, et lui ayant apporté de son Monastere un habit de Religieux, eut la charité de lui apporter quelques morceaux de pain une fois la semaine.

On ne sauroit comprendre quelles furent les excessives austérités de ce jeune héros chrétien dès les premiers pas de sa pénible carriere. Son jeûne étoit continuel, et sa priere peu interrompue; et comme si son corps tendre et délicat n'eût pas été assez durement traité, n'ayant d'autre lit que le roc, ni presque d'autre nourriture que des racines, il se chargea d'un rude cilice qu'il porta jusqu'à la mort.

Tant de vertus dans un si jeune Solitaire étonnerent tout l'enfer. L'ancien ennemi du salut entreprit de décourager notre Saint par toutes sortes d'artifices. Il commença par briser la sonnette, que le Moine Romain avoit attachée à l'extrémité d'une longue corde, pour avertir Benoît de prendre les morceaux de pain qu'il lui apportoit; mais ce commerce de charité ne fut pas pour cela interrompu. Le bruit, les spectres horribles, et cent autres malins stratagêmes ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la plus furieuse tentation, et à la plus dangereuse.

Benoît plein de confiance en la grace de Jesus-Christ se rioit de tous les vains efforts du démon, lorsque le souvenir d'une jeune femme qu'il avoit vue à Rome, lui frappa l'imagination, le

poursuivit, et le sollicita au mal avec tant de violence, que, pour s'en défendre, il alla se rouler dans les orties et les épines, jusqu'à ce que la douleur qui fut extrême étouffât en lui tous sentimens de plaisir, par lesquels le tentateur avoit voulu le vaincre. La victoire sur l'Esprit impur fut si complete, qu'il reçut de Dieu, en récompense de sa fidélité, la grace d'être exempt à l'avenir de ces sortes de tentations.

Il y avoit trois ans que saint Benoît vivoit en Ange dans le désert, lorsque Dieu voulut le manifester au monde. Un saint Prêtre qui n'étoit éloigné que d'une lieue et demie de la grotte de notre Saint, ayant fait préparer à manger pour le lendemain qui étoit le jour qu'on célébroit la fête de Pâques, fut averti en songe d'aller chercher le serviteur de Dieu dans le désert, et de lui porter de la nourriture. La vue d'une pénitence si extraordinaire dans un jeune homme si délicat, le surprit; il publia la merveille qu'il avoit vue, et dès-lors la réputation de saint Benoît fit du bruit dans le monde.

L'Abbé du Monastere de Vicovarre, entre Sublac et Tivoli, étant mort, les Religieux choisirent saint Benoît pour leur supérieur; et malgré la résistance qu'il fit, et les raisons qu'il apporta, on le contraignit de venir prendre soin du Monastere; mais à peine le Saint eut entrepris de les faire entrer dans la voie étroite de leur profession, qu'ils se repentirent de leur choix, refuserent de lui obéir, et résolurent de s'en défaire. Saint Benoît ayant béni la table, selon sa coutume, le verre qu'on lui avoit presenté, dans lequel ils avoient mis un breuvage mortel, se cassa aussi-tôt.

Le Saint ayant connu par-là leur mauvaise volonté, pria Dieu de leur pardonner, et renonçant à la supériorité, se retira dans sa solitude; mais il n'y fut pas long-temps seul. L'éclat de

sa sainteté y attira bientôt tant de gens, et le nombre de ceux qui venoient de tous côtés se mettre sous sa conduite fut si prodigieux, qu'il bâtit dans le seul désert de Sublac jusqu'à douze Monasteres, et il leur donna les Regles qu'il venoit de composer, et que l'Esprit-Saint, pour ainsi dire, lui avoit dictées.

Sa vertu et sa réputation croissant tous les jours, les plus qualifiés des Sénateurs Romains le vinrent voir : Tertule lui amena Placide son fils aîné, âgé seulement de sept ans; et Equice lui laissa saint Maur qui en avoit douze. Les soins que prit saint Benoît d'élever lui-même ces deux disciples favoris, en firent en peu de temps deux grands Saints. Placide donna son sang pour Jesus-Christ, et saint Maur devint en France un second Fondateur de l'Ordre.

Mais quelle sainteté sans persécution ! Un Prêtre nommé Florent, qui gouvernoit la Paroisse voisine de Sublac, ne pouvant souffrir de si grands exemples de vertus qui lui reprochoient tacitement les désordres secrets de sa mauvaise vie, ne se contenta pas de décrier ce nouvel Institut, et de persécuter le pere et les enfans, il tâcha de débaucher les Religieux par des artifices infames. Le Saint crut qu'il falloit céder à l'orage. Il quitte Sublac; mais c'est pour aller au Mont-Cassin, où le Seigneur lui préparoit une plus riche moisson, et où il devoit ajouter à la glorieuse qualité de Fondateur du plus célebre de tous les Ordres Religieux, celle d'Apôtre.

Un misérable reste du Paganisme s'étoit comme retranché sur les rochers inaccessibles du Mont-Cassin; on y adoroit impunément Apollon, qui y conservoit encore un temple et des bois sacrés, à la face de Rome Chrétienne. Saint Benoît, animé de cet esprit qui fait les Héros Chrétiens, attaque l'idolâtrie dans ses retranchemens, brise l'Idole, renverse le temple, brûle les bois que

la superstition avoit consacrés à ces fausses divinités, fait bâtir sur les débris même du temple et de l'autel deux Chapelles, l'une en l'honneur de Saint Jean-Baptiste, l'autre en celui de saint Martin, et dans peu de jours ce nouvel Apôtre convertit à la foi de Jesus-Christ tous ces peuples.

Tout l'enfer, dit saint Grégoire, s'arma pour arrêter les conquêtes de notre Saint. Spectres horribles, clameurs effrayantes, secousses, menaces, incendies, grêles de coups, tout fut employé par l'ennemi du salut, et tout fut inutile. Ce fut sur le haut de cette bienheureuse montagne que saint Benoît bâtit le fameux Monastere du Mont-Cassin, qui a toujours été regardé comme le lieu de l'origine, et le centre de cet Ordre fameux qui fleurit avec tant d'éclat depuis plus de douze cents ans, qui a donné à l'Eglise plus de trois mille Saints canonisés, et un nombre presque infini de grands Prélats; au Sacré College plus de deux cents Cardinaux, et au Saint-Siege quarante Souverains Pontifes. C'est dans cet Ordre illustre qu'on a vu plusieurs grands Princes venir chercher la voie sûre du salut, et où l'on voit encore aujourd'hui dans les célebres Congrégations de Clugny, du Mont-Cassin, de Saint-Maur, de Saint-Vanne, de Saint-Colomban, de si grands exemples de vertus, et des Ecrivains si habiles dans toutes les sciences.

A peine le nouveau Monastere étoit achevé, qu'il fallut penser à en bâtir un grand nombre d'autres. Ce fut alors que saint Benoît composa, ou du moins acheva de composer sa Regle, dont saint Grégoire a loué la sagesse et la perfection, et qui a toujours été regardée avec tant de respect et d'approbation dans toute l'Eglise.

Sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, touchée des grands exemples de vertu de son frere, et des merveilles que Dieu opéroit par

lui, renonça au monde, s'enfermant elle-même avec un grand nombre de Vierges dans un Monastere à quelques lieues du Mont-Cassin, devint par les instructions de notre Saint l'Institutrice en Occident, et le modele de la vie monastique pour les Filles.

On ne peut dire tout ce que fit saint Benoît durant les treize ou quatorze ans qu'il vécut au Mont-Cassin, ni toutes les merveilles qu'il plut à Dieu d'opérer par son ministere. Non-seulement il avoit le don des miracles, mais il le communiquoit même à ses Religieux; et saint Maur en fit l'expérience en marchant sur les eaux pour aller tirer du danger le jeune Placide.

On venoit en foule de toutes parts pour voir l'homme de Dieu. Totila nouvellement élu Roi des Goths en Italie, voulut voir le Saint dont on racontoit tant de merveilles; et voulant éprouver s'il avoit le don de prophétie, comme on le publioit, fit prendre ses habits et toutes les marques de la Royauté à un de ses Ecuyers. Mais saint Benoît le voyant venir en cet équipage : Quittez, mon fils, lui dit-il, quittez cet habillement qui vous convient si peu, et ne dissimulez pas qui vous êtes. Totila frappé de cette merveille, vint lui-même se jeter à ses pieds, et y demeura prosterné jusqu'à ce que saint Benoît le relevât. Et l'ayant respectueusement repris des horribles ravages qu'il faisoit dans l'Italie, il lui prédit tout ce qui devoit lui arriver durant neuf ans; et l'ayant fort exhorté à se convertir, il lui déclara qu'à la dixieme année il iroit rendre compte à Dieu de toute sa vie. L'événement vérifia les prédictions du Saint; Totila devint plus modéré et plus humain, et ne cessa de publier la vertu du saint homme.

Quoique saint Benoît fût l'admiration de tout l'Univers, et que les Souverains Pontifes, les Empereurs et les Rois le regardassent comme la

merveille de son siecle, il vivoit dans son Monastere comme le dernier de ses Religieux. Il ne se servoit de son autorité que pour faire les offices les plus bas, et pour enchérir sur les austérités de la Regle. Quoique Dieu lui eût soumis, pour ainsi dire, tout l'enfer, et que la mort même lui obéît, jamais homme ne fut plus humble; il se regardoit comme le dernier de ses Freres, et sa conduite prouvoit qu'il le croyoit. Il prédit le jour de sa mort; il s'y prépara par un accroissement de ferveur et de pénitence. Six jours avant sa mort il fit ouvrir son sépulcre; enfin le Samedi avant le Dimanche de la Passion, vingt-unieme de Mars de l'an 543, ce grand Saint, âgé seulement d'environ soixante-trois ans, mais usé de travaux et d'austérités, comblé de mérites, après avoir vu son Ordre établi en Sicile par saint Placide, et en France par saint Maur, en Espagne et en Portugal, en Allemagne et même en Orient par ses autres Disciples, rendit tranquillement son esprit à Dieu dans l'Eglise où il s'étoit fait porter pour y communier.

Au moment que le Saint expira, deux de ses Religieux dans deux Monasteres fort éloignés, virent une voie brillante de lumiere depuis le Monastere jusqu'au Ciel, et entendirent une voix qui disoit : C'est le chemin par où Benoît le bien-aimé de Dieu est monté au Ciel. Son corps après avoir été exposé quelques jours à la dévotion de ses enfans et du peuple, fut mis dans le tombeau qu'il avoit fait faire lui-même, et il y fut en singuliere vénération jusqu'à ce que, l'an 580, le Monastere du Mont-Cassin ayant été ruiné par les Lombards, selon la prédiction du Saint, ces précieuses Reliques furent ensevelies sous les ruines. On assure qu'environ l'an 660 saint Mommol second Abbé du Monastere de Fleury, dit aujourd'hui de Saint-Benoît sur Loire, ayant envoyé saint Aigulfe au Mont-Cassin, ce saint Re-

ligieux eut le bonheur de déterrer ce trésor qu'il apporta en France dans son Monastere, où il est conservé avec une singuliere vénération; et le Seigneur honore encore tous les jours ces précieuses Reliques par un très-grand nombre de miracles.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, beati Benedicti Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du bienheureux Benoît, Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur; et il l'a choisi d'entre tous les hommes: car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée, et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Toute

Toute cette Epître tirée du quarante-cinquieme Chapitre de l'Ecclésiastique, est un raccourci de toute l'histoire de Moyse, duquel elle fait le caractere en peu de mots. Rien ne convient mieux à saint Benoît, dont cette Epître est un précis de la vie.

RÉFLEXIONS.

Il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur. Une vive foi ne fut jamais infructueuse, elle est comme l'ame du juste; elle le fait agir, en le faisant vivre; d'heureuses influences accompagnent toujours ses lumieres. L'on est bientôt Saint quand on a une vive foi. D'où vient qu'on est si lâche au service de Dieu, qu'on est si peu touché des vérités terribles de la Religion? d'où vient qu'on a si peu de goût pour la pénitence? C'est qu'on croit foiblement. Si vous croyez, dit le Sauveur (c), tout vous sera possible; on peut même ajouter, tout vous sera aisé. Que l'amour-propre se récrie, que la raison se révolte, que les sens soient alarmés: *Noli timere: tantummodò crede* (d). Ne craignez rien; croyez seulement: la victoire dépend de votre foi. Certainement quand la foi rapproche toutes ces vérités éternelles, quand elle développe à l'esprit ces mysteres surnaturels, quand elle met dans un grand jour tous ces objets si supérieurs à toutes les connoissances créées, les brouillards de l'esprit humain se dissipent, les prestiges tombent; on sent que le monde n'a que de faux brillans, que ses fleurs sont fanées, peu qui ne soient artificielles; la vertu, ou pour mieux dire, la sainteté paroît alors, cette fortunée région qui bien loin de dévorer ses habitans, les nourrit, les enrichit, les comble de délices; c'est une terre qui coule en fleuves de lait et de miel. *Dieu l'a fait Saint par sa foi.* Il n'est guere possible de n'être

(c) *Marc.* 5. (d) *Ibid.*

pas Saint, et de croire. Saint Paul se sert du mot de Saints quand il écrit aux Fidelles; et à la vérité peut-on croire l'Incarnation du Verbe, la vie et la mort du Sauveur, tout ce qu'il a fait et souffert pour notre salut, et n'avoir pour lui que de l'indifférence! Peut-on croire cet enfer éternel, ces feux inextinguibles, ces supplices infinis en sévérité et en durée, et trouver la pénitence trop amere, et trouver du goût dans le péché! Cette victoire, dit saint Jean, qui rend victorieux du monde, c'est notre foi. C'est elle qui dompte les passions, qui brise les liens les plus forts et les plus doux. C'est à la faveur de ses lumieres que l'on découvre les pieges que le tentateur tend à la vertu, qu'on démasque le monde malgré ses artifices si captieux, qu'on va chercher jusque dans le cloître et dans le désert un abri à l'innocence. La foi a rendu ingénieux tous les Saints; c'est elle qui les a rendus si sages: que notre foi soit aussi vive que la leur, et nous serons bientôt, avec le secours de la grace, aussi heureux et aussi saints qu'eux.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

IN illo tempore: Dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te: quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede Majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum,

EN ce temps-là: Pierre dit à Jesus: Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit: Je vous dis en vérité qu'au temps de la Résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura

vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.

quitté pour mon nom sa maison ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere ou sa mere, ou sa femme ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la félicité des Saints dans le Ciel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle énergie le Sauveur promet ses magnifiques récompenses à ses serviteurs : centuple même dès cette vie, mort précieuse, félicité pleine, joie exquise, rassasiante, éternelle dans le Ciel. Mais avez-vous une idée juste, ou peu disproportionnée de cette éternelle félicité ? nullement.

Concevez, s'il est possible, quel est le bonheur des Saints dans le Ciel. Il est tel qu'on n'en peut pas assez dire pour le faire connoître, ni assez faire pour le mériter.

Rien ne peut ici-bas nous faire comprendre les biens immenses dont ils jouissent ; mais nous ne connoissons que trop les maux dont ils sont exempts. Voulez-vous comprendre quelque chose du bonheur de l'autre vie : pensez qu'elle est affranchie de toutes les miseres de celle-ci.

Douleurs, tristesses, maladies, craintes, inquiétudes, chagrins, tout cela est banni du séjour des bienheureux. Rien de fâcheux n'approche de cette sainte Cité. Une joie pure et pleine, un calme inaltérable regnent dans la Jérusalem céleste. Hé, Seigneur ! qui peut comprendre sur la terre les douceurs ineffables que goûtent les Elus de Dieu dans le Ciel ?

Non-seulement on y a tout ce que l'on

désire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer. Le cœur est plein, l'ame est rassasiée. C'est un torrent, c'est un océan de délices pures, dont les bienheureux sont inondés. Ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble, c'est la source même de tous les biens, c'est la possession de Dieu même qui fait le fonds de cette félicité inimaginable. Ce n'est pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée; c'est l'ame des bienheureux qui entre, qui se perd délicieusement, pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur, c'est-à-dire, dans les délices, dans la béatitude de Dieu même.

Certainement si une consolation intérieure, si une grace un peu sensible fait goûter des douceurs ineffables dans cette région de pleurs, jusqu'à ôter toute l'amertume de nos peines, et à rendre légeres les plus pesantes croix, jusqu'à faire trouver aux Martyrs un vrai plaisir au milieu des plus cruels supplices; que doit-ce être dans le Ciel, où les consolations, les délices spirituelles ne se donnent pas goutte à goutte, mais par torrens; c'est un Dieu qui emploie toute sa puissance pour rendre une ame heureuse, et tout cela en récompense du peu que nous aurons fait pour lui. O mon Dieu, que vous récompensez libéralement ceux qui vous servent! et quelle proportion entre ce que nous faisons, et ce que vous donnez!

SECOND POINT.

Considérez quelle joie produit cette vue claire et distincte, cette vue intime de Dieu, et d'un Dieu ami, d'un Dieu pere.

La possession des biens créés dégoûte, parce que tout ce qui plaît en eux est limité, et qu'à peine les possede-t-on qu'ils cessent de plaire.

Dieu étant d'une perfection infinie, plus on le possede, et plus il plaît. Nul dégoût dans le séjour des Bienheureux. Le rassasiement aiguise l'appétit : *Semper avidi, et semper pleni* (a).

Enfin, l'œil n'a jamais rien vu qui égale ce que Dieu prépare à ses Elus. L'oreille n'entendra jamais de semblables merveilles; l'esprit ne sauroit pénétrer si avant, ni monter si haut. Voilà une foible idée de la félicité éternelle, et voilà quel doit être mon sort, si je suis sauvé; voilà quel doit être mon héritage. Et mon ambition peut avoir un autre objet! et tout autre plaisir peut être de mon goût! et je puis penser à une autre fortune!

Imaginez sur la terre tout ce qui peut contribuer à faire un homme parfaitement heureux : rassemblez tous les trésors de l'univers; réunissez toutes les couronnes du monde : la mort, la seule pensée de la mort éteint toute cette idée de félicité.

Dans le Ciel on est parfaitement heureux, et on est assuré de ne jamais cesser de l'être; le monde finira, et il y aura des mille et des millions de siecles qu'il aura fini, et il ne se sera pas écoulé un seul moment de cette éternité bienheureuse. Mon Dieu, qu'il est doux de vous posséder sans crainte de vous jamais perdre! que cette pensée est consolante, qu'elle est délicieuse! je suis heureux, et je le serai toujours. J'ai tout ce que je puis désirer, et rien ne peut désormais troubler mon bonheur; mon cœur nage dans une joie pure et parfaite, et cette joie ne doit jamais finir; enfin je suis sauvé, je suis saint, et je le serai éternellement. Voilà ce que pense et ce que dit saint Benoît avec ce nombre presqu'infini de Saints qu'a produits son Ordre. Trouvent-ils que le Ciel leur ait trop coûté? Se

(a) *Aug.*

repentent-ils de leurs austérités, ou des amertumes de leur solitude ?

O mon Dieu ! je puis être tout cela, je puis goûter tout cela, je puis dire tout cela, et je ne fais pas tout au monde pour avoir un jour le bonheur de le penser et de le dire ! Votre grace, mon doux Jesus ! car c'est dès ce moment que je vais commencer d'y travailler sans relâche et sans lâcheté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te ! Psal. 30.

O mon Dieu, que vous réservez de douceurs à ceux qui vous craignent, et qui vous servent avec fidélité !

O quando dabitur lugentibus corona pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris ? Isa. 61.

O quand viendra cet heureux jour, Seigneur, que vous nous donnerez une couronne au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu des larmes, et un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA mere des sept freres Machabées exhortant le plus jeune de ses fils à mourir généreusement pour sa religion, à l'exemple de ses freres : *Peto, nate*, lui disoit-elle (*b*), *ut aspicias ad cœlum, dignus fratribus tuis effectus particeps.* Je vous conjure, mon fils, de regarder le Ciel, et de ne vous rendre pas indigne de la couronne que vos freres ont déjà méritée. Profitez de cet avis pour vous-même ; cette pratique est très utile dans les différentes dispositions du corps, du cœur et de l'esprit. Cette vie est fertile en épines et en croix, nos pleurs même

(b) *Mach.* 7.

semblent les faire croître. Quand la jalousie, la calomnie et la persécution nous épargneroient, nos propres passions nous tiennent lieu de tyrans. Dans ces adversités, dans ces chagrins représentez-vous le Sauveur lui-même, qui vous exhorte de ranimer votre courage et votre ferveur par la vue de la récompense : *Peto, nate, ut aspicias cœlum.* Un coup d'œil vers le Ciel, la pensée d'un bonheur éternel, d'un repos si délicieux, d'une gloire si éclatante émousse la pointe des épines, dissipe les chagrins, charme les ennuis, tranquillise un cœur agité, adoucit jusqu'aux amertumes même. Si la pensée de la mort amortit les plaisirs les plus piquans et les plus vifs, la vue du Ciel et du bonheur des Saints est bien propre pour adoucir les afflictions et les traverses de cette vie. Faites-en l'expérience ; servez-vous de cette pratique de piété pour vous animer à souffrir patiemment vos adversités, et pour consoler les autres dans les leurs.

2.° Voulez-vous tenir moins à la terre : pensez souvent au Ciel. 1.° Imitez la piété industrieuse de ce grand Prince, qui avoit fait mettre dans les plus beaux appartemens de son Palais, et dans ses plus magnifiques maisons de plaisance, ces belles paroles de l'Apôtre : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (c). Nous n'avons point ici de cité qui soit stable ; mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure, et c'est le Ciel. 2.° Pensez et parlez comme ce fervent Missionnaire, qui, usé de travaux apostoliques et d'austérités, répondoit à ceux qui l'exhortoient à modérer du moins à l'âge de quatre-vingts ans ses pénibles exercices : *Travaillons pour le Ciel durant le temps ; mortifions-nous durant cette vie ; l'éternité bienheureuse sera assez longue pour nous reposer.* 3.° Ne célé-

(c) *Heb.* 13.

brez jamais la fête d'un Saint ou d'une Sainte, que vous ne fassiez quelques réflexions sur le bonheur éternel dont ils jouissent ; et imaginez-vous toujours qu'ils vous disent : Nous avons été ce que vous êtes ; il ne tient qu'à vous, avec le secours de la grace, d'être bientôt ce que nous sommes. Ayez la même fidélité à la grace, et vous aurez le même sort.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE, *OU* DE LA ROCHE, SUISSE.

LE Bienheureux Nicolas surnommé de Flue en Allemand, et en François de la Roche, vint au monde le vingt-unieme de Mars de l'an 1417, dans le Bourg de Sasler, en Latin *Saxula*, en Suisse, au Canton d'Underwal, l'un des sept Catholiques. Sa famille étoit une des plus nobles et des plus anciennes de tout le pays ; et il y avoit plus de quatre cents ans qu'elle se distinguoit chez les Suisses par une probité comme héréditaire, et par les premiers emplois de la nation, ayant eu plusieurs fois la charge de Landamman, ou d'Officier de la Province.

Jamais jeune homme ne cessa plutôt d'être enfant ; la piété sembla prévenir la raison, comme la raison avoit prévenu l'âge. On apperçut en lui une grande maturité d'esprit, et il fit paroître tant de bon sens, et une sagesse si prématurée dans ses premieres années, qu'on crut que contre les regles ordinaires de la nature, il avoit reçu l'usage libre de la raison dès le berceau.

De si heureuses dispositions pour la vertu porterent ses parens à l'élever avec plus de soin dans la piété chrétienne. Un si beau naturel n'eut

pas besoin de beaucoup de préceptes. Son penchant à la vertu prévenoit les plus salutaires instructions; tous ses amusemens étoient, ou la lecture de la vie de quelque Saint, ou la priere. Sa modestie, son ingénuité, sa candeur étoient les fruits de son innocence. Toujours soumis à ses parens, il n'eut jamais d'autre volonté que la leur. Quoique d'un tempérament délicat et d'un naturel doux, on ne peut dire combien il fut de bonne heure dur et austere à lui-même. Touché de l'exemple de saint Nicolas dont il portoit le nom, il jeûnoit réguliérement quatre fois la semaine, et pratiquoit plusieurs autres austérités.

Comme toutes les richesses du pays consistoient en bétail, en granges et en pâturages, l'emploi le plus ordinaire des enfans des meilleures familles étoit alors celui de Berger. Notre Bienheureux jeune homme aimoit trop la solitude et la priere pour ne pas trouver ses délices dans cet emploi. Les champs lui inspirerent tant d'amour pour le désert, qu'il s'y fût retiré dès-lors, si l'entiere déférence qu'il avoit aux volontés de ses parens, n'eût empêché l'exécution d'un dessein qui étoit si fort de son goût; mais le Seigneur vouloit que le bienheureux Nicolas servît de modele à plus d'une sorte de personnes dans différens états.

Quelque envie qu'il eût de vivre dans le célibat, il fallut, malgré sa répugnance, consentir au mariage. Il épousa une fille fort vertueuse, appelée Dorothée; et comme Dieu avoit présidé à cette alliance, il n'y eut jamais d'union plus étroite, ni de mariage plus heureux. Dorothée eut bientôt épousé toutes les pieuses inclinations et les pratiques de piété de son époux. La régularité des mœurs, les exercices de charité, l'union des volontés, le bon ordre et la modestie rendirent d'abord leur maison une vraie maison

religieuse. Le bienheureux Nicolas ne relâcha jamais rien de ses austérités ordinaires, et sa dévotion croissoit tous les jours.

Il se levoit régulièrement sur le minuit, et passoit plus de deux heures en prieres. Sa tendresse pour la très-sainte Vierge, qui sembloit être née avec lui, augmenta tous les jours; peu d'entretiens où il ne parlât d'un ton enthousiasmé des grandeurs, du pouvoir et la bonté de cette divine Mere. Il avoit continuellement le chapelet dans ses mains; il le disoit plusieurs fois chaque jour; c'étoit sa priere favorite; elle remplissoit tous ses intervalles de loisir: sa confiance étoit entiere en la Reine des Saints, et l'on assure qu'elle lui a apparu visiblement plusieurs fois durant sa vie.

Le Seigneur lui ayant donné plusieurs enfans, il leur donna une si belle éducation et par ses instructions et par ses exemples, qu'il eut la consolation de leur laisser encore plus de vertu que de bien. Jean son aîné et Gauthier le troisieme de ses enfans furent les premiers Officiers de la Province successivement, et s'en acquitterent avec honneur; Nicolas le cadet fut un des plus saints Prêtres de son temps, et toute cette sainte famille fut une preuve éclatante de la haute vertu de leur bienheureux pere.

Les lois du pays ayant obligé ce saint homme de servir durant quelque temps, il parut bien que la Providence l'avoit conduit à l'armée pour empêcher les désordres des soldats, et pour donner aux troupes de rares exemples de la perfection chrétienne. Il étoit naturellement brave et excellent Officier; mais ce fut en vain que pour reconnoître sa vertu et ses services, on voulut l'élever aux honneurs et aux dignités du pays; on ne put jamais vaincre son humilité et sa modestie. Cependant il n'étoit pas inutile au public. Outre le soin que sa charité lui faisoit prendre des

pauvres, soit dans les maisons particulieres, soit dans les Hôpitaux, il étoit l'arbitre de tous les différens, et il avoit un talent merveilleux pour concilier les esprits, et pour appaiser tous les troubles.

Cependant, quelque sainte que fût la conduite du bienheureux Nicolas, la vie du siecle lui étoit à charge; il n'avoit jamais cessé de soupirer après le désert; la solitude avoit pour lui des charmes. Résolu de rompre enfin ses liens, il en fait la proposition à sa femme, qui, touchée de son côté du désir de mener une vie encore plus parfaite qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, consentit avec plaisir à une séparation qui devoit les unir encore plus étroitement par les liens d'une charité plus épurée.

Notre Bienheureux délivré du joug qui le retenoit, quitte tout pour suivre Dieu qui l'appeloit à la solitude. Il sort secrétement de son pays, passe le Canton de Berne, et vient dans les déserts du Mont-Jou, qui sépare les Suisses d'avec la Franche-Comté. Mais sur ce qu'un Paysan lui représenta qu'on le prendroit pour un fugitif et un libertin s'il s'éloignoit ainsi de son pays, il retourna au Canton d'Underwal, où il trouva une solitude trop affreuse pour n'être pas de son goût. C'étoit un enfoncement sous le roc, plein d'épines et de cailloux, qui lui servoient de lit, autour duquel il trouvoit quelques racines et quelques herbes que produisoit cette terre inculte, lesquelles lui servoient de nourriture.

Le démon ne put pas surmonter plus longtemps la ferveur et les austérités de ce nouvel Anachorete, qui renouveloit la sainteté des anciens, et qui faisoit revivre et admirer en Suisse les miracles de pénitence qui avoient cessé dans l'Egypte. On ne peut dire par combien de tentations, de ruses et de mauvais traitemens cet ennemi du salut s'efforça de décourager notre

Solitaire ; mais ce fut toujours à la honte du tentateur.

Il y avoit déjà quelque temps que le bienheureux Nicolas vivoit plutôt en Ange qu'en homme dans son hermitage, passant quelquefois les huit jours sans manger, et presque tout le jour et toute la nuit en prieres, lorsque des Chasseurs découvrirent ce trésor caché. La réputation de sa sainteté attira bientôt les peuples à son hermitage. Sa pénitence effraya les gens : on crut qu'il y avoit de l'excès, et on l'obligea à relâcher quelque chose de cette dure sévérité, à laquelle on ne pouvoit comprendre qu'il eût pu survivre.

Cependant le concours et la dévotion des peuples croissant tous les jours, on résolut de bâtir au saint Hermite une cellule, et une Chapelle à laquelle les Archiducs d'Autriche assignerent un fonds pour l'entretien de la Chapelle, et du Prêtre qui la desservoit. La dévotion des peuples l'emporta sur l'humilité du serviteur de Dieu. Il ne put pas leur refuser quelques entretiens de piété, qui réformerent bientôt les mœurs, firent de grandes conversions, et furent suivis de beaucoup de merveilles.

Les Cantons de Berne, de Lucerne et de Zurich étant sur le point d'en venir aux mains, ce saint homme n'eut pas plutôt paru, que tous les differens furent terminés, et la paix signée. Il eût été difficile de ne pas se rendre à la voix d'un homme que Dieu favorisoit si extraordinairement, et qu'il honoroit du don de Prophétie, et du don des miracles. Il prédit, en gémissant sur les malheurs à venir, les nouvelles hérésies de Luther, de Zuingle et de Calvin, qui devoient diviser les Suisses et l'Allemagne. Il prévit de fort loin le temps de sa mort, et s'y prépara par de nouveaux exercices de piété et de pénitence. Enfin, l'an 1487, âgé de soixante et dix ans, dont il en avoit passé près de vingt dans son Hermitage ;

plein de vertu, comblé de mérites, il rendit son bienheureux esprit à Dieu le vingt-unieme de Mars, qui avoit été le jour de sa naissance. Son corps fut porté avec pompe le lendemain à Sasler ou Sachslen, et il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Théodule. Les miracles qui se firent d'abord à son tombeau, lui attirerent la vénération publique de tous les Cantons, et le rendirent célebre en Allemagne, dans les Pays-Bas, et en France. Son corps fut levé de terre avec solennité par l'Evêque de Lausanne l'an 1510, et fut placé dans un magnifique tombeau, où le concours du peuple est toujours plus grand, sur-tout depuis que le culte qu'on lui rend a été autorisé par le Saint-Siege. On garde sa robe dans l'Eglise des Peres Jésuites de Lucerne, comme une précieuse Relique qu'on expose en certains jours à la dévotion du public.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe des Confesseurs non-Pontifes.

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in beati Nicolai Confessoris tui solemnitate deferimus; ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit precibus adjuvemur. Per Dominum nostrum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solennité de votre bienheureux Confesseur Nicolas; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 13.

FRATRES: Charitas patiens est, benigna est: Charitas non æmulatur: non agit perperàm, non

MES Freres: La charité est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne fait rien

inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur.

mal à propos, elle ne s'enfle point. Elle n'est point ambitieuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne s'emporte point.

Corinthe, ville Métropole de l'Achaïe, l'une des principales de la Grece, avoit été le grand théâtre du zele de l'Apôtre saint Paul. Ce grand Apôtre ayant appris à Ephese qu'il s'étoit élevé des divisions et des dissentions parmi les Fidelles, lesquelles affoiblissoient fort la charité, leur écrivit cette Lettre, l'an 57 de l'Ere vulgaire.

RÉFLEXIONS.

La charité est patiente. La patience est donc inséparable de la véritable dévotion. Il faut supporter et les défauts de ceux avec qui nous vivons, et leurs vertus. Les défauts choquent et la raison et l'amour-propre; et les vertus d'autrui irritent l'envie, et excitent la jalousie dans un cœur où la charité ne regne pas.

L'envie est la passion des ames basses, des petits génies et des mauvais cœurs. Il faut être tout cela pour s'affliger du bonheur des autres. C'est offenser un envieux que d'avoir de la vertu, sur-tout si cette vertu est applaudie. Il suffit d'avoir du mérite pour n'être pas dans ses bonnes graces : la prospérité d'autrui lui déplaît. Fut-il jamais une passion plus injuste et plus déraisonnable ! Les bonnes qualités de ses freres l'irritent; sa malignité ne s'en prend d'ordinaire qu'à la vertu. C'est une haine sombre et chagrine du mérite des autres. Il n'y auroit point d'envieux, si l'envieux ne trouvoit personne qui eût plus de mérite et de vertu que lui. Quelle passion plus odieuse !

On se trompe si l'on prétend l'appaiser ou l'adoucir à force de bien faire, rien qui l'aigrisse davantage. La modération même dans la pros-

périté la rend plus piquante et plus fiere. Ce qui gagne le cœur des gens, la révolte; la modestie même la blesse; la réputation d'autrui fait son supplice. Il suffit de n'être pas malheureux pour être criminel à son tribunal.

Chose étrange! soupçons injurieux, interprétations malignes, plaisanteries piquantes, médisances noires, calomnies, supercheries, affronts, tout ce qui peut ternir, tout ce qui peut nuire est à son usage. L'envie est aussi ancienne que le monde; Abel en a été la premiere victime. On a beau faire, elle ne se réconciliera jamais avec les gens de bien; mais les gens de bien doivent-ils beaucoup craindre une passion si méprisable, sur-tout depuis qu'elle n'a pas même respecté ni épargné le Sauveur du monde? *Sciebat*, dit l'Historien sacré, *quòd per invidiam tradidissent eum* (a). La véritable vertu est son ennemie irréconciliable, et elle est toujours son écueil.

C'est toujours de l'enflure d'un cœur ulcéré que se forme le venin dont elle tâche d'empoisonner les meilleures actions; jamais envie sans orgueil, mais un orgueil malin et ennemi qui ne va pas tant à s'élever qu'à noircir et détruire: ce n'est point un amour de la gloire qui l'anime; c'est le dépit d'en trouver chez autrui. Il ne faut donc pas s'étonner si la charité bannit l'envie; ce qui est étonnant, c'est qu'il y ait des envieux, qui croient avoir de la charité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 9.

IN illo tempore: Prætereùns Jesus vidit hominem cæcum à nativitate: et interrogaverunt eum Discipuli

EN ce temps-là, Jesus en passant vit un homme qui étoit né aveugle, et ses Disciples lui firent cette question:

(a) *Matth.* 27.

puli, ejus: Rabbi, quis peccavit, hic, aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur? Respondit Jesus: Neque hic peccavit, neque parentes ejus: sed ut manifestentur opera Dei in illo. Me oportet operari opera ejus, qui misit me, donec dies est: venit nox, quando nemo potest operari.

Est-ce cet homme qui a péché, ou son pere et sa mere, pour qu'il soit né aveugle? Ils n'ont point péché, répondit Jesus, ni lui ni son pere et sa mere; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paroissent en sa personne. Il faut, pendant qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé: la nuit vient où l'on ne peut rien faire.

MEDITATION.

Du bon usage du temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que cette vie est proprement le jour durant lequel nous devons travailler pour le Ciel, après quoi la nuit vient où l'on ne peut rien faire. Quel malheur à qui n'a pas bien employé ce jour!

Rien de si précieux que le temps de cette vie; il n'y a pas un moment qui ne vaille une éternité; puisque l'heureuse éternité est le fruit des graces qui ne se donnent que dans le temps. Ce bonheur infini, cette gloire ineffable dont jouissent les Bienheureux, le prix du sang du Rédempteur, tout cela n'est que la récompense, pour ainsi dire, du bon usage qu'on fait du temps.

Le temps est quelque chose de si précieux, que tous les honneurs, tous les biens du monde ne valent pas ce que vaut un moment; et quand on n'auroit employé qu'un moment pour acquérir tous les biens du monde, si l'on n'a gagné que cela, on peut dire que, devant Dieu qui juge saiuement de toutes choses, c'est avoir perdu son temps.

Il n'est point de damné qui ne fût prêt de donner tous les Royaumes et tous les biens du monde s'il en étoit le maître, pour avoir un moment de ce temps qu'il a perdu en de vains amusemens; et duquel nous ne faisons pas un meilleur usage. Cependent il est vrai de dire, qu'à chaque moment que nous n'avons pas employé pour Dieu, nous avons fait une plus grande perte que si nous avions perdu tout l'univers.

Ce que les Saints ne pourront pas faire dans le Ciel durant toute l'éternité, par tous les actes les plus parfaits des plus grandes vertus, qui est de mériter un nouveau degré de gloire, je le puis faire par un seul acte d'amour de Dieu à chaque instant.

Ce que les réprouvés ne pourront pas faire durant toute l'éternité par leurs pleurs, par leurs regrets, et en souffrant tous les tourmens les plus épouvantables, qui est de fléchir la colere de Dieu, et d'obtenir le pardon du moindre de leurs crimes, je le puis faire à chaque moment par un soupir, par une larme; je puis à tout moment, par un seul acte de contrition parfaite, obtenir le pardon de tous mes péchés.

Eh quoi, mon Dieu! la bienheureuse, ou malheureuse éternité dépend du bon ou du mauvais usage du temps. Notre salut ne se peut faire que dans le temps. Le nombre de ces jours est déterminé, et rien ne passe plus vîte que ce temps: et il se trouve des gens qui n'emploient ce temps qu'à des inutilités! qui ne savent que faire! des gens qui ne cherchent qu'à passer, qu'à user, qu'à perdre ce temps! Ne suis-je pas de ce nombre?

Hé, Seigneur, quel usage en ai-je fait moi-même de ce temps? Hélas! mes plus beaux jours sont passés, et ils sont perdus; le jour est sur son déclin, la nuit tombe. Quel fonds de réfle-

ont été pleins ; que ces grands serviteurs de Dieu, qui ont passé si saintement leurs jours, ont été sages ! Considérez le Bienheurex Nicolas dans sa propre maison, dans sa famille, à l'armée et dans le désert : quelle application à tous ses devoirs ! quelle horreur par-tout de la bagatelle, et de l'oisiveté ! Quel saint usage du temps ! quelle régularité ! et quelle pénitence !

Seigneur, je me fais moi-même tous les reproches que ces fidelles serviteurs me feront, et que vous me ferez vous-même touchant le mauvais usage que j'aurai fait d'un temps si précieux ; rendez-les par votre grace utiles, ces regrets, en le rendant efficaces ; et puisque vous voulez bien me donner encore du temps, je vais profiter désormais, avec le secours de votre grace, de tous les momens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dum tempus habemus, operemur bonum. Gal. 6.
Faisons le bien quand nous en avons le temps.

Non defrauderis à die bona ; et particula boni doni non te prætereat. Eccli. 14.

Faisons un bon usage de ces jours si précieux, et ne perdons pas un moment d'un temps que Dieu ne nous donne que pour notre salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AVOIR la vie oisive, molle, inutile des gens du monde, et quelquefois même des gens d'Eglise, ne diroit-on pas que cet arrêt irrévocable, *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré*, ne regarde pas tout le monde, et qu'il y a des gens privilégiés ? Cependant l'arrêt n'excepte personne. Tous ne sont pas obligés de mener une vie laborieuse ; mais nul qui ait droit de mener une vie molle et

inutile ; l'oisiveté et la mollesse sont aussi interdites au Prince qu'au sujet. On diroit aujourd'hui qu'il suffit d'être riche, d'avoir un rang, d'être de qualité, d'être en place, pour avoir droit de perdre le temps ; l'inquiétude même où l'on est pour savoir à quoi on perdra le temps, est d'ordinaire le seul soin qui occupe. On se fait une loi, et souvent même un mérite de ne savoir rien faire. On diroit qu'une femme que la fortune du mari vient de tirer de la poussiere, croiroit faire preuve de roture si elle travailloit. Evitez un vice qui est la source de bien d'autres; mais souvenez-vous qu'on peut perdre le temps sans être oisif. L'inutilité de tout ce qui n'est pas pour le salut, est une oisiveté criminelle. Que les devoirs de votre état fassent toujours votre principale occupation. Avez-vous du loisir : ne le laissez pas vide. Les œuvres de charité, le travail des mains, la priere, la lecture sont des occupations dignes d'une personne chrétienne. Fuyez l'oisiveté jusque dans vos récréations, dans vos délassemens, dans vos visites. Un ouvrage sied toujours bien entre les mains d'une Dame Chrétienne. La quenouille et le fuseau, selon le langage de l'écriture, entrent dans l'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte. Et qu'on ne dise pas que la civilité interdit ces sortes de pratiques ; des lois du siecle ne sauroient abroger les maximes de la piété chrétienne. On voit des femmes de la premiere qualité, des Princesses même d'un mérite distingué, qui ne sont jamais sans travailler à quelque petit ouvrage en des temps, et dans des circonstances où des personnes d'une basse condition croiroient se déshonorer.

2.° Mais quand on est d'une certaine qualité, quand on tient un certain rang, quand on est arrivé à un certain âge, on ne sait que faire. Et quoi, n'avez-vous nul devoir à remplir, nulle

bonne œuvre à pratiquer, nulle priere à faire? Est-il possible qu'il y ait des pauvres malades dans les hôpitaux, des pauvres honteux dans des maisons, des malheureux dans des cachots? est-il possible que Jesus-Christ soit jour et nuit sur nos Autels, et qu'il y ait des Fidelles qui ne sachent que faire? Et remarquez que ce n'est que quand nous avons plus de loisir d'aimer Dieu et de l'honorer, que nous ne savons que faire; car quand on est accablé d'affaires temporelles, quand on passe le jour entier à de vains divertissemens, quand il s'agit d'offenser Dieu et de perdre son ame, on ne s'ennuie jamais; on n'a même jamais assez de temps. Fuyez donc avec horreur l'oisiveté. Faites que tous vos jours soient pleins. Ayez soin même que vos délassemens ne soient pas vides; accompagnez-les toujours de quelques pratiques de piété. Allez-vous faire des visites: commencez par en faire une à Jesus-Christ dans le Saint Sacrement. Une lecture édifiante nourrit l'ame, la visite des pauvres dans les prisons et dans les hôpitaux nourrit la charité. C'est une occupation bien digne d'une Dame Chrétienne d'employer son loisir et ses mains à travailler pour les pauvres. On n'est jamais oisif quand on connoît le prix du temps, quand on est véritablement Chrétien.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT LIBÉRAT MÉDECIN, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

HUNERIC, Roi des Vandales en Afrique, ayant succédé à son pere Genseric, l'un des plus cruels persécuteurs de la Religion Chrétienne, enchérit encore sur la cruauté de son pere dans la guerre qu'il fit aux Chrétiens. Son entêtement

pour l'Arianisme alla jusqu'à la fureur : il bannit d'abord quatre mille neuf cents soixante-six glorieux Confesseurs, tous consacrés au saint ministere des Autels ; il fit abattre ou profaner un nombre prodigieux d'Eglises, et fit mourir par les plus horribles supplices plus de quatre cents mille Martyrs, parmi lesquels saint Libérat fut un des plus illustres.

Il étoit de Carthage, habile Médecin, et d'une vertu si édifiante, qu'il passoit constamment pour le pere des pauvres, et pour un des plus zélés parmi les Chrétiens. Le Roi ayant ordonné par un Edit que tous les enfans fussent enlevés de chez leurs parens pour être élevés dans l'Arianisme, saint Libérat eut la douleur de se voir arracher deux de ses fils qu'il aimoit tendrement, et la consolation de se voir envoyé en exil avec le reste de sa famille.

Quelque tendresse qu'eût Libérat pour ses deux enfans, leur enlévement ne lui étoit sensible que par la crainte qu'il avoit qu'étant si jeunes il ne cédassent aux caresses ou aux menaces du persécuteur. La vue de ce danger alloit lui faire verser des larmes, lorsque sa femme aussi généreuse Chrétienne que son mari, et peut-être même plus hardie, s'appercevant de l'impression que cette dure séparation de ses enfans faisoit sur son cœur, arrêta sa trop grande sensibilité, en lui parlant en ces termes : Eh quoi! Libérat, voulez-vous donc perdre votre ame par l'amour que vous avez pour vos enfans? Ne pensez non plus à eux que s'ils n'avoient jámais été au monde; Jesus-Christ, pour l'amour duquel on nous les enleve, en prendra soin lui-même, et ne permettra pas qu'ils cédent à l'inhumanité du Tyran. N'entendez-vous pas qu'ils crient de toute leur force : *Nous sommes Chrétiens*. Consolons-nous, j'ai une forte confiance que Dieu agréera ces deux innocentes victimes,

Libérat rassuré par le courage de sa femme, fut tranquille, et ne pensa plus qu'à se préparer lui-même au sacrifice auquel il étoit destiné. Les Ariens qui avoient été témoins de la magnanimité de cette femme, la mirent dans une prison séparée de celle de son mari, et n'oublierent rien pour ébranler la constance et la foi de tous les deux par toutes sortes de tourmens et de ruses.

Les hérétiques désespérant de pervertir les généreux Confesseurs de Jesus-Christ, vinrent comme en triomphe dire à cette femme que son mari avoit obéi au commandement du Roi; qu'il s'étoit fait Arien, et avoit enfin abjuré la foi chrétienne. Frappée d'une nouvelle qu'on avoit eu soin d'assaisonner de toutes les apparences de vérité : Faites que je le voie, répond-elle, et après cela je verrai ce que j'aurai à faire. On la tire de la prison pour la mener au Tribunal où elle devoit être interrogée. En entrant dans la salle, elle apperçoit son mari chargé de chaînes, elle va à lui; et prévenue de ce qu'on lui avoit dit: Se peut-il faire, malheureux Apostat, lui dit-elle, que vous ayez été assez lâche et assez impie pour avoir renié votre Dieu? Quoi! pour un peu de satisfaction temporelle vous voulez périr éternellement! de quoi vous serviront vos richesses? Ces biens que vous posséderez encore quelques jours, ces vains honneurs dont on vous flatte vous délivreront-ils du feu éternel? et que donnerez-vous en échange pour vous-même? Elle continuoit ces reproches fondant en larmes, lorsque saint Libérat se doutant de la fourbe des Hérétiques : Je vois bien, lui dit-il, que les ennemis de Jesus-Christ ont été assez malins pour publier que j'ai renoncé ma foi : et vous avez été assez simple pour le croire. Rassurez-vous, ces chaînes dont j'ai l'honneur d'être chargé vous peuvent être un témoi-

gnage de ma foi; je suis Catholique, et rien ne sera jamais capable de me faire changer de croyance. L'imposture et la calomnie sont trop naturelles à l'hérésie pour n'être pas ordinaires aux Ariens. Nous avons tout sacrifié pour l'amour de Jesus-Christ; je me flatte que ce divin Sauveur nous fera la grace de terminer bientôt notre carriere par le martyre.

Saint Libérat et sa femme ayant fait triompher la foi chrétienne devant le Tyran, furent condamnés à perdre la vie dans les plus cruels supplices avec plusieurs autres généreux Confesseurs de Jesus-Christ, qui étoient dans la même prison. Ce qui fut exécuté. Ceux qui n'expirerent pas sur les échafauds, moururent en exil de pure misere.

Saint Victor Evêque de Vite, le témoin et l'historien de cette barbare persécution, raconte le martyre d'un jeune enfant de sept ans, qui fut arraché d'entre les bras de sa mere, et qui, malgré toutes les violences que lui faisoient ces barbares, crioit sans cesse: *Je suis Chrétien, je suis Chrétien.*

Le même saint Evêque ajoute qu'un malheureux Arien, nommé Touchar, ou Theucaire, autrefois Lecteur dans l'Eglise et Maître de Musique, et alors apostat, ayant apperçu douze Enfans de chœur mêlés avec ce grand nombre d'Ecclésiastiques qu'on menoit en exil, les arrêta; et comme ils avoient été ses disciples, il se flatta de les faire apostasier, ou par les menaces dont il se serviroit pour les intimider, ou par les caresses qui sont des piéges bien dangereux à cet âge: mais ni l'un ni l'autre ne purent ébranler leur foi. Ils parurent intrépides à la vue des plus horribles tourmens; les caresses des Hérétiques, et leurs flatteuses promesses, ne purent jamais amollir la fermeté de ces jeunes, mais généreux Confesseurs. On eut beau les rouer de

coups

coups de bâton ; on eut beau avoir la cruauté de rouvrir leurs plaies de temps en temps par de nouveaux tourmens, leur foi fut inébranlable ; et comme il est probable qu'ils moururent dans les tourmens, l'Église de Carthage, ajoute le saint Historien, les honore avec beaucoup d'affection, et les regarde comme douze Apôtres. Leur sort dans le Ciel, continue-t-il, a été égal ; ils y vivent ensemble de cette vie heureuse qui ne doit jamais finir, ils y chantent ensemble les louanges du Seigneur, et c'est en lui qu'ils se glorifient.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire pour plusieurs Martyrs non-Pontifes.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus ; ut qui gloriosos Martyres fortes in sua confessione cognovimus, pios apud te in nostra intercessione sentiamus. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, que ces glorieux Martyrs qui ont fait éclater leur constance dans la confession de votre nom, nous donnent des marques de leur charité pour nous, par les prieres qu'ils vous feront en notre faveur. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 2.

DIXERUNT impii : Opprimamus pauperem justum, et non parcamus viduæ. Circumveniamus ergo justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris, et improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ. Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum.

LES impies ont dit : Opprimons le juste dans sa pauvreté ; n'épargnons point la veuve ; faisons tomber le juste dans nos pieges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre maniere de vie ; qu'il nous reproche les violemens de la loi, et qu'il nous déshonore, en décriant les fautes de notre conduite ; il est devenu le censeur de nos pensées même.

Les plus célebres des anciens Peres, et singuliérement saint Augustin, parlent du livre de la Sagesse que les Grecs appellent la Sagesse de Salomon, comme d'un livre où le Saint-Esprit se fait sentir à toutes les paroles. Le texte Hébreu de ce livre ne se trouve plus depuis plusieurs siecles.

RÉFLEXIONS.

Opprimons le Juste. Il est devenu le censeur de nos pensées même par la pureté de ses mœurs, et par la régularité de toute sa conduite. Voilà tous les sujets de plainte que donnent aux impies les gens de bien; voilà ce qui met de si mauvaise humeur les libertins et les impies contre les dévots. La vertu est insupportable à qui n'en a point.

Qu'une dévotion feinte révolte les esprits, et excite l'indignation de tout le monde : rien de plus raisonnable; les hypocrites sont des objets de la haine de Dieu, et de l'aversion des honnêtes gens : mais que l'on se révolte contre la véritable piété, et que la vertu chrétienne souffre une espece de persécution au milieu même du Christianisme; ce sont-là de ces faits que la seule expérience rend croyables, et qui paroissent également opposés à la Religion et à la raison.

Une jeune personne désabusée de ces frivoles amusemens dont elle sent le vide, éclairée des lumieres surnaturelles, touchée de la grace, prend-elle le parti de la vertu : bon Dieu! que de fâcheux déboires à essuyer! que de dures mortifications à souffrir! que de piquans censeurs de cette nouvelle réforme! La victoire des passions n'est pas toujours celle qui coûte le plus : une vertu naissante n'est jamais plus à l'épreuve que quand elle est exposée aux malignes railleries des libertins, et, ce qui est encore

plus sensible, aux reproches indiscrets des personnes qui passent pour dévotes.

Qu'une autre personne du même âge, séduite malheureusement par ces dehors brillans qui enchantent, et par les flatteuses espérances dont le monde repaît ceux qui le servent, entre dans la voie large de la perdition, et se livre étourdiment aux plus pernicieuses maximes du monde : on n'en dit mot ; et pour peu qu'elle excelle dans ces qualités mondaines si dangereuses pour le salut, on la loue ; les parens sont les plus ardens à nourrir la passion, quoiqu'il en coûte pour fournir au luxe ; on lui sait bon gré dans la famille du parti qu'elle embrasse. Se distingue-t-elle au bal, à la danse : chacun lui applaudit ; tandis qu'une vertu édifiante déplaît, et devient souvent un sujet de risée. Brille-t-on dans le monde, c'est-à-dire, se perd-on avec faste et avec éclat ; c'est avoir de l'esprit, de l'habileté, du mérite. Mais un air de réforme et de modestie succede-t-il à ces airs vains et enjoués : c'est manque d'esprit, c'est mauvaise humeur, c'est petitesse de génie. Si des Païens pensoient et agissoient ainsi, ils feroient pitié. Mais que des Chrétiens éclairés des lumieres de la foi, instruits à l'école de Jesus-Christ raisonnent et agissent de la sorte : c'est un mystere d'iniquité où l'esprit se perd, mais qu'on ne comprendra que trop à la fin de la vie.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 21.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis ; et morte afficient ex vobis ; et cri-

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous serez livrés par votre pere et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis. Ils en feront mourir quelques-uns

tis odio omnibus hominibus propter nomen meum ; et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

d'entre vous, et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Cependant il ne se perdra pas un seul cheveu de votre tête. Par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

Des contradictions auxquelles doivent s'attendre les gens de bien.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que quelque amers que soient les déboires qu'on reçoit dès qu'on fait profession d'être solidement dévot, rien n'est plus avantageux aux gens de bien que cette multiplicité de contradictions, rien n'est plus salutaire. Elles servent de contre-poison contre le venin de l'amour-propre. Rien ne sert davantage à affoiblir, à amortir les passions.

Le remede est amer, il est vrai, mais il est efficace. Il est dur de se voir en butte à la malignité du cœur humain et à la raillerie. Si de tous les partis qu'il y a à prendre celui de la vertu étoit le plus mauvais, y trouveroit-on plus de contradictions, plus de traverses? A un petit nombre près de gens raisonnables qui louent votre résolution, et applaudissent secrétement à votre choix, combien d'injustes censeurs, de critiques malins qui interpretent sinistrement vos meilleures actions, et qui veulent que la légéreté, le dépit, un revers de fortune, la vanité, le désespoir soient toujours le motif principal de la réforme. Ce qui est plus étrange, c'est que peu s'en faut qu'on n'attribue à la dévotion tous les maux de la vie. C'est ainsi que les amis et la femme de Job attribuoient à la piété de ce saint homme une partie des malheurs qui

lui étoient arrivés. C'est à cette vie unie, à cette exacte probité, à l'assiduité à la priere, qu'on attribue toutes les maladies, tandis que les mondains usent et ruinent leur santé par une continuité accablante de contentions, de fatigues, et par toutes sortes d'excès; et personne qui se récrie. N'en soyons pas surpris, le monde n'aime que ce qui est à lui, et il hait tout ceux qui ne sont point du monde. Ces contradictions font l'éloge des personnes vertueuses. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Si Jesus-Christ a servi de but à la contradiction, quel serviteur de Dieu en sera exempt? Mon Dieu, que j'ai peu compris, encore moins goûté ce mystere!

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas seulement de la licence des libertins que la piété des gens de bien a à souffrir; Dieu permet, pour épurer la vertu de ses serviteurs, qu'elle soit exercée par ceux même qui en devoient être les admirateurs, les protecteurs et les modeles. Les privileges ne sont guere pour les plus fervens, les exemptions, les prédilections sont d'ordinaire en faveur des imparfaits. Chose étrange! chacun croit être en droit d'exercer la vertu d'un homme de bien; il n'est pas jusqu'au plus vil de ces censeurs libertins qui n'ose prendre la liberté de mettre votre vertu à l'épreuve.

On pese toutes les paroles, on critique toutes les actions, on interprete les intentions, on se fait même juge des pensées; et tandis qu'on passe tout aux imparfaits, on releve tout, on ne pardonne rien à une personne dévote. Cette dureté révolte: mais considérez que rien ne contribue tant à la perfection d'une ame pieuse, que les soins vifs et malins que tant de gens prennent de ne lui rien passer. On a tort de

regarder ces persécutions domestiques, ces contradictions comme des obstables fâcheux qui rendent le chemin de la vertu plus mauvais ; ce sont des épines, il est vrai, mais qui servent de haies, et qui écartent tout ce qui est ennemi et qui peut nuire.

Joseph ne fût jamais devenu la seconde personne de l'Egypte, si ses propres freres ne l'eussent persécuté. Ces vertus brillantes et applaudies sont d'ordinaire fort superficielles et peu solides ; ces climats où regne un printemps éternel ne sont féconds qu'en fleurs et en feuilles ; les hivers les plus longs sont ordinairement suivis de beaucoup de fruits.

Voulons-nous comprendre le prix et le mérite de ces petites croix ; ne perdons pas de vue nos modeles. Quel Saint sans persécutions, quelle ame fervente sans traverses ! Ces Héros Chrétiens dont le monde n'étoit pas dignes, ont tous été maltraités. Réjouissez-vous, dit le Sauveur, lorsque vous aurez un pareil sort ; ces épreuves, ces croix sont des assurances de la récompense.

Mon Dieu, que j'ai peu compris ce consolant mystere ! Qu'on est à plaindre quand on est du goût des mondains ! Non, Seigneur, je ne regarderai plus ces contrariétés, ces petites persécutions comme des disgraces ; faites par votre grace que j'en fasse un saint usage désormais.

Aspirations dévotes durant le jour.

Placeo mihi in contumeliis : in persecutionibus, in augustiis pro Christo. 2. Cor. 12.

Oui, Seigneur, bien loin de me plaindre jamais des contradictions qu'on trouve dans votre service, j'y trouverai désormais tout mon plaisir.

Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Job. 17.

Pourvu que je sois près de vous, mon Sauveur, je me mets peu en peine si l'on s'arme contre moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° MON fils, dit l'Esprit-Saint, lorsque vous entrerez dans le service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez-vous à bien des épreuves et à bien de petites contradictions. Ne vous plaignez donc plus si l'on vous traite avec mépris ou avec dureté depuis que vous avez pris le parti de la dévotion. Toute vertu flattée s'abâtardit. Ces frimats dans les voies de Dieu sont plus utiles qu'on ne pense. Le froid et les vents purifient l'air, et font mourir les insectes qui dans une saison plus douce ruinent tout. Ne donnez pas sujet aux imparfaits, par vos entêtemens, par votre immortification, par votre impolitesse, de décrier la dévotion, de la mettre à l'épreuve; mais quand on vous trouvera incommode, parce que vous êtes trop régulier; quand on vous trouvera à dire, parce que vous faites votre devoir, parce que vous êtes trop réservé, trop religieux, parce que vous réglez vos mœurs sur l'Evangile; bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien de vous en affliger. Si j'étois du goût des imparfaits, disoit saint Paul, je ne serois guere du goût de mon divin Maître. Rassurez-vous contre vos sensibilités et contre vos délicatesses, et regardez désormais comme une faveur insigne ces petites amertumes: elles sont un remede excellent contre le venin des passions. Prenez la résolution aujourd'hui d'être fidelle dans cette pratique. Ayez sans cesse présentes à l'esprit ces paroles de l'Apôtre saint Pierre: *Si quid patimini propter justitiam, beati* (a). Si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux.

2.° La persécution est avantageuse à la vertu, mais les persécuteurs sont à plaindre. Gardez-

(a) 1. *Petr.* 3.

vous bien d'en augmenter vous-même le nombre par des plaisanteries peu chrétiennes, ou par vos duretés envers les personnes pieuses. Que votre estime, que vos prédilections soient toujours pour la vertu. Avez-vous des domestiques, avez-vous des enfans, des sujets; êtes-vous en place: que vos inférieurs sachent que vous n'estimez ni l'esprit, ni les talens, ni les belles qualités, si la piété n'en est comme la base. Si vous avez une grace à accorder, une dispense à donner, une gratification à faire, que ce soit toujours en faveur des plus vertueux; la piété doit être toujours le premier titre: si l'on avoit soin de le faire valoir, sur-tout à l'égard des enfans et des domestiques, l'indévotion et la licence ne feroient pas tant de progrès. Parlez souvent avec éloge, en présence de vos inférieurs, du mérite de la vertu; prouvez l'estime que vous en faites par votre conduite. Applaudissez à l'exacte régularité et à l'édifiante piété de ceux qui donnent de si beaux exemples. Louez en présence de vos enfans la modestie, la piété, la régularité de ceux qui sont du même âge. Rien ne nuit tant à la perfection Religieuse que les égards que les supérieurs ont pour les plus imparfaits, tandis qu'ils ménagent si peu les plus fervens.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINTE CATHERINE DE SUEDE, VIERGE.

SAINTE Catherine fille d'Ulphon de Guthmarson, Prince de Néricie en Suede, et de la célebre sainte Brigitte, vint au monde vers l'an 1330. Sa mere voulut être elle-même sa nourrice, et cette bienheureuse enfant suça la piété avec le lait. L'amour de Dieu sembla prévenir l'usage

de la raison. Elle n'eut d'autre inclination dès le berceau que pour la vertu ; on remarqua en elle dès-lors une horreur extrême de tout ce qui blesse la modestie ; et le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, c'étoit de lui apprendre à prier Dieu.

Elle ne fut pas plutôt sevrée que sainte Brigitte, qui avoit découvert dans sa fille de si grandes dispositions pour la piété, la confia aux soins de la vertueuse Abbesse de Risberg, pour être élevée sous ses yeux dans son Monastere. A l'âge de sept ans, s'étant amusée à jouer avec ses compagnes dans un temps où son devoir l'appeloit ailleurs, elle en fut rigoureusement reprise la nuit en songe ; et fondant en larmes à son réveil, elle en conçut une douleur si vive, que pour punir cette légere satisfaction, elle s'interdit pour toujours toutes sortes de jeux, et ne viola jamais sa promesse.

Comme elle passoit pour la plus belle personne de son temps, et que son esprit, sa modestie et sa haute vertu la faisoient regarder comme la Princesse la plus accomplie de son siecle, à peine fut-elle nubile, qu'elle fut recherchée par les plus grands Seigneurs du Royaume ; et le prince son pere, sans consulter ses inclinations, et sans avoir égard à la résolution qu'elle avoit prise de consacrer à Dieu sa virginité, l'accorda en mariage à Egard, l'un des plus grands Seigneurs de Suede.

Catherine qui avoit toujours eu une soumission parfaite à la volonté de ses parens, se contenta de représenter à son pere le désir qu'elle avoit de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ ; mais on n'y eut point d'égard. Plein de confiance en la protection de la Reine des Vierges, elle donne son consentement sans donner son cœur, qu'elle avoit consacré à Jesus-Christ, espérant que ce divin Sauveur lui conserveroit l'auguste qualité de son Epouse.

En effet, le premier jour des noces notre Sainte parla à son nouvel Epoux avec tant d'énergie et d'éloquence du prix et du mérite de la chasteté, et sut si bien lui faire goûter le bonheur qu'il y a de conserver cette précieuse vertu, même dans le mariage, qu'Egard prévenu par une grace particuliere s'y rendit, et sur l'heure même ils s'engagerent tous deux par vœu à garder une perpétuelle chasteté, et à vivre en Anges dans une société conjugale.

Un acte si héroïque leur mérita de grandes graces du Seigneur. Dieu répandit dans leurs cœurs cette onction céleste qui dégoûte si fort du monde, et qui rend le joug du Seigneur si doux et si léger. N'ayant plus que le même esprit, leur cœur n'eut bientôt que le même objet. Ils s'excitoient par une sainte émulation à la priere, à la mortification et aux œuvres de charité. Catherine ne s'étudiant plus qu'à plaire à Jesus-Christ, retrancha dès le deuxieme jour toute parure trop mondaine. Sa modestie déplut à bien des gens. Le monde ne put voir sans dépit une réforme si chrétienne dans une Dame de cette qualité, et si jeune: un de ses freres, nommé Charles, homme vain et peu dévot, n'oublia rien pour l'en dégoûter; fades plaisanteries, paroles offensantes, malignes interprétations, mépris, tout fut mis en usage pour lui faire changer de conduite; toute la vengeance qu'en tira Catherine, fut d'inspirer le même esprit de réforme à sa belle-sœur.

Le Prince Ulphon son pere étant mort, sainte Brigitte sa mere accomplit le désir qu'elle avoit depuis long-temps d'aller à Rome pour y visiter les Lieux Saints. Un séjour qui lui donnoit lieu de satisfaire à loisir sa piété, lui fit bientôt oublier la Suede. L'éloignement d'une si vertueuse mere coûtoit trop à notre Sainte pour s'en voir séparée plus long-temps. Elle regardoit

Rome comme le Siege de la Religion, et le centre de la piété, ce qui fit croître le désir qu'elle avoit d'y aller rejoindre sa mere. En ayant obtenu le consentement de son mari, elle s'y rendit incessamment malgré tous les dangers d'un si long voyage.

La joie fut réciproque, et leur dévotion s'accrut bientôt par les exemples mutuels. La mere et la fille n'ayant qu'un même objet, passoient les jours dans les mêmes exercices. Les prieres sur les tombeaux des martyrs, la visite des pauvres, et les œuvres de charité occupoient tout leur loisir. Catherine n'avoit alors que dix-huit ans. Cette grande jeunesse jointe à une extraordinaire beauté, à laquelle la piété et la modestie donnoient un plus grand éclat, obligerent sa mere de la tenir un peu plus resserrée, dans une ville alors pleine d'écueils pour les jeunes gens, surtout depuis que les Papes avoient transporté leur Siege à Avignon, et qu'on y vivoit dans une grande licence. La nouvelle de la mort d'Egard mari de la Sainte, s'étant répandue, les plus grands Seigneurs d'Italie, charmés des belles qualités de cette jeune veuve, voulurent l'épouser. Le refus qu'elle en fit, fit prendre à quelques-uns la résolution de l'enlever de force; on aposta des gens armés, on lui tendit des pieges durant ses pélerinages de dévotion; mais le Ciel la protégea, et Jesus-Christ son divin Epoux la tira de tous les dangers par plusieurs miracles. Cependant l'ennemi du salut qui n'avoit rien pu gagner par tous ses artifices s'avisa d'une ruse qui faillit à lui réussir. La gêne où se trouvoit notre sainte dans son logis, le peu de liberté qu'elle avoit de visiter les saints Lieux, lui rendirent le séjour de Rome si ennuyeux qu'elle ne pensa plus qu'à retourner en Suede : sa mere et son Confesseur eurent beau lui représenter que ce dégoût de sa retraite étoit une tentation, la tristesse suivit de

près l'ennui. Un teint livide, des yeux éteints et enfoncés, une sombre pâleur faisoient tout craindre, lorsque sainte Brigitte, à qui le Seigneur avoit fait connoître le danger auquel s'exposoit sa fille, si elle s'en retournoit si-tôt en son pays, et le besoin qu'elle avoit de rester encore auprès d'elle, lui ordonna de redoubler ses dévotions et ses austérités, et de faire une priere en particulier à la sainte Vierge pour connoître ce que Dieu demandoit d'elle. Catherine obéit; et sa soumission fut bientôt récompensée. Elle crut voir en songe la Mere des miséricordes, qui avec un air sévere lui témoignoit qu'elle n'avoit ni secours ni protection à donner à une personne qui, oubliant ce qu'elle avoit promis à Dieu, ne soupiroit plus que pour son pays, et n'avoit le cœur occupé que du désir de voir ses proches. La correction eut son effet. Catherine ne fut pas plutôt éveillée que détestant sa lâcheté, elle alla se prosterner aux pieds de sa mere, et lui promit de lui obéir en tout, et de ne plus penser à son voyage.

Elle garda dès-lors une retraite plus serrée. Son jeûne devint continuel, et ses austérités augmenterent. Elle passoit tous les jours quatre heures en oraison, récitoit les Pseaumes Pénitentiaux avec beaucoup de dévotion, et elle ajouta plusieurs autres prieres aux Heures de la sainte Vierge, qu'elle n'oublia jamais de dire tous les jours depuis son enfance. A la priere succédoit le travail des mains, qu'elle n'interrompoit que pour faire l'aumône aux pauvres étrangers, pour lire quelque livre de piété, ou pour s'exercer à plusieurs autres œuvres de miséricorde.

Dégoûtée du monde, elle en perdit même le souvenir. Ses entretiens avec sa sainte mere étoient d'ordinaire sur la Passion de Jésus-Christ, et elle en étoit si attendrie que la seule vue du Crucifix la faisoit fondre en larmes. Ce fut pour satisfaire sa tendre dévotion qu'elle entreprit avec sa

mere le pélerinage de la Terre-Sainte. Elles eurent beaucoup à souffrir dans un si pénible voyage, qu'elles n'avoient entrepris que pour honorer les lieux consacrés par les sueurs et les souffrances de Jesus-Christ. La vue de ces saints Lieux arrosés des larmes et du Sang du Sauveur, les toucha si fort, que sainte Brigitte en tomba malade. Le désir qu'elle avoit de mourir à Rome les obligea de se rembarquer, et de hâter leur retour. A peine y furent-elles arrivées, que sainte Brigitte mourut. Catherine sentit vivement la mort d'une si sainte mere; et elle ne trouva sa consolation que dans sa propre vertu. Le corps fut enterré dans l'Eglise des Religieuses de Sainte-Claire au Monastere de Saint-Laurent. Cinq semaines après notre Sainte partit pour la Suede, emportant avec elle les Reliques de sa bienheureuse mere, que Dieu avoit déjà glorifiées par plusieurs miracles; et les ayant déposées dans le monastere de Watzsten, elle se renferma dans le Couvent des Religieuses de la même Abbaye, où sa ferveur, son humilité et ses austérités étonnantes donnerent un nouveau lustre à sa vertu. Toutes ces saintes Filles l'obligerent bientôt de se charger de leur conduite en qualité de Supérieure. Elle leur donna la regle de Saint-Sauveur qu'elle avoit prise et pratiquée à Rome durant vingt-quatre ans, sous la conduite de sa mere; et le Seigneur répandit abondamment ses bénédictions sur ce nouvel Institut.

Cependant les merveilles qui se faisoient tous les jours sur le tombeau de sainte Brigitte, porterent le Roi de Suede Albert, les Prélats et les Grands du Royaume à poursuivre sa canonisation, et sainte Catherine fut priée de retourner à Rome pour avoir soin de cette affaire. Elle fut reçue d'Urbain VI avec de grandes marques de distinction. Le schisme obligea le Pape de suspendre pour quelque temps les informations, ce qui

obligea notre Sainte de retourner en Suede dans sa chere solitude de Watzsten, où sa santé usée par les travaux de la pénitence s'affoiblissant sensiblement tous les jours, fit bien voir qu'elle étoit arrivée à la fin de sa carriere.

Il y avoit plus de vingt-cinq ans que notre Sainte se confessoit tous les jours, elle le fit durant sa maladie avec une nouvelle ferveur; et un dévoiement d'estomac ne lui permettant pas de recevoir la divine Eucharistie, elle se la fit apporter; et ce fut en sa présence, que renouvelant avec plus de dévotion ses actes de foi, d'espérance, de contrition et d'amour, elle rendit son ame à son Créateur, la veille de l'Annonciation de la sainte Vierge, âgée de quarante-neuf ans.

Elle étoit dans une si grande réputation de sainteté, que tous les Prélats voisins, et même Eric fils du Roi, voulurent assister à ses funérailles. Le Seigneur qui lui avoit donné le don des miracles pendant sa vie, la glorifia par un grand nombre d'autres après sa mort. L'an 1484 le Pape innocent VIII permit aux Religieux de Saint-Sauveur, autrement appelés de Sainte-Brigitte, de faire la fête de sainte Catherine, comme de leur seconde Fondatrice après sa mere.

La Messe en l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire pour une Sainte seulement Vierge.

L'Oraison qui suit est celle qu'on trouve dans un ancien Missel de Suede, écrit à la main, depuis plus de trois cents ans.

DOMINE Jesu-Christe, qui ex abundantia charitatis, dilectam tibi Catharinam in exemplum fidelium morum sanctimo-

SEIGNEUR Jesus-Christ, qui, par une surabondance de charité, avez donné à tous les Fidelles dans la personne de la B. Catherine, un modele

nia mirabiliter declarasti ; ejus meritis, et intercessione, fac nos tibi devota conversatione et placitis moribus deservire : Qui vivis, etc.

de vertu, par la sainteté de ses mœurs ; faites que par son intercession et par ses mérites nous ayons le bonheur de vous servir et de vous plaire par la régularité de notre conduite, et par la pureté de nos mœurs. Vous qui vivez et regnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES : Qui gloriatur, in Domino glorietur Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exibere Christo.

MES Freres : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une vierge sans tache.

Les faux Apôtres qui tâchoient de séduire les Fidelles de Corinthe, n'oublioient rien pour décrier saint Paul, jusqu'à dire qu'il avoit un air bas et contemptible ; tandis qu'ils se prônoient fort les uns les autres, et qu'ils relevoient leur mission et leurs talens. Saint Paul dans cet endroit de sa Lettre fait voir combien les louanges qu'on se donne sont vaines. Dieu seul nous connoît tels que nous sommes ; on ne doit se glorifier qu'en lui.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Tout autre sujet de se glorifier est vain et frivole. On s'énorgueillit de ce qui humilie.

Quand on remonte jusqu'à la source, on a honte de sa propre vanité.

S'énorgueillir, regarder les autres avec mépris, parce qu'on a un bisaïeul qui avoit du mérite, ou parce qu'on trouve dans de vieux parchemins, dans de vieux registres le nom qu'on porte et les armes qu'on a : fut-il jamais une plus sotte gloire ? Désabusons-nous ; le mérite est personnel, les vertus ne sont pas héréditaires; il est plus glorieux de transporter à sa postérité, pour ainsi dire, une noblesse que l'on n'a pas reçue, que de la devoir à ses ancêtres. La noblesse a ses prérogatives de distinction que Dieu autorise; on lui doit du respect: mais elle ne fut jamais un titre d'ostentation et d'orgueil.

Un rang que donne une charge qu'on a achetée, donne-t-il droit de regarder avec mépris ceux qui ne sont pas placés si haut que vous ? La modestie sied bien à tous les états, mais elle est encore plus respectable dans les personnes de distinction. L'orgueil au contraire est toujours plus odieux, et il se fait toujours voir de plus loin dans une place plus élevée. Quel mérite plus artificiel, plus vain, plus frivole que celui qui ne porte que sur des terres, sur des meubles, ou sur des revenus ?

Quelle plus pitoyable vanité que d'être fier, hautain; que de s'en faire accroire, parce qu'on a un beau carrosse, de beaux chevaux, un grand train, une belle livrée ! A la vérité si tout cela donne de la gloire, elle est du moins bien partagée avec tout ce qui la procure; et Dieu veuille que la personne qui s'en glorifie n'en ait pas la plus petite part !

Une parure magnifique donne de la fierté, et inspire ordinairement de l'orgueil; mais en fut-il jamais un plus mal fondé, et plus vide ? On s'estime plus que les autres, parce qu'on est plus habillé, avec plus de faste et de luxe; mais

quand on a besoin de tant de dorure, et d'un si grand étalage pour se faire estimer, est-on fort estimable ! Et quand on aura donné à l'habileté de l'ouvrier la louange qu'elle mérite, et aux étoffes le prix qu'elles ont, que restera-t-il pour la personne qui les porte, si elle n'a pas d'autre mérite que celui d'avoir des meubles précieux, et un riche ajustement ? *In vestitu ne glorieris unquam* (a).

Mais on a beaucoup d'esprit : si cela est, on a donc peu de vanité. L'orgueil n'est que rarement le vice des grands génies. Une vertu extraordinaire, un mérite accompli, une personne qui a de grandes qualités, a toujours une grande modestie. Ceux qui méritent le plus d'être estimés, s'estiment d'ordinaire le moins eux-mêmes. Il n'y a guere que des génies plats, des esprits fort bornés, des ames basses qui soient sujets à cette enflure de cœur, par laquelle l'homme se grossit lui-même, et réhausse son idée. Certainement on doit être bien foible, on est bien mince quand on ne se nourrit que de fumée et de vent. *Gloriantes ad quid valebimus.* Ceux qui se vantent tant, ne sont d'ordinaire bons à rien. Le mépris qu'on fait d'autrui, prouve toujours qu'on manque de lumieres et de sagesse. La bonne estime qu'on a de soi-même est une maladie de l'esprit et un déréglement du cœur. On aime la gloire, on soupire après la gloire, on la recherche ; c'est-là l'objet et le mobile de cette fiere passion. Eh, Seigneur ! où peut-on la trouver cette véritable gloire, qu'à votre service ? N'est-elle pas dès cette vie l'apanage de vos fidelles serviteurs. Malgré l'envie et la malice des libertins, l'estime est un tribut, pour ainsi dire, que la raison est forcée de payer à la vertu chrétienne. Heureux, ô mon Dieu, qui ne sait se

(a) *Eccl.* XI.

glorifier que dans vous ; heureux qui met toute sa gloire à vous plaire ! Quel homme plus digne du respect et de l'estime des hommes, que celui qui vous plaît ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso, et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes, et dormierunt. Medià autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clau-

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voila l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva, et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma

se est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes: Domine, Domine: aperi nobis. At ille respondens ait: Amen dico vobis, neseio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

la porte. Après cela les autres vierges vinrent aussi, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité; je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Du péché mortel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le péché mortel est le plus grand de tous les maux, et à proprement parler, le seul mal qu'il y ait à craindre. Perte de biens, d'honneurs, de santé; disgraces, accidens fâcheux, vous coûtez bien de soupirs et de larmes, et vous causez bien de mauvaises heures et de chagrins! cependant, si avec tous ces malheurs on est homme de bien, si l'on est en état de grace, on est digne du respect des Anges même, on est heureux. Et au contraire, eût-on tout à souhait, fût-on le plus heureux homme du monde, si l'on est en état de péché mortel, qu'est-on aux yeux de Dieu, qui seul connoît parfaitement le mérite de toutes choses? Un objet d'horreur, l'objet de son indignation et de sa colère; comprenons par-là quelle est la malice du péché mortel. Qu'un homme meure pauvre, méprisé, disgracié, il est heureux s'il est sans péché mortel; mais que devient à la mort le plus grand Monarque de l'univers, le plus heureux homme du siecle, s'il meurt dans le péché!

Considérez que tous les malheurs qui sont arrivés depuis le commencement du monde, que ce déluge de maux qui inonda toute la terre,

les guerres, la peste, les incendies, les maladies, et cent autres fléaux; que la damnation éternelle de tant d'ames; que l'enfer même, ce centre où se trouvent rassemblés tous les maux, tout cela n'est que l'effet d'une faute mortelle: jugez de-là quel mal c'est que le péché mortel.

On ne pouvoit pas voir des créatures plus nobles ni plus parfaites que les Anges; et cependant un seul péché mortel, qui n'étoit qu'un consentement donné à une pensée d'orgueil, et qui ne dura qu'un moment, précipite dans les enfers, et condamne au supplice éternel un si grand nombre de créatures si excellentes, qui pouvoient rendre à Dieu tant de gloire durant toute l'éternité, et que Dieu avoit faites singuliérement pour sa gloire. Concevons après cela, s'il est possible, ce que c'est qu'un péché mortel: ce péché qu'on commet si aisément, et presque sans remords; ce péché si universel dans tous les âges de la vie; ce péché qu'on commet même en riant et sans regret.

Mon Dieu, savons-nous notre Religion? en avons-nous seulement une teinture? On s'apprivoise avec le péché, et le moindre péché mortel est le plus grand mal, le seul mal même qu'il y ait dans le monde. Et l'on vit un moment dans le péché!

SECOND POINT.

Considérez que quelque terrible que soit la peine dont Dieu punit le péché, elle n'en égale jamais toute la malice.

Un seul péché de désobéissance prive le premier homme de la justice originelle, le prive de tous les dons surnaturels, et lui attire à lui-même et à toute sa postérité, cette multitude presque infinie de toutes sortes de maux, qui nous feront gémir jusqu'à la fin des siecles. Voilà déjà six mille ans que Dieu se venge; sa ven-

geance n'est point encore satisfaite; elle durera autant que le monde; et le feu de l'enfer, que cette colere a allumé, durera une éternité; concevons encore une fois, s'il est possible, par de si terribles effets, la malice de la cause qui les produit.

Combien de personnes d'une vertu distinguée, riches en mérites, arrivées à un degré sublime de sainteté, sont malheureusement damnées pour un seul péché mortel!

Qu'on ait vécu des soixante, des quatre-vingts ans dans l'exercice de la pénitence; qu'on ait pratiqué les actes des plus héroïques vertus; qu'on ait converti tout l'univers; qu'on ait même fait des miracles, un seul péché mortel détruit, anéantit, pour ainsi dire, en un moment tout cela; en un moment on est dans la disgrace de Dieu; en un moment on devient horrible à ses yeux: et si l'on meurt dans ce péché, on devient éternellement l'objet fatal de sa colere et de ses vengeances.

Il est donc vrai que le péché n'est pas seulement le seul mal, à proprement parler, mais qu'il ne peut pas y avoir un autre mal: et le regarde-t-on comme tel? Hélas! le péché plaît, le péché a des charmes, et l'on pourroit dire que bien des gens ne trouvent du goût dans les plaisirs qu'autant qu'ils sont, pour ainsi dire, assaisonnés de quelque péché. Ne suis-je pas de ce nombre? Quelle horreur ai-je eu jusqu'ici du péché? Hélas, Seigneur! si je consulte ma facilité à le commettre, et le peu de douleur que j'ai eu de l'avoir commis, que dois-je penser, que puis-je dire?

Je déteste, ô mon Dieu, mon aveuglement, j'admire, j'adore votre bonté et votre patience. Pardonnez-moi mes désordres passés; ma douleur va paroître par ma pénitence. Le péché est

le seul mal que j'aie à craindre ; ce sera aussi le seul que je craindrai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Amplius lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me. Psal. 50.

Effacez mon iniquité, Seigneur, et si j'étois assez heureux pour être déjà purifié, lavez-moi encore de plus en plus, purifiez-moi encore davantage.

Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ! Gen. 39.

Seroit-il possible, ô mon Dieu, que je pusse jamais commettre un si grand mal, et me résoudre à vous offenser !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *Fuyez le péché comme un serpent*, dit le Sage, *car si vous vous en approchez, il vous piquera* (b). N'ayez de l'horreur désormais que pour le péché. Les maladies, la perte des biens, les adversités, et les plus fâcheux accidens de la vie méritent peu le nom de mal, puisque tout cela peut être utile. Ne désirez rien, n'entreprenez rien qu'avec cette salutaire crainte ; et faites plusieurs fois le jour, du moins tous les matins, cette belle priere de l'Eglise : *Domine Deus omnipotens, tuâ nos hodie salva virtute, ut in hac die ad nullum declinemus peccatum, sed semper ad tuam justitiam faciendam nostra procedant eloquia, dirigantur cogitationes et opera : per Christum Dominum nostrum.* Seigneur Dieu tout-puissant, daignez me conserver ce jour par votre grace, afin que je ne commette aucun péché ; mais que toutes mes pensées, mes paroles et mes actions ne tendent qu'à accomplir votre sainte volonté,

(b) *Eccl.* 21.

et soient toutes selon les regles de votre justice. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ. Ainsi soit-il.

2.° Ce n'est pas assez d'avoir de l'horreur du péché, il faut encore avoir soin d'inspirer cette horreur à tous ceux qui sont sous notre conduite. La plupart des enfans seroient aussi saints qu'un saint Louis, si tous les parens étoient aussi religieux que la Reine Blanche. Cette pieuse Princesse ne passoit point de jour qu'elle ne dît plusieurs fois au jeune Roi : Mon fils, quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerois mieux cependant vous voir mort, que de savoir que vous dussiez commettre un seul péché mortel durant votre vie. Profitez de cette instruction; imitez cet exemple. Ne passez aucun jour sans faire une pareille leçon à vos enfans; prévenez même leur raison pour leur inspirer cette horreur du péché, et cette crainte salutaire. Que de gens vivroient dans l'innocence, que de familles seroient heureuses si l'on se faisoit un devoir d'inspirer de bonne heure aux enfans cette horreur du péché!

VINGT-CINQUIEME JOUR.

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

LE mystere de l'Incarnation qui s'accomplit au moment que l'Ange l'eut annoncé à la sainte Vierge, et qu'elle y eut donné son consentement, doit être regardé comme le principe de tous nos mysteres, le fondement de notre Religion, la base de notre foi, le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, la premiere source de notre bonheur, et le mystere par excellence, comme parle saint Paul, de la bonté et de la charité de Dieu envers

le protecteur de sa virginité, le tuteur et le nourricier du Fils qui devoit naître d'elle seule.

Elle demeuroit dans la petite ville de Nazareth en Galilée (*d*). Ce fut-là que l'Ange lui apparut, dans le temps, dit saint Bernard, qu'invisible au reste des créatures, elle s'immoloit à son Dieu dans la ferveur de la plus sublime contemplation. Cet Envoyé céleste, plein de respect et de vénération pour celle qu'il regardoit déjà pour sa Souveraine, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de graces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Cette salutation contenoit l'éloge le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais ; car c'étoit l'assurer qu'elle étoit remplie des dons du Saint-Esprit, qu'elle possédoit toutes les vertus dans le souverain degré, qu'elle étoit comblée de bénédictions, et qu'il n'y avoit point de créature qui fût plus agréable aux yeux de Dieu qu'elle.

La vue d'un Ange sous la forme d'un homme causa d'abord quelque frayeur à la plus pure des Vierges. Sa pudeur la fit rougir, et elle parut se troubler. L'Ange s'en étant apperçu, la rassure : Ne craignez point, Marie, lui dit-il, car vous avez trouvé grace devant Dieu ; il va vous donner un Fils, et il veut que cela se fasse sans blesser votre pureté virginale. Vous concevrez ce Fils dans votre sein, vous le mettrez au monde, et vous le nommerez Jesus, il sera grand en toute maniere ; et les grandes merveilles qu'il opérera, le feront assez connoître pour le Fils du Très-Haut ; et comme votre Fils il descendra de David, puisque vous êtes du Sang Royal ; mais ce n'est point par le droit de succession qu'il doit monter sur le Trône ; la souveraineté lui est due par bien d'autres titres. Comme vrai Fils de Dieu, il dominera sur tous les peuples de l'univers ; sa

(*d*) *Hom.* 3. *sup.* Missus est.

Couronne ne sera pas de même nature que celle des Rois de la terre. Il fondera une nouvelle Monarchie. Ce sera dans l'Eglise du Dieu vivant, dans la mystérieuse Maison de Jacob qu'il régnera sans successeur, puisque l'empire de ce grand Roi n'aura point d'autres bornes pour son étendue que l'univers; point d'autre terme pour sa durée, que l'éternité même.

Il est aisé de concevoir quels furent alors les sentimens de la plus humble de toutes les créatures. Elle ne pouvoit comprendre que Dieu eût pu jeter les yeux sur elle pour l'accomplissement d'un si grand mystere. D'ailleurs la qualité de mere l'effrayoit, tant elle avoit à cœur celle de vierge ; c'est ce qui l'obligea de demander, comment cela se feroit : ce qu'elle n'auroit pas demandé, dit saint Augustin, si elle n'eût pas fait vœu d'être toujours vierge : *Quod profecto non diceret, nisi virginem se ante vovisset* (e).

L'Ange, pour la satisfaire, lui déclara que Dieu seul seroit le Pere de ce Fils dont il vouloit qu'elle fût la Mere; qu'elle n'auroit point d'autre Epoux que le Saint-Esprit, qui étant la vertu du Très-Haut, formeroit miraculeusement dans elle le fruit qu'elle devoit porter, et rendroit sa virginité encore plus pure; qu'enfin l'Enfant qui naîtroit d'elle s'appelleroit et seroit véritablement le Fils de Dieu, en qui résideroit corporellement toute la plénitude de la Divinité, tous les trésors de la sainteté et de la sagesse divine. Apprenez, ajouta-t-il, la merveille que Dieu vient de faire en faveur de votre cousine Elisabeth : on n'espéroit plus qu'à son âge elle pût avoir des enfans, cependant elle est enceinte de six mois. Rien n'est impossible au Tout-Puissant, et celui qui a pu donner un Fils à une femme âgée après tant d'années de stérilité, en peut bien donner un à une vierge.

(e) *Lib. de Virgin.*

Pendant que l'Ange parloit, Marie éclairée d'une lumiere surnaturelle comprit toute l'économie et toutes les merveilles de cet ineffable mystere; et s'anéantissant devant Dieu : Voici, s'écria-t-elle, la servante du Seigneur; puisqu'il n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur moi, quelqu'indigne que j'en sois, que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse. A ce moment heureux l'Ange disparut, et le Saint-Esprit forma, du sang très-pur de la très-sainte Vierge, un corps parfaitement beau; et ayant créé la plus belle ame qui fût jamais, Dieu unit l'un et l'autre substantiellement à la personne du Verbe, qui par-là se fit chair : *Et verbum caro factum est* (f). A ce moment tous les Anges adorerent cet Homme-Dieu; à ce moment le sein de la plus pure des Vierges devint le sanctuaire du Verbe Incarné; à cet heureux moment furent accomplies toutes les Prophéties qui promettoient le Messie : *Hodie Davidicum est impletum oraculum* (g), dit saint Grégoire de Néocésarée. Alors s'accomplit cet oracle du Prophete David : *Gaudebunt campi, et omnia ligna silvarum à conspectu Domini, quoniam venit :* Toute la nature a tressailli de joie au moment que cet Homme-Dieu a paru sur la terre. *Hodie qui est, gignitur* (h), dit saint Jean Chrysostôme; c'est en ce jour que celui qui est avant tous les siecles, a été conçu dans le temps; et que quoiqu'essentiellement immuable il est devenu ce qu'il n'étoit pas en se faisant homme, sans rien perdre de ce qu'il étoit en qualité de Dieu : *Qui est, fit id quod non erat; nec cum deitatis jacturâ factus est homo.* En ce jour, dit le savant Gerson, ont été exaucés les vœux de tant de saints Patriarches, qui ne soupiroient qu'après la venue du Messie : *Hodie completa sunt omnia desideria.* C'est ici la principale fête de la très-sainte Trinité, puisqu'il n'est

(f) *Joan.* 1. (g) *Hom.* 1. (h) *De divin. generat.*

point de jour où elle ait opéré de si grandes merveilles : *Hodie primum est principale totius Trinitatis festum.* Que de mysteres dans un seul, et que de merveilles dans ce mystere ! Dans Jesus-Christ, un Homme-Dieu ; dans Marie, une Vierge Mere de Dieu ; et dans nous, en faveur de qui se font toutes ces merveilles, de légitimes enfans de Dieu.

Oui, mes Freres, disoit saint Augustin (*i*), *Talis fuit ista susceptio, quæ Deum hominem faceret, et hominem Deum :* L'effet de cette Incarnation a été tel, que l'homme s'est vu dans Jesus-Christ élevé jusqu'à Dieu, et que Dieu dans ce même Jesus-Christ s'est vu réduit à la forme d'un homme. Un Dieu vrai homme, et cet homme vrai Dieu. Deux natures, la divine et l'humaine unies en une même personne. Nulle confusion entre les deux natures dans cette unité de personnes. Le Verbe s'est fait chair ; et par cette union réelle et substantielle du Verbe avec l'humanité, le Verbe Incarné s'est rendu propres toutes les miseres naturelles de l'homme, et l'homme est entré en participation de toutes les grandeurs de Dieu. Mystere ineffable, soumission d'esprit nécessaire : car, comme dit saint Chrysostôme, ne demandons pas ici par quelle vertu et de quelle maniere le Verbe Eternel a élevé la nature humaine à une si noble alliance : *Neque hic quæritur quomodo hoc factum sit, aut fieri potuerit* (k). L'ordre de la nature cede toujours à tout ce que Dieu veut : *Ubi enim Deus vult, ibi naturæ ordo cedit.* Dieu a voulu se faire homme, il l'a pu, il l'a fait, et tout cela pour sauver les hommes : *Voluit, potuit, descendit, salvavit.* Quel fonds de pieuses réflexions et de sentimens d'admiration, d'amour et de reconnoissance dans cet ineffable mystere !

Mais, si les humiliations étonnantes du Verbe,

(i) *Serm. de Ann. Mar.* (k) *De divin. generat.*

disent les Peres, sont un si grand sujet d'admiration, la sublime élévation de Marie à l'auguste qualité de Mere de Dieu, ne nous découvre guere moins de merveilles. Une Vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu a engendré avant tous les siecles dans l'éternité. Marie devenue dans le sens propre et naturel Mere de Dieu, et par cette divine maternité, Marie, dit saint Bernard, a autorité sur son Dieu, et Dieu est soumis à Marie : *Utrinque miraculum.* Deux grands prodiges : un Dieu obligé envers Marie à tous les devoirs naturels d'un fils envers sa mere ; Marie en possession, à l'égard de ce Dieu-Homme, de tous les droits qu'a une mere sur son fils, de tous les biens, pour ainsi dire, de ce fils. Ne nous étonnons pas après cela d'entendre dire à saint Augustin, que parmi les pures créatures rien n'est égal à Marie. *Taceat, et contremiscat omnis creatura*, s'écrie le célebre Pierre Damien (l), *et vix audeat aspicere ad tantæ dignitatis immensitatem.* Que toute créature se taise, soit saisie d'une respectueuse frayeur à la vue de cette immense dignité que nulle pure créature ne sauroit comprendre. Ne craignez pas d'en dire trop, disoit le savant Chancelier de Paris, lorsque vous parlez des grandeurs de Marie. Riche des seuls biens de son Fils, inférieure à son Dieu, elle sera toujours supérieure aux plus magnifiques éloges des Anges et des hommes. *Quidquid humanis potest dici verbis minus est à laude Virginis* (m).

Ne soyons pas surpris de ce concours unanime des Peres de l'Eglise à publier les grandeurs ineffables de la Mere de Dieu au jour de son Annonciation. Cette maternité divine renferme elle seule tous les éloges ? *Hoc solum de beata Virgine prædicare*, dit saint Anselme, *quod Dei Mater est, excedit omnem altitudinem quæ post Deum*

(l) *Serm. de Nativ. Mar.* (m) *Serm. de Concept.*

dici et cogitari potest. Dire seulement que la bienheureuse Vierge est Mere de Dieu, c'est l'élever au-dessus de toutes les grandeurs qu'on peut dire ou imaginer au-dessous de Dieu. C'est-là la source et comme le titre primordial de tous ses privileges; de-là cette Conception immaculée, cette virginité sans exemple, cette plénitude de graces sans mesure, cette sublimité, cette universalité de vertus. De-là tous ces titres pompeux et consolans de Reine du Ciel et de la terre, de Mere de miséricorde, de refuge des pécheurs. Donnez à Marie, disoit saint Bernard, écrivant aux Chanoines de Lyon, donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent; dites qu'elle a trouvé pour elle et pour nous la source de la grace; dites qu'elle est la médiatrice du salut, et la restauratrice des siecles; c'est ce que toute l'Eglise publie. *Magnifica gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum; hæc mihi de illa cantat Ecclesia* (n).

En devenant Mere de Dieu, dit saint Laurent Justinien, elle est devenue l'échelle du Paradis, la porte du Ciel, l'avocate du monde, et la véritable médiatrice de Dieu et des hommes (o): *Paradisi scala, Cœli janua, interventrix mundi, Dei atque hominum verissima mediatrix* (p).

Il y a des Apôtres, s'écrie saint Anselme, il y a des Patriarches, des Prophetes, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges; ce sont tous de puissans intercesseurs auprès de Dieu, et je compte beaucoup sur leurs prieres; mais, Vierge sainte, *Quod possunt omnes isti tecum, tu sola potes sine illis omnibus:* ce qu'ils peuvent tous ensemble avec votre toute-puissante protection, vous le pouvez seule sans leur suffrage. *Quare hoc potes?* continue-t-il: Pourquoi cela? *Quia Mater es Salvatoris nostri:* C'est parce que vous êtes la

(n) *Epist.* 174. (o) *Serm. de Ann.*
(p) *Orat.* 43. *ad S. Virg. Mar.*

Mere de notre Sauveur, l'Epouse de Dieu même, la Reine du Ciel et de la terre, la souveraine Maîtresse de tout l'univers : *Sponsa Dei*, *Regina Cœli et terræ*, *et omnium elementorum.* Si vous ne dites mot en ma faveur, nul de toute la Cour céleste qui plaide ma cause auprès du Souverain Juge : *Te tacente*, *nullus orabit*, *nullus juvabit.* Mais dès que vous paroîtrez vous intéresser à mon salut, tous prieront d'abord pour moi : *Te orante*, *omnes orabunt*, *omnes juvabunt.*

Combien de fois, dit le célebre Abbé de Celles, la miséricorde de la Mere obtient la grace de la conversion à ceux que la justice du Fils étoit sur le point de condamner aux feux éternels : *Sæpè quos justitia Filii potest damnare*, *Matris misericordia liberat* (q). Quel sujet de confiance dans cette Mere de miséricorde, ajoute-t-il, puisque nous pouvons dire qu'en devenant Mere de Dieu, elle est devenue la distributrice des graces de son Fils, et que notre salut est entre ses mains : *Thesauraria gratiarum ipsius*, *salus nostra in manu illius est.*

Tels ont été les sentimens de tous les Saints pour la Mere de Dieu, telle a été de tout temps la foi de l'Eglise. Il n'y a que les Hérétiques qui n'ont jamais pu souffrir qu'on lui rendît le culte religieux qui lui est dû. Nul ennemi du Fils, qui ne l'ait été de la Mere. C'est elle qui a écrasé la tête du Serpent (r); il ne faut pas s'étonner si elle en est si fort haïe. Comme le mystere de l'Incarnation est le fondement de la Foi, nul blasphême que l'enfer n'ait vomi contre ce divin Mystere.

Les Ariens nioient la divinité du Verbe; les Nestoriens, l'union substantielle du Verbe avec la chair, admettant deux personnes; les Eutychiens ne reconnoissoient dans Jesus-Christ qu'une seule nature; les Monothélites ne lui donnoient

(q) *Præf. contemp.* (r) *Gen.* 3.

qu'une volonté, et les Marcionites un corps fantastique. Nul de ces traits empoisonnés qui par contre-coup ne portât contre l'auguste qualité de Mere de Dieu dans Marie. L'Eglise a foudroyé dans ses Conciles ces impies erreurs, et anathématisé ces Hérétiques, parmi lesquels nul n'a paru plus ennemi de la maternité divine, que l'impie Nestorius. Ce Patriarche de Constantinople se laissant emporter par l'esprit d'orgueil, osa effrontément disputer à Marie l'auguste qualité de Mere de Dieu; et pour couvrir ou adoucir la malignité de son erreur, il n'est point de titres spécieux et honorables qu'il ne lui accordât hors celui de *Theotocos*, Mere de Dieu, qui est le principe et la base de tous les autres. L'Eglise qui voyoit que refuser cet auguste titre à la Mere de Dieu, c'étoit détruire tout le mystere de l'Incarnation, prit la défense de ce point essentiel avec toute la force et l'ardeur de son zele. Elle assembla le célebre Concile d'Ephese, l'an 431. Nestorius y fut excommunié, dégradé, toutes ses erreurs anathématisées; on y déclara comme un des principaux articles de foi que Marie étoit dans le sens le plus naturel Mere de Dieu; que cette croyance, aussi ancienne que l'Eglise, ne souffroit point de *maligne* interprétation; et que le titre de Mere de Dieu seroit un terme consacré contre l'hérésie Nestorienne, comme celui de consubstantiel l'avoit été contre l'hérésie Arienne. On ne sauroit s'imaginer avec quelle alégresse et quelle réjouissance ce jugement de l'Eglise universelle à la gloire de la très-sainte Vierge fut reçu. Le fait est trop remarquable pour être oublié ici.

Le jour où l'on devoit conclure et prononcer sur la divine maternité de Marie étant arrivé, tout le peuple parut dans les rues, remplit les places publiques, se tint autour de ce fameux Temple dédié à Dieu en l'honneur de la Vierge,

où les Peres du Concile étoient assemblés, et au moment que la décision fut publiée, et qu'on entendit que Marie étoit maintenue dans la juste possession du titre de Mere de Dieu, toute la Ville retentit d'acclamations et de cris de joie, et ces transports d'alégresse furent si vifs et si universels, que les Peres sortant pour se séparer, furent comblés de bénédictions et conduits en triomphe par tout le peuple. On brûloit des pastilles dans les rues où ils devoient passer; l'air fut éclairé de feux; rien ne manqua à la pompe de cette réjouissance commune, ni à l'éclat de la glorieuse Victoire que Marie avoit remportée sur ses ennemis et ceux de son Fils. Tant il est vrai, s'écrie saint Bonaventure, que cette pieuse tendresse, ce culte religieux envers la Mere de Dieu, ont été de tout temps communs à tous les vrais Fidelles. La dévotion à la sainte Vierge est née avec l'Eglise, elle a été de tout temps regardée comme une marque visible de prédestination: *Qui acquirunt gratiam Mariæ, agnoscentur à civibus Paradisi; et qui habuerit hunc caracterem, adnotabitur in libro vitæ* (s). Ce n'est point ici, dit saint Bernard, une présomptueuse confiance qui nourrisse le relâchement; c'est un culte religieux, c'est une pieuse confiance, fondée sur la puissante protection de la Mere de Dieu, et soutenue par la régularité d'une vie chrétienne. La fin malheureuse de l'impie Nestorius fit bientôt voir à quoi doivent s'attendre les ennemis de la sainte Vierge.

On croit que ce fut dans le saint Concile d'Ephese que saint Cyrille qui y avoit présidé au nom du Pape saint Célestin, composa, avec tous les autres Peres, cette belle priere adressée à la Mere de Dieu, que l'Eglise a adoptée: *Sainte Marie, Mere de Dieu, priez pour nous pauvres*

(s) *Bonav. in Psal.* 91.

pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

La Fête de l'Annonciation a été de tout temps fort célebre dans l'Eglise. Elle étoit déjà fixée au vingt-cinquieme de Mars du temps de saint Augustin, auquel jour, selon une ancienne et vénérable tradition, dit ce Pere, on croit que Jesus-Christ a été conçu, et est mort. *Sicut à majoribus traditum suscipiens Ecclesiæ custodit authoritas, octavo Kalendas Aprilis conceptus creditur quo et passus* (t).

Le dixieme Concile de Tolede, tenu l'an 656, appelle la solennité de ce jour la Fête par excellence de la Mere de Dieu, la grande Fête de la sainte Vierge : *Festum sanctæ Virginis, Genitricis dies, festivitas Matris.* Car quelle plus grande Fête de la Mere de Dieu, disent les Peres de ce Concile, que l'Incarnation du Verbe ! *Nam quod festum est Matris, nisi Incarnatio Verbi !* L'incompatibilité du deuil de l'Eglise dans un temps de pénitence et de Passion où tombe d'ordinaire l'Annonciation, avec la joie et la solennité qui conviennent à cette grande Fête, obligerent les Peres de ce Concile de la transférer au temps de l'Avent, où l'Office de l'Eglise est presque tout du Mystere de l'Incarnation et de l'Annonciation de la Vierge. L'Eglise de Tolede la fixa au dix-huitieme de Décembre, et celle de Milan au Dimanche qui précede immédiatement la Fête de Noël. Mais vers le neuvieme siecle l'Eglise Romaine ayant remis la Fête de l'Annonciation à son propre jour, qui est le vingt-cinquieme de Mars, presque toutes les autres Eglises particulieres s'y sont conformées, ne laissant pas la plupart de faire encore une Fête particuliere en l'honneur de la sainte Vierge le dix-huitieme de Décembre, qu'on

(t) *Baro. tom. 5. ad an. 431. De Tri. l. 4 cap. 5.*

nomme d'expectation ou d'attente; c'est ce qu'on appelle en France la semaine de préparation.

On remarque que l'Angleterre même, depuis son malheureux schisme, a continué d'observer la Fête de l'Annonciation, et de la chomer d'obligation le vingt-cinquieme de Mars comme auparavant, avec un jeûne et une veille, un Office public du jour, et une collecte particuliere. C'est de ce jour qu'elle commence son année Ecclésiastique.

Le Mystere de ce jour étoit trop intéressant pour ne pas servir de titre de distinction à plusieurs sociétés Religieuses.

Le célebre et pieux Institut des Servites ou Serviteurs de la sainte Vierge, qui commença à Florence vers l'an 1232, et qui depuis près de cinq cents ans donne au Ciel de si grands Saints, et à l'Eglise de si grands hommes; ce saint Ordre est fondé sous le titre de l'Annonciade ou Annonciation; nul titre ne convenant mieux à un Ordre singuliérement dévoué à servir et à honorer la sainte Vierge, que celui qui signifie l'heureux moment où elle est devenue Mere de Dieu.

Il y a en France et en Italie des Religieuses qui portent le même nom, et qu'on appelle aussi les Célestes, ou les Filles Bleues, parce qu'elles sont vêtues de bleu. Le parfait oubli du monde et la profonde solitude dont ces saintes Filles font profession, servent beaucoup à nourrir cet esprit intérieur et cette douce piété qui regnent dans cet Ordre, et qui le rendent si digne du nom qu'il porte de l'Annonciade, ou Annonciation.

Il y a à Rome dans l'Eglise de Notre-Dame de la Minerve une pieuse Société fondée, l'an 1460, par le Cardinal Jean de Turrecremata, sous le titre de l'Annonciade, pour marier de pauvres filles, et pour donner une dot à celles que Dieu appelle à l'état Religieux. Cette Archiconfra-

ternité est devenue si riche par les libéralités des Souverains Pontifes, et par les legs pieux, qu'elle établit tous les ans quatre cents pauvres filles. C'est le Pape lui-même qui va en cérémonie distribuer les cédules de ces dots le vingt-cinquieme de Mars.

L'an 1639 l'illustre Mere Jeanne Chezard de Matel fonda à Avignon, avec l'approbation du Saint-Siege, l'Ordre des Religieuses du Verbe-Incarné, dont la fin principale est d'honorer continuellement, par une tendre piété et par une charité très-ardente, ce divin Verbe fait chair dans le sein de la plus pure et de la plus sainte des Vierges, et de lui préparer de chastes Epouses par la pieuse et admirable éducation qu'elles se font un devoir, selon leur Institut, de donner aux jeunes filles que Dieu appelle à l'état Religieux. On peut dire que leur ferveur et leur édifiante piété soutiennent avec éclat la dignité d'un si auguste titre, et leur méritent la qualité de Filles du Verbe-Incarné.

Amédé VIII, Duc de Savoie, changea, en 1434, l'Ordre de Chevalerie du Lac-d'amour en celui de l'Annonciade, et fit mettre l'image de la sainte Vierge en la place de saint Maurice, et au lieu des lacs d'amour il fit mettre des cordelieres, avec les paroles de la Salutation Angélique. Ce qui fait assez voir qu'il n'y a point d'état dans le monde Chrétien qui n'ait une vénération singuliere pour ce premier de tous les mysteres, le principe et la source de notre bonheur.

C'est ce même esprit de piété et de reconnoissance qui porta le Pape Urbain II à ordonner, l'an 1095, dans le Concile de Clermont où il présidoit en personne, que les Clercs diroient le petit Office de la Vierge, déjà introduit chez les Moines par le Bienheureux Pierre Damien, et qu'on sonneroit trois petits coups de la cloche,

et par trois fois, le matin, à midi, et le soir, pour avertir les Fidelles de dire l'*Angelus*, c'est-à-dire, de faire une petite priere à la sainte Vierge, qui commence par le mot *Angelus*, et qu'on appelle autrement le Pardon, parce que les Papes Jean XXII, Calixte III, Paul III, Alexandre VII, Clément X, et les autres Souverains Pontifes ont accordé de grandes Indulgences à tous ceux qui récitent dévotement cette priere trois fois le jour.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui de Beatæ Mariæ Virginis utero Verbum tuum, Angelo nuntiante, carnem suscipere voluisti: præsta supplicibus tuis, ut qui verè eam Genitricem Dei credimus, ejus apud te intercessionibus adjuvemur. Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

O DIEU, qui avez voulu que votre Verbe prît chair des entrailles de la bienheureuse Vierge Marie, au moment que l'Ange lui en porta la nouvelle; accordez à nos prieres, que comme nous croyons d'une ferme foi qu'elle est véritablement Mere de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 7.

IN diebus illis: Locutus est Dominus ad Achaz, dicens: Pete tibi signum à Domino Deo tuo, in profundum inferni, sive in excelsum supra. Et dixit Achaz: Non petam, et non tentabo Dominum. Et dixit: Audite ergo, domus David: Nunquid parum vobis est, molestos esse hominibus, quia molesti estis et Deo meo? Propter

EN ce temps-là: le Seigneur parla à Achaz, et lui dit: Demandez au Seigneur votre Dieu, qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre, ou du plus haut du Ciel. Achaz répondit: Je ne demanderai point de prodige, et je ne tenterai point le Seigneur. Et Isaïe dit: Ecoutez donc, maison de David: Ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans

hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum, et eligere bonum.

lasser encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un prodige. Une Vierge concevra ; et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.

Le Prophete Isaïe étoit Prince du Sang Royal, de la maison de David, étant fils d'Amos qui étoit frere d'Amasias Roi de Juda. Il commença de prophétiser vers la fin du regne d'Ozias, près de huit cents ans avant Jesus-Christ, et continua durant le regne de ses successeurs Joatham, Achaz et Ezechias, de sorte qu'il a prophétisé presque un siecle entier. Il a prédit tous les mysteres du Sauveur du monde, sa Conception miraculeuse et sa naissance d'une Vierge, les merveilles de sa vie, l'ignominie de sa mort, la gloire de sa Résurrection ; et tout cela d'une maniere si précise et si claire, que saint Jérôme a eu raison de dire qu'il le regardoit comme l'Evangéliste et l'Apôtre du Sauveur.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur parla à Achaz. Nos iniquités peuvent bien allumer la colere de Dieu, mais elles ne sauroient étouffer sa miséricorde. Achaz étoit un Roi impie. Ses crimes avoient attiré de grands fléaux sur tout le Royaume. Ses ennemis avoient désolé toutes ses Provinces, après avoir tué plus de cent vingt mille hommes, et fait plus de deux cents mille prisonniers. Tant de malheurs avoient humilié ce Roi ; mais ils ne l'avoient pas rendu plus humble, ni moins irréligieux. Réduit aux dernieres extrémités, le Prophete l'exhorte d'avoir recours à Dieu, et de mettre en lui seul toute sa confiance. Ce malheureux Prince refuse

de le faire, et Dieu prend occasion, pour ainsi dire, de son manque de foi pour donner à son peuple de nouvelles preuves de sa bonté. Tandis que tout étoit dans la désolation, et qu'il sembloit que Dieu avoit oublié et rejeté son peuple, il lui renouvelle la promesse qu'il avoit faite de lui donner un Sauveur, et lui en donnne un indice le plus singulier et le mieux marqué qu'on eût jamais pu demander ou attendre. O qu'il est vrai que Dieu n'oublie pas qu'il est pere, quelque irrité qu'il soit par la rebellion de ses enfans! qu'il est vrai qu'il n'oublie pas sa miséricorde, lorsqu'il est le plus en colere! *Dum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (a). Une Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Le prodige est singulier et ineffable; il est prédit huit cents ans avant qu'il arrive. Cet étonnant prodige est arrivé. La réponse que fait Marie à l'Ange, l'étonnement où est Joseph son Epoux de sa grossesse; tout démontre invinciblement la virginité de cette merveilleuse Mere. Marie a conçu et enfanté ce Dieu fait homme, *Qui in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (b): Qui a été vu sur la terre, et qui a conversé avec les hommes. Demandez un plus grand prodige ou dans le Ciel, ou sur la terre, pour affermir votre foi. Mais n'en seroit-ce pas un encore plus étonnant de manquer de foi après l'accomplissement de ce grand prodige? Les Infidelles sont malheureux, les Juifs sont bien à plaindre; mais les Hérétiques seront-ils moins rigoureusement punis? et les Chrétiens libertins et impies, qui profanent leur foi par le déréglement de leurs mœurs, et déshonorent leur Religion par leur conduite, doivent-ils s'attendre à être moins malheureux?

(a) *Hab.* 3. (b) *Baruch.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. I.

IN illo tempore: Missus est Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen Virginis Maria. Et ingressus Angelus ad eam dixit: Ave, gratiâ plena: Dominus tecum: Benedicta tu in mulieribus. Quæ cùm audisset turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. Et ait Angelus ei: Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum: Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus: et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. Dixit autem Maria ad Angelum: Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? Et respondens Angelus dixit ei: Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideòque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. Et ecce Elizabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua; et hic mensis

EN ce temps-là : Dieu envoya l'Ange Gabriël dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge qui avoit pour Epoux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette Vierge se nommoit Marie. L'Ange étant entré chez elle lui dit : Je vous salue, vous qui êtes pleine de grace : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes. A ces paroles de l'Ange elle se troubla, et elle songeoit à ce que vouloit dire cette sorte de salut. Marie, ne craignez point, lui dit l'Ange, vous avez trouvé grace devant Dieu ; vous allez devenir enceinte, vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jesus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son pere : il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son regne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il ? Car je ne sais ce que c'est que d'avoir commerce avec un homme. L'Ange lui répondit : Le Saint-Esprit viendra en vous d'en-haut, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre ; et c'est pour cela que le saint Enfant qui naîtra de vous, sera appelé Fils de Dieu.

est sextus illi, quæ vocatur sterilis: quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.

Voilà même que votre cousine Elisabeth est devenue grosse d'un fils en sa vieillesse; et celle qu'on appelle stérile, est à présent dans son sixieme mois: car rien n'est impossible au regard de Dieu. Marie dit alors: Voici la servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de l'Incarnation.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ s'il étoit possible que Dieu portât plus loin l'amour qu'il a pour les hommes, que de se faire homme pour leur témoigner plus sensiblement son amour.

En bonne foi, si Dieu nous eût laissé le choix de lui demander une preuve sensible de cet amour, *Pete tibi signum* (c), se fût-on jamais avisé de lui en demander une pareille? Nous fût-il même jamais venu en pensée de vouloir que Dieu se fît homme, et que nous devenant semblable en tout, au péché près, il sentît toutes nos miseres, pour compatir davantage à toutes nos infirmités? Cependant ce prodige que nous n'eussions jamais osé demander, cette merveille que la raison humaine auroit traité d'extravagance, c'est ce miracle que la Sagesse Divine a opéré, pour nous prouver jusqu'à quel excès Dieu nous aime: sommes-nous convaincus de cet excès de charité? et quelle est notre reconnoissance?

Quel intérêt avoit le Seigneur à notre redemption? Quel avantage lui revenoit-il de se rendre semblable à nous pour nous faire part de sa

(c) *Isaï.* 7.

gloire? Ignoroit-il qu'il n'obligeoit que des ingrats; que quelques frais qu'il fît, que quelque charité qu'il eût, que quelque exemple qu'il nous donnât, le monde seroit toujours son ennemi, et qu'il y auroit sans cesse des libertins et des impies dans le monde : et rien n'est capable de le dégouter d'un peuple si indigne de ses bienfaits?

Videte qualem charitatem dedit nobis Deus (d). Voyez, hommes ingrats; voyez quel amour le Pere céleste nous a marqué dans cet adorable Mystere, de vouloir qu'on nous appelle, et que nous soyons en effet enfans de Dieu, le peuple chéri de cet Homme-Dieu, ses cohéritiers, ses freres! Le Verbe divin n'a pu se revêtir de la chair de l'homme, sans contracter avec les hommes la plus étroite affinité. Un Dieu qui s'humilie jusqu'à s'anéantir lui-même, pour ainsi dire, en devenant enfant, assujetti à toutes les infirmités naturelles des enfans, et cela pour l'amour des hommes! Croyons-nous cette merveille! Sommes-nous beaucoup sensibles à cet ineffable bienfait?

Eh, Seigneur! ce ne sont pas vos humiliations, ni toutes les merveilles que vous opérez dans cet admirable Mystere qui m'étonnent. Quelque incompréhensibles qu'elles soient à l'esprit humain, ma raison me dit que vos vues, vos desseins sont au-dessus de mes lumieres; mais ce qui révolte ma raison même, c'est que les hommes croient ce mystere, et ne vous aiment point. Et après toutes ces réflexions, ne serai-je point moi-même de ce nombre?

SECOND POINT.

Considérez que si notre amour et notre reconnoissance doivent être extrêmes pour cet Homme-Dieu, quelle doit être notre confiance, notre vénération, notre tendresse pour sa divine Mere?

(d) *Joan.* 3.

Une pure créature peut-elle être élevée à une plus haute dignité ? Quel ouvrage créé, quelles célestes Intelligences qui ne soient au-dessous de la Reine des hommes et des Anges ?

Mais ce qui nous intéresse encore davantage, c'est que si son pouvoir égale sa dignité de Mere de Dieu, sa tendresse pour nous égale son crédit. Devenue Mere de miséricorde, en devenant Mere de Dieu, quelle charité envers tous les pécheurs ? quelle libéralité en faveur de tous ceux qui l'invoquent ! Mon Dieu, que cette vérité est consolante !

On sait que Jesus-Christ seul a racheté le monde par son sang, mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu a été formé de la substance même de Marie, et par conséquent que Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon ; et c'est sur quoi l'Eglise s'est fondée pour lui donner la qualité de Médiatrice et de Réparatrice des hommes. Marie prend trop de part, elle a trop d'intérêt à notre salut pour regarder de sang froid notre perte. Quel doit être notre dévouement et notre dévotion pour la Mere de Dieu, qui est en même temps la nôtre ! Quel culte plus religieux, et quelle doit être notre confiance : *Vita, dulcedo, spes nostra.* Elle est pour nous une source de vie ; elle est dans cette terre d'exil notre consolation ; elle est au milieu de tous les dangers notre espérance jusqu'à la fin des siecles. Malgré le chagrin de l'hérésie, l'Eglise la réclamera et la saluera sous toutes ces augustes mais consolantes qualités : et avec une pareille protectrice, avec une telle Mere, nous vivons dans l'indigence des biens spirituels, nous languissons dans les voies du salut, nous avons le malheur de nous égarer et de nous perdre ! A qui faut-il s'en prendre ?

Dans ce grand jour où Marie est déclarée Mere

de Dieu, rendons-lui les hommages qu'elle mérite ; allons au pied des Autels lui jurer une fidélité inviolable ; et lui renouveler les saintes protestations du plus respectueux et du plus parfait dévouement.

C'est ce que je fais dès ce moment, Mere de mon Dieu, Vierge très-sainte ! Couvert de confusion, et le cœur serré d'un vif regret et d'un amer repentir d'avoir si mal répondu jusqu'ici à vos excessives miséricordes, je viens encore plein d'une nouvelle confiance vous demander plus que jamais votre puissante protection auprès de votre cher Fils, et me dévouer pour toujours à votre service. Soyez ma bonne mere, et obtenez-moi les graces nécessaires pour avoir toutes les vertus qui font le caractere de vos véritables enfans.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ora pro nobis, Sancta Dei Genitix.
Mere de Dieu, priez pour nous.
Vita, dulcedo, spes nostra, salve.
Je vous salue, Vierge sainte, source de vie, douce consolation dans cet exil, et après Dieu, toute mon espérance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ENTRE toutes les prieres que l'Eglise adresse à la très-sainte Vierge, celle qui lui est la plus agréable, qui peut nous être la plus utile, c'est la salutation Angélique, qu'on nomme communément l'*Ave Maria*. C'est proprement le Saint-Esprit qui est l'Auteur de cette priere ; elle ne contient que les paroles dont l'Ange Gabriël se servit lorsqu'il lui annonça le Mystere de l'Incarnation, celles de sainte Elisabeth au jour de sa visite ; et la priere que fit toute l'Eglise assemblée à Ephese au jour du

triomphe de la Mere de Dieu ; c'est un précis des grandes merveilles que Dieu a faites en sa faveur, et des grands secours que nous attendons de cette Mere de miséricorde. Aussi nul Saint à qui cette priere n'ait été familiere ; l'Eglise commence et finit l'Office divin par cette priere. L'*Ave Maria*, dit le dévot Thomas à Kempis, est la terreur des esprits de ténebres, et elle a toujours été la priere favorite de tous les Saints. Saint Anathase, dans le Sermon qu'il a fait de la Mere de Dieu, dit que toutes les Hiérarchies célestes répetent sans cesse dans le Ciel cette salutation Angélique. Saint Ephrem l'appelle pour ce sujet l'Hymne et le Cantique des Anges. Et saint Jean de Damas dit qu'il suffit de la réciter, pour être comblé de consolation. Les Hérétiques ne sont pas de cet avis, la salutation Angélique est trop glorieuse à la Mere de Dieu ; elle est trop agréable au Seigneur, et trop avantageuse aux Fidelles pour être de leur goût. L'enfer l'a en horreur, elle est formidable aux démons : peut-elle n'être pas réprouvée par les ennemis de l'Eglise ? « Lorsque » je dis l'*Ave Maria*, dit saint François dans » la troisieme partie de ses Opuscules, les » Anges et les Saints se réjouissent dans le Ciel, » et les Justes sur la terre ; l'enfer frémit, et » les démons prennent la fuite : et comme la » cire fond devant le feu, et la poussiere est » dissipée par le vent ; ainsi, à l'invocation du » nom de Marie, toute l'armée des malins Esprits » est mise en déroute. » Que l'*Ave Maria* soit désormais votre priere de tous les jours, et même de toutes les heures. C'est une pieuse pratique très-utile de la réciter toutes les fois que l'horloge sonne. Les personnes vertueuses qui mettent tout à profit pour le Ciel, sanctifient toutes leurs actions par cette sainte priere. Quand on entre dans sa chambre, ou qu'on en

sort, au commencement de toutes ses actions, à la fin de toutes ses prieres, le soir avant que de prendre son repos, le matin après le signe de la croix, au moment qu'on s'éveille; partout l'*Ave Maria*, dit saint Bernard, est une priere bien propre à attirer mille bénédictions du Ciel; enseignez-la à vos enfans et à vos domestiques, on peut dire que c'est une priere de précepte. Le Mystere de l'Incarnation dont elle est un mémorial; les graces nécessaires pour mener une sainte vie, et pour faire une sainte mort, qu'on demande à Dieu par l'intercession de celle qui en est la distributrice; tout cela fait voir l'excellence de cette priere, et en fait sentir l'utilité. Mais ayez soin de la faire avec toute l'attention, le respect et la dévotion qu'elle demande. On fait d'ordinaire sans fruit les prieres qu'on fait souvent, parce qu'on s'accoutume à les faire sans attention et sans goût; corrigez dès ce jour ce défaut, et ne récitez jamais l'*Ave Maria* sans faire réflexion que c'est la sainte Vierge que vous saluez comme la Reine du Ciel et de la terre, et que vous priez comme le refuge des pécheurs.

2.° L'*Angelus* est une priere à la sainte Vierge qui se fait réguliérement trois fois le jour, lorsqu'on sonne trois petits coups de la cloche; et par trois fois, pour avertir tous les Fidelles de s'acquitter de ce devoir de reconnoissance et de Religion. Peu de pratiques de piété plus anciennes ni plus indispensables. Comme le Mystere de l'Incarnation est la source de tous les autres, et le principe de notre salut, l'Eglise veut que trois fois chaque jour ses enfans unissent leurs voix pour remercier le Pere des miséricordes de cet insigne bienfait; elle fait chaque fois trois petites prieres en l'honneur des trois adorables Personnes de la très-sainte Trinité, qui ont concouru d'une maniere particuliere à cet ineffable Mystere; et

comme c'est dans la sainte Vierge que s'est opéré ce Mystere, c'est en son honneur que la priere se fait. Le premier *Ave Maria* est précédé par ces paroles de l'Eglise, qui renferment toute l'économie du Mystere de l'Incarnation au moment que l'Ange en apporta la nouvelle à la sainte Vierge : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ, et concepit de Spiritu sancto.* L'Ange du Seigneur vint annoncer à Marie qu'elle seroit Mere de Dieu, et elle conçut par l'opération du Saint-Esprit. Le second *Ave Maria* suit ces paroles de la sainte Vierge, par lesquelles elle donne son consentement, qui étoit dans l'ordre de la divine Sagesse, comme une condition du Mystere : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum :* Voici la servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi. Enfin, le troisieme *Ave Maria* est précédé par les paroles de l'Evangile qui expriment l'Incarnation du Verbe : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* ; Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous. Ce n'est point ici une simple priere de dévotion, c'est une priere de devoir ; c'est pour cela que par toute la Chrétienté l'Eglise en fait avertir chaque fois les Fidelles. Quelle faute pour ceux qui s'en dispensent ! Combien de gens semblent aujourd'hui avoir honte de s'acquitter de cet acte de Religion ! Cela prouve combien il y a peu de Religion parmi les gens du monde. Faites-vous une loi dès ce jour de ne point manquer à un devoir si juste. Que votre priere du matin finisse toujours par l'*Angelus*. Dites l'*Angelus* à midi, quelque part que vous vous trouviez ; et si vous n'entendez pas les coups de la cloche qui en avertissent, fixez cette sainte priere ou au commencement, ou à la fin de votre dîné. Enfin, si vous n'êtes pas averti le soir par les coups de la cloche, commencez toujours la priere du soir par l'*Angelus*. On appelle cette priere le Pardon, parce

qu'on gagne des Indulgences en la récitant. Les Souverains Pontifes sachant combien cette priere est agréable au Seigneur, et avantageuse aux Fidelles, ont répandu abondamment les trésors de l'Eglise en faveur de tous ceux qui la feroient assidument avec dévotion et avec respect. Le Pape Urbain II, comme on a déjà dit, étant au Concile de Clermont, auquel il présidoit en personne l'an 1095, ordonna qu'on sonnât l'*Angelus* chaque jour. Le Pape Jean XXII étant à Avignon, accorda vingt jours d'Indulgence à tous ceux qui feroient cette sainte priere. Le Pape Calixte en augmenta le nombre, pour augmenter la dévotion. Le Pape Paul III accorda des Indulgences encore plus amples. Le Pape Alexandre VII accorda même une Indulgence pléniere aux Missionnaires de la Compagnie de Jesus. Et le Pape Clément X étant prié par le Roi Très-Chrétien de rendre cette grace commune à toute l'Eglise, accorda 1.° dix ans d'Indulgence toutes les fois qu'on diroit l'*Angelus*; 2.° Une Indulgence pléniere à ceux qui n'ayant pas manqué de le dire trois fois le jour durant un mois, se confesseroient et communieroient le jour qu'il leur plairoit du mois suivant. 3.° Le même Pape accorda la même Indulgence pléniere pour l'heure de la mort, à ceux qui auroient assidument pratiqué cet exercice de piété durant leur vie. Avez-vous besoin d'autres motifs pour être exact désormais à garder régulierement cette pieuse pratique? Gardez-vous bien de vous en acquitter avec nonchalance; ne recitez jamais l'*Angelus* avec précipitation; dites-le toujours avec respect; et qu'un ridicule respect humain, une sotte honte ne vous empêchent jamais d'être et de paroître Chrétien.

VINGT-SIXIEME

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT LUDGER, PREMIER EVÊQUE DE MUNSTER.

SAINT Ludger, originaire de Frise, issu d'une famille des plus distinguées de tout le pays, vint au monde vers l'an 743. Son pere Thiadgrim et sa mere Lifeburge ayant reconnu dans le jeune Ludger une inclination particuliere à la vertu, et beaucoup de dispositions pour les Lettres, l'envoyerent à Utrecht, âgé de treize à quatorze ans, pour y être élevé sous le Missionnaire saint Grégoire, Disciple de saint Boniface Martyr.

Ludger avoit un esprit excellent, un naturel doux, des manieres aisées, un air gracieux, un cœur noble et comme naturellement porté au bien. Avec de si heureuses dispositions, il fit en peu de temps de merveilleux progrès et dans la science des Saints, et dans les Belles-Lettres. Ayant accompagné Alubert qui alloit se faire sacrer Evêque à Yorck, il y fut ordonné Diacre. Engagé plus particuliérement au service des Autels, il redoubla son zele pour sa perfection. Il s'appliqua avec une nouvelle ferveur à acquérir toutes les vertus Ecclésiastiques et Religieuses : il y réussit. Alberic successeur de saint Grégoire, parfaitement instruit du mérite extraordinaire de notre Saint, l'envoya dans le pays d'Over-Issel pour rétablir l'Eglise de Deventer, que les Saxons Infidelles avoient ruinée après la mort de saint Lebwin, son fondateur. Ludger fit bientôt voir ce que peut le zele d'un saint Missionnaire ; les misérables restes du paganisme furent abolis, et l'Eglise fut bientôt rétablie.

Albéric ayant été sacré Evêque, ordonna Prêtre

saint Ludger, malgré les oppositions que fit son humilité à la vue d'une dignité respectable aux Anges même. Le nouveau Prêtre ayant été envoyé en Frise, en devint bientôt l'Apôtre; mais ce ne fut pas sans beaucoup de travaux. Il y souffrit tout ce qu'ont coutume d'éprouver les hommes apostoliques, quand il travaillent à défricher une terre inculte. Les bénédictions abondantes que Dieu répandit sur ses travaux, et les grands fruits qu'il en tira, adoucirent bientôt ses peines. Dans moins de sept ans la plus grande partie de ce peuple idolâtre fut converti à la Foi de Jesus-Christ; et tout alloit devenir Chrétien, si Wittikin, Duc de Saxe, encore Païen, n'eût obligé notre Saint de sortir du pays durant la cruelle persécution qu'il fit à l'Eglise.

Saint Ludger chassé de son cher troupeau, alla se consoler dans le saint Monastere du Mont-Cassin; tâchant de se dédommager, par ses prieres continuelles et par ses excessives austérités, de l'interdiction de son zele. Dieu exauça bientôt ses vœux. L'Empereur Charlemagne ayant subjugué toute la basse Saxe, et porté le Duc à se convertir, saint Ludger sortit de sa solitude, animé d'une nouvelle ferveur; et tout cédant à l'efficace de sa parole, et à la force de ses œuvres, il porta la parole de Dieu jusqu'à l'embouchure du Weser, et dans tous les cinq Cantons maritimes de la Frise. La Foi de Jesus-Christ triomphant dans tous ces vastes pays, il y fonda un monastere de Bénédictins, pour servir comme de fort et d'arsenal à cette Eglise naissante.

Les grands fruits que fit ce nouvel Apôtre dans toute la Westphalie, porterent l'Archevêque de Cologne Hildebaud à l'élever à l'Episcopat. La seule proposition qu'on lui en fit l'alarma. Il représenta, il pria, il s'en défendit, et mit tout

en usage pour faire mettre à sa place quelqu'un de ses Disciples dont il exaltoit le mérite. On n'eut aucun égard à sa répugnance ; il fallut obéir, et au choix de l'Archevêque, et à l'ordre de l'Empereur. Saint Ludger fut sacré Evêque de Mimigerneford, qui signifie, gué de la riviere de Mimigard, et qui prit peu après le nom de Munster, qui signifie Monastere de Chanoines Réguliers; parce que le Saint y fit bâtir un célebre monastere dont l'Eglise lui servoit de Cathédrale. Il joignit à ce nouveau Diocese les cinq Cantons de la Frise orientale, qu'il avoit convertis à la foi. Il bâtit encore une nouvelle Abbaye dans la basse Saxe, est c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Cloître de Saint-Ludger dans le Duché de Brunswick.

Sa nouvelle dignité d'Evêque ne servit qu'à augmenter l'austérité de sa vie, et à donner un nouvel éclat à sa haute vertu. Devenu le Pasteur de tous ces peuples, il en fut encore le pere. Sa douceur et son affabilité, soutenues d'une piété édifiante, apprivoiserent bientôt les esprits les plus intraitables et les plus durs. Nul qui ne se rendît ou à ses paroles, ou à ses exemples; et se faisant tout à tous par une charité universelle, il les gagna bientôt tous à Dieu.

Ses revenus furent aux pauvres, et sa table fut toujours la leur ; il ne cessa jamais de porter sous l'habit de Prélat un très-rude cilice ; son jeûne fut continuel, et son abstinence au milieu de ces repas même de charité, qui renouveloient les Agapes, alloit jusqu'à l'excès.

Sa vertu avoit trop d'éclat pour le mettre à l'abri de la jalousie et de la calomnie. La frugalité de sa table, sa tendresse pour les pauvres, son humilité, sa modestie déplurent à ceux qui étant moins élevés que lui, vivoient avec plus de faste et de somptuosité. On n'oublia rien pour le décrier auprès de Charlemagne, comme un

homme peu habile, et qui avilissoit sa dignité. Ce grand Prince qui n'avoit rien tant à cœur que de voir fleurir la Religion, et qui étoit persuadé que les exemples édifians des Prélats font une merveilleuse impression sur l'esprit et sur les cœurs des peuples, fut fâché en apprenant les plaintes qu'on lui faisoit de notre Saint. Le saint Evêque fut obligé de venir à la Cour pour se justifier. Il se logea près du Palais. Le lendemain le Chambellan de l'Empereur le vint avertir d'aller parler au Prince. Le Saint qui récitoit alors son Office, voulut l'achever, et ainsi il se fit attendre. Ses adversaires ne manquerent pas de se prévaloir de cette conduite pour autoriser leur accusation. L'Empereur lui ayant demandé pourquoi après avoir été mandé trois fois il n'avoit pas d'abord paru : J'ai cru, mon Prince, répond le Saint, avoir obéi en cela même à votre Majesté. Et comment, repart l'Empereur ? C'est que je récitois mon Office, répond saint Ludger, et je prie très-humblement Votre Majesté de se souvenir que lorsqu'elle me fit l'honneur de me choisir pour être Evêque, Elle me recommanda de préférer toujours le service de Dieu à celui des hommes, sans en excepter celui du Prince. Cette réponse fut si agréable à l'Empereur, qu'il ne voulut point qu'il se justifiât sur tous les autres chefs dont on avoit voulu lui faire un crime, et le renvoyant comblé d'honneurs, l'exhorta à avoir toujours le même zele pour son troupeau, et la même ardeur pour le service de Dieu.

Le don des miracles dont Dieu l'honora, rendit encore plus fructueux ses travaux apostoliques. La Frise, le Brabant, la Saxe et la Westphalie lui paroissoient un champ trop étroit pour contenter sa charité et son zele. Ayant connu par un esprit de prophétie les ravages que les Normands de Danemarck et de Norwege devoient

faire un jour dans cette nouvelle Chrétienté, il étoit sur le point d'y aller prévenir les ennemis de la Foi par de nouvelles missions, lorsque le Seigneur le trouvant chargé de mérites voulut le récompenser.

Sa derniere maladie, quoique longue et violente, ne diminua rien de sa ferveur. Il ne manqua aucun jour de réciter son Office, et de faire plusieurs autres prieres; et quoiqu'épuisé, et accablé de douleurs très-aiguës, il dit la Messe tous les jours. Le dernier jour de sa vie ne fut pas le plus vide, ni le moins laborieux. C'étoit le Dimanche de la Passion, le vingt-cinquieme de Mars. Il prêcha de grand matin dans l'Eglise de Coesfeld; après y avoir dit le dernier adieu à son peuple, il alla à l'Eglise de Billerberck à deux lieues de-là, il y dit la Messe, prêcha encore à tout le peuple, sacrifiant ainsi à Dieu ce qui lui restoit de voix et de force; et ayant prédit à ceux qui l'accompagnoient qu'il mourroit la nuit suivante, il ne pensa plus qu'à consommer son sacrifice par un accroissement d'amour de Dieu et de charité pour le prochain. En effet, ce fut dans ce saint exercice qu'il finit sa sainte vie, un peu après le minuit, vingt-sixieme de Mars, vers l'an 809. Son corps fut porté en grande cérémonie au Monastere de Saint-Sauveur de Werden; comme il l'avoit ordonné, et Dieu continua de le rendre célebre par des miracles.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut beati Ludgeri Confessoris tui atque Pontificis, veneran-

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solennité de votre

da solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

Confesseur et Pontife saint Ludger, l'esprit de piété, et le desir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Romains. Chap. 10.

FRATRES: Testimonium perhibeo illis, quòd æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam. Ignorantes enim justitiam Dei, et suam quærentes statuere, justitiæ Dei non sunt subjecti. Finis enim legis Christus, ad justitiam omni credenti.

MES Freres: Je leur rends ce témoignage qu'ils ont du zele pour la Loi de Dieu; mais ce n'est pas un zele selon la science, parce que ne connoissant pas la justice qui vient de Dieu, et cherchant à établir la leur, ils ne se sont point soumis à celle qui vient de Dieu, car la fin de la Loi c'est Jesus-Christ, pour que tous ceux qui croient soient justifiés.

Cette Epître a été écrite de Corinthe l'an 57 de Jesus-Christ, vingt-quatre ans après sa Passion, et envoyée par Phebe, qui étoit une grande Servante de Dieu, employée pour lors au service et au ministere public des pauvres de l'Eglise de Cenchrée, l'un des ports de mer de cette grande ville.

RÉFLEXIONS.

Que sert d'avoir du zele pour la Loi de Dieu, si ce zele n'est point selon l'Esprit de Dieu? Rien n'est plus pernicieux, et rien n'est plus commun qu'un faux zele.

On trouve quelquefois des personnes qui font profession d'une piété édifiante et même austere, dont le zele est toujours chagrin et amer, et qui ne connoissent point cette douceur de Jesus-Christ qui fait en partie le caractere du vrai zele. On se tromperoit fort si l'on concevoit la charité comme une vertu toujours flatteuse, qui, de peur

de choquer personne, applaudit à tout, jusqu'aux imperfections. On doit blâmer, on doit condamner le vice; mais la charité chrétienne veut qu'on épargne toujours la personne et qu'on ait compassion du pécheur, tandis qu'on n'épargne pas le péché. La malice du cœur humain doit nous porter à nous défier sans cesse de nos sentimens, quand ils tendent à censurer la conduite des autres. On a un secret et malin plaisir de découvrir chez autrui des défauts dont on se croit exempt. Ce degré de supériorité qu'on s'imagine avoir par-là sur son prochain, flatte un cœur naturellement orgueilleux; et comme le prétexte spécieux de zele et de piété entre toujours dans ces jugemens de préférence, on ne se défie point de cette complaisance maligne, et l'on s'y entretient même tranquillement.

L'illusion est encore bien plus grossiere, lorsqu'on prend pour zele la passion même, et qu'on s'imagine rendre service à Dieu, en ne suivant que les mouvemens de la jalousie, de l'envie, ou de son propre intérêt.

A-t-on reçu un déplaisir; trouve-t-on sur sa route des concurrens ou plus méritans, ou plus heureux que nous; la vertu ou la réputation d'autrui font-elles quelque ombrage: on commence par détourner les yeux d'un si grand éclat; on ne s'applique qu'à ce qui peut paroître défectueux; on écoute avec un ris malin, avec une secrete complaisance, tout ce que ceux qui sont dans les mêmes sentimens que nous, reprennent dans les personnes qui sont l'objet de notre jalousie, et on y applaudit avec joie. Critique-t-on, médit-on: tout est oracle. L'estime, l'amour même qu'on a pour ces impitoyables censures, égalent toujours la maligne antipathie qu'on sent pour ses concurrens. Une passion qu'on nourrit ne sauroit être long-temps dans la modération; on a beau l'amuser ou la resserrer, elle éclate. On regarde

avec des yeux ennemis ceux dont la réputation nous déplaît. On désapprouve, on méprise tout ce qu'ils font; on ne veut pas qu'ils fassent jamais rien qui mérite notre estime. Ceux qui ne sont pas dévots appellent cela haine, jalousie, vengeance, aversion; mais ceux qui font profession de piété, l'appellent toujours zele. N'a-t-on en vue que Jesus-Christ, que le salut des ames dans cette malignité d'humeur qui se répand en censures piquantes et en invectives ? Chose étrange ! il n'est pas jusqu'au prétexte de la gloire de Dieu et du bien de l'Eglise, qu'on ne fasse servir à sa passion.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 9.

IN illo tempore : Misit Jesus nuntios ante conspectum suum : et euntes intraverunt in civitatem Samaritanorum ut parerent illi. Et non receperunt eum, quia facies ejus erat euntis in Jerusalem. Cum vidissent autem Discipuli ejus Jacobus et Joannes, dixerunt, Domine, vis dicimus ut ignis descendat de Cœlo, et consumat illos? Et conversus increpavit illos, dicens : Nescitis cujus spiritûs estis. Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare.

EN ce temps-là : Jesus envoya des gens devant lui pour donner avis *de son voyage*. Ils partirent, et ils entrerent dans une Ville des Samaritains pour lui préparer ce qu'il falloit ; mais on ne les reçut pas, parce qu'on voyoit bien qu'il alloit à Jérusalem. Ce que voyant ses Disciples Jacques et Jean, ils lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions que le feu descende du Ciel, et qu'il les consume ? Mais se tournant il les reprit : Vous ne savez pas, dit-il, de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour ôter la vie, mais pour la donner.

MÉDITATION.

Du faux zele.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le faux zele a toute la malignité, tout le fiel et tout le venin des passions les plus violentes; et tout cela sous le masque d'une charité très-ardente, et d'un amour de Dieu passionné. Que doit-on attendre d'une telle source!

Le faux zele n'est proprement qu'une violente passion que l'amour-propre déguise, pour empêcher qu'on ne s'en apperçoive, et pour la mettre en état de faire d'autant plus de dégâts qu'on s'en défie moins. L'orgueil en est comme le premier principe. Nul faux zele sans un grand fonds de vanité; et de-là vient le mépris qu'on a pour l'objet de ce prétendu zele. Une haine maligne, une jalousie amere, un esprit même de vengeance aigre et piquant sont comme les ressorts qui allument la bile des faux zélés, et qui les mettent de si mauvaise humeur contre les défauts imaginaires ou réels de leurs freres. De-là nul Hérétique qui ne crie au relâchement, et qui n'accompagne ses cris d'injures; mais l'erreur seroit trop grossiere, si le prétexte de la gloire de Dieu et du salut des ames ne venoit justifier jusqu'aux plus furieux emportemens. Sous ce motif spécieux, sous ce beau nom, calomnies noires, médisances atroces, injustices criantes, duretés, persécutions, tout passe, tout est applaudi, tout est autorisé : *Arbitretur obsequium se præstare Deo.* On n'agit que par ressentiment, par passion, par vengeance, et l'on s'imagine encore de rendre service à Dieu : que cette imagination nourrit de passions et d'injustices! Mais Dieu

ne nous jugera-t-il que selon nos frivoles imaginations ? N'ai-je rien à me reprocher sur cet article ? Le véritable zele ne fut jamais partial, ni amer. A-t-on de l'amertume, de l'aigreur, du mépris, de la dureté : c'est un faux zele. Ces dévots zélés qui voudroient d'abord faire descendre le feu du Ciel pour exterminer les pécheurs, ne sont pas animés de l'esprit de Jesus-Christ. De quel principe viennent mes emportemens, ma colere ? Un vrai zele produit-il mes aversions et mes vivacités ?

Qu'on fouille dans ce cœur, qu'on remonte jusqu'à la source de ce zele impétueux qui ne se répand qu'en carreaux, on trouvera que cette nuée pleine de grêle et de foudres ne s'est formée que des exhalaisons malignes : un mérite un peu trop éclatant et trop réel qui nous fait ombre ; une raison de famille, d'intéret ou de parti; un déplaisir reçu, un affront, un dépit, une secrete envie sont le véritable et le premier mobile de tant de mouvemens qu'on masque du nom spécieux de zele et de charité. Mais Dieu qui découvre le fond des cœurs, qui en développe tous les replis, qui a si peu d'égard à nos subtilités et à nos systèmes, quel jugement en fait-il ? Bon Dieu, que de peines perdues ! que de péchés griefs déguisés ! que de talens mal employés ! et qu'une personne animée d'un faux zele est malheureuse ! qu'elle est à plaindre ! et qu'il est rare qu'elle revienne d'un si pitoyable égarement !

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a encore un faux zele plus mitigé et plus subtil. On a beau faire, on se trouve par-tout où l'on est; et il est rare que le zele soit assez épuré pour n'être accompagné d'aucun retour sur nous-mêmes; il est rare que le penchant, l'humeur, le naturel, l'amour-propre ne

soient pas comme l'ame de ce qu'on appelle zele ou ferveur.

On se persuade à soi-même, et on veut persuader encore aux autres, que ce n'est que la gloire de Dieu qu'on cherche et qui fait agir : mais si l'on ne cherche qu'à plaire à Dieu dans les exercices de zele, pourquoi ces prédilections pour les emplois, ces directions de distinction et de choix d'ordinaire si lucratives ? Pourquoi n'avoir du zele et de la ferveur que pour de bonnes œuvres d'éclat, que pour le salut de l'ame de certaines gens ? Pourquoi ne vouloir point quitter cet emploi et ce poste, lorsque la volonté des Supérieurs fait assez voir qu'il ne plaît pas à Dieu que nous y soyons ? Pourquoi chercher la faveur et l'appui pour s'y maintenir ? Craignons-nous que la gloire de Dieu ne souffre, si nous cédons notre place à un autre ? Hé, mon Dieu, que la mort développera à nos yeux de mysteres d'iniquité ! mais sera-t-il temps alors de découvrir ces mysteres ?

C'est avoir beaucoup de zele que de vouloir beaucoup travailler : mais si dans cette multiplicité de travaux on ne travaille que pour Dieu, il est surprenant qu'on soit si attentif à faire sans cesse remarquer au public combien on travaille, et à mendier, par une vaine ostentation de ses sueurs, une indigne et inutile compassion. On veut souvent tout faire, mais tout seul : n'est-ce point parce qu'on craint un concurrent, et qu'on appréhende que les applaudissemens ne fussent partagés, si un autre partageoit avec nous les fatigues ? Mon Dieu, que l'amour-propre est subtil ! et à moins d'un cœur bien épuré, d'un esprit bien droit, nous en sommes toujours la dupe. C'est une preuve sûre d'un faux zele, que de regarder le succès des autres avec chagrin. Mon zele est-il plus épuré ?

Le véritable zele est le premier fruit de la

charité, il ne sauroit venir d'une autre source. Il est doux, compatissant, bienfaisant, il est humble. Le premier objet de notre zele doit être nos propres défauts. La piété édifiante d'un homme zélé doit être le premier artifice dont il se serve pour toucher les cœurs : *Æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Mon Dieu, quel regret, quel désespoir à l'heure de la mort, quand on n'a été toute sa vie que comme de l'airin qui résonne, ou comme une cymbale qui n'a fait que du bruit ! *Nonne in nomine tuo prophetavimus* (a) ? N'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? Et alors je leur dirai ouvertement, dit le Seigneur : *Quia nunquam novi vos, discedite à me.* Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi. Quel arrêt, quel coup de foudre pour un Prédicateur applaudi, pour un Directeur d'une grande réputation, pour un Supérieur rigide, pour un Maître vigilant, pour un grand Prélat, qui ayant fait faire leur devoir aux personnes qui leur étoient soumises, auront négligé leur salut !

Ne permettez pas, mon doux Jesus ! que je sois jamais de ce nombre. Que je sois moi-même le premier objet de mon zele, et que celui que j'aurai pour les autres soit toujours selon votre esprit ! Que mon zele n'ait de l'aigreur et de l'amertume que pour moi-même, que la charité en soit le premier mobile, et votre pure gloire la fin !

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me, Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Donnez-moi, Seigneur, cette pureté de cœur,

(a) *Matth.* 7.

et cette droiture d'esprit, sans quoi on ne sauroit vous plaire.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Psal. 118.

Mon zele me fait sécher de douleur, quand je vois le mépris qu'on fait de votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AYEZ du zele; car en manquer, c'est une marque d'une foi morte et d'une charité éteinte; mais que votre zele ne soit jamais aigre, ni indiscret. Le véritable zele est toujours sage, humble, compatissant et modéré. Si c'est contre le vice que nous sommes si indignés, nos propres défauts sont un objet digne de notre colere. On doit gémir en voyant la licence des mœurs: mais quand on n'est pas préposé pour corriger les défauts d'autrui, pourquoi gémir avec tant de bruit? Pourquoi reprendre avec tant d'aigreur et avec amertume? Commençons par nous réformer nous-mêmes, et nous aurons alors la consolation d'avoir travaillé efficacement à la réforme des mœurs. La maniere de reprendre la licence des mœurs par une vie réglée et édifiante, est la seule qui convienne à ceux qui ne sont chargés de la conduite de personne, et la seule aussi qui ne soit jamais sans fruit. Considérez aujourd'hui sur qui doit s'étendre votre zele, et quelles sont ses qualités. Veillez-vous sur toute votre famille, sur tous vos domestiques, et sur les personnes qui dépendent de vous? Etes-vous aussi attentif, aussi vif à exiger d'eux qu'ils s'acquittent avec ponctualité de leurs devoirs de religion, que de ceux qu'ils vous doivent? Vous ne souffririez pas qu'on vous parlât mal-à-propos, qu'on vous manquât de respect: avez-vous à l'égard de Dieu le même zele? Vous répondrez du salut de ceux qui vous sont soumis: ne vous

en fiez-vous point trop à leur bonne foi ? Ne dites-vous point qu'ils ont assez d'âge pour ne pas ignorer leurs devoirs ? Raisonnez-vous de même quand il s'agit de votre service ? Ayez du zele, et vous ne serez plus si indolent ; et dès ce jour observez les regles suivantes : 1.° Que la premiere leçon de votre zele soit le bon exemple ; il n'y a ni naturel, ni habitude, ni humeur, ni penchant qui ne se rendent à cette sorte d'instruction. 2.° Descendez dans le détail de la conduite de vos enfans et de vos domestiques ; informez-vous de temps en temps si leurs entretiens ne sont point quelquefois licencieux, si toute leur conduite est chrétienne. Sachez s'ils fréquentent les Sacremens tous les mois, s'ils prient Dieu réguliérement soir et matin, s'ils ne lisent point des livres contraires aux bonnes mœurs, s'ils sont à l'Eglise avec respect, s'ils ne fréquentent point des lieux suspects, s'ils se trouvent dans de mauvaises compagnies. Ne pardonnez point ces sortes de fautes. Ne vous en fiez point sur la vigilance d'un Précepteur, ni d'une gouvernante.

Soyez rigide sans être amer et austere, ne reprenez jamais avec des termes injurieux, ni aigres ; un peu de vivacité, et beaucoup de fermeté ne sied pas mal au zele ; faites qu'on soit persuadé que votre zele est chrétien, et par conséquent inséparable de la charité.

2.° Etes-vous à la tête d'un Corps, d'une Communauté : ayez du zele pour la régularité, ne souffrez point le moindre relâchement ; mais avertissez avec douceur, corrigez avec modération et avec honnêteté ; imposez par vos paroles, et singuliérement par votre exemple. Que de Supérieurs horriblement punis en l'autre vie pour n'avoir pas été assez rigides, ou pour n'avoir pas été assez exemplaires ! N'avez-vous rien à vous reprocher sur ce point ? Etes-vous particulier : ne prêchez la réforme de toute la

Communauté que par la vôtre. Ne vous pardonnez rien, soyez exact, ne vous dispensez pas de la moindre regle: alors vous aurez déjà commencé la réforme de votre Communauté. Tout zele inquiet, aigre ou mordant est un faux zele; que le vôtre soit doux, bienfaisant, charitable. C'est se tromper, si l'on se flatte d'avoir du zele pour le salut d'autrui, et que l'on en manque pour sa propre perfection; nous n'aimons pas plus le prochain que nous-mêmes. Ce qu'on appelle alors zele n'est proprement qu'une vivacité de naturel, et un pur effet de l'orgueil.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN L'HERMITE.

SAINT Jean d'Egypte, l'un des principaux ornemens du désert, si célebre par le don de prophétie et par l'éclat de ses vertus, si vénérable dans toute l'Eglise, naquit à Lycople dans la Thébaïde vers l'an 330. L'extrême pauvreté de ses parens l'obligea d'apprendre le métier de charpentier, dès qu'il fut en état de gagner sa vie. Mais le Seigneur qui en vouloit faire un modele de perfection pour tous les Solitaires, lui inspira un si grand désir d'aller passer ses jours dans le désert, pour ne travailler plus qu'à son salut dans l'exercice de la pénitence, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, ayant pris congé de son maître, il alla se mettre sous la conduite d'un saint vieillard, qui, trouvant dans ce jeune homme un fond d'humilité peu ordinaire, et une soumission d'esprit encore plus rare, lui fit faire bien du chemin dans les voies de Dieu en peu de temps.

Ce saint Directeur ayant trouvé un jour dans son bûcher une branche d'arbre à demi-pourrie,

la ficha en terre, et ordonna à Jean de l'arroser deux fois le jour jusqu'à ce qu'elle eût pris racine et porté des fruits. Notre Saint persuadé que c'est à Dieu qu'on obéit quand on fait ce qu'un Supérieur ordonne, ne s'arrêta jamais un moment à raisonner sur la bizarrerie du commandement, ni sur l'impossibilité de la chose commandée. L'exercice étoit violent; car il falloit aller chercher de l'eau à une demi-lieue. Jean cependant ne se dispensa jamais, ni par la rigueur de la saison, ni par incommodité, d'arroser deux fois par jour ce bâton sec; non plus que d'essayer de toutes ses forces de remuer seul une roche que ce bon vieillard lui avoit ordonné de renverser. Cassien dit que ce fut cette obéissance aveugle qui, dans peu d'années, le rendit un des plus sublimes contemplatifs de son temps, et un des plus saints Solitaires de l'Egypte.

Son saint Directeur étant mort, Jean entra dans divers Monasteres, et y passa cinq ans dans l'observance exacte de tout ce qui pouvoit perfectionner sa vertu. Attiré à une vie plus retirée, il se rendit sur une montagne déserte à deux lieues de Lycople; il s'y creusa une cellule dans un roc fort escarpé, et s'y renferma de telle sorte qu'il y demeura quarante ans, sans que personne l'ait jamais vu que par une fenêtre qu'il n'ouvroit que très-rarement.

Ce fut dans cette espece de tombeau que notre Saint vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, plutôt en Ange qu'en homme. Sa nourriture ne fut durant tout ce temps-là que de quelques herbes crues, ou de quelques racines qui croissoient dans son enclos, et de l'eau qu'il buvoit encore avec mesure. Sa priere continuelle n'étoit presque point interrompue par le sommeil, tant il dormoit peu : il fut doué dès les premieres années d'un don de contemplation si sublime, qu'elle lui faisoit goûter par avance les joies du

Ciel. La douceur et l'affabilité envers tout le monde, dans un homme d'une si basse naissance, et d'une vie si austere, font bien voir que la rusticité et l'air sévere ne sont pas les apanages de la véritable vertu. Jamais homme ne fut plus honnête, ni plus gracieux que notre saint Hermite; il gardoit toute l'austérité pour lui.

Il ne permit jamais qu'aucune femme approchât de son hermitage. A la vérité il en avoit rendu les avenues si difficiles, qu'il ne fut visité que par ceux à qui le désir ardent de le consulter sur les affaires de leur salut faisoit surmonter ces obstacles. Le don de prophétie dont il fut doué devint si public qu'on venoit des Provinces les plus éloignées pour le consulter, comme un oracle que Dieu avoit mis sur la montagne pour leur déclarer sa volonté.

Les Ethiopiens, peuples barbares, étant venus fondre sur les terres de l'Empire Romain, et ayant déjà fait du ravage sur la frontiere de la Thébaïde, celui qui commandoit l'armée Romaine, se trouvant trop foible pour leur résister, vint consulter le Saint pour savoir ce qu'il devoit faire : Malgré l'inégalité de vos forces, lui dit le Saint, allez à l'ennemi plein de confiance au Dieu des armées, vous en reviendrez victorieux. La victoire entiere que remporta le Général de l'armée de l'Empereur sur ces Barbares, prouva bientôt la vérité de la prédiction.

Le grand Théodose l'ayant fait consulter sur le succès de la guerre qu'il avoit contre le Tyran Maxime, qui avoit ôté la vie et l'Empire à l'Empereur Gratien, Jean lui prédit qu'il remporteroit une glorieuse victoire. En effet, elle fut si complete, et lui coûta si peu de sang, que l'Empereur l'attribua toute aux prieres du Bienheureux Jean d'Egypte.

Théodose se disposant, quatre ans après, à venger la mort du jeune Valentinien, que le Comte

Argobaste avoit fait étrangler, pour mettre Eugene sur le trône, souhaita fort de voir notre Saint. Il lui envoya Eutrope son favori; mais quoi qu'il pût faire il ne put jamais lui persuader de venir à la Cour. Notre Saint lui prédit que l'Empereur seroit victorieux; mais qu'il ne survivroit pas long-temps à sa victoire, comme il arriva.

La grande réputation du Saint inspira à Evagre du Pont et à six de ses Disciples de l'aller voir; mais comme les avenues de sa cellule étoient presque impraticables, Pallade, comme plus robuste et plus expérimenté que les autres, s'offrit d'aller s'informer par lui-même si sa vertu méritoit qu'on s'exposât à ces difficultés. Il s'y rendit, trouva la cellule fermée à l'ordinaire, et il sut qu'il ne se faisoit voir que le Dimanche, et quelquefois le Samedi. Il attendit ce temps dans l'hospice qu'on avoit bâti pour les étrangers. Etant entré le Samedi dans une espece de cloître, il trouva un grand nombre de Solitaires assemblés, et vit le Saint à la fenêtre, au travers de laquelle il parloit à ceux qui en approchoient. Saint Jean connut Pallade pour être du Monastere d'Evagre à Nytrie, et commençoit à l'entretenir, lorsqu'il le quitta pour parler au Gouverneur de la Thébaïde nommé Alype, qui survint dans le temps. Cette préférence fit croire à Pallade que notre Saint n'étoit pas ennemi des grandeurs, et qu'il faisoit acception des personnes. Jean connut ce qui se passoit dans le cœur de Pallade; il l'en reprit avec douceur, il le fit aisément convenir qu'il avoit eu raison d'en agir ainsi. Après l'avoir fortifié contre ses peines et ses tentations, et lui avoir sur-tout conseillé de perdre l'envie qu'il avoit de faire un voyage en son pays, il lui demanda avec un air de gaieté s'il ne voudroit point être Evêque. Pallade qui n'étoit pas trop mélancolique, lui répondit que non, parce qu'il

l'étoit déjà, faisant allusion au mot Grec qui signifie Surveillant, ou Inspecteur et Visiteur du pain et des vivres. Et de quelle ville êtes-vous Evêque, reprit le Saint ? Des offices de notre Monastere, dont je suis chargé, et où je préside, repartit Pallade. Vous faites le plaisant, lui répondit le Saint; mais vous serez Evêque, et vous n'aurez pas peu à souffrir dans votre Episcopat. Si vous voulez l'éviter, ne sortez point de la solitude. Il y a plus de quarante-huit ans, ajouta-t-il, que je ne suis point sorti de ma cellule, et que je n'ai vu ni femme, ni monnoie, et je n'ai jamais eu un moment de chagrin.

Pallade ayant quitté le Saint, revint joindre ses compagnons de voyage, et leur dit ce qu'il avoit ouï et ce qu'il avoit vu. Ils partirent sur l'heure pour aller voir ce saint homme et profiter de ses instructions. Ils en furent reçus avec cette charité toujours gaie, et ces manieres douces et obligeantes qui charmoient tout le monde. Il reconnut que le plus jeune étoit Diacre, quoiqu'il l'eût caché par humilité à ses compagnons; et il en guérit sur le champ un autre qui étoit fort malade. Après avoir donné ordre qu'on pourvût à leurs besoins, il les entretint assez long-temps de plusieurs points de spiritualité, et singuliérement de la nécessité qu'a un Religieux d'être humble.

Il leur rapporta l'histoire d'un Solitaire qui, après une vie très-austere, se laissa tellement surprendre aux illusions du démon, qu'il voulut commettre un crime avec un fantôme que le démon lui avoit présenté sous la figure d'une femme; et au lieu de se relever, comme il l'auroit pu, par une sincere pénitence, il se laissa aller au désespoir, quitta la solitude, et s'abandonna à toutes sortes de déréglemens.

J'en ai connu un autre, leur dit-il, qui avoit été presque aussi foible, mais qui fut plus sage : car s'étant laissé aller à quelques pensées de

vanité, et ensuite à des désirs impurs, il quitta sa cellule, résolu de retourner dans le siecle. Ayant rencontré en chemin un Monastere de Solitaires qui l'obligerent de leur faire quelques discours de piété, Dieu par une miséricorde bien singuliere le toucha lui-même par les instructions qu'il donnoit aux autres. Il s'en retourna promptement dans sa cellule, où il passa le reste de ses jours dans une amere pénitence, pleurant sans cesse ses péchés.

Notre Saint ne survécut pas long-temps à cette visite. Il avoit quatre-vingt-dix ans, dont il en avoit passé soixante-quinze dans le désert, lorsqu'ayant connu par une révélation le jour et l'heure de sa mort, il pria qu'on ne l'appelât point durant trois jours, parce qu'il ne se laisseroit voir à personne. Il passa tout ce temps en oraison, durant laquelle il rendit son bienheureux esprit au Seigneur l'an 394. On trouva son corps à genoux, et on l'ensevelit avec cette pompe et cette religieuse vénération qui accompagnent les Saints au-delà même du tombeau. On l'appeloit communément le Prophete d'Egypte. Sa fête est célebre à Brague en Portugal, et sa mémoire en bénédiction dans toute l'Eglise.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe des Confesseurs non-Pontifes.

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in beati Joannis Confessoris tui solemnitate deferimus: ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit precibus adjuvemur. Per Dominum nostrum, etc.

DAIGNEZ, Seigneur, écouter favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solennité de votre bienheureux Confesseur saint Jean; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 13.

FRATRES : Charitas patiens est, benigna est: Charitas non æmulatur, non agit perperàm, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati: omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.

MES Freres : La charité est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne fait rien mal à propos, elle ne s'enfle point. Elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'emporte point ; elle ne pense mal de personne ; elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de ce qui est selon la vérité : elle endure tout, elle espere tout, elle supporte tout.

Saint Paul ayant appris à Ephese que les Fidelles de Corinthe, par un attachement déréglé à ceux par qui ils avoient été instruits, étoient fort divisés entr'eux, et nourrissoient un esprit de parti aux dépens de la charité chrétienne, leur écrivit cette Lettre l'an de Notre-Seigneur 57.

RÉFLEXIONS.

Il est étonnant qu'après le portrait que saint Paul fait de la véritable dévotion, sous le nom de la charité chrétienne, tant de gens s'y méprennent, et se la représentent toute autre qu'elle n'est.

Rien n'est plus aimable, rien n'est plus respectable que la véritable piété. Elle n'est ni farouche, ni âpre, ni incivile ; son air n'est ni austere, ni rebutant. Elle ne consiste point dans les excès d'un zele outré, ni dans les saillies d'une ferveur seche et dédaigneuse. Elle hait l'ostentation et le faste ; elle est sans scrupule et sans grimace ; elle ignore ces manieres étudiées et trop mondaines, et elle ne se dément jamais.

Ennemie de tout déguisement, elle gagne l'esprit par sa droiture, et le cœur par sa douceur. Majestueuse dans sa simplicité, plus elle est humble, plus elle est respectable; son mérite ne dépend pas du caprice, ou des bizarres idées des hommes; la solide vertu en est le principe, et Dieu seul en est l'objet et la fin. Bien loin de donner dans des routes extraordinaires qui égarent, ou dans des idées présomptueuses qui enorgueillissent, elle trouve toujours dans les devoirs les plus communs de son état, la voie sûre d'arriver à une haute perfection.

On a tort de s'imaginer que la rusticité soit naturelle à la dévotion, parce que des gens qui font profession d'être dévots, sont quelquefois impolis, rustauds, sauvages; l'incivilité est un défaut, donc la véritable piété la condamne. La dévotion n'affecte pas un air de politesse; mais elle ne néglige point les moindres bienséances; et comme elle agit toujours avec circonspection et avec exactitude, elle ne manque à rien. La tristesse et la mélancolie ne sauroient convenir au service d'un Maître qui veut être servi avec joie.

Le juste, dit le Prophete, *conserve la Loi de Dieu dans son cœur, et l'a sans cesse devant les yeux.* La volonté du Seigneur est la seule regle de sa conduite. Jesus-Christ sur la croix est le modele qu'il se propose; l'Evangile est sa loi, la Vie des Saints son école; la pratique de toutes les vertus chrétiennes fait toute son étude; la pensée de la mort le console, celle de l'éternité l'occupe, et le Ciel est le seul objet de ses désirs et de ses vœux.

On peut connoître par ce portrait si ressemblant à celui qu'en a fait saint Paul, combien ces couleurs sombres dont on se sert d'ordinaire pour donner à la dévotion un air triste, farouche et rebutant, lui conviennent peu.

A la vérité, des manieres dures et impérieuses, un raffinement d'amour-propre, un cœur orgueilleux, un esprit fier et hautain, des airs mous et voluptueux, des passions masquées, servent souvent à faire le vrai portrait des gens qu'on appelle dévots, mais elles ne feront jamais le portrait de la véritable dévotion. Quand il plaira aux gens du monde de distinguer les défauts des personnes qui se flattent d'être pieuses, d'avec les qualités propres de la véritable piété, on verra qu'il n'est rien de plus noble ni de plus raisonnable, rien qui mérite davantage l'estime et la vénération des hommes qu'une vertu pure et solide, inséparable de la parfaite charité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 20.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur Principibus Sacerdotum, et Scribis ; et condemnabunt eum morte, et tradent eum Gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum, et tertiâ die resurget.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Voilà que nous allons à Jérusalem, et que le Fils de l'homme va être livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes qui le condamneront à la mort, et le livreront aux Gentils, pour être traité avec dérision, pour être flagellé et crucifié, et le troisieme jour il ressuscitera.

MÉDITATION.

De la fuite du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a un monde parmi les Chrétiens qui est ennemi du Christianisme, un monde qui, tout chrétien qu'il est en apparence, hait Jesus-Christ et sa morale ; un monde dont l'esprist est tout contraire à celui de Jesus-

Christ, et les maximes diamétralement opposées aux maximes de l'Evangile ; un monde contre qui tous les Saints se sont déclarés, et qui a persécuté tous les Saints. Or il est certain qu'être de ce monde, et être du nombre des réprouvés ; aimer ce monde, et se déclarer ennemi de Dieu ; avoir l'esprit et suivre les maximes de ce monde, et n'être point disciple de Jesus-Christ, c'est la même chose. Quiconque voudra être ami du siecle, dit saint Jacques, dès-là il devient ennemi de Dieu. Peut-on donc hanter ce monde, se livrer à ce monde, suivre ses lois et ses caprices, se rendre son esclave, sans exposer son innocence et son salut ?

On ne prétend pas dire qu'on soit obligé, pour faire son salut, d'embrasser l'état Religieux, et de se faire Hermite ; tous ne sont pas appelés à cet état si heureux : mais nul qui ne soit obligé d'avoir en horreur cet esprit du monde ; de renoncer à ses pernicieuses maximes, et de fuir une société que Dieu rejette, et qui n'est composée que des ennemis de Jesus-Christ.

Un simple soupçon de contagion rend désertes les Villes. On fuit, on quitte tout, on va se réfugier à la campagne, on se bannit des assemblées, on va s'ensevelir dans la solitude. L'air du grand monde est contagieux, on ne le sait que trop ; et c'est pour se préserver de la contagion qu'un saint Jean, et tant d'autres grands Saints ont peuplé les déserts, et sont allés chercher dans les forêts et parmi les rochers un asile à l'innocence. Que fait-on aujourd'hui ? On court, on s'empresse pour grossir la foule des esclaves du monde. On gémit sous son joug, il est vrai, mais on l'aime ; on se plaint de ses fers, et on les multiplie ; on seroit même au désespoir d'en être délivré. Les mondains sont-ils raisonnables ?

SECOND POINT.

Considérez que cette fuite du grand monde, laquelle consiste à le haïr, à renoncer à son esprit, à ne pas suivre ses maximes, cette fuite, dis-je, n'est pas seulement de conseil, elle est de précepte. Nul Chrétien qui ne s'y soit engagé par vœu, et qui ne l'ait solennellement promis en présence de témoins dans la cérémonie du Baptême. Je renonce au luxe, a-t-on dit, aux vanités, aux maximes, à l'esprit du monde. Cette promesse si sacrée est-elle aujourd'hui bien observée? C'est cependant à cette condition que nous avons été faits Chrétiens: l'Eglise ne nous auroit jamais reçus au nombre de ses enfans, ni Jesus-Christ au nombre de ses Disciples, si nous ne nous fussions engagés, si nous n'eussions promis de fuir le monde, de renoncer aux vanités, aux maximes du monde, comme étant incompatibles avec les maximes de Jesus-Christ. Garde-t-on aujourd'hui cette promesse? la gardons-nous nous-mêmes? l'esprit du monde nous est-il étranger? Hélas! beaucoup de mondains! et tous ces mondains seront-ils reconnus pour véritables Chrétiens? Quels sentimens, mais quel regret à l'heure de la mort quand on me représentera ce que j'ai été, et ce que j'étois obligé d'être!

Je gémis, Seigneur, quand je pense avec quelle tiédeur, avec quelle indolence je vous ai servi, tandis que j'ai sacrifié ma santé, ma vie, mon salut éternel même au service du monde; daignez, Pere des miséricordes, recevoir aujourd'hui la promesse que je renouvelle de fuir le monde, de renoncer aux maximes du monde; et accordez-moi la grace de la tenir jusqu'à la mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid prodest homini si mundum universum

lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? Matth. 16.

Que sert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à se perdre?

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Gal. 6.

Le monde est crucifié à mon égard, et moi je le suis à l'égard du monde.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE monde est l'ennemi de Jesus-Christ, il doit être le nôtre; que de raisons n'avons-nous pas de le regarder comme tel. On fuit un ennemi qu'on sait n'avoir que de pernicieux desseins sur nous; avec quel soin ne devons-nous point fuir le monde, dont tous les artifices tendent à nous perdre? Prenez aujourd'hui la résolution de vous déclarer contre l'esprit, contre les maximes du monde, comme le monde est ouvertement déclaré contre Jesus-Christ.

2.° Ne vous contentez point d'une simple résolution, mettez-la en pratique dès ce jour même. Ne paroissez plus dans ces assemblées où le monde étale tout son luxe et sa mondanité. Interdisez-vous la comédie et l'opéra, et ne vous trouvez plus dans ces parties de plaisir, écueil ordinaire de l'innocence. Soyez habillé selon votre condition et votre état; mais sachez que la modestie chrétienne est la plus précieuse parure. Renouvelez aujourd'hui à la Messe, d'abord après la consécration, les promesses que vous avez faites à votre Baptême. Faites profession publique d'être chrétien, et faites gloire de n'être plus mondain.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT SIXTE, PAPE.

SAINT Sixte, Pape, troisieme du nom, étoit Romain; il vint au monde vers la fin du quatrieme siecle. Le zele avec lequel il combattit les hérésies de son temps, n'étant encore que Prêtre, et l'honneur qu'il eut d'être élevé au Sacerdoce dans un temps où l'on n'arrivoit à cette haute dignité que par les suffrages d'une probité universellement reconnue, et d'une éminente vertu, tout cela fait assez voir quelle a été la régularité de sa jeunesse, et quels progrès il avoit fait dans l'étude de la science des Saints.

Les Pélagiens qui connoissoient quel honneur le nom du Prêtre Sixte feroit à leur parti, si l'on publioit qu'il fût dans leurs erreurs, oserent, par la hardiesse que tous les Hérétiques ont de mentir, se vanter de l'avoir pour leur protecteur et pour le fauteur de leur doctrine. Le Saint détrompa bientôt le Public. Non seulement il anathématisa le Pélagianisme devant tout le peuple; mais il réfuta solidement dans ses lettres les dogmes de ces Hérétiques, et les pressa, par la terreur des Lois Impériales, de renoncer à leurs erreurs. Il accompagna la lettre du Pape Zozime sur la condamnation de Pélage, d'une lettre à Aurelius de Carthage, et d'une autre à saint Augustin. Ce saint Docteur lui en écrivit deux sur ce sujet, pour le féliciter du zele qu'il avoit fait paroître contre les Pélagiens.

« Je ne saurois vous exprimer, dit-il dans la » premiere, le plaisir que nous a causé votre » lettre. Je ne me suis pas contenté de lire celle » que vous avez envoyée au saint Evêque Aure- » lius, j'en ai fait faire des copies pour la rendre

» publique, afin que tout le monde voie quels » sont vos charitables sentimens touchant ces » pernicieux dogmes, qui tendent tous à anéantir » la grace divine que Dieu donne aux petits et » aux grands. J'ai lu avec encore plus de satis- » faction l'excellent livre que vous avez com- » posé pour défendre la grace de Jesus-Christ » contre ses ennemis, et je fais tout mon possible » pour en procurer la lecture à tout le monde; » car que peut-on lire ou entendre de plus » agréable qu'une défense si pure de la grace » de Dieu, contre ses ennemis, de la propre » bouche de celui qu'ils se vantoient d'avoir » pour patron? *Ex ore ejus qui eorumdem inimi-* » *corum magni momenti patronus ante jacta-* » *batur.* » Dans l'autre lettre Saint Augustin félicite saint Sixte d'avoir été le premier qui eût prononcé publiquement anathême contre les Pélagiens, quoiqu'il ne fût encore que simple Prêtre.

Cependant, le Pape saint Célestin étant mort, on ne crut pas pouvoir lui donner un plus digne successeur que saint Sixte. Il fut ordonné le vingt-sixieme d'Avril de l'an 432, avec un applaudissement si universel, qu'on n'avoit jamais vu une joie plus sensible dans tout le Clergé et dans tout le peuple.

Dès le commencement de son Pontificat tous ses soins furent d'extirper les malheureuses hérésies qui, quoique nées depuis peu, faisoient déjà gémir toute l'Eglise.

L'impie hérésiarque Nestorius avoit été condamné à Rome par saint Célestin l'an 430; et en 431 à Ephese par le Concile général qui, l'ayant déposé, l'avoit relégué dans le Monastere de Saint-Euprepe à Antioche. Saint Sixte, comme un bon Pasteur touché de compassion pour cette brebis égarée, lui écrivit pour essayer de le ramener à la foi catholique; mais ce fut inuti-

lement. Cet impie Hérésiarque et ses adhérens abuserent de la douceur et de la charité avec laquelle le saint Pape lui avoit écrit ; et oserent même publier que saint Sixte ne leur étoit pas contraire. Mais le public fut bientôt détrompé. Notre Saint écrivit à saint Cyrille, et à Jean d'Antioche, après qu'il eut abandonné le parti de Nestorius, des lettres de congratulation, et les exhorta à travailler à la conversion de ces hérétiques, à recevoir avec charité et à réconcilier à l'Eglise ceux qui reviendroient de bonne foi ; mais à ne point ménager ceux qui persévéreroient dans leurs erreurs. Ce fut sans doute ensuite de ces lettres du saint Pontife que le malheureux Nestorius, toujours plus obstiné dans son impiété, fut tiré de son Monastere, et envoyé en exil, où il mourut malheureusement sans donner aucune marque de repentir. On assure que sa langue fut rongée des vers avant sa mort, en punition sans doute des blasphêmes qu'il avoit vomis contre la sainte Vierge, qu'il ne voulut jamais appeler Mere de Dieu.

Notre Saint étoit trop déclaré contre les Hérétiques pour être à l'abri de leurs calomnies. Jusques-là on ne s'en étoit pris qu'à sa doctrine ; ici on s'en prit à la pureté de ses mœurs. Un misérable nommé Bassus, homme de qualité, mais presque sans religion, accusa le saint Pontife d'un crime énorme. L'accusation devenue publique, parut si atroce, et l'éclat qu'elle fit causa tant de scandale, que l'Empereur Valentinien crut qu'il étoit nécessaire qu'on assemblât un Concile pour que l'innocence de notre Saint fût déclarée juridiquement, et sa réputation réparée. Ce Concile de cinquante-six Evêques fut assemblé. L'innocence du saint Pontife fut manifestement reconnue, et le calomniateur condamné par un Jugement Ecclésiastique, et excommunié. L'Empereur et l'Impératrice Placidie sa

mere en furent si indignés qu'ils le proscrivirent, et confisquerent tous ses biens au profit de l'Eglise. Bassus mourut trois mois après fort repentant; et saint Sixte non content de l'avoir assisté charitablement durant sa maladie, voulut l'absoudre de son excommunication, lui fit administrer le saint Viatique, et l'ensevelit de ses propres mains après sa mort.

Il est difficile d'exprimer avec quelle ardeur et avec quel zele ce saint Pontife s'appliqua à éteindre toutes ces pernicieuses nouveautés, et faire revivre par-tout la piété, et à rétablir dans sa premiere vigueur la discipline Ecclésiastique. Il donna l'Eglise de Ravenne à saint Pierre Chrysologue, dont Dieu lui fit connoître la vertu par une révélation.

Julien d'Eclane, ce fameux Pélagien, souhaitant avec passion de recouvrer son Siege, s'efforça de rentrer dans la communion de l'Eglise, feignant d'être couverti, et employa toutes sortes d'artifices pour le persuader à saint Sixte; mais le saint Pontife découvrant à travers tous ces beaux dehors la malignité de cet hérétique fourbe et dissimulé, fut toujours inflexible.

Sa sollicitude pastorale pour tous les besoins de l'Eglise, et les soins immenses que ce saint Pontife se donnoit pour pourvoir à tout, ne l'empêcherent pas de descendre dans un détail de magnificence et de largesses en faveur des Eglises de Rome; ce qui prouve la vaste étendue de son génie, et l'éminence de sa piété.

Sa grande dévotion envers la sainte Vierge le porta à rétablir l'ancienne Basilique de Libérius, consacrée à l'auguste Mere de Dieu, et qu'on a depuis appelée Sainte-Marie-Majeure. Il y offrit un Autel d'argent massif, un grand nombre de calices, de chandeliers, d'encensoirs, de couronnes et d'autres vases d'or et d'argent d'un très-grand prix, et il y ajouta un

revenu perpétuel de sept cents vingt-neuf sous d'or tous les ans. Il donna au Baptistere de Sainte-Marie tous les vases d'argent nécessaires. Il mit dans l'Eglise de Saint-Pierre un ornement d'argent du poids de quatre cents livres. Il orna celle de Saint-Laurent de colonnes de porphire et d'argent, et d'une balustrade fort riche, avec une statue du Saint de grand prix. Il y a peu d'anciennes Eglises à Rome qui ne portent des marques de la pieuse magnificence de ce grand Pape, qui après avoir gouverné le Saint-Siege avec une sagesse consommée près de huit ans, et édifié toute l'Eglise par l'éclat de sa haute vertu, et par la force et l'étendue de son zele, autant haï des Hérétiques qu'il étoit chéri des vrais Fidelles, mourut à Rome l'an 440. Il fut enterré dans la grotte de Saint-Laurent sur le chemin de Tivoli, et eut pour successeur au Pontificat le grand saint Léon, qui avoit été comme son éleve.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe des Confesseurs Pontifes.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut beati Sixti Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife saint Sixte, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître du Bienheureux Paul Apôtre à Timothée. Chap. 6.

CHARISSIME: Nihil intulimus in hunc mundum; haud dubium quòd nec auferre quid possimus:

MON très-cher Fils: Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous ne pouvons non plus en

Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus. Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia, et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas.

rien emporter. Aussi dès que nous avons de quoi vivre et de quoi nous couvrir, c'en est assez pour nous ; car ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation, dans les pieges du démon, et dans plusieurs désirs frivoles et nuisibles, qui plongent les hommes en un abyme de malheurs et de perditions ; parce que la convoitise est la racine de toutes sortes de maux.

L'Apôtre saint Paul partant pour aller en Macédoine avoit laissé Timothée son Disciple à Ephese Métropole de l'Asie Mineure, pour avoir soin de cette Eglise, avec dessein de l'y aller rejoindre au plutôt ; mais ayant appris que de faux Docteurs troubloient cette Eglise par divers erreurs, il lui écrivit incessamment cette Lettre pour en arrêter le cours.

RÉFLEXIONS.

Dès que nous avons de quoi vivre, et de quoi nous couvrir, c'en est assez pour nous. Que ce langage de l'Apôtre est peu goûté, et qu'il convient à peu de gens ! Il y a long-temps que le désir de devenir riche fait des malheureux : de quelles inquiétudes, de quels malheurs n'est pas la source, la convoitise ? On veut vivre riche, sûr cependant de mourir pauvre : car qu'emporte-t-on au tombeau ?

Chose étrange, peu de gens qui naissent contens de leur sort. Quelque élevé qu'on soit, on veut toujours monter plus haut. Nulle condition dans le monde qui tôt ou tard ne dégoûte. La médiocrité déplaît, l'abondance altere. Nos désirs croissent avec nous ; plus on les nourrit, plus on les rend insatiables. Notre vie n'est qu'une suite de folles inquiétudes ; et on peut dire que notre cœur est d'ordinaire le plus grand ennemi de

notre repos. Que cela fait bien sentir le vide des biens créés ! Quand est-ce que notre propre expérience nous rendra sages ?

Les biens créés n'ont de charmes que quand ils sont absens ; le dégoût suit de près la jouissance. Quelque fortune qu'on ait faite dans le monde, on ne s'occupe que de celle qu'il reste à faire. Les mauvais succès irritent nos désirs, la prospérité les allume : notre convoitise est notre tyran.

On veut faire fortune : pour cela, que de soins, que de fatigues et que de chagrins ! Il en coûte de se faire jour à travers ces tas d'obstacles, et cette multitude d'envieux et de concurrens. Veut-on s'avancer par la voie des armes : que de pénibles travaux à essuyer, que de dangers, que de triste alarmes ! Quel fruit de tant de peines ! La récompense répond-elle au travail ? et la fortune qu'on fait, vaut-elle ce qu'elle coûte ? Est-on monté d'un degré, il faut s'y reposer long-temps avant que de passer à un autre. La récompense vient toujours tard ; et souvent on est enlevé avant qu'elle arrive.

Mais qu'on soit assez heureux pour s'avancer, est-on content de sa fortune ? Hélas ! l'ambition et la convoitise croissent avec nous. Plus on monte haut, plus on découvre de chemin à faire ; on ne regarde jamais d'où l'on vient, mais où l'on souhaite de parvenir. Mon Dieu, qu'on achete bien chérement, au service du monde, le droit d'espérer une récompense ! et ce droit n'est-il pas souvent la seule récompense qu'on a ! Combien de gens sont jetés hors de la carriere de la fortune avant que de la fournir ! Parvient-on jusqu'au bout : c'est une nouvelle dignité, c'est une augmentation de revenu qui paye un peu tard tant d'années usées au service. Foible consolation, à qui manque de temps pour en jouir.

Est-ce une récompense bien réelle et bien rassasiante, de trouver son nom dans les nouvelles du temps; de faire du bruit dans le monde pendant quelques jours : d'avoir une place honorable dans l'histoire? Car que reste-t-il davantage de tant de Héros des siecles passés? *Periit memoria eorum cum sonitu.* Dignités, distinctions, trésors, grandeurs mondaines, tout nous quitte au tombeau. A la vérité, c'est un mérite même devant Dieu de servir avec fidélité et avec zele son Prince; on peut se faire saint à l'armée, comme par-tout ailleurs : mais si Dieu n'a nulle part à tous ces travaux, doit-on s'attendre qu'il les récompense? On fait toujours fortune, on ne fait même jamais fortune que quand on fait son salut. Ayons sans cesse présent à l'esprit cet oracle : Nous n'avons rien apporté en ce monde; et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Bon Dieu, que cette vérité bien pénétrée seroit un grand remede à l'ambition et à la convoitise!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc.

Chap. 10.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur Principibus Sacerdotum, et Scribis, et Senioribus ; et damnabunt eum morte, et tradent eum Gentibus : et illudent ei, et conspuent eum, et flagellabunt eum : et interficient eum : et tertiâ die resurget.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Voilà que nous allons à Jérusalem, et que le Fils de l'homme va être livré aux Princes des Prêtres, aux Scribes et aux Anciens. Ils le condamneront à la mort, et ils le livreront aux Gentils. Ils se moqueront de lui, ils lui cracheront au visage, ils le flagelleront, ils le feront mourir, et le troisieme jour il ressuscitera.

MÉDITATION.

Combien on doit être peu sensible aux mépris que le monde fait de nous.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que depuis que Jesus-Christ a été si maltraité par les partisans du monde, ses mauvais traitemens sont devenus honorables et précieux aux gens de bien. Rien ne fait plus d'honneur aux Disciples de Jesus-Christ, que d'avoir part aux opprobres de leur divin Maître. Si le monde vous hait, disoit le Sauveur, sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde, continue-t-il, le monde aimeroit ce qui seroit à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Voilà bien de quoi consoler, dédommager même ceux que le monde méprise. Rien ne doit paroître plus ignominieux à un Chrétien, que d'être estimé, honoré, chéri par celui qui a haï, méprisé et persécuté Jesus-Christ, et qui ne cesse de combattre son esprit et sa morale. Qu'a-t-on à craindre d'un monde dont les menaces sont toutes vaines; car en bonne foi qu'a-t-on à craindre de sa mauvaise volonté pour nous? Ses promesses sont encore plus frivoles. Le monde peut-il nous rendre heureux, nous rendre moins malheureux un seul moment? Ses partisans qui sont en même temps ses esclaves, doivent être crus: s'en est-il trouvé jamais un qui ne se soit plaint de ce prétendu maître; qui n'ait avoué que c'est être fou de le servir, d'user sa santé;

et sa vie même au service de ce tyran de qui on ne peut espérer que des regrets et de cruels repentirs de l'avoir ménagé, de l'avoir servi? Et cependant malgré tout cela on le craint, on le sert, on le ménage: ô folies des hommes!

SECOND POINT.

Considérez qu'est ce que le monde peut trouver à reprendre à un honnête homme, à un homme véritablement chrétien, de ce qu'il sert son Dieu avec ponctualité, de ce qu'il préfere le service de Dieu au service du monde. Il trouve à dire de ce qu'il obéit aveuglément à la loi du Maître souverain, de ce qu'il n'est point de ces parties de plaisirs, où l'innocence est toujours en danger de faire un triste naufrage; il trouve à dire de ce qu'on fuit les spectacles profanes, de ce qu'on ne se trouve point à des repas licencieux, de ce qu'on est droit, sincere, régulier, humble, modeste, vrai ami, prêt à pardonner, pour l'amour de Dieu, les injures les plus atroces; de ce qu'on suit sagement la morale de Jesus-Christ préférablement aux pernicieuses et insensées maximes du monde; en un mot, il trouve à dire de ce qu'on fait, durant la vie, ce qu'on seroit au désespoir de n'avoir pas fait à l'heure de la mort. Voilà les sujets de plaintes du monde et de ses imaginaires disgraces: un homme de bon sens, un honnête homme, et un homme chrétien, doit-il être sensible à de si injustes, à de si déraisonnables mépris? Rien certainement ne fait plus d'honneur à un véritable chrétien, rien ne fait mieux l'éloge de sa droiture, de sa probité, de son bon esprit, de sa religion, que ce ridicule mépris que le monde fait de ce vrai et solide mérite. Doit-on après cela craindre ce que dira le monde, doit-on être esclave du respect humain; doit-on se rendre malheureux, et se damner, de peur de n'avoir

pas l'approbation et les bonnes graces du monde ?

Eh ! Seigneur, je n'ai que trop été jusqu'ici la dupe de mes illusions sur cet article; mais j'espere sur votre infinie miséricorde, que vous me ferez la grace de n'être plus sensible aux mépris d'un fantôme de maître que je veux encore plus mépriser moi-même que je n'en serai méprisé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Filii hominum, usquequò diligitis vanitatem, et quæritis mendacium. Psal. 8.

Enfans des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et à vous tromper ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl. 1.

Le monde n'est qu'illusion et vanité, et tout n'y est que vanité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étonnant que tout le monde convienne que le monde est un imposteur, et que tant de gens en veuillent être la dupe ? On a l'expérience qu'il ne peut faire que des malheureux : et on se hâte, on s'empresse pour être à son service ! Désabusez-vous une fois pour toutes de cet ennemi de notre repos et de notre salut ; mais que cette conviction ne soit point dans la seule spéculation, mais dans la pratique. Fuyez le grand monde, et n'y paroissez jamais, quelque nécessité que vous en ayiez, qu'avec précaution comme en pays ennemi. Fuyez ces assemblées mondaines, ces parties de plaisirs, où toute la mondanité étale tout ce qu'elle a de plus séduisant ; et quelque sollicitation qu'on vous fasse, ne vous y rendez qu'après que vous serez persuadé que si la mort devoit vous surprendre, vous ne seriez pas fâché que ce fût dans ces spectacles et dans ces parties de plaisirs.

2.° On ne manque jamais de raisons et de

défaites quand on veut se dispenser d'une affaire qu'on prévoit devoir nous être nuisible : mettez en œuvre ces défaites, pour ne pas vous trouver dans des assemblées, dans des repas, à des fêtes profanes, où la raison, la religion et l'expérience vous prédisent toujours une perte considérable. Qu'une mauvaise honte et un ridicule respect humain ne vous entraînent point dans le précipice. Ne dites point : Je serai sur mes gardes. Ayez sans cesse présent à l'esprit cet oracle : Quiconque aime le danger y périra.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT EUSTATHE, ABBÉ DE LUXEUIL.

SAINT Eustathe, disciple de saint Colomban, et son premier successeur dans la célebre Abbaye de Luxeuil, étoit d'une des plus nobles familles de Bourgogne. Il vint au monde vers la fin du sixieme siecle. On prit de grands soins pour le bien élever, et il y répondit. Un naturel heureux, un esprit excellent, un cœur né pour la vertu, porterent saint Miet son oncle Evêque de Langres à se charger de son éducation. Le saint jeune homme fit de merveilleux progrès sous un tel maître, soit dans les sciences humaines et les Belles-Lettres, soit dans la science du salut. Sa piété dans un âge où à peine connoît-on sa religion, fit croire que le monde ne posséderoit guere long-temps celui dont il n'étoit pas digne. Le jeune Eustathe découvrant chaque jour de nouveaux dangers dans le siecle, résolut d'aller chercher dans le désert ce qu'il ne trouvoit pas dans le tumulte du grand monde : et insensible aux séduisantes espérances dont sa naissance et ses rares qualités le flattoient, il ne pensa plus qu'à la retraite.

Il y avoit deux ou trois ans que saint Colomban, Religieux Irlandois, étoit venu chercher en France une solitude propre à lui faire oublier et ses parens, et son pays, et capable de satisfaire le désir qu'il avoit de passer ses jours dans les rigueurs de la plus austere pénitence. S'étant retiré dans les déserts du Mont-de-Vosge, dans cette partie de la Bourgogne qu'on nomme aujourd'hui la Franche-Comté, il y avoit bâti ce célebre Monastere de Luxeuil, qui a été durant plusieurs siecles un séminaire de Saints, et où l'on a vu dès le commencement jusqu'à six cents Religieux, dont la plupart on été célebres par leur éminente vertu, et par le don même des miracles.

Saint Eustathe fut l'un des premiers qui allerent se ranger sous sa discipline. Jamais Disciple ne fit tant d'honneur à son Maître. Son assiduité à la priere, son ardeur pour la pénitence, son zele pour la régularité, le firent regarder dès-lors comme un modele de la perfection religieuse; son exemple seul inspiroit la ferveur; aussi voyoit-on revivre la sainteté des Moines d'Orient dans ce nouveau Monastere; mais le calme n'y fut pas long. La Reine Brunehauld et son petit-fils Thierry Roi de Bourgogne, ne pouvant souffrir le zele avec lequel saint Colomban leur représentoit les désordres scandaleux dans lesquels ils vivoient, chasserent le saint Abbé de son Monastere de Luxeuil, et voulurent le contraindre de s'en retourner en Irlande. Saint Eustathe voyant le Monastere de Luxeuil exposé aux violences des Officiers de Thierry, se retira avec saint Gal sur les terres de Théodebert Roi d'Austrasie, qui les prit sous sa protection.

Cependant saint Colomban embarqué à Nantes pour obéir à Thierry, fut repoussé par les flots, et jeté sur les côtes de Bretagne. Il crut que Dieu ne vouloit pas qu'il repassât la mer, et

ayant appris que ses chers Disciples saint Eustathe et saint Gal avoient été très-favorablement reçus du Roi Théodebert frere de Thierry, il prit le chemin d'Austrasie.

L'estime que le Roi avoit pour les Disciples, fit recevoir leur Maître avec des marques d'une tendre affection. Ce Prince lui donna à choisir tel lieu qu'il lui plairoit dans ses états : saint Colomban accepta l'offre, et ayant pris avec lui saint Eustathe et saint Gal, remonta le long du Rhin jusqu'aux extrémités du Lac de Coustance, entra dans le pays des Suisses, qui appartenoit à Théodebert ; et annonçant par-tout la Foi de Jesus-Christ, il se retira dans le territoire de Bregentz, où il bâtit un nouveau Monastere. Ce fut-là qu'il apprit que quelques séculiers s'étoient emparés d'une partie de son Monastere de Luxeuil, et menaçoient d'en chasser tous les Moines ; c'est ce qui l'obligea d'y envoyer saint Eustathe en qualité d'Abbé. Cette séparation coûta à tous les deux ; il fallut cependant faire le sacrifice. Saint Eustathe se rendit à Luxeuil, et sut si bien gagner l'esprit et le cœur de ces injustes usurpateurs qu'ils le laisserent maître de tout le Monastere.

Le nouvel Abbé mit d'abord tous ses soins à rétablir la discipline monastique établie par saint Colomban. Comme ses exemples instruisoient encore plus que ses paroles, la ferveur régna bientôt dans toute la Communauté. Ses jeûnes, ses veilles et ses autres austérités continuelles étoient des leçons efficaces auxquelles il eût été bien difficile de ne pas se rendre ; et la charité extraordinaire qu'il avoit pour tous ses Religieux, la vigilance merveilleuse avec laquelle il pourvoyoit à tous leurs besoins spirituels et corporels ; la douceur de son gouvernement, son affabilité, ses manieres honnêtes, polies même envers tous ses Freres, qu'il aimoit comme ses

enfans, et qu'il honoroit comme ses maîtres; tout cela soutenu par un air de sainteté qui se répandoit sur toutes ses actions, lui gagna si fort tous les cœurs, et porta si loin la reputation du Monastere de Luxeuil, qu'on venoit de toutes parts se mettre sous la conduite d'un si saint Abbé; et il eut la consolation d'y voir jusqu'à six cents Religieux, dont les noms sont presque tous dans les fastes sacrés de l'Eglise.

Clotaire II ayant réuni sous une seule Monarchie, la Bourgogne, l'Austrasie et la France, par la mort des Rois Théodebert et Thierry, et par celle de leurs enfans, souhaita d'avoir dans son Royaume saint Colomban, qui trois ans auparavant lui avoit prédit cette réunion de la Monarchie Françoise. Il députa vers lui saint Eustathe, pour l'inviter à venir à Luxeuil; mais saint Colomban qui venoit de bâtir le nouveau Monastere de Bobbio dans le Milanez, par les libéralités d'Agilulfe Roi des Lombards, ne crut pas que Dieu demandât de lui qu'il quittât l'Italie; et sachant combien la discipline monastique fleurissoit à Luxeuil, il y renvoya le saint Abbé, après lui avoir donné de nouvelles marques de sa tendresse et de son estime.

Comme saint Eustathe avoit de l'éloquence et du talent pour la prédication, et que son zele étoit trop vaste et trop ardent pour être renfermé dans son Monastere, il alla annoncer la parole de Dieu aux Varasques, et porta même la lumiere de l'Evangile jusqu'aux Bavarois; et fit par-tout des conversions étonnantes. Le démon ne put pas voir sans dépit de si merveilleux succès: il entreprit de renverser l'ordre et la discipline dans le Monastere de Luxeuil, et se servit pour cela de l'ambition d'un faux Frere.

Agreste ou Agrestin, qui, de Secrétaire du Roi Thierry, s'étoit fait Moine à Luxeuil, voyant

les merveilles que faisoit son Abbé, eut envie de se faire quelque réputation ; et ennuyé de son désert, il étoit allé prêcher la foi aux Païens; mais n'y ayant eu aucun succès, il s'étoit jeté dans le schisme de ceux d'Aquilée. Saint Eustathe voulut le faire rentrer dans son devoir, mais il trouva un esprit révolté, qui ne prétendoit rien moins que de faire condamner dans le Concile de Mâcon la Regle de Saint-Colomban, et de détruire le Monastere. En effet, il présenta aux Peres de ce Concile plusieurs chefs d'accusation contre cette nouvelle Regle, qu'il taxoit de diverses singularités plus propres, disoit-il, à des Hibernois qu'à l'usage de l'Eglise de France. Saint Eustathe se rendit au Concile, réfuta toutes les calomnies du faux Moine Agrestin, défendit avec chaleur la sainteté de son Institut, désabusa les Prélats que son adversaire avoit prévenus, et tâcha par toutes les voies de douceur de ramener cette brebis égarée ; mais Agrestin n'ayant point voulu suivre les charitables avis de son Abbé, périt malheureusement. Saint Eustathe le plenra, aussi-bien que la fin malheureuse de quelques autres que ce Schismatique avoit séduits ; mais le Seigneur le consola abondamment par la vertu éclatante de ses autres Disciples, parmi lesquels on compte saint Cagnou, qui fut depuis Evêque de Laon ; saint Omer, qui le fut de Teronenne; saint Aichar, qui le fut de Noyon et de Tournay; Ragnacaire, qui le fut de Basle ; et un grand nombre d'autres, dont le mérite et l'éminente sainteté font l'éloge de saint Eustathe, qui eut la consolation de voir régner dans son Monastere de Luxeuil la psalmodie perpétuelle, par la ferveur de plus de six cents Religieux, qui se succedant continuellement les uns aux autres, chantoient sans interruption jour et nuit les louanges du Seigneur, et attiroient les bénédictions du Ciel sur tous les peuples.

Cependant Dieu lui ayant fait connoître que la fin de sa vie approchoit, il redoubla et ses austérités, et sa ferveur. Dans ces exercices de mortification et de piété, il fut saisi d'une maladie violente et douloureuse. Accablé de douleurs vives et aiguës, il entendit une voix qui lui donnoit le choix, ou de souffrir durant trente jours sans adoucissement, ou d'être soulagé et de ne mourir qu'après quarante. Le désir ardent qu'il avoit de posséder Dieu dans le Ciel, lui fit regarder ce délai de dix jours, comme le plus cruel de tous les tourmens; il préféra de souffrir davantage, et de mourir plutôt : et après trente jours des plus vives douleurs, comblé de mérites, doué du don des miracles, il mourut à Luxeuil l'an 625, âgé d'environ soixante ans, dont il avoit passé dans le désert de Luxeuil plus de trente. Il fut solennellement enterré dans son Monastere, où Dieu déclara bientôt sa sainteté par un grand nombre de miracles. Dans la suite des temps, son corps a été transporté à Vergaville en Lorraine, au Diocese de Metz, dans l'Abbaye des Religieuses Bénédictines, où il y a encore un grand concours de peuple que la dévotion attire à son tombeau.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Abbés.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Eustathii Abbatis commendet : ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Eustathe, Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre aux Galates. Chap. 5.

FRATRES: Manifesta sunt opera carnis: quæ sunt, fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, veneficia, inimicitiæ, contentiones, æmulationes, iræ, rixæ, dissentiones, sectæ, invidiæ, homicidia, ebrietates, comessationes, et his similia: quæ prædico vobis, sicut prædixi, quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur.

MES Freres: L'on voit assez quelles sont les œuvres de la chair. C'est la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, le culte des Idoles, les empoisonnemens, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les emportemens de colere, les querelles, les dissentions, les cabales en fait de doctrine, les envies, les homicides, les excès de vin, les débauches, et choses semblables, sur quoi je vous dis, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui font de telles actions ne posséderont point le Royaume de Dieu.

Les Galates étoient un peuple de l'Asie mineure; on nomme aujourd'hui ce pays-là, Chiangare. Saint Paul leur avoit préché la Foi de Jesus-Christ, et ils l'avoient embrassée avec ardeur; mais quelques faux Freres leur ayant préché une fausse doctrine, saint Paul leur écrivit cette Lettre de sa main. Il est probable que ce fut de la ville d'Ephese, l'an 57.

RÉFLEXIONS.

Regarde-t-on aujourd'hui la jalousie comme un grand péché? Cependant saint Paul la met dans ce tas de crimes tous plus énormes; et sans l'excepter de la multitude, il déclare que tous ceux qui sont atteints de ces crimes ne posséderont point le Royaume de Dieu. La jalousie cependant regne presque par-tout; masquée, déguisée, palliée, elle sait se glisser jusque dans les plus

religieuses Communautés, jusque dans les esprits les plus dévots, jusque dans les ames, ce semble, les plus timorées ; et dès qu'elle s'est insinuée dans un cœur, bon Dieu, quels dégats !

La jalousie est une envie mitigée ; elle n'en a pas tout le fiel, mais elle en a presque toute la malignité. C'est un venin, mais si subtil et si bien préparé, qu'on ne s'apperçoit pas même quand il opere. Ce ne sont pas de ces aversions éclatantes, de ces médisances chagrines, de ces invectives impétueuses, ni de ces tristesses noires et piquantes qu'on ne sauroit dissimuler ; c'est un froid muet, c'est un souris malicieux ; c'est un mépris secret, c'est une interprétation maligne, qui font assez connoître combien le mérite des autres déplaît.

Les personnes qui vivent en communauté, ont d'ordinaire de la jalousie, dès qu'elles n'ont pas de la vertu. Les heureux progrès que font les uns, rendent un peu trop visibles la lâcheté et la fainéantise des autres, qui courent avec moins de succès la même carriere. Les distinctions sont un sujet de chagrin à tous ceux qui se croient égaux. On n'aime pas voir tant de réputation dans ceux avec qui l'on vit, et dont le mérite déplaît. Trop de bruit inquiete toujours ceux qui reposent. La vérité est qu'on craint de servir d'ombre pour rehausser l'éclat des autres, et c'est ce qui fait que tant de gens prennent plaisir à l'obscurcir. Dans un bon esprit, dans un cœur chrétien, cette petite jalousie sert d'aiguillon à la vertu, et produit de l'émulation ; dans une ame basse, elle dégénere en aversion, et produit de l'aigreur et de l'amertume.

On ne voudroit pas que les autres fissent mieux que nous, parce qu'on sent bien qu'on ne sait pas si bien faire que les autres. Un petit génie ne sait rien admirer ; un grand cœur veut toujours imiter ce qu'il admire. Quand on a les

mêmes obligations que ceux qui sont plus réguliers, on trouve dans leur régularité une leçon fâcheuse qui instruit plus qu'on ne veut; on y trouve un reproche secret, et dans ce reproche un fond de vérité qui humilie; et voilà ce qui rend chagrins les imparfaits.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que les personnes qui font profession de piété ne sont pas toujours exemptes de ce vice. Une dévotion peu solide nourrit de grands défauts. Dès que l'humilité ne regne pas dans le cœur, la jalousie y trouve toujours place. A la vérité elle n'y paroît pas toujours sous ce nom, elle ne seroit pas bien reçue; l'amour-propre, avec qui elle est toujours d'intelligence, lui fournit abondamment de quoi se déguiser.

On sent une aversion secrete contre certaines gens, qu'une piété édifiante distingue plus qu'on ne souhaiteroit. On ne trouve en eux qu'un fort médiocre mérite. Combien applaudit-on à ceux qui ont les mêmes sentimens ? On est si aise quand on s'apperçoit que leur dévotion n'est pas du goût de tout le monde. Quelle attention à ne les regarder jamais par leurs bons endroits ! Avec quelle vivacité releve-t-on leurs moindres défauts ! Quelle dureté à ne vouloir jamais leur faire grace ! Des gens qui ne se piquent pas d'être fort vertueux, appellent cela orgueil, jalousie, passion maligne. Ceux qui se disent dévots, le nomment tout au plus indifférence, antipathie. Chose étrange ! on juge par passion, on attaque avec dureté, on condamne sans pitié ce qui est souvent le plus louable; et peu s'en faut qu'on appelle cela zele, charité, ferveur de dévotion : *Non est ista sapientia desursùm descendens; sed terrena, animalis, diabolica* (a), dit l'Apôtre saint Jacques : Ce n'est point là cette

(a) *Jac.* 3.

sagesse qui vient d'en-haut; mais c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique; c'est une jalousie amere qui se cache sous les dehors d'une dévotion apparente. Mais sachez, continue le même Apôtre, que là où il y a de la jalousie, il ne peut pas y avoir de la dévotion : *Ubi enim zelus, ibi inconstantia, et omne opus pravum* (b).

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 19

IN illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede Majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

EN ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi ; qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la Résurrection, lorque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

(b) *Jac.* 3.

MÉDITATION.

De l'Oraison.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'Oraison est, à proprement parler, un entretien sacré que l'ame a avec Dieu ; elle parle confidemment à Dieu, et Dieu par une bonté infinie daigne lui parler. L'ame y contemple, à la faveur d'une lumiere pure et bienfaisante, les perfections infinies et incompréhensibles de son Dieu ; elle lui expose ses besoins, comme à son bon Pere : elle lui déclare ses maladies spirituelles comme à son tout-puissant Médecin, et Dieu l'éclaire, il l'encourage, la console, la fortifie et la guérit. C'est dans ce commerce spirituel où l'ame chrétienne se nourrit de la parole de Dieu intérieure, où elle trouve des armes pour dompter ses passions, pour triompher des insultes de ses ennemis, pour prévenir leurs artifices les plus malins, pour découvrir leurs pieges. C'est enfin dans l'oraison que nos devoirs de Religion se montrent à nous sans déguisement, et c'est dans ce saint exercice qu'on reçoit de la miséricorde de Dieu les graces pour les accomplir. Ce sont ces avantages de la Méditation, c'est l'excellence de ce saint exercice qui ont fait dire aux Saints qu'il étoit bien difficile d'être véritablement Chrétien sans la pratique salutaire de l'Oraison ; et encore bien plus difficile de se faire saint sans le secours de ce saint exercice. Quelle erreur ! N'est-ce point celle de tant de gens qui regardent aujourd'hui la Méditation comme un devoir de Couvent, comme un exercice de Moine ? On connoîtra un jour que c'étoit un secours, un exercice, un devoir indispensable pour tous les Chrétiens.

SECOND

SECOND POINT.

Considérez que la source la plus ordinaire du déréglement des mœurs dans le monde, et du relâchement dans l'état Religieux, c'est le dégoût qu'on a de la méditation. Parler d'oraison à un homme du monde, à une femme mondaine, c'est parler une langue étrangere : le seul mot de méditation révolte un esprit dissipé et un cœur libertin ; et de cet éloignement qu'on a de l'oraison, vient ce pitoyable aveuglement où l'on vit, et cet étonnant déréglement des mœurs qui inonde toute la terre. *Non est qui recogitet corde*, dit le Prophete : personne ne médite presque plus dans le monde. Les grandes vérités de la Religion, la mort, le Jugement terrible, l'Enfer, le Paradis, sont pour la plupart des gens du monde des objets hors de leur portée; ces grandes vérités sont aux mondains ce que sont les propositions d'Algebre au peuple grossier, aux ignorans. Faut-il être surpris si ces digues manquant, l'inondation est furieuse et universelle. La reflexion sur ces terribles vérités étant bannie, les passions n'ont plus de frein ; et de-là la corruption générale des mœurs dans le monde.

On peut dire la même chose à proportion du relâchement des personnes Religieuses. Dès qu'on a du dégoût pour l'Oraison, l'ame est malade, et si à ce dégoût succedent l'indifférence et l'abandon de ce saint exercice, quels secours, quelles armes reste-t-il à un Religieux contre tant d'ennemis ? Ce n'est, pour ainsi dire, que pour avoir quitté l'Oraison que les personnes Religieuses se dégoûtent de leur état, en trouvent le joug insupportable, et ont le malheur quelquefois de le quitter.

Quel regret, Seigneur, n'ai-je pas d'avoir négligé jusqu'ici un devoir si indispensable, et un secours si nécessaire ! Je suis bien résolu,

Seigneur, moyennant votre sainte grace, de réparer désormais la perte que j'ai faite jusqu'ici par ma tiédeur et mon relâchement.

Aspirations dévotes durant le jour.

In meditatione mea exardescet ignis. Psal. 70.
Mon amour pour vous, Seigneur, s'embrasera tous les jours par la méditation.

Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo. Psal. 80.
Que mon oraison, Seigneur, monte à vous comme un encens de bonne odeur.

PRATIQUES DE PIÉTE.

1.° QUI sait prier comme il faut, dit saint Augustin, sait vivre aussi comme il faut. N'oubliez jamais ce que dit saint Bonaventure, que sans le secours de l'Oraison toute dévotion est aride, imparfaite, et proche de s'éteindre. La ferveur s'évanouit, le courage tombe, la persévérance cesse, et l'on tombe dans le dernier malheur. Prenez la résolution aujourd'hui de ne passer jamais un jour de votre vie sans vous acquitter avec fidélité, avec ponctualité de cet indispensable devoir, de ce saint exercice; déterminez le temps et l'heure que vous y mettrez, et n'en retranchez jamais un seul moment.

2.° Ne faites point une méditation simplement spéculative; toute bonne Oraison doit être pratique, c'est-à-dire, qu'elle doit consister dans la considération et dans l'action. C'est dans l'Oraison que vous devez contempler les grandes vérités de notre Religion; les devoirs de votre état, de votre condition, de votre emploi; mais ne vous arrêtez point dans la seule contemplation, appliquez-vous, la plus grande partie du temps, à

considérer comme vous devez agir, conformément à ces regles de conduite, et faites toujours le plan de la journée dans le temps même de votre Oraison.

TRENTIEME JOUR.

SAINT JEAN CLIMAQUE, ABBÉ.

SAINT Jean, surnommé Climaque, à cause de l'excellent livre qu'il composa, et qu'il intitula, *l'Echelle du Ciel*, ou de la Perfection, étoit, comme on le conjecture, de quelque endroit de la Palestine. Il vint au monde du temps de l'Empereur Justin I, vers l'an 325; et si la connoissance qu'il avoit des langues, des belles-lettres et des beaux arts, fait voir avec quel soin il avoit été élevé, une si belle éducation fait croire qu'il étoit d'une famille distinguée.

La réputation qu'il acquit encore tout jeune par son rare savoir, lui mérita le surnom de Scholastique, qui ne se donnoit en ce temps-là qu'à ceux en qui la qualité de bel esprit se trouvoit jointe avec l'éloquence, avec la lecture des anciens, et l'étude des sciences. Mais notre saint jeune homme étoit né pour une gloire plus [illegible] du monde, solide. Toutes ces avenues meurtres au [illegible] toutes ces espérances flatteuses le tentèrent peu. Il renonça dès l'âge de seize ans à tous ces avantages; et suivant les attraits de la grace, toute son étude desormais fut dans la science du salut.

Résolu de quitter le monde, il se retira au Mont-Sinaï, et se mit sous la discipline d'un saint Vieillard nommé Martyre, qui, trouvant dans son Disciple la docilité d'un enfant, et toute la

simplicité d'une ame pure, lui fit faire en peu de temps bien du chemin dans les voies de la perfection, et forma dans quatre ans un des plus habiles Maîtres de la vie spirituelle.

A la vérité, Jean ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à lui faire faire de si grands progrès. Jamais homme ne fut plus humble. Habile dans les beaux-arts, savant au-dessus de son âge, il n'eut pas plutôt embrassé la vie Monastique, qu'on eût dit qu'il n'avoit pas la moindre teinture des sciences. Il ne quitta pas seulement le monde, il l'oublia. Sa soumission étoit si parfaite, son obéissance si aveugle, qu'il sembloit être né sans volonté propre. Dès le premier jour tous ses sens furent dans la servitude, toutes ses passions furent domptées, et l'on eût dit qu'il étoit venu dans la Religion déjà parfait.

Il fut quatre ans à s'instruire, ou, pour mieux dire, à se perfectionner dans l'exercice des plus grandes vertus. Son saint Directeur étant mort, il voulut se consacrer à Dieu plus parfaitement par la profession Religieuse. Il fit ce sacrifice dans de si saintes dispositions, et avec tant de ferveur, que l'Abbé Strategе, Religieux de grande piété, qui étoit présent, s'écria comme un homme inspiré : Je prévois que Jean sera un jour une des grandes lumieres du monde.

Le jeune Profès parfaitement instruit des obligations de son état, ne soupira plus qu'à en remplir les devoirs de la maniere la plus parfaite. Quoique les Moines du Mont-Sinaï eussent un Abbé, qui étoit comme l'Archimandrite ou Patriarche de tous les Solitaires des déserts de l'Arabie, et qu'il y eût un Monastere sur la Montagne, la plupart cependant des Moines vivoient dans des hermitages séparés, en sorte que le Mont-Sinaï peuplé de Saints, n'étoit, à proprement parler, qu'un Monastere. Saint Jean Cli-

maque n'eut pas plutôt fait profession, qu'il se retira dans un hermitage appelé Thole, au pied de la Montagne, à deux lieues de l'Eglise que l'Empereur Justinien avoit fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge, pour l'usage de tous les Solitaires répandus dans le désert de Sinaï. Il y vécut durant l'espace de quarante ans dans une retraite si édifiante, et dans les pénibles exercices d'une pénitence si austere, qu'on ne l'appeloit que l'Ange du Désert.

L'ennemi du salut ne le laissa pas long-temps tranquille. A peine fut-il retiré dans sa solitude, qu'il se vit assailli des plus violentes tentations. Plusieurs passions jusqu'alors inconnues lui donnerent bien de l'exercice. Toutes se révolterent; mais notre Saint, plein de confiance en Jesus-Christ, trouva toujours dans la priere, dans le jeûne et dans les autres austérités, et sur-tout dans le fréquent usage des Sacremens, les secours de la grace, qui le rendirent toujours victorieux durant cette pénible guerre. On le vit toujours tranquille au milieu des orages, parce qu'il ne perdit jamais le Ciel de vue; et la tentation ne servit qu'à rendre sa vertu plus éclatante, et son cœur plus épuré.

Sachant combien l'esprit de vanité est adroit pour se glisser jusqu'à travers les épines de la pénitence, il évitoit avec soin tout ce qui pouvoit avoir quelque air de singularité. Il mangeoit indifféremment et sans scrupule de toutes les viandes dont sa profession lui permettoit l'usage; mais il en mangeoit en si petite quantité, qu'on étoit surpris qu'il pût subsister. Son sommeil suivoit la regle de sa nourriture; et son union intime et continuelle avec Dieu, la perfection de ses motifs, l'amour divin dont son cœur étoit embrasé, tout cela donnoit tant de prix à ses actions les plus communes, qu'on ne doit pas

être surpris s'il est arrivé en si peu de temps à une si éminente sainteté.

Dieu l'avoit élevé à l'état de perpétuelle Oraison; et l'on peut dire qu'il a fait son portrait dans l'idée qu'il nous a donnée de cette grace. « Cette Oraison, dit-il dans son Livre de l'E-» chelle sainte, consiste à avoir Dieu pour objet » et pour regle dans tous ses exercices, dans » toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, » dans tous ses mouvemens, dans toutes ses » démarches, et à ne faire rien qu'avec une » ferveur intérieure, et dans la vue que Dieu » est présent. »

C'est ce don d'Oraison qui lui donnoit tant de goût pour la solitude. Les communications intimes qu'il avoit avec Dieu, lui rendoient insupportable le commerce des hommes : on l'a vu élevé de terre par des opérations surnaturelles de la grace; et c'étoit durant ces extases que Dieu lui faisoit goûter par avance dans cette vie les joies du Ciel.

Quoique sa grande occupation fût la lecture de l'Ecriture et des saints Peres, on peut dire que c'est principalement dans la contemplation des choses divines et des Mysteres de la Religion, que Dieu répandoit dans lui ces lumieres surnaturelles, qui l'ont fait regarder, non comme un simple contemplatif, mais comme un grand Docteur, un Pere de l'Eglise, et l'une des grandes lumiéres de son siecle. Son humilité fit cependant qu'elle resta quarante ans sous le boisseau, et comme enfermée dans sa cellule.

Il ne put pourtant pas se défendre de recevoir sous sa conduite un jeune Solitaire nommé Moyse, qui avoit engagé tous les anciens à lui demander cette charité. Le Disciple tira bientôt de grands avantages de l'habileté du Maître, et du pouvoir qu'il avoit auprès de Dieu; car s'étant un jour endormi sous une grande roche, il enten-

dit la voix du Saint qui l'appeloit ; Moyse s'éveillant sort de la grotte, et à peine en fut-il dehors que la roche tomba. Un autre Solitaire nommé Isaac ne lui eut pas plutôt déclaré les violentes tentations de la chair, dont il étoit presque accablé, qu'il en fut délivré sur l'heure par les prieres du Saint.

Il y avoit quarante ans que notre Saint vivoit plutôt en Ange qu'en homme dans ce désert, lorsque Dieu le tira de l'obscurité de son hermitage pour le rendre le Supérieur général, et le pere de tous les Solitaires du Mont-Sinaï, sous le nom d'Abbé. Sa soumission lui coûta, et ce ne fut pas le moindre de ses sacrifices. Quoique sa réputation fût déjà établie, on l'admira bien davantage quand on le vit de plus près. Sa douceur et son humilité lui gagnoient tous les cœurs, et sa grande charité à l'égard même des étrangers, étoit souvent accompagnée de miracles. Les peuples de la Palestine l'étant venu solliciter de demander à Dieu de la pluie, virent sur le champ toutes les campagnes arrosées d'une pluie abondante par les prieres du Saint. L'opinion de sa sainteté n'étoit pas resserrée dans les Provinces de l'Orient ; saint Grégoire-le-Grand lui écrivit pour se recommander à ses prieres, et il lui envoya des meubles pour l'Hôpital qu'on avoit bâti au pied du Mont-Sinaï.

Ce fut à la priere de Jean, Abbé de Raïthe, son ami intime, qu'il composa son livre admirable intitulé : *L'Echelle du Ciel*, divisée en trente degrés ou échelons, qui contiennent tout le progrès de la vie intérieure, depuis la premiere conversion jusqu'à la perfection la plus sublime. Cet excellent ouvrage fut jugé d'abord être au-dessus de la portée des esprits du commun, à cause d'un certain air de sublimité familier à peu de personnes ; mais on y trouve un fond de spiritualité plein et solide, qui est d'un grand usage,

et qui plaît. Son style est concis et figuré, et comme il se contente d'exposer ses leçons de morale en des idées raccourcies, il ne parle guere que par sentences.

En parlant de l'obéissance, il rapporte les exemples édifians qu'il avoit admirés dans un Monastere d'Egypte, où de vénérables Vieillards obéissoient avec une simplicité d'enfans, et où l'on voyoit trois cents trente Religieux qui n'étoient qu'un cœur et qu'une ame. A quelques pas de ce Monastere, dit-il, on en trouvoit un autre, qu'on nommoit la Prison, où s'enfermoient volontairement ceux qui, après leur profession, étoient tombés dans quelque faute grieve. Le Saint raconte de si étonnantes austérités de ces merveilleux Pénitens, qu'on ne sauroit lire ce qu'il en dit sans verser des larmes.

Saint Jean Climaque ajouta à cet ouvrage un autre petit Traité que nous appelons : *La Lettre au Pasteur ;* et ce Pasteur n'est autre que le Bienheureux Jean de Raïthe, auquel il avoit adressé son Echelle Sainte.

Mais la solitude avoit de si grands attraits pour notre Saint, qu'il ne soupiroit qu'après son hermitage. Il résolut donc après quatre ans de se démettre de sa supériorité. Les prieres et les larmes de ses inférieurs ne purent pas le vaincre ; toute leur consolation fut d'avoir à sa place Georges son frere aîné.

Notre Saint ne survécut pas long-temps à sa déposition. Retiré dans sa solitude, il ne s'occupa plus que de l'heureux moment qui devoit l'unir à son Dieu. Il s'y prépara avec une nouvelle ferveur, et comblé de vertus et de mérites, il mourut le trentieme Mars de l'année 605, âgé d'environ quatre-vingts ans, dont il en avoit passé soixante-quatre dans la solitude. Comme il étoit sur le point de rendre l'esprit, son frere le nouvel Abbé fondant en larmes, le pria de lui obtenir

de Dieu la grace de ne lui pas survivre longtemps. Vous serez exaucé, lui répondit le Saint, vous mourrez avant la fin de l'année : ce qui arriva dix mois après.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire à la Messe des Abbés.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Joannis Abbatis commendet; ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Jean Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 66.

QUI recordatur thuris, quasi qui benedicat idolo. Hæc omnia elegerunt in viis suis, et in abominationibus suis anima eorum delectata est. Unde et ego eligam illusiones eorum : et quæ timebant adducam eis : Quia vocavi, et non erat qui responderet : locutus sum, et non audierunt: feceruntque malum in oculis meis, et quæ nolui elegerunt.

CELUI qui se souvient de brûler de l'encens, est comme celui qui révéreroit une idole. Ils ont pris plaisir, et ils se sont accoutumés à toutes ces choses, et leur ame a fait ses délices de ces abominations, et moi je prendrai plaisir aussi à me moquer d'eux, et je ferai venir sur eux ce qu'ils craignoient, parce que j'ai appelé, et personne n'a répondu ; j'ai parlé, et ils ne m'ont point entendu ; mais ils ont fait le mal devant mes yeux, et ils ont choisi ce que je ne voulois pas.

Le Prophete Isaïe, dit saint Jérôme (a), *ne me paroît pas seulement un grand Prophete, mais je*

(a). *Hieron. Præf. in Isa.*

le regarde comme un Apôtre et un Evangéliste ; car il parle de Jesus-Christ et de son Evangile d'une maniere si claire et si précise, qu'il semble composer plutôt une histoire des choses passées, qu'une prophétie de l'avenir.

RÉFLEXIONS.

L'esprit n'est jamais sain, quand le cœur est corrompu. La raison se ressent toujours de la maladie de tous les deux, et la Foi est presque éteinte dans une ame abrutie. Qu'on est à plaindre quand il n'y a que la passion qui regne ! Et qu'on est aveugle quand on n'est éclairé que par le feu de la passion.

Certainement toutes les erreurs ne sont pas dans l'esprit. Le cœur a ses égaremens. Ses illusions sont ses maladies ; peu qui ne soient incurables ; nulle qui ne soit volontaire. Les suites en sont toujours fâcheuses. On ne s'égare jamais à demi, quand on s'égare par inclination.

L'amour-propre est la source féconde des illusions du cœur. On ne s'en défie jamais, parce qu'elles plaisent toujours. A peine regnent-elles dans l'ame, que la raison, pour ainsi dire, perd sa liberté. Esprit, naturel, éducation, bon sens, tout suit leur impression, tout leur cede. Les passions ne font du progrès et du dégât qu'à la faveur des brouillards que ces illusions causent. Les erreurs même de l'esprit n'ont guere d'autre principe ; il faut guérir le cœur si l'on veut faire tarir la source la plus ordinaire des faux préjugés et des illusions de l'esprit. Peu de personnes qui soient exemptes de ces prestiges de volonté ; encore moins qui s'en défendent. Quelle condition si heureuse, quel état si parfait qui soit à l'abri de ces erreurs ! Les Grands naissent d'ordinaire avec des préjugés en leur faveur, dont ils guérissent rarement. Le peuple se repaît volontiers de tout ce qui le flatte. Le monde est la véritable

région des illusions du cœur : peu de mondains qui n'en soient préoccupés ; et quel empire n'ont-elles pas sur un esprit qui en fait la regle de sa dévotion, de sa Religion, de sa conduite ? Les Juifs sont témoins des merveilles que le Sauveur opere pour leur démontrer qu'il est le Messie promis. Il vérifie visiblement tout ce que les Prophetes en ont prédit, jusques aux moindres circonstances. Ils lisent ces prophéties ; ils voient ces miracles, et ils ne veulent pas croire : leur incrédulité vient plus du cœur que de l'esprit. De quelle autre source viennent l'obstination des pécheurs et l'opiniâtreté des Hérétiques ?

Insatiabilité d'ambition et de cupidité, entêtement de parti, aigreurs intarissables, haines éternelles, hypocrisie de profession : tout cela est l'effet ordinaire des illusions du cœur. Nul vice qu'elles ne flattent ; peu qu'elles ne rendent plausibles, dès qu'elles les adoptent, et cette artificieuse sécurité où vivent bien des gens, dont la conscience a de si grands sujets d'être alarmée, est le fruit le plus naturel de ces volontaires illusions. On prend plaisir, comme dit le Prophete, et on s'accoutume à l'iniquité. L'ame fait ses délices de ces abominations. Alors Dieu appelle, et l'on ne répond point : Dieu parle, et personne ne l'écoute : *Locutus sum, et non audierunt.* Rien n'empêche tant qu'on n'écoute la voix de Dieu que les illusions du cœur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 27.

ECCE velum templi scissum est in duas partes à summo usque deorsùm, et terra mota est, et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt ; et multa cor-

EN cet instant, le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et les corps

pora Sanctorum, qui dormierant, surrexerunt. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam Civitatem, et apparuerunt multis. Centurio autem, et qui cum eo erant custodientes Jesum, viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes: Verè Filius Dei erat iste.

de plusieurs saints Hommes qui étoient morts ressuscitèrent. Ces personnes sortant de leurs sépulcres après sa Résurrection, vinrent dans la sainte Cité, et apparurent à beaucoup de gens. Cependant le Centurion et ceux qui étoient là avec lui à garder Jesus, voyant le tremblement de terre, et les choses qui se passoient, furent fort effrayés, et dirent: Cet homme étoit véritablement Fils de Dieu.

MÉDITATION.

De la gloire de Jesus-Christ dans les ignominies de sa mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que durant la vie mortelle de Jesus-Christ, sa divinité ne s'étoit découverte, pour ainsi dire, que par échantillon; à sa mort elle se développe toute entiere à nos yeux: le Ciel, la terre, ses ennemis même, les Prophéties qui ont précédé, la foi de tous les peuples qui a suivi, toutes les lumieres de l'esprit, toute la force de la raison, prodiges, miracles, tout nous prêche sa Divinité; tout nous démontre invinciblement sa Toute-Puissance; tout nous fait admirer sa sagesse; tout concourt à sa gloire; tout nous convainc de son innocence et de sa sainteté.

Rien n'étoit plus aisé au Sauveur que d'éviter la mort: il n'ignoroit pas la malice et les pernicieux desseins des Juifs: *Quid me quæritis interficere* (a)? Pourquoi cherchez-vous, leur disoit-il, à me faire mourir? Il déclara à Judas sa

(a) *Jean.* 7.

trahison. Il meurt cependant, et il meurt après avoir prédit lui-même toutes les circonstances de sa mort; après avoir détaillé tout ce qu'on lui devoit faire souffrir; après avoir fait remarquer que tout cela devoit arriver pour accomplir tout ce qui avoit été prédit par les Prophetes.

Jesus-Christ meurt, et tout est merveilleux, tout est divin dans sa Passion et dans sa mort. Cet air de majesté et de douceur qui l'accompagne par-tout; ce silence si éloigné de la fierté; la malice, la rage même de ses ennemis qui ne peuvent lui reprocher que ses miracles et ses bienfaits, son affabilité, sa patience.

Jesus-Christ meurt, et combien de miracles à sa mort, et sa mort n'est-elle pas elle-même le plus grand de tous les miracles? Le soleil s'éclipse sans que nul corps opaque puisse nous le cacher; la terre tremble, les rochers se fendent, toute la nature frémit au moment que cet Homme-Dieu expire. Ce n'est pas par défaillance; il y avoit long-temps que l'épuisement auroit dû naturellement le faire mourir. Il meurt, parce qu'il le veut, et au moment qu'il le veut; ce qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu; ce qui marque dans la mort même la souveraineté de Dieu, et l'indépendance.

Jesus-Christ meurt, et par l'infamie de sa mort il parvient à la plus haute gloire. Sa mort, quelque ignominieuse qu'elle paroisse, fait sentir sa divinité. Ceux des Juifs, et même des Gentils qui n'avoient pas voulu le reconnoître pour Fils de Dieu en lui voyant faire des miracles, s'écrient en le voyant expirer, que c'est-là véritablement le Fils de Dieu : *Verè Filius Dei erat iste.* Il meurt sur la Croix, et sur cette Croix il dispose du Royaume des Cieux; et par cette Croix il triomphe du Prince du monde; par cette Croix il dompte l'orgueil du monde, et érige cette Croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité,

On ne s'avise pas de cacher sa mort aux peuples éloignés, ni d'en exténuer l'infamie : *Prædicamus Christum crucifixum.* On ne prêche la divinité de Jesus-Christ qu'en le montrant cloué sur sa Croix, qu'en faisant remarquer le genre de sa mort, et toutes ses plaies; et les Grecs, ce peuple si fier, et les Romains, ce peuple si orgueilleux, et les Barbares, tous ces peuples à qui un homme sur la Croix étoit un objet d'horreur, ont adoré Jesus-Christ sur la Croix; l'ont reconnu pour leur Dieu, pour leur Rédempteur, pour leur Juge. Demandez après cela un miracle ! Ah, mon divin Sauveur! que vous aviez bien raison de dire qu'on n'en auroit jamais de plus grand, ni qui prouvât mieux ce que vous êtes, que vous-même expirant sur la Croix; et si après ce miracle, je ne vous adore pas avec un cœur humble et contrit, si je ne vous aime pas avec tendresse, avec ardeur, si je suis peu touché de votre mort, si je vous refuse une larme, mon Dieu, quelle espece de miracle suis-je !

SECOND POINT.

Considérez combien la vue du Crucifix doit réveiller notre Foi, nourrir en nous les sentimens de Religion, et ranimer notre confiance. Expérimenté-je ces effets ?

Je vois sur cette Croix un Dieu, un Sauveur, un Pere. Je découvre dans mon Dieu le prix et le mérite des humiliations et des croix; je trouve dans ce Sauveur un remede efficace à toutes mes infirmités, et dans ce Pere un fond de tendresse pour moi qui me charme : *Ecce quomodo amabat eum.* C'est ce que dit cette Croix à tout le Ciel et à toute la terre; elle publie jusqu'à quel point, jusqu'à quel excès de tendresse Jesus-Christ m'a aimé : tout l'Univers en convient, il n'y a peut-être que moi qui n'entend point ce langage.

Ecce. Ce n'est pas seulement durant cette vie, que l'image de la Croix publiera avec quel transport et quelle excessive tendresse Jesus-Christ nous a aimés; ce mémorial de son amour et de sa mort sera éternel. *Ecce*, dira-t-elle éternellement à ce damné. Voyez si votre Dieu pouvoit pousser plus loin sa tendresse pour vous. *Ecce*, voyez si Jesus-Christ n'en avoit pas assez fait pour vous préserver de ces feux éternels, de cet enfer où vous ne vous trouvez que par votre faute. Mon Dieu, que ce reproche est dur! et que le souvenir de Jesus-Christ mourant, qu'un damné ne perdra jamais, est un cruel supplice!

Ecce, dit cette même image à tous les Prédestinés; *Ecce*, voilà à qui vous devez votre bonheur éternel. Comprenez l'excès de son amour, l'immensité de sa tendresse. Ils la comprendront; et de cette connoissance, quelle consolation, quelle joie, quels transports, quels recours, quels sentimens d'amour et de reconnoissance!

Eh, mon doux Jesus! quels effets fera en moi durant toute l'éternité le souvenir de votre mort! Sera-t-elle pour moi un objet de consolation ou de désespoir? Hélas! je n'ai qu'à examiner quels effets elle fait en moi durant ma vie. J'espere donc, mon divin Sauveur, que par votre grace cette Croix sera pour moi un modele de conduite, à la mort un objet de confiance, et durant toute l'éternité un sujet de joie. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi: calicem salutaris accipiam. Psal. 115.

Que rendrai-je à ce Dieu de bonté pour tous les biens que j'en ai reçus. J'accepterai toutes les croix qu'il lui plaira m'envoyer, et je boirai de bon cœur son Calice.

Christo confixus sum Cruci. Gal. 2.

Je veux être désormais attaché à la Croix, mais avec Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON estime l'humilité, mais on n'aime pas l'humiliation. L'humilité est une vertu qui a son mérite et son éclat, elle fait même honneur. Voilà pourquoi tant de gens se piquent d'être humbles; mais sans humiliations, parce qu'elles sont trop âpres et trop obscures. Non-seulement elles n'ont rien qui nourrisse l'amour-propre, mais elles l'anéantissent, et sont le poison de l'orgueil; et voilà pourquoi elles font tant d'horreur. Nul dévot qui ne prétende avoir l'humilité, et cependant très-peu que l'humiliation ne révolte; la seule ombre fait peur : quelle illusion, quelle erreur, si avec ce dégoût on se flatte d'être humble ! Jesus-Christ s'est humilié, dit l'Apôtre : mais dans les opprobres dont il a été rassasié, sous les coups de fouets dont il a été déchiré, sur la Croix où il a expiré. On n'est pas humble parce qu'on estime ou qu'on aime l'humilité, mais parce qu'on estime et qu'on aime l'humiliation; c'est ce que nous apprend Jesus-Christ par l'humilité de cœur. Cette leçon est importante; c'est du haut de sa Croix que le Sauveur nous la fait. Ne jetez jamais les yeux sur le Crucifix, que vous n'entendiez cette leçon muette qu'il fait à tous ses Disciples : *Discite à me.* Ne vous contentez pas de l'entendre, donnez des preuves chaque jour de ce que vous avez appris, et si vous voulez une pratique, gardez la suivante : 1.° Ne soutenez jamais votre sentiment avec chaleur, cédez à ceux qui défendent le leur avec âpreté, et d'une maniere vive, à moins que la chose ne soit d'une telle conséquence que vous soyez obligé d'être moins complaisant. 2.° Ne vous justifiez point lorsqu'on vous accuse, à

moins que Dieu ne vous ordonne d'agir autrement. 3.° Acceptez tous les matins au pied de votre Crucifix toutes les humiliations qu'il plaira à Dieu de vous envoyer durant le jour, lui demandant la grace d'en faire un bon usage. 4.° Regardez les croix et les humiliations d'un œil Chrétien. Estimez, honorez singuliérement toutes les personnes affligées et humiliées, témoignez-leur votre estime et votre respect par votre conduite. Nul signe peut-être de prédestination moins douteux, moins équivoque, que les humiliations.

2.° On vous a déjà conseillé d'avoir un Crucifix à votre Oratoire, où dans votre chambre, destiné à vous être présenté à la mort. Prenez-le quelquefois à la main, et plein d'une confiance respectueuse et tendre, priez-le de vous dire à présent dans le cœur tout ce qu'il vous dira à l'heure de la mort. Imaginez-vous qu'il vous fait les mêmes reproches qu'il vous fera alors. Vous êtes encore en état à présent de remédier à bien des choses; n'en différez pas l'exécution. Cette pratique de piété réitérée quelquefois chaque mois est très-utile, et sert beaucoup à réformer les mœurs durant la vie, et à nous procurer une sainte mort.

TRENTE-UNIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE, DUC DE SAVOIE.

LE Bienheureux Amédée IX du nom, Duc de Savoie, étoit fils de Louis II, et d'Anne fille du Roi de Chypre. Il naquit à Tournon, le premier de Février de l'an 1435. La joie extraordinaire que causa la naissance de ce Prince fut, ce semble, un présage de sa sainteté; et ses fiançailles peu après avec Yolande fille de France,

furent le nœud d'une paix qui étoit depuis longtemps l'objet des vœux de tous les peuples.

La Princesse sa mere voulut prendre elle-même le soin de sa premiere éducation, et laissant au Duc son pere le soin de l'élever selon la grandeur de sa naissance, elle ne s'appliqua qu'à l'élever selon la sainteté de sa Religion. Les maximes de l'Evangile furent les premiers principes qu'elle lui donna, et la crainte du Seigneur fut le premier fruit de ces principes Cette vertueuse Princesse s'étudioit sur-tout à lui inspirer de l'horreur de tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu; et le prévenant de bonne heure sur les piéges que le monde tend à l'innocence des Grands, sur les vaines idées de grandeur dont il les repaît, et sur les importantes maximes de la Religion dont ce même monde les dégoûte, elle cultivoit un esprit et un cœur que Dieu avoit déjà prévenus de ses plus douces bénédictions, et que la grace devoit rendre bientôt le modele des plus vertueux Princes.

Sa piété parut presque dès le berceau, et l'on peut dire que dès le berceau la charité chrétienne fut sa passion dominante. Les amusemens ordinaires des jeunes Princes ne furent jamais de son goût; on ne pouvoit pas lui faire plus de plaisir que de lui apprendre quelque nouvelle pratique de piété. Une Messe lui tenoit lieu de tout divertissement, et il se délassoit d'ordinaire de ses exercices académiques, par la lecture de quelque livre de piété, ou par la priere.

Elevé dans l'eclat, et comme dans les délices d'une des plus brillantes Cours de l'Univers, rien ne fut jamais capable d'amollir son cœur, et de le séduire. Il sut nourrir sa piété et son innocence par le fréquent usage des Sacremens, et par de secrettes austérités qui lui servoient de contre-poison pour l'air contagieux du grand monde.

La Passion du Sauveur faisoit le sujet ordinaire de ses méditations. Attendri à la seule vue d'un Crucifix, on le voyoit souvent fondre en larmes. Se promenant seul dans le jardin du Palais, on l'appercevoit tantôt à genoux, les mains et les yeux élevés vers le Ciel, tantôt interrompant sa promenade par plusieurs génuflexions, mêlant toujours à ses plus ordinaires divertissemens, quelque pieux exercice.

Jamais Prince ne fut plus aimé; nul aussi ne mérita plus l'amour des peuples. Jamais homme n'a allié tant d'affabilité à tant de grandeur. Son air toujours riant, son regard toujours gracieux, ses manieres majestueuses et polies lui gagnoient tous les cœurs, mais sa piété le rendoit encore plus respectable. Agé de dix-sept ans il épousa Yolande de France, fille de Charles VII, et sœur de Louis XI, à laquelle il avoit été promis dès le berceau.

Ce mariage étoit trop bien assorti pour n'être pas heureux; aussi jamais cœurs ne furent mieux unis, jamais inclinations plus conformes. La Princesse qui avoit un grand fond de Religion, trouva dans les vertus du Duc de quoi s'édifier et s'instruire, et elle en sut profiter. Des exemples si éclatans réformerent bientôt toute la Cour de Savoie. On étoit Chrétien, et on se faisoit honneur de le paroître sous les yeux d'un Prince si Religieux. Paroître peu respectueux dans le lieu saint, railler de la Religion, tenir des discours peu Chrétiens, c'étoit encourir sa disgrace; et il n'avoit de la sévérité, il n'étoit inexorable que quand il s'agissoit des intérêts de Dieu.

Fût-on des premiers Officiers, si l'on étoit libertin, il falloit quitter le service. Sa maxime étoit, que Dieu devoit être toujours servi le premier, et que c'étoit l'esprit de la Religion qui devoit toujours régler la politique. C'étoit sur

ce principe qu'il régla toujours sa conduite et le gouvernement de ses Etats.

A sa priere du matin succédoit une lecture de piété, après laquelle il entendoit la Messe, avec un si profond respect, et une piété si édifiante, qu'on avoit coutume de dire qu'il suffisoit de voir le Duc de Savoie à la Messe pour avoir de la dévotion. Il entroit ensuite au Conseil, où les causes des pauvres, des veuves et des orphelins étoient toujours les premieres rapportées; l'injustice y étoit toujours démasquée et punie, et l'innocence étoit assurée de trouver toujours un asile au pied de son Tribunal.

La charité pour les pauvres étoit sa belle passion; on eût dit qu'il n'avoit d'autre soin que de les soulager; son plaisir étoit de distribuer lui-même ses aumônes, persuadé que c'est à Jesus-Christ même qu'on les fait. Il nourrissoit chaque jour un grand nombre de pauvres dans le Palais; les plus rebutans, les plus hideux étoient toujours les plus chéris; il les servoit lui-même à table; et quelques-uns des Courtisans lui ayant représenté que c'étoit trop s'avilir, il leur demanda s'ils croyoient l'Evangile: Souvenez-vous donc, ajouta-t-il, que Jesus-Christ prend ce qu'on fait au plus petit des siens, comme fait à lui-même. Quel plus grand honneur pour un Prince que de servir Jesus-Christ! Ses Ministres lui ayant représenté que ses aumônes épuisoient ses finances, et qu'il valoit bien mieux fortifier des places et entretenir les troupes, que de nourrir tant de fainéans: Je loue votre zele, répond le saint Duc; mais sachez que les charités qu'un Prince fait aux pauvres sont les meilleures fortifications de l'Etat; les pauvres sont ses meilleures troupes; et le grand secret pour faire régner l'abondance, c'est de faire de grandes largesses aux malheureux.

L'Ambassadeur d'un Prince étranger lui ayant

demandé s'il n'entretenoit point des meutes de chiens, et s'il ne se plaisoit point à la chasse : Je m'y plais, répond le Prince, mais c'est à une chasse assez particuliere; je veux vous en faire voir les équipages, et ayant ouvert une fenêtre qui tournoit sur une grande cour, où l'on faisoit l'aumône à cinq ou six cents Pauvres : Voilà, Monsieur l'Ambassadeur, dit le Prince, à quelle chasse je me plais.

Ayant entendu un jour les plaintes que faisoit un pauvre Artisan, de qui on exigeoit un nouvel impôt, il demanda aux Ministres si l'on ne pouvoit pas soulager le peuple de cette charge. Ceux-ci lui ayant représenté les besoins de l'Etat, le Prince tire le colier de l'Ordre qui étoit d'un grand prix, ordonne qu'on en fasse de l'argent pour subvenir aux plus pressans besoins, et qu'on ôte la taxe.

Ses grandes charités faisoient dire que la Savoie étoit devenue le Paradis des Pauvres. Nul qui ne trouvât du secours auprès du saint Duc. Outre plusieurs Hôpitaux qu'il fonda, et d'autres qu'il a rentés, on voit encore dans plusieurs Eglises du Piémont et de la Savoie, des monumens de la magnificence Religieuse de ce saint Prince.

Il fit le voyage de Rome *incognito* pour visiter les saints lieux, et y satisfaire plus à loisir sa dévotion. Les dons précieux qu'il fit, et à l'Eglise de Saint-Pierre, et ailleurs, sont des preuves éclatantes de la haute vertu, et de la grandeur d'ame de ce Religieux Prince. On l'a vu plusieurs fois faire le voyage de Chambery à pied avec la Duchesse, pour y aller honorer le saint Suaire.

On avoit cru d'abord que sa valeur ne répondoit point à sa piété; mais on connut bien par son exemple que les Princes les plus vertueux ne sont pas les moins braves. Le Turc faisant tous les jours de nouvelles conquêtes sur les Chrétiens, on assembla une Diete à Mantoue

pour délibérer sur les moyens d'en arrêter le cours. Le Bienheureux Amédée y parla en grand Prince, et en Prince généreux et Chrétien. Il offrit ses troupes, ses trésors et sa vie; sa détermination et son zele étonnerent ceux qui n'avoient pas tant de courage ni de vertu que lui.

Ayant appris le danger où se trouvoit le Roi de Chypre son frere, d'être attaqué par les Barbares, il se croisa; il leva des troupes, mit sur pied une grande armée, et arrêta les desseins du Sultan.

Ennemi du luxe, il étoit magnifique, et l'on fut surpris à la Cour de France de l'équipage somptueux et éclatant avec lequel il y parut. Mais rien ne prouve mieux sa générosité chrétienne que sa facilité à oublier les injures, et à pardonner. Galeas Sforce Duc de Milan, avoit déclaré la guerre au Bienheureux Amédée, lorsque passant par la Savoie, déguisé, il fut reconnu et arrêté prisonnier. Le saint Duc en ayant reçu la nouvelle, dépêcha un Courrier pour le faire mettre en liberté. Le Duc de Milan en devint plus ingrat, et le Duc de Savoie plus généreux; au lieu de le dépouiller de ses Etats, comme il étoit en état de le faire, il voulut conclure et cimenter avec lui une paix stable, en lui donnant en mariage sa sœur.

Le Duc de Bourbon et le Marquis de Montferrat, ayant fait quelques entreprises sur la frontiere, éprouverent, à la vérité, la clémence du vertueux Prince; mais ce fut après avoir senti qu'on n'en est pas moins brave pour être saint. Il eut grand soin que les Princes ses fils fussent élevés et selon leur Religion, et selon leur condition. Jamais Cour ne fut plus brillante, ni plus réglée. La justice régnoit avec tous ses droits dans tous ses Etats: on appeloit le siecle d'or, le regne d'Amédée. Le vice n'étoit pas seulement banni de la Cour, il ne trouvoit

nul abri sur les terres du Prince ; et la piété chrétienne soutenue par de si grands exemples, régnoit par-tout avec éclat.

Il eût été difficile d'être moins Chrétien sous ce Prince si saint. Son air, ses discours, sa présence, tout inspiroit le respect et l'amour de la Religion dont il étoit plein : on le voyoit continuellement uni à Dieu ; tous les objets qui frappent les sens, lui en renouveloient la présence ; et outre cette application continuelle aux choses divines, il avoit encore chaque jour des temps plus particuliérement consacrés au recueillement. Sa dévotion à la très-sainte Vierge étoit tendre et affectueuse ; il ne l'appeloit que sa bonne mere, et il n'oublioit rien pour se rendre digne d'être son fils.

Mais rien ne donne, ce semble, une plus juste idée de la haute vertu de ce pieux Prince, que sa parfaite soumission aux ordres de la Providence, qui voulut que ce saint Duc fût sujet toute sa vie à l'épilepsie : une infirmité si humiliante ne servit qu'à épurer sa vertu ; il la regardoit comme une faveur du Ciel. Rien n'est plus utile aux Grands, disoit-il, que les infirmités habituelles ; elles leur servent de frein pour réprimer la vivacité des passions. Les afflictions personnelles, ajoutoit-il, détrempent les douceurs de la vie d'une salutaire amertume, et nous font goûter Dieu, en nous rapprochant de lui. Il ne perdit jamais rien de sa tranquillité dans les accidens de sa maladie, et comme si elle n'eût pas suffi pour contenter le désir qu'il avoit de souffrir pour l'amour de son Dieu, il matoit encore sa chair par des jeûnes fréquens, par l'abstinence, et par plusieurs grandes austérités.

Enfin, usé par les innocentes rigueurs de la pénitence, il connut que Dieu vouloit terminer ses jours, dont on peut dire qu'il ne se trouvoit

pas un seul qui ne fût plein. Il se prépara à ce dernier moment avec une ferveur extraordinaire. A la seule nouvelle de sa maladie toute la Savoie et le Piémont furent en deuil; on n'entendoit que pleurs, on ne voyoit que processions pour demander à Dieu la santé du Prince; lui seul étoit tranquille, et ayant déclaré la Duchesse Régente, et fait appeler les principaux Seigneurs de sa Cour, qui fondoient tous en larmes: Je vous recommande les Pauvres, leur dit-il; répandez libéralement sur eux vos charités, et le Seigneur répandra abondamment sur vous ses bénédictions. Rendez la justice sans acception de personnes; faites que la Religion fleurisse, et que Dieu soit bien servi. Attendri par les larmes de toute l'assemblée, il se tut, et ne s'entretint plus qu'avec Dieu. Enfin, le trentieme, ou le trente-unieme de Mars de l'an 1472, ayant reçu le saint Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction, avec une nouvelle dévotion, et avec ses sentimens de piété avec lesquels les saints terminent leur vie, il mourut à Verceil, âgé seulement de trente-sept ans, et fut enterré dans l'Eglise de Saint-Eusebe, sous les marches du grand Autel, comme il l'avoit ordonné. On étoit si persuadé de sa sainteté que les Evêques qui assisterent à ses funérailles, délibérerent long-temps s'ils diroient la Messe des Morts. L'Archevêque de Tarantaise, dit la Messe de *Requiem*, pour se conformer à l'usage de l'Eglise; mais l'Archevêque de Turin dit la Messe de la Vierge, et l'Evêque de Verceil celle du Saint-Esprit. Dieu qui avoit manifesté les grandes vertus de son serviteur durant sa vie par plusieurs merveilles, déclara sa sainteté par un grand nombre de miracles d'abord après sa mort. L'Evêque de Verceil en rapporte cent et trente-huit fort éclatans, et singuliérement en faveur de ceux qui tomboient du haut-mal.

Saint

Saint François de Sales assura le Souverain Pontife Paul V, qu'il se faisoit tous les jours au tombeau du saint Duc de nouveaux miracles. C'est ce qui a obligé dans la suite le Pape Innocent XI de permettre qu'on fît l'Office, et qu'on dît la Messe en l'honneur du B. Amédée dans tous les Etats du Duc de Savoie, aussi-bien qu'à Rome dans l'Eglise de la Nation. La dévotion des peuples envers ce Bienheureux, et leur confiance en son intercession auprès de Dieu ne se sont point rallentïes depuis plus de deux cents ans. Peu de Villes et de Bourgs dans le Piémont et dans la Savoie où l'on ne voie des marques de la vénération qu'on a pour ce Bienheureux Prince, et où l'on ne ressente les effets du crédit qu'il a auprès de Dieu.

La Messe de ce jour est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Confesseur non-Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Amedeum Confessorem tuum de terreno principatu ad cœlestem gloriam transtulisti: da nobis, quæsumus, ut ejus meritis et imitatione, sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna. Per Dominum, etc.

O DIEU qui avez fait passer de la Principauté terrestre à la céleste gloire le bienheureux Amédée votre Confesseur : accordez-nous, nous vous en supplions, que par ses mérites, et en imitant ses vertus, nous usions de telle maniere des biens temporels, que nous ne perdions pas les éternels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum: honestavit illum in laboribus, et complevit la-

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux,

bores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit : sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant. Et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum: et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

et il lui en a fait recueillir tout le fruit. Il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le juste, lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a tiré des mains des pécheurs ; elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci : et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

Le Livre de la Sagesse paroît assez ce qu'il est, et fait voir ce qu'il contient par son titre. Non-seulement la Sagesse, c'est-à-dire, l'Esprit de Dieu l'a inspiré ; mais ce même Esprit l'a rempli de préceptes propres à nous faire acquérir la vraie Sagesse. Les instructions salutaires dont il est plein, regardent toutes les conditions ; ce Chapitre sixieme d'où cette Epître est tirée, regarde singuliérement les Grands.

RÉFLEXIONS.

La vertu est par-tout respectable, mais elle ne se fait jamais plus admirer que quand elle regne au milieu de l'abondance et de l'éclat. De quel exemple n'est pas la régularité édifiante d'un homme puissant ; et quelle impression ne font pas ces exemples ! la vraie piété des Grands fait

toujours honneur à la Religion, et elle leur en fait encore plus à eux-mêmes. Le monde a beau élever de magnifiques mausolées aux Princes et aux Rois, ils ne renferment que des cendres, pour lesquelles on n'a que du mépris; on estime le marbre et l'argent; on loue l'art avec lequel ils sont travaillés, mais et ce marbre et cet art rendent-ils beaucoup respectables les cendres? La vénération et le respect sont réservés à la vertu; on n'a pas besoin de bronze ni de l'or pour éterniser la mémoire d'un saint Prince. Le mausolée est éternel, quand c'est la piété, quand c'est la Religion qui l'éleve. Chose étrange, c'est toujours le désir de la gloire et de la distinction qui épuise les revenus, qui est la principale cause des plus folles dépenses. On achete bien cher un peu de poudre qu'on jette aux yeux des gens, un faux éclat qui s'évanouit avec le bruit. Il en coûte de donner au public des scenes qui imposent, qui amusent, qui enchantent durant un temps, mais qui se terminent d'ordinaire à la honte de ceux qui en ont fait tous les frais.

Quel honneur, au contraire, ne feroit pas à tous ceux qui vivent dans l'opulence, une libéralité vraiment chrétienne! Quoi de plus noble, quoi de plus glorieux que de tirer de la misere, et comme du tombeau un grand nombre de malheureux! Quoi de plus magnifique, même selon le monde, que d'être par ses largesses le sauveur de plusieurs honnêtes familles, qu'une disette muette et secrette jetoit dans le désespoir, et à qui vos aumônes redonnent, pour ainsi dire, le salut et la vie! N'y a-t-il pas plus de gloire de donner du pain à Jesus-Christ même en la personne des pauvres, que de nourrir dix ou douze fainéans qui ne cherchent à vivre sur la bourse d'autrui, que pour avoir de quoi être plus libertins? Jamais équipage si fastueux, jamais superbe train ne fit tant d'honneur qu'une multi-

tude de pauvres gens, qui vous regardent comme leur sauveur, comme leur pere. Quoi de plus glorieux à la mémoire d'un Prélat, quelle plus haute idée de sa noblesse, de son mérite, de sa piété, que de pouvoir dire qu'il n'est mort pauvre que pour avoir assisté trop de malheureux, et qu'il n'a fait de la dépense durant sa vie qu'en aumônes ! On a beau dire, on sent que rien ne fait plus d'honneur aux gens riches, aux Grands que cette charité chrétienne. Il y a dans cette libéralité une grandeur d'ame, un fonds de noblesse, une supériorité de génie qui s'éleve sur tous ces titres secs, vides et étrangers, qui ne sont fondés que sur des terres qui ne donnent jamais le mérite, et sur des ancetres qui ne sont plus. Un mauvais cœur ne fut jamais fort charitable ; la libéralité est la vertu des ames nobles : mais la libéralité en faveur des pauvres est le caractere d'un cœur Chrétien. Quel bien ne feroient pas deux ou trois mille livres répandues chaque année sur ceux qui vivent dans l'indigence ! Que de gens sauvés du désespoir ; que de pauvres filles à l'abri du péril ; que de familles obérées tirées de la derniere misere ! Hélas ! bien des gens pourroient en répandre davantage sans s'appauvrir. A la vérité, on en nourriroit moins de chevaux, on marcheroit avec un moindre train, on seroit moins splendidement traité ; on joueroit moins, on feroit moins de dépenses frivoles et inutiles ; mais en seroit-on moins grand, moins estimé, moins respectable ? *Ad vos reges sunt hi sermones.* C'est à vous, Grands du monde, à vous riches, à vous heureux du siecle que s'adressent ces réflexions.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 19.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi Regnum, et reverti. Vocatis autem decem servis suis, dedit eis decem mnas, et ait ad illos : Negotiamini dum venio. Cives autem ejus oderant eum : et miserunt legationem post illum, dicentes : Nolumus hunc regnare super nos. Et factum est ut rediret accepto regno : et jussit vocari servos, quibus dedit pecuniam, ut sciret quantùm quisque negotiatus esset. Venit autem primus, dicens : Domine, mna tua decem mnas acquisivit. Et ait illi : Euge, serve bone, quia in modico fuisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates. Et alter venit, dicens : Domine, mna tua fecit quinque mnas. Et huic ait : Et tu esto super quinque civitates. Et alter venit, dicens : Domine, ecce mna tua quam habui repositam in sudario : timui enim te, quia homo austerus es : tollis quod non posuisti, et metis quod non seminasti. Dicit ei : De ore tuo te judico, serve nequam. Sciebas, quòd ego homo austerus sum, tollens quod non posui, et metens quod

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un Seigneur allant dans un pays éloigné pour prendre possession d'un Royaume, et s'en revenir après, appela dix de ses serviteurs, leur partagea dix marcs d'argent, et leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Or, les gens de son pays le haïssoient, et ils envoyerent des députés après lui, pour dire : Nous ne voulons point de cet homme-là pour notre Roi. Cependant, après s'être mis en possession du Royaume, il revint, et fit appeler les serviteurs auxquels il avoit donné son argent, pour savoir combien chacun l'avoit fait valoir. Le premier qui vint, dit : Seigneur, votre marc en a produit dix autres. Il lui répondit, voilà qui va bien, bon serviteur ; parce que vous avez été fidelle dans peu de chose, vous aurez intendance sur dix villes. Le second qui vint, dit : Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. Pour vous, lui répondit-il, que cinq Villes vous soient soumises. Il en vint un autre, qui dit : Seigneur, voilà votre argent que j'ai gardé dans un mouchoir ; car je vous craignois, parce que vous êtes un homme rigide : Vous retirez ce que vous n'avez point avancé, et vous moissonnez ce que vous

non seminavi : et quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut ego veniens cum usuris utique exegissem illam? Et astantibus dixit : Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet. Et dixerunt ei : Domine, habet decem mnas. Dico autem vobis, quia omni habenti dabitur, et abundabit : ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo.

n'avez point semé. Méchant serviteur, lui dit-il, je vous juge sur vos propres paroles. Vous savez que je suis un homme rigide, qui retire ce que je n'ai point avancé, et qui moissonne ce que je n'ai point semé. Et d'où vient que vous n'avez pas mis mon argent à la banque, en sorte qu'à mon retour je pusse le retirer avec intérêt ? Et il dit à ceux qui étoient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui a dix marcs. Ils lui dirent : Seigneur, il en a dix. Et moi je vous dis qu'à tout homme qui a, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.

MÉDITATION.

De l'amour des Croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les Chrétiens ne devroient trouver du plaisir que dans les afflictions. Nul autre fruit ne devroit être de leur goût que celui de la Croix ; le sang de Jesus-Christ en a ôté toute l'amertume. La Croix est devenue l'arbre de vie ; le dégoût pour un si excellent fruit est une marque d'une mauvaise disposition.

Si l'on n'écoute que les sens, si l'on ne consulte que les yeux, la raison humaine et l'amour-propre, les adversités sont un objet d'horreur : mais ici l'homme animal est-il bon Juge ? Que nous apprend la Foi ? Que nous dit l'Evangile ? Il a fallu que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa propre gloire. *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* Malheur à vous riches, qui avez votre consolation ; malheur à

vous heureux du siecle, qui vivez dans la joie, dans l'abondance; à vous Grands du monde, à qui tout rit. Voulez-vous au contraire avoir une juste idée de félicité; voulez-vous trouver un homme heureux, dit le Sauveur du monde, cherchez-le dans les adversités: *Beati qui lugent.* Certainement toute la Religion, pour ainsi dire, se révolte dès qu'on appelle les Croix des malheurs; et cependant sous quel autre face aujourd'hui les regarde-t-on dans le monde?

Qu'un Païen regarde une perte de bien, un procès perdu, un revers de fortune comme un mal, on n'en est pas surpris; il raisonne selon ses principes: mais un Chrétien éclairé des lumieres de la Foi, élevé dans l'école de Jesus-Christ, instruit de sa doctrine, ignore-t-il que les adversités de cette vie sont comme les arrhes de l'éternité bienheureuse; que les croix sont le contre-poison des passions, le remede efficace contre les enflures du cœur, et les maladies de l'esprit; qu'elles sont toutes de prix, et que les afflictions présentes, comme parle saint Paul, qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres nous produisent un poids éternel de gloire, dans un haut degré d'excellence au-delà de toute mesure. Voilà ce que le Sauveur du monde nous propose comme un objet digne de notre estime et de notre amour; voilà ce que tout ce qu'il y a eu de gens sages et vertueux parmi les Fidelles ont recherché avec empressement; voilà ce que toute l'Eglise, ce que Dieu même estime, honore et récompense si libéralement dans les Fidelles. Les croix, pour être désagréables aux sens, sont-elles moins précieuses? Hélas! on aime un remede quelque amer qu'il puisse être, et on l'achette bien cher dès qu'on est persuadé qu'il doit nous prolonger de quelques jours cette vie; l'espérance du gain, le désir d'avoir un emploi, font accepter, font

aimer jusqu'aux dangers des voyages sur mer, jusqu'aux pénibles travaux de la guerre. Le Ciel est toujours le prix sûr des afflictions endurées avec un cœur Chrétien; Dieu lui-même en veut être la récompense : nulle autre voie pour aller dans le Ciel; elles sont l'apanage des Elus de Dieu ; c'est proprement dans les maladies et dans les adversités qu'un bienheureux Amédée et tous les Saints ont travaillé à leurs couronnes. Et ces croix n'auront-elles jamais de l'attrait pour moi ? ne les regarderai-je jamais qu'avec dégoût; et sur quel titre attendrai-je une récompense éternelle !

SECOND POINT.

Considérez qu'il en est des croix comme de ces arbres dont les fruits son d'un goût exquis, quoique l'écorce de l'arbre soit âpre et raboteuse. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait que de l'amertume dans les pleurs, toutes les larmes ne sont pas ameres. Si les heureux du siecle ont des croix invisibles, pourquoi n'y aura-t-il pas des joies intérieures bien plus douces que celles qui font tant de bruit? Les douceurs spirituelles ne sont pas les moins exquises. Le cœur seul est le siege de la joie. Il faut que la sérénité et le calme regnent dans l'ame pour la rendre heureuse, les reproches ou les alarmes de la conscience troublent toutes les fêtes des heureux du siecle; leur félicité, à proprement parler, ne consiste qu'à s'étourdir; et de-là vient qu'il n'y a que de la fausse joie dans les prospérités de cette vie. Les ames véritablement Chrétiennes goûtent une joie pleine et tranquille, une douceur pure et délicieuse dans leurs croix. Qu'il est doux d'être sûr qu'on marche dans la voie du Ciel! qu'il est doux de trouver dans son sort et dans son état ce qui fait le caractere des prédestinés ! ce qui a été, et est encore l'objet des empressemens des plus grands Saints. Qu'il

est doux de ne se glorifier que dans la Croix de Jesus-Christ! douceur qui se fait sentir au fond du cœur durant toute la vie, qui augmente toujours à la mort, qui se répand même jusque dans toute l'éternité. Imaginez un sujet de consolation plus réel, plus solide.

Les afflictions sont ameres, il est vrai, et les eaux de Mara l'étoient aussi avant que Moyse y eût jeté le bois que Dieu lui montra; mais par la vertu de ce bois mystérieux, ces eaux ameres devinrent délicieuses à boire. Dieu sait bien le secret d'adoucir les croix. Avant la mort de Jesus-Christ, on disoit : *Maledictus omnis qui pendet in ligno :* Maudit tout homme qui est attaché à une Croix. Mais depuis que Jesus-Christ y a voulu être attaché, il nous a affranchis de la malédiction, et a donné à ce tronc une vertu merveilleuse.

C'est de ce principe que sont venus tous ces ardens désirs de souffrir qu'on admire dans tous les Saints. C'est de cette source que viennent ces torrens de délices intérieures, qui sont au-dessus de tous les sens, et qui inondent les ames purifiées par les souffrances. Eh, mon Dieu! que ce secret est peu estimé, et que ce trésor est caché aux sages du siecle; mais on connoîtra à la mort, on saura durant toute l'éternité combien ce trésor étoit précieux, combien ce secret étoit estimable. Donnez-moi une ame éclairée des lumieres de la Foi; donnez-moi un cœur qui aime Dieu, disoit saint Augustin, et il entend ce que je dis, et il sent cette vérité, et il goûte merveilleusement cette doctrine.

Eh, Seigneur! quand serai-je de ce nombre? Ne me contenterai-je que de convenir de ces vérités, que d'applaudir à ces réflexions, que de n'estimer les adversités que chez les autres. Est-ce que je ne veux pas être du nombre de vos Disciples? Et comment être votre Disciple si l'on

ne porte la Croix, si l'on n'aime la Croix, si l'on n'est attaché toute sa vie à la Croix? Donnez-le moi, Seigneur, cet amour de la Croix, et rendez-moi fade, insipide tout autre goût que celui de la Croix; donnez-moi votre amour, et j'aimerai la Croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in persecutionibus, in augustiis pro Christo. 2. Cor 12.

Oui, mon Sauveur Jesus-Christ, je me plais dans mes infirmités, dans les adversités, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour vous.

Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Job. 17.

Que je sois sans cesse sous vos yeux et auprès de vous, mon doux Jesus, et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL n'y a personne qui n'ait sa croix. Les épines naissent par-tout; elles sont de toutes les saisons; elles croissent dans tous les fonds, et naissent même jusque sur le trône. Nulle condition, nul état qui n'ait ses croix; les Grands ont les leurs, et elles ne sont pas toujours les moins pesantes, quoiqu'elles soient moins visibles; c'est folie de chercher un abri contre tous les vents et les orages; quel âge qui n'ait ses chagrins? quelle fortune qui n'ait ses revers? quelle condition qui n'ait ses dégoûts? quel emploi qui n'ait ses charges? Il y a des croix domestiques, il en a d'étrangeres; et au défaut des unes et des autres, notre

humeur, notre naturel, notre esprit, notre cœur sont des fonds inépuisables de bien des croix. Voyez aujourd'hui celle qui vous inquiete le plus, et prenez la résolution de vous en faire un sujet de mérite. Voulez-vous la rendre légere; aimez-la. Plus vous ferez d'efforts pour la secouer, plus elle deviendra pesante. Eussiez-vous le secret de vous en décharger, une plus inquiétante prendra sa place. Voulez-vous la rendre douce : gardez les avis suivans : 1.° Acceptez de bon cœur les croix qu'il plaît à Dieu de vous donner, et ne manquez jamais de lui dire tous les jours à la priere du matin : Mon divin Sauveur, puisque pour être votre Disciple il faut porter sa croix, j'accepte de tout mon cœur celle que vous voulez que je porte; je vous demande la grace d'en faire un bon usage pour votre gloire, et pour mon salut. 2.° Lorsque votre amour-propre se révolte, et que l'amertume se répand dans le cœur, dites avec le Sauveur : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum* (a)? Eh quoi! ne boirai-je point le calice que mon Pere m'a donné? 3.° Lorsqu'il vous arrive quelque affliction, quelque perte, quelque sujet de chagrin, lorsque vous apprenez quelque mauvaise nouvelle, dites ces belles paroles de Job (*b*) : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux?

2.° C'est une pratique de piété très-utile et très-sainte, non-seulement d'accepter toutes nos afflictions en satisfaction de la peine due à nos péchés, mais encore de prier le Confesseur de nous donner nos propres croix

(a) *Joan.* 18. (b) *Job.* 2.

pour pénitence : devenues alors parties du sacrement, elles sont d'un plus haut prix, et reçoivent un nouveau mérite. Rien n'est plus propre à nous acquitter de nos dettes auprès de Dieu que cette sorte de satisfaction ; elle est toujours de son goût, puisqu'elle est de son choix. On est sûr que c'est la monnoie, pour ainsi dire, dont il veut être payé en cette vie. Qu'un peu de patience, de soumission, de joie même dans les inévitables adversités de cette vie nous rendroient d'importans services ; on n'en souffriroit pas davantage, on souffriroit même moins, puisqu'on souffriroit avec moins de chagrin, et le profit nous dédommageroit bien de la peine. Chose étrange, on sent tout le poids de la croix, on en sent toute l'amertume ; et faute d'un peu de bonne volonté et d'industrie, on en perd tout le fruit.

Fin du mois de Mars.

TABLE

Des Titres contenus dans ce troisieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINTE EUDOCIE, PÉNITENTE ET MARTYRE. Page 1
L'Epître de la Messe. 8
Réflexions sur l'Epître. 9
L'Evangile de la Messe. 11
Méditation. Des sentimens des Justes et des Pécheurs au jour du Jugement. ibid.
Pratiques de Piété. 14

SECOND JOUR.

SAINT SIMPLICE, PAPE. 17
L'Epître de la Messe. 22
Réflexions sur l'Epître. 23
L'Evangile de la Messe. 24
Méditation. Combien il y a peu à compter sur les biens de ce monde. 25
Pratiques de Piété. 29

TROISIEME JOUR.

SAINTE CUNEGONDE, IMPÉRATRICE, VEUVE ET VIERGE. 31
L'Epître de la Messe. 37
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 39
Méditation. De la violence que chacun doit se faire pour être sauvé. 40
Pratiques de Piété. 43

QUATRIEME JOUR.

SAINT CASIMIR, FILS DU ROI DE POLOGNE, CONFESSEUR. 45
L'Epître de la Messe. 51
Réflexions sur l'Epître. 52
L'Evangile de la Messe. 54
Méditation. Du soin que Dieu prend de ceux qui le servent avec fidélité. ibid.
Pratiques de Piété. 58

CINQUIEME JOUR.

DES EXERCICES DE PIÉTÉ QU'ON PRATIQUE DURANT CES NEUF JOURS EN L'HONNEUR DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER. 62
L'Epître de la Messe. 69
Réflexions sur l'Epître. 70
L'Evangile de la Messe. 73
Méditation. De l'invocation des Saints. 74
Pratiques de Piété. 77

SIXIEME JOUR.

LA BIENHEUREUSE COLETTE, VIERGE. 80
L'Epître de la Messe. 87
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 89
Méditation. Qu'il ne faut rien négliger en matiere de salut. 90
Pratiques de Piété. 93

SEPTIEME JOUR.

SAINT THOMAS D'AQUIN, CONFESSEUR. 96
L'Epître de la Messe. 106
Réflexions sur l'Epître. 107
L'Evangile de la Messe. 108

Méditation. De la parfaite observation de la Loi. 109
Pratiques de Piété. 112

HUITIEME JOUR.

SAINT JEAN DE DIEU. 115
L'Epître de la Messe. 124
Réflexions sur l'Epître. 125
L'Evangile de la Messe. 127
Méditation. Des œuvres de miséricorde. 128
Pratiques de Piété. 130

NEUVIEME JOUR.

SAINTE FRANÇOISE, VEUVE. 132
L'Epître de la Messe. 140
Réflexions sur l'Epître. 142
L'Evangile de la Messe. 143
Méditation. Des adversités. 144
Pratiques de Piété. 148

DIXIEME JOUR.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE. 150
L'Epître de la Messe. 156
Réflexions sur l'Epître. 157
L'Evangile de la Messe. 159
Méditation. Du défaut de persévérance. 160
Pratiques de Piété. 163

ONZIEME JOUR.

SAINTE PERPÉTUE ET SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRES. 166
L'Epître de la Messe. 176
Réflexions sur l'Epître. 177
L'Evangile de la Messe. 178
Méditation. Du prix du salut. 179
Pratiques de Piété. 182

DOUZIEME JOUR.

SAINT GRÉGOIRE, PAPE ET CONFESSEUR.	184
L'Epître de la Messe.	194
Réflexions sur l'Epître.	195
L'Evangile de la Messe.	197
Méditation. De la fidélité aux petites choses.	198
Pratiques de Piété.	201

TREIZIEME JOUR.

SAINTE EUPHRASIE, VIERGE.	204
L'Epître de la Messe.	211
Réflexions sur l'Epître.	212
L'Evangile de la Messe.	213
Méditation. De l'impénitence finale.	214
Pratiques de Piété.	217

QUATORZIEME JOUR.

SAINT LUBIN, EVÊQUE ET CONFESSEUR.	219
L'Epître de la Messe.	226
Réflexions sur l'Epître.	227
L'Evangile de la Messe.	229
Méditation. De la fausse sécurité.	230
Pratiques de Piété.	232

QUINZIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.	233
L'Epître de la Messe.	238
Réflexions sur l'Epître.	239
L'Evangile de la Messe.	240
Méditation. Des regrets d'un pécheur mourant.	ibid.
Pratiques de Piété.	244

SEIZIEME JOUR.

SAINT ABRAHAM, SOLITAIRE. 246
L'Epître de la Messe. 254
Réflexions sur l'Epître. 255
L'Evangile de la Messe. 257
Méditation. Quel malheur c'est de sortir de ce monde sans être prêt. ibid.
Pratiques de Piété. 261

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT PATRICE, CONFESSEUR, EVÊQUE ET APÔTRE D'IRLANDE. 263
L'Epître de la Messe. 271
Réflexions sur l'Epître. 272
L'Evangile de la Messe. 273
Méditation. Des moyens que nous avons tous de faire notre salut. 274
Pratiques de Piété. 277

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT EDOUARD, ROI D'ANGLETERRE. 279
L'Epître de la Messe. 285
Réflexions sur l'Epître. 286
L'Evangile de la Messe. 288
Méditation. Des macérations du corps. ibid.
Pratiques de Piété. 291

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT JOSEPH, L'EPOUX DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. 293
L'Epître de la Messe. 305
Réflexions sur l'Epître. 306
L'Evangile de la Messe. 307
Méditation. De la véritable dévotion. 308
Pratiques de Piété. 311

VINGTIEME JOUR.

SAINT JOACHIM, PERE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. 313
L'Epître de la Messe. 319
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 321
Méditation. De la dévotion aux Saints. 322
Pratiques de Piété. 325

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT BENOÎT, ABBÉ ET PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT. 328
L'Epître de la Messe. 336
Réflexions sur l'Epître. 337
L'Evangile de la Messe. 338
Méditation. De la félicité des Saints dans le Ciel. 339
Pratiques de Piété. 342

VINGT-DEUXIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE, OU DE LA ROCHE, SUISSE. 344
L'Epître de la Messe. 349
Réflexions sur l'Epître. 350
L'Evangile de la Messe. 351
Méditation. Du bon usage du temps. 352
Pratiques de Piété. 355

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT LIBÉRAT MÉDECIN, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. 357
L'Epître de la Messe. 361
Réflexions sur l'Epître. 362
L'Evangile de la Messe. 363
Méditation. Des contradictions auxquelles doivent s'attendre les gens de bien. 364
Pratiques de Piété. 367

VINGT-QUATRIEME JOUR.

Sainte Catherine de Suede, Vierge. 368
L'Epître de la Messe. 375
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 378
Méditation. Du péché mortel. 379
Pratiques de Piété. 382

VINGT-CINQUIEME JOUR.

L'Annonciation de la Sainte Vierge. 383
L'Epître de la Messe. 397
Réflexions sur l'Epître. 398
L'Evangile de la Messe. 400
Méditation. Sur le Mystere de l'Incarnation. 401
Pratiques de Piété. 404

VINGT-SIXIEME JOUR.

Saint Ludger, premier Evêque de Munster. 409
L'Epître de la Messe. 414
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 416
Méditation. Du faux zele. 417
Pratiques de Piété. 421

VINGT-SEPTIEME JOUR.

Saint Jean l'Hermite. 423
L'Epître de la Messe. 429
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 431
Méditation. De la fuite du monde. ibid.
Pratiques de Piété. 434

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT SIXTE, PAPE. 435
L'Epître de la Messe. 439
Réflexions sur l'Epître. 440
L'Evangile de la Messe. 442
Méditation. Combien on doit être peu sensible aux mépris que le monde fait de nous. 443
Pratiques de Piété. 445

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT EUSTATHE, ABBÉ DE LUXEUIL. 446
L'Epître de la Messe. 452
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 455
Méditation. De l'Oraison. 456
Pratiques de Piété. 458

TRENTIEME JOUR.

SAINT JEAN CLIMAQUE, ABBÉ. 459
L'Epître de la Messe. 465
Réflexions sur l'Epître. 466
L'Evangile de la Messe. 467
Méditation. De la gloire de Jesus-Christ dans les ignominies de sa mort. 468
Pratiques de Piété. 472

TRENTE-UNIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE, DUC DE SAVOIE. 473
L'Epître de la Messe. 481
Réflexions sur l'Epître. 482
L'Evangile de la Messe. 485
Méditation. De l'amour des croix. 486
Pratiques de Piété. 490

Fin de la Table.

590540
Sav